

L'ARCHICUBE

37 bis • NUMÉRO SPÉCIAL • Février 2025

Vie de l'Association

Notices

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure

SOMMAIRE

Éditorial	5
VIE DE L'ASSOCIATION	
Compte rendu de la 175 ^e Assemblée générale (16 novembre 2024)	9
Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale	26
Rapport du trésorier.	29
Composition du Conseil d'administration de l'Association (2024-2025) ...	43
Procès-verbaux des Conseils d'administration	45
Cérémonie du 11 Novembre : hommage aux normaliens morts pour la France	65
Sur le parcours d'Hélène Legotien Rytman (1910-1980)	69
NOTICES	
1868 l Richepin, Auguste, Jules, Joseph, dit <u>Jean</u> – <i>P. Cauderlier</i>	79
1892 l Sagnac, Philippe – <i>M. Rapoport</i>	87
1914 l Diethelm, André – <i>P. Cauderlier</i>	95
1920 s Raffaelli, Ferdinand, Paul, <u>Louis</u> – <i>J. Brun</i>	98
1936 l Cuzin, <u>François</u> , Louis – <i>P. Cauderlier</i>	102
1940 S Audouin, Josette, épouse Bouges – <i>F. Brunelle</i>	107
1942 s Boiteux, Marcel – <i>A. Bastin</i>	108
1943 l Schérer, René – <i>P. Cauderlier</i>	119
1944 S Boiteux, Yvonne, épouse Causse – <i>F. Néré</i>	125
1944 l Dumas, Jean-Louis – <i>M.-N. Echelard</i>	129
1945 s Netter, Francis – <i>P. Netter</i>	131
1946 l Ehrard, Jean – <i>P. Cauderlier, C. Volpilhac-Auger, F. Le Borgne, C. Cohen, E. Rzakowska, J. Renwick, M. Richetin, J.-P. Jourdain, M.-F. Roncayolo</i>	133
1947 l Barousse, <u>Claude</u> , Henri, Pierre – <i>J.-P. Courtin, P. Cauderlier</i>	146
<i>L'Archicube</i> n° 37 bis, numéro spécial, février 2025	3

Sommaire

1947 l	Cavalier, Claude – <i>W. Marx, C. Cavalier</i>	150
1947 S	Tison, Françoise, épouse Maurer puis Pécaut – <i>S. Benzoni-Gavage</i> ..	153
1949 l	Le Roy Ladurie, Emmanuel – <i>P. Cauderlier</i>	156
1950 s	Cartier, Pierre – <i>A. Connes</i>	162
1951 l	Coquin, François-Xavier – <i>G. Abensour</i>	164
1952 l	Chauveau, Jean-Pierre – <i>J. Garapon, J. Lequeux, Y. Quéré</i>	168
1952 L	Chauvet, Marie-Claire, épouse Bancquart – <i>P. Brunel, A. Préta de Beaufort</i>	174
1952 L	Gascoin, Luce, épouse Pietri – <i>A. Pietri, M. Hejmans</i>	177
1953 l	Ducat, Jean – <i>N. Richer</i>	181
1953 L	Gaillard, Françoise, épouse Kévorkian – <i>I. Kévorkian</i>	184
1953 l	Schouler, <u>Bernard</u> , Georges, René – <i>C. Schouler</i>	188
1954 s	Haïssinski, Jacques – <i>W. Mercouroff</i>	194
1955 L	Chemla, Chantal – <i>C. Guittard</i>	195
1955 l	Pommier, René – <i>J. Hartweg, J.-Th. Nordmann</i>	197
1956 s	Roddier, François – <i>P. Léna</i>	202
1957 l	Morrisson, Christian – <i>G. Cadier-Rey, F. Bourguignon, P. Guillaumont, A. Bsaïs, B. Talbi</i>	207
1959 s	Toulouse, Gérard – <i>B. Derrida, J. Brun</i>	214
1960 l	Picard, Olivier – <i>M.-Ch. Marcellesi</i>	218
1964 s	Perthuisot, Vincent – <i>R. Lafont</i>	223
1965 L	Pelus, Marie-Louise, épouse Kaplan – <i>G. Dessieux</i>	227
1966 l	Audibert, Louis – <i>P.-F. Racine</i>	234
1966 s	Vialle, Jean-Louis – <i>M. Broyer</i>	236
1970 s	Ehrmann, Jean-Pierre – <i>J. Brun</i>	238
1973 s	Cohen, Daniel – <i>Th. Salmona</i>	239
1974 l	Villoing, Éric – <i>M. Villoing-Nedelec, P. Cauderlier</i>	246
	Liste alphabétique des notices de ce recueil	249

ÉDITORIAL



Martin Andler (1970 s)
Président de l'a-Ulm

Lire le numéro *bis* de *L'Archicube* provoque, toujours, des moments d'émotion. On y apprend parfois, douloureusement, la disparition d'amis perdus de vue. On y lit des notices sur des « personnalités » et sur des « inconnus », les uns et les autres pouvant être des amis ou des connaissances, ou encore des personnes dont on avait seulement entendu parler ou dont on ignorait même l'existence. On découvre les parcours de camarades qui ont fait des contributions extraordinaires au savoir ou qui ont assumé de très hautes fonctions, et ceux de camarades qui n'ont fait, modestement, que leur travail d'enseignant, de chercheur, de fonctionnaire ou de cadre.

Ce qui fait un grand savant n'est pas sa notoriété dans les médias, mais la profondeur et la pertinence de son travail telles qu'elles sont reconnues par ses pairs, en France et plus encore au niveau international. La notoriété vient, éventuellement, en plus. Ce recueil honore plusieurs personnages dont les travaux remarquables ne sont connus que d'une communauté scientifique restreinte et d'un cercle à peine plus large d'étudiantes et étudiants qui ont eu la chance de les avoir comme professeurs.

Au détour d'une ligne, notre curiosité s'allume : histoire russe, géométrie algébrique, histoire du christianisme, verres de spin, science économique, nucléaire... J'en passe évidemment. Au-delà des sujets, on mesure l'admiration d'élèves pour les femmes ou hommes qu'ils eurent comme professeurs au lycée, en classe préparatoire ou à l'université, et qui les ont marqués.

Beaucoup d'entre eux étaient engagés. On voit dans ces biographies apparaître les grands enjeux du ^{xx}e et du ^{xxi}e siècles : la seconde guerre mondiale, les débats politiques, le militantisme syndical ou politique, la place de la religion...

Leurs familles aussi, bien sûr.

Les rédacteurs du numéro *bis* ont eu l'heureuse idée d'inclure les notices de quelques camarades disparus depuis plusieurs années, voire depuis très longtemps, qui avaient été laissés de côté. Parmi eux, on me permettra d'évoquer la vie prodigieuse de Jean Richepin, de la promotion 1868, mort en 1926 : après deux années à l'École où il ne se distingue guère, il ne réapparaît pas à la rentrée 1870 ; suivent des années où il enseigne dans diverses institutions, devient hercule de foire, puis docker, marin, poète, romancier, dramaturge ; cette trajectoire originale le conduit

à l'Académie française, dont il devient membre en 1899, et fera de lui l'amant de Sarah Bernhardt en 1907.

Il y a dans ce volume trente-huit notices, loin du nombre de camarades décédés. La décision de faire une notice dépend principalement des demandes venant de la communauté normalienne : camarades, disciples ou famille. À vous de jouer et de faire des propositions.

Deux textes complètent la partie mémorielle de ce volume. Dans le texte de mon allocution lors de la cérémonie du 11 novembre 2024, je m'interrogeais sur mon propre aveuglement, à la même cérémonie il y a cinquante ans, devant la tragédie de ces 239 jeunes hommes tués dans le massacre de la Première Guerre, à cause de la dimension chauvine de la cérémonie à laquelle j'assistais. L'autre texte est celui de la conférence donnée par Lucie Rondeau du Noyer (2014 l) sur le parcours d'Hélène Legotien Rytman (1910-1980), qui n'est pas normalienne, mais dont la vie est intimement liée à l'École. Il s'agit en effet de la femme de Louis Althusser (1939 l), qui fut étranglée par son mari le 16 novembre 1980 dans leur appartement du 45 rue d'Ulm, et dont l'École souhaite honorer la mémoire. Hélène Rytman s'engage très jeune en politique, au Parti communiste. Née juive, elle passe dans la clandestinité pendant l'Occupation, s'engage dans la résistance où elle utilise le nom de Legotien. Après la guerre, elle développe une activité considérable en sociologie, sur le terrain, ainsi que sur le plan théorique, une partie de ce travail se déployant à l'ENS.

Célébrer la mémoire normalienne, voilà bien une mission centrale de notre association. Pour les proches et les contemporains, une notice, c'est la personne et le travail d'une vie qu'on célèbre. Plus tard, ces milliers de textes publiés depuis des lustres représentent une contribution formidable à l'histoire sociale et intellectuelle d'une époque. Notre intention est de les rendre accessibles à un plus large public à assez court terme.

Autre priorité de l'année à venir : rénover notre site, qui accueillera des documents liés à l'histoire normalienne, et qui rendra compte, en complément de la revue écrite, de la vie normalienne – ce qui se passe dans notre École profondément transformée –, ainsi que des activités des archicubes.

Plus généralement, notre conseil d'administration va travailler dans les prochains mois sur notre plan d'action pour les années à venir. Nous tiendrons informés nos adhérents de l'avancement de nos travaux. Vous trouverez aussi dans ce numéro, comme d'habitude, les rapports 2023-2024 (activité, financier), ainsi que le compte rendu de l'assemblée générale annuelle de notre association.

VIE DE L'ASSOCIATION

175^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(16 novembre 2024)

La 175^e Assemblée générale s'est tenue le 16 novembre 2024 de 17 h à 19 h 15 en salle des Actes à l'École normale supérieure, 45 rue d'Ulm, Paris V^e.

ORDRE DU JOUR

1. Informations et rapport moral du président (Martin Andler).
2. Rapport de la trésorière (Laurence Levasseur) ;
approbation des comptes et vote du quitus ;
vote du budget.
3. Vote des cotisations.
4. Résultats des élections au conseil d'administration.
5. Questions diverses.
6. Message du directeur de l'ENS, Frédéric Worms.
7. Liste des normaliens décédés.

L'Assemblée générale a été suivie d'un débat avec Virginie Courtier sur le thème « Penser le vivant ».

Virginie Courtier (1996 s) a reçu de multiples distinctions : médaille de bronze du CNRS, prix Lacassagne de l'Académie des sciences, lauréate du Conseil européen de la recherche, titulaire de la chaire annuelle Biodiversité et écosystèmes au Collège de France en 2022-2023. Elle y ajoute une réflexion philosophique reconnue sur le concept de gène, de développement, d'identité et de hasard.

Ont participé à l'Assemblée générale 168 personnes, dont 31 présentes sur place, 17 en visioconférence et 120 ayant remis leur pouvoir.

RÉSULTATS DE L'ÉLECTION AU CA

237 votants dont 236 votants électroniques. Zéro bulletin nul.

Ont obtenu :

AFTALION Amandine (1992 S)	217 voix
ANGELO Anne-Sophie (2004 B/L)	203 voix
BRUN Jérôme (1969 s)	225 voix
CARON Véronique (1981 L)	224 voix
DEFFAYET Cédric (1992 S)	212 voix
KHONSARI Roman (1998 S)	219 voix
VINCENT Alexandre (1995 L)	210 voix

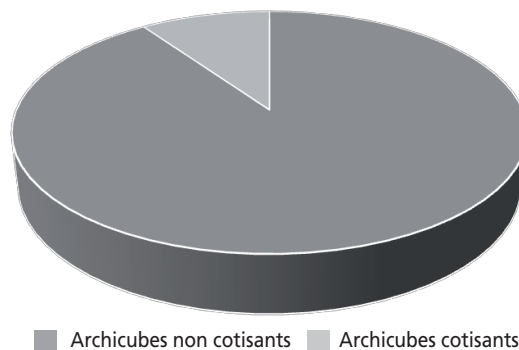
Merci aux administrateurs sortants : Matthieu Fernandez, Henri-José Deulofeu, Christel Lavigne, Guilhem Mariette !

RAPPORT MORAL 2024

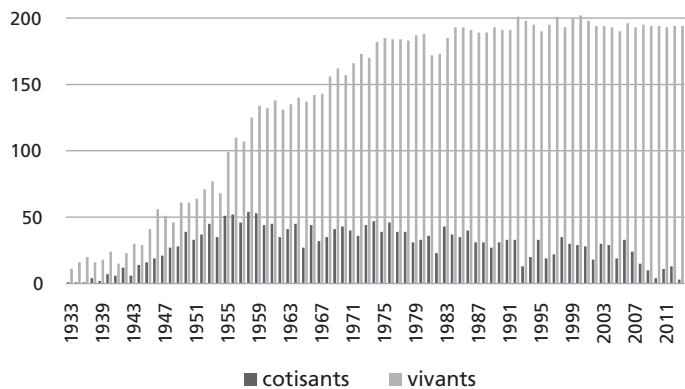
La stratégie générale de l'association s'articule autour des cinq axes suivants :

- renforcer la solidarité entre normaliens
- encourager la responsabilité sociale
- valoriser la mémoire normalienne
- développer le rayonnement de la communauté normalienne
- amplifier et moderniser notre action, accroître sa visibilité.

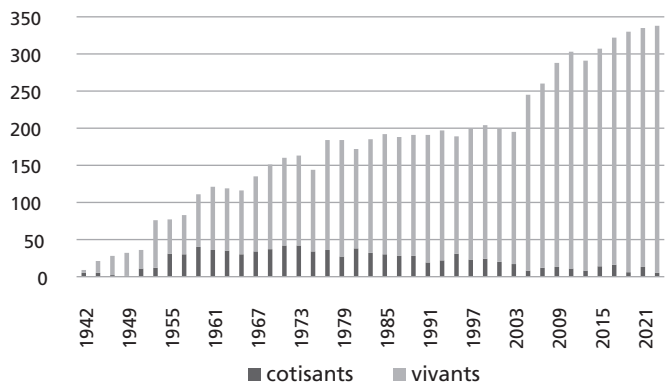
A. ÉTUDE DE NOS ADHÉRENTS



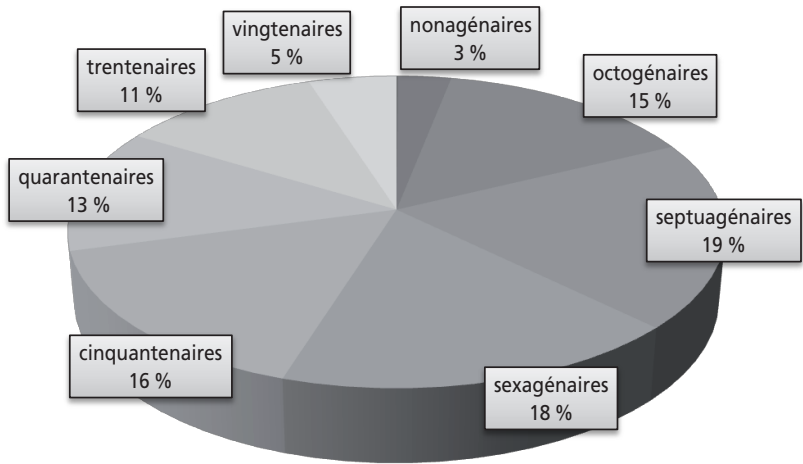
Taux d'adhésion à l'a-Ulm en 2023-2024



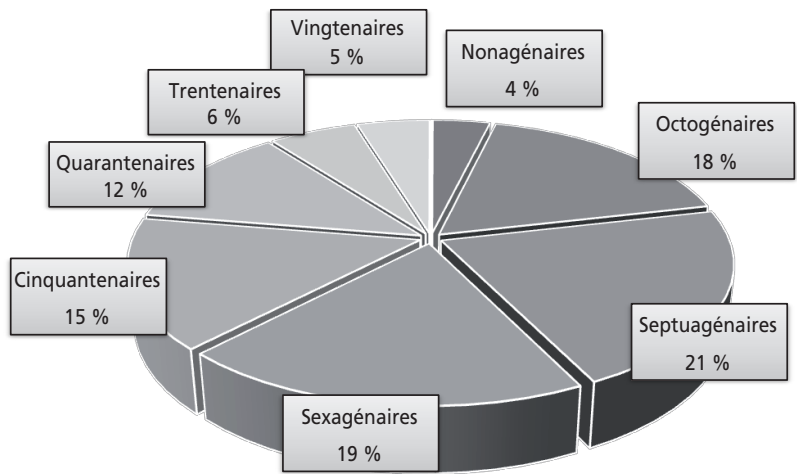
Taux d'adhésion à l'a-Ulm en 2013 par promotion



Taux d'adhésion à l'a-Ulm en 2023-2024 par promotion

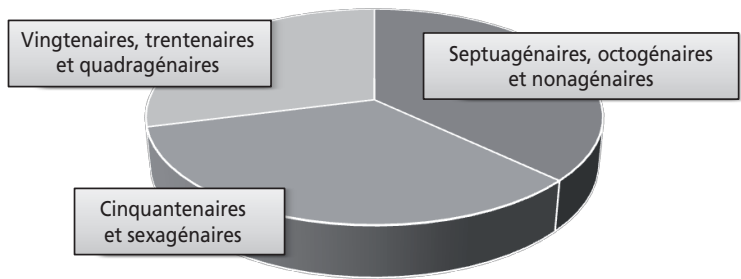


Composition de l'a-Ulm en 2013 par tranches d'âge

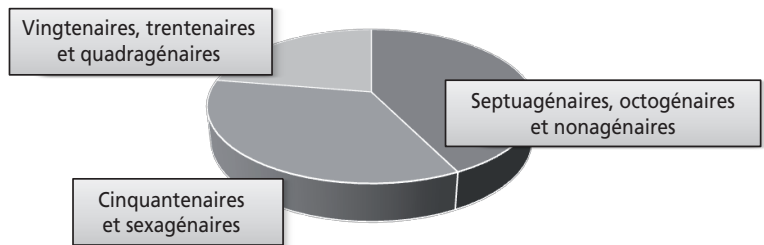


Composition de l'a-Ulm en 2023-2024 par tranches d'âge

CA en 2013-2014



CA en 2023-2024



B. RÉALISATION DU PLAN À TROIS ANS 2021-2024

Action	Situation 2024		Leviers et questions
Recruter	Juin 2020 Juin 2021 Juin 2022 Juin 2023 Juin 2024	1 764 2 000 1 940 1 927 1 909	Actions en direction des normaliens en scolarité. Réseaux sociaux. Enrichissement base de données. Réunions de promotions. Doctrine à renouveler sur les Amis.
Renforcer relations avec l'École	Martin Andler membre du CA de l'ENS depuis mars 2024 en remplacement de Marianne Laigneau. Relations fréquentes avec l'équipe de direction. Articulation entre notre service Carrières et le nouveau pôle Carrières de l'ENS.		Développer les relations avec les départements et les laboratoires. Faire connaître <i>L'Archicube</i> . Articulation entre la politique de communication de l'a-Ulm et celle de l'École.
Publications	<i>L'Archicube</i> : Parution des numéros 35 (<i>Le feu</i>), 35 bis, 36 (<i>L'eau</i>) ; le numéro 37 (<i>Le papier</i>) en cours de bouclage. Thème du numéro suivant : <i>Les échanges</i> . Annuaire 2024 paru.		Faire connaître <i>L'Archicube</i> . Renforcement du comité de rédaction de <i>L'Archicube</i> . Décisions à prendre sur l'édition 2025.
Supplément historique	Pas de supplément publié depuis 2015.		Le coût serait de l'ordre de 30 000 €.
Relations avec les autres ENS-alumni	Contacts établis avec les présidents		Actions communes envisagées. Suite du colloque égalité des chances.
Relations avec PSL	Assemblée générale de PSL-Alumni en juillet.		Relations avec les associations d'alumni des écoles.

Action	Situation 2024	Leviers et questions
Animer des réseaux numériques	Nous avons – un nouveau compte X (twitter) : @aUlm_ENS_Alumni – des pages Linkedin – une page Facebook	Questions – faire vivre ces comptes – opportunité d’être sur X – clarifier la situation sur Linkedin – ouvrir un compte Instagram, un groupe whatsapp ?
Animer des réseaux physiques	Afterworks inter-ENS alumni (Paris-Saclay). Réunions de promotion.	Avoir une réelle capacité à organiser des réunions de promotion. Coopération avec la Fondation.
Numérisation des archives	Projet bien lancé	
Équilibrer les finances	Les cotisations ne couvrent pas les dépenses.	Utiliser les revenus de nos réserves. Augmenter les cotisations ?
Coopération avec la Fondation	L’a-Ulm a été associée aux réunions de promotion (1999 et 2004) organisées par la Fondation.	Préciser les rôles respectifs des deux structures.
Réforme des statuts	Statuts validés en mai 2023.	Règlement intérieur à élaborer et valider.

C. RENFORCER LA SOLIDARITÉ ENTRE NORMALIENS

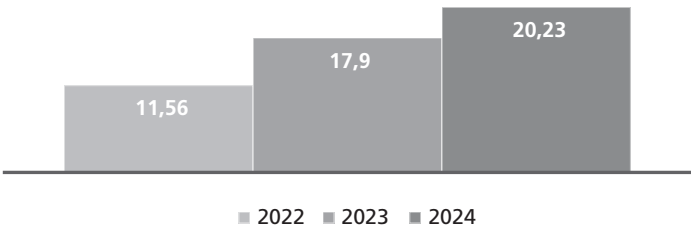
1^{er} Aide aux projets d’élèves

Le CA a défini en 2017 les critères d’attribution :

- Un projet mené par un ou des élèves de l’ENS avec au moins un adhérent parmi le groupe de demandeurs.
- Un projet qui contribue fortement à l’image de l’ENS.
- Un projet qui fait connaître l’a-Ulm.
- Un projet scientifique, social, sportif ou culturel.
- Un projet qui apporte du matériau à *L’Archicube* ou au site de l’a-Ulm

- Il faut que 4 critères sur 5 soient remplis.
 - La part de la subvention de l'a-Ulm ne doit dépasser ni 50 % du budget total du projet ni 1 000 €.
- Ces critères se révèlent pertinents à l'usage.

Aides aux projets d'élèves (en k€)



Titre du projet	Montant attribué	Thème
Journées hispaniques	1 000 €	Cette année sur le thème de la magie
Amsterre	500 €	Créer un géoparc de la côte basque en juillet 2024
Médée d'Euripide	1 000 € lorsque programmé	Pièce de théâtre
Les Choéphores d'Eschyle	1 000 €	Pièce de théâtre
Ceux qui s'en allèrent connaître la peur	1 000 €	Pièce de théâtre
InterQ 2024	1 000 €	Interculturelles Inter-ENS
Voyage à Rome	1 000 €	
Semaine italienne	500 €	Semaine autour de l'Italie
Régates au Havre	820 €	Régates des Voiles étudiantes au Havre
Bleu Pacific	1 000 €	Études des mangroves de Nouvelle-Calédonie

2^e Prix et subventions

- Prix Daniel Cohen : 10 000 € (voir *infra*)
- Subvention au concours de dictée Du Bellay : 1 000 €

- Subvention à *Albert Lautman philosophe, des mathématiques à la Résistance* : publication autour d'Albert Lautman à paraître Rue d'Ulm en 2025 : 1 500 €

3^e Secours et prêts

7500 € de secours ont été apportés.

20 500 € ont été prêtés en 2024, et 7550 € ont été remboursés.

4^e Hommage à Cécile Poisson

À l'occasion du premier anniversaire de son féminicide, une journée a été organisée le 20 mars 2024 à l'ENS par l'université Gustave-Eiffel, où Cécile Poisson était maîtresse de conférences, l'université ParisNanterre et l'ENS, avec le soutien de l'a-Ulm.

5^e Une communauté solidaire : réunions de promotion

L'a-Ulm a été associée aux réunions de promotion organisées par la Fondation de l'ENS :

- 27 juin 2024 : réunion de la promotion 2004
- 5 septembre 2024 : réunion de la promotion 1999.

6^e Activités du service carrières

Suivi de dossiers individuels et rendez-vous carrières

Archicubes : 19

Élève : 1

Rendez-vous Carrières

18 octobre 2023 : les métiers du sport (11 intervenants et 12 participants).

À la rencontre du « deuxième cercle » du service Carrières

Mardi 4 juin 2024, 18h, salons de la direction de l'ENS

Programme

18 h : Laurence Levasseur, responsable du service carrières de l'a-Ulm : accueil et présentation de l'équipe de bénévoles du service carrières de l'a-Ulm.

18 h 15 : Frédéric Worms, directeur de l'ENS : la vocation de l'ENS, *5 min de questions/réponses.*

18 h 30 : Martin Andler, président de l'a-Ulm (en visio) : les missions de l'a-Ulm, *5 min de questions/réponses.*

18 h 45 : Wladimir Mercouroff, Jean Paul Hermann, Jérôme Brun, Paul Raucy, Laurence Levasseur : historique et bilan d'activités du service carrières de l'a-Ulm, *5 min de questions/réponses*.

19 h : Charles Baud : les attentes du nouveau pôle Carrières de l'école vis-à-vis du réseau des archicubes via le service carrières de l'a-Ulm, *5 min de questions/réponses*.

19 h 15 : David Brunat, Alexandre Vincent, Laurence Levasseur : les projets du service carrières de l'a-Ulm, avec présentation d'un exemple de vidéo, *10 min de questions/réponses*.

19 h 30 : cocktail dinatoire.

Projet du service Carrières de l'a-Ulm

- Appuyer le pôle Carrière dans ses demandes.
- Continuer les suivis individuels d'archicubes.
- Relancer ENSecondaire.
- Réaliser des **webinaires** et/ou diffuser des **vidéos d'information/formation** postées sur le site de l'a-Ulm, destinées aux adhérents. Nos premiers exemples :
 - CV et prospection
 - L'entretien
 - Enseigner en CPGE
 - Enseigner à l'étranger
 - Enseigner dans le secondaire
- Quels thèmes pour nos vidéos ?
 - Reconversion : donner du sens à son travail
 - Économie sociale et solidaire
 - Aller vers la finance ?
 - Qu'est-ce que le conseil ?
 - Créer une start-up
 - Changer le travail
 - Télétravail
 - Inclusion et discrimination
 - Les différents types de contrats de travail
 - Travailler à l'étranger, les expats
 - Coaching
 - Le burn-out
 - Maîtriser son stress
 - La carrière d'enseignant chercheur

Pédagogie intégrative
Harcèlement scolaire
La clé de la confiance
Quitter la fonction publique
Quitter l'enseignement secondaire
Quitter le salariat/le statut de libéral
Qu'est-ce qu'un conflit d'intérêts ?
Les risques psychosociaux
Monter sa e-réputation
Un CV attractif
L'art du pitch
Travailler pour l'environnement
Enseigner en zone d'éducation prioritaire

7° Encourager la responsabilité sociale

Journée École inclusive du 18 janvier 2024 organisée par l'ENS

Programme

9 h – Ouverture

Frédéric Worms, directeur de l'ENS-PSL

Dorothee Butigieg, directrice de la vie étudiante de l'ENS-PSL

Tiphaine de Gésincourt, responsable du pôle TalENS (égalité des chances)
de l'ENS-PSL

9 h 20 – Entrer à l'École

11 h – Étudier et enseigner à l'École

14 h – Vivre et agir à l'École et dans la société

16 h – Ateliers

17 h – Restitution, conclusions et perspectives

Colloque inter-ENS « L'égalité des chances, les diversités, l'ouverture », 11-13 juin 2024

Ce colloque était organisé par les quatre ENS, avec une forte implication des trois associations d' alumni.

Un jalon dans la politique d'ouverture des ENS

Ce colloque a été nourri par les travaux de la recherche et notamment ceux d'un groupe de recherche inter-ENS, par les retours d'expérience des acteurs institutionnels et des étudiants des quatre écoles. Il s'est conclu sur l'annonce par leurs directions d'un **observatoire des diversités** et sur la volonté de travailler sur de nouveaux leviers de diversification des profils.

Un constat mitigé

Force est de constater que les différentes initiatives mises en place depuis plusieurs années n'ont pas un impact spectaculaire sur le plan statistique. Le recrutement des ENS est le reflet de celui des CPGE qui composent une majorité des étudiants. En conséquence, subsistent de fortes disparités en termes de catégories sociales, de territoires et de genres, en dépit des voies nouvelles d'accès aux ENS mises en place dans chaque école. On constate que l'élargissement de ces voies, combiné à une action plus en amont dans le système éducatif et à un accompagnement des étudiantes et étudiants correspondant à des profils plus diversifiés, permet déjà de faire changer radicalement des trajectoires individuelles. Comment aller au-delà ?

La création d'un observatoire des diversités au sein des ENS

Il aura une triple mission :

- produire des données tant pour la recherche que pour le pilotage par les établissements de leur politique de recrutement ;
- produire des analyses et des mesures des expérimentations mises en place ;
- produire des recommandations d'actions.

Une responsabilité sociétale en tant qu'ENS : l'école publique est une condition de la République

L'impact des ENS a une portée sur l'ensemble du système éducatif et de la recherche. Leurs missions – la production et la transmission des savoirs, la formation des enseignants et des chercheurs –, leur raison d'être – le sens du service public, les valeurs républicaines –, irriguent et renforcent notre société par la transmission des connaissances.

Parmi les pistes d'actions évoquées à court ou moyen terme :

- diversification des profils des étudiantes et étudiants admis sur dossier (type de formations, origine géographique) ;
- augmentation de la proportion d'étudiantes et étudiants en provenance des universités ou IUT ;
- accompagnement de ces étudiantes et étudiants, tutorat ou mentorat, aides financières, inclusion du handicap, lutte contre toute forme de discriminations, pour favoriser leur réussite par leur intégration en « sécurisant » notamment les aides financières sur la durée des études ;
- développement des aides financières accordées aux jeunes femmes dans les filières scientifiques pour rendre celles-ci plus attractives ;
- travailler sur le financement de l'ensemble des étudiantes et étudiants quelle que soit leur voie d'accès.

Le colloque s'est conclu sur l'engagement commun des dirigeants des ENS à faire de cet enjeu un marqueur de leurs politiques, en rappelant la nécessité pour l'État de les soutenir dans ce sens.

Colloque Enseignement des sciences coorganisé par l'a-Ulm et l'a-X

Le colloque aura lieu le 20 mars 2025 à 18h à la maison de l'X.

Objectifs : une réflexion sur l'enseignement des sciences au lycée, avec trois sujets :

- donner le goût des sciences
- égalité des chances (égalité sociale, égalité hommes/femmes) ;
- enjeux sociétaux de l'enseignement des sciences.

D. VALORISER LA MÉMOIRE NORMALIENNE

Hommage aux neuf sévriennes mortes pour la France

Le 18 juin 2024, la plaque en leur honneur a été reposée dans le hall d'entrée du nouveau bâtiment du boulevard Jourdan.

Une brochure présentant chacune d'entre elles a été réalisée conjointement pour l'a-Ulm et le séminaire Archives normaliennes par Frédérique Matonti, Valérie Theis et Martin Andler.

Avertissement de la brochure

Au début de l'année 2024, une plaque à la mémoire des Sévriennes mortes pour la France a été retrouvée dans les caves de l'École. Elle semblait presque identique à celle qui se trouvait déjà au 45 rue d'Ulm et, immédiatement, l'idée a surgi qu'il serait normal qu'elle prenne place au cœur du bâtiment de Jourdan où s'était installée l'École normale supérieure de jeunes filles, anciennement située à Sèvres, en 1949. La date des cérémonies du souvenir de l'appel du 18 juin a été choisie pour la réinstallation de cette plaque à Jourdan.

Une rapide observation des plaques a fait surgir plusieurs constatations : la plaque de Jourdan comportait fautes et lacunes, l'ordre choisi pour les noms, qui n'était pas alphabétique, différait sur les deux plaques. Une brochure, La mémoire des sévriennes mortes pour la France – 1939-1945, avait été publiée en 1946, mais elle ne rendait évidemment pas compte des progrès de l'historiographie sur cette période, et de manière générale il était clair que nous étions loin de tout savoir sur l'histoire de ces femmes extraordinaires, ainsi que sur celles qui ont participé à la Résistance.

La présente brochure donne, pour chacune d'entre elles, une brève présentation. Mais de nouvelles recherches vont être lancées, portées par le séminaire Archives normaliennes de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine de l'ENS. Elles seront publiées dans un prochain numéro de L'Archicube.

Cérémonie du 11 novembre 2024

Lors de la traditionnelle cérémonie devant le monument aux morts, Martin Andler, président de l'a-Ulm, puis Frédéric Worms, directeur de l'ENS, ont pris la parole. L'un et l'autre ont rappelé que 2024 a été l'année de la célébration du 80^e anniversaire de la Libération, marquée par deux hommages, aux neuf sévriennes mortes pour la France pendant la deuxième guerre, et à Jean Prévost. Puis deux gerbes ont été déposées.

Archives et notices

Projet Bibliothèque numérique de la Bibliothèque de l'École

L'a-Ulm a intégré ce projet, et la numérisation de deux de nos revues (*Bulletin des amis* 1919-2005 et *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui* 1955-1994, soit environ 15 000 pages en tout) sert de projet pilote.

Le travail page par page a été effectué par la société Infoscrite, sous le contrôle de l'équipe projet Bibliothèque / a-Ulm. Coût pour l'a-Ulm : 6 958 € TTC, couvert par une subvention Fondation.

La mise en ligne sera effectuée prochainement dans l'environnement Bibliothèque numérique, avec un lien à créer depuis notre site. D'autres archives de l'a-Ulm seront alors numérisées au fil du temps (et des moyens).

Notices

Aujourd'hui nous envoyons deux exemplaires de *L'Archicube* bis aux familles des archicubes ayant fait l'objet d'une notice. C'est une opération complexe, coûteuse et peu satisfaisante. Nous envisageons d'envoyer un « tiré à part » de la notice, en version papier et en pdf.

Les numérisations de notices déjà effectuées dans le passé ne sont pas satisfaisantes, elles doivent être reprises dans le contexte Bibliothèque numérique afin que nous ayons un vrai catalogue.

L'a-Ulm et *L'Archicube* doivent entamer une profonde réflexion sur l'avenir de nos notices, tous les avis et bonnes volontés sont bienvenus.

E. DÉVELOPPER LE RAYONNEMENT DE LA COMMUNAUTÉ NORMALIENNE

L'Archicube

Dernières parutions

En 2023 : n° 34, L'or ; n° 35, Le feu.

En 2024 : n° 35bis, n° 36, L'eau ; n°37 (en préparation), Le papier.

En 2025 : n°38, Les échanges.

Annuaire

L'annuaire 2024 a paru cet automne. Il a été envoyé aux adhérents en octobre.

Le 24 septembre, l'entreprise qui le réalisait (gratuitement pour nous) a dénoncé le contrat.

Nous explorons plusieurs pistes pour maintenir un annuaire papier. Le coût est évalué à 20 000 € (impression + routage).

Remise du prix Daniel Cohen

Le prix, créé par l'École normale supérieure-PSL et l'École d'économie de Paris à la mémoire de l'éminent économiste, professeur à l'ENS pendant de longues années, a été décerné par le jury présidé par Esther Duflo à Nina Buchmann, doctorante à l'université de Stanford. Le prix, d'un montant de 10 000 €, a été financé par l'a-Ulm.

Cérémonie de remise des diplômes 2024

Elle a eu lieu au Grand amphi du Collège de France (et non à l'ENS en raison de l'occupation de ses locaux).

Distribution de 350 sacs personnalisés aux diplômés :

- Flyer
- Un *Archicube*
- Un annuaire historique
- Documents de Fondation

Très bonne coordination avec la Fondation.

Le sport à l'ENS-PSL en 2024 : mémoire, recherche, société

En lien avec l'organisation des JO à Paris, l'ENS a organisé un certain nombre d'événements. David Brunat a été chargé de mission par la direction de l'ENS pour cette organisation. Le financement de l'année a été assuré à égalité par l'ENS, la Fondation de l'ENS et l'a-Ulm.

Parmi les événements :

- 8/9/2023 : débat **sur le sport au féminin avec Nathalie Boy de la Tour et Frédérique Jossinet**, animé par David Brunat (1992 I) et le Bureau des sports.
- 13/12/2023 : débat Sport, médias et société ; avec Clémentine Blondet, animé par David Brunat et le Bureau des sports.
- 24/4/2024 : exposition « Pourquoi est-on penché dans les virages ? » et conférence d'Amandine Aftalion (1992 s).
- Colloque en l'honneur de Jean Prévost (1901-1944)

Le colloque a eu lieu dans la salle historique de la bibliothèque. Interventions et conférences de Frédéric Worms, Emmanuel Bluteau, Jérôme Garcin, Mireille Brangé, Pierre Laszlo, Antoine de Baecque, Hélène Baty-Delalande, Gilles Vergnon... Il a été suivi par l'attribution du nom Jean-Prévost au gymnase du 45 rue d'Ulm et la pose d'une plaque.

Club des normaliens dans l'entreprise

- Assemblée générale le 24 juin, et réunions régulières du CA
- Reprise des petits-déjeuners du Club, au bistro Madame (1 rue Saint-Marc, 75002)
- Participation aux actions du service Carrières de l'a-Ulm
- Organisation de quatre dîners-débats
 - 17 janvier : Stéphane Treppoz, entrepreneur à succès reconverti dans le soutien à l'enseignement dans les collèges des quartiers prioritaires.
 - 20 mars : Claudia Senik (1984 L), professeure à l'École d'économie de Paris et directrice du Cepremap, venue nous parler du bonheur et de son influence sur l'économie et vice-versa.
 - 14 novembre : Ivan Faucheux (1992 s), commissaire à la Commission de régulation de l'énergie (Bercy) venu parler des perspectives de l'énergie nucléaire en France et dans le monde.
 - 5 décembre pour conclure l'année en beauté avec le sujet du moment « L'Amérique : et après ? », débat avec Philippe Camus (1967 s), installé aux États-Unis depuis plusieurs années.

Clubs thématiques

Club des normaliens médecins (GaliEns)

29 novembre 2024 : dix ans du programme Médecine-Science.

Club des normaliens diplomates

Ce club, inter-ENS, est animé par Marc Abensour (1987 I). Un annuaire a été constitué, il comprend 50 noms, dont 25 Ulm-Sèvres.

Partenariats

PSL - Alumni

- PSL-Alumni était en demi-sommeil.
- Il y a eu une AG de relance en juillet 2024.
- Outre PSL-Alumni en tant que tel, possibilités de contacts bilatéraux entre associations ; exemple : projet de « rencontre après le travail » (*afterwork*) avec Mines Paris Alumni le 20 janvier 2025.

**Associations des autres ENS : ENS ALUMNI [Enset/Cachan/Saclay/Rennes]
et ALUMNI ENS DE LYON [Fontenay/Saint-Cloud/ENS Lyon]**

- Suites du colloque Inter-ENS sur l'égalité des chances.
- MultiENS Alumni, animé par ENS ALUMNI.

Fondation de l'ENS

Caroline Guény-Mentré (1997 L), directrice de la Fondation, était invitée à l'AG pour y présenter les réalisations et le programme de la Fondation.

- **Programmes de bourses**
 - Les bourses sociales de la fondation de l'ENS (complément de 75 % du montant de la bourse du CROUS)
 - Les bourses femmes et sciences
 - Les bourses mathématiques et informatique, les bourses olympiques, les bourses Médecine et Humanités.
- **Recherche** : un programme emblématique, **QBio** et des chaires
 - Trois nouvelles chaires à ce jour en 2024
 - ESPACE (9 mécènes, chaire en sciences humaines)
 - MACIF (changement climatique), ARDIAN (stockage du carbone dans les sols)
 - 10 autres chaires actives et 3 nouveaux projets sur le point d'aboutir : thématique des discriminations, de l'IA et du street art
- **Patrimoine et patrimoine imprimé**
 - Restauration d'ouvrages anciens de la Bibliothèque
 - Soutien à la mission Archives de l'École
 - Restauration de la salle historique de la Bibliothèque des lettres
- **Le montant total de la collecte à ce jour : 2.522 M€**
- **Atterrissage prévisionnel pour la fin de l'année : 5.M (2,3 M€ en 2024)**
Une collecte en forte croissance, grâce à votre soutien !

Grands évènements à venir :

- 26 novembre : lancement de la chaire MACIF : Changement climatique, nouvelles fractures, nouvelles mutualisations
- Février : sommet pour l'Action sur l'IA à Paris
- Février-mars : mois des femmes et filles de science. Plusieurs rencontres du 11 février au 8 mars – soirée en mémoire de Gérard Toulouse (1959 s)
- Mars : dîner de la communauté normalienne à Londres
- Avril : dîner de la communauté normalienne à New York

- Avril : soirée des donateurs à Paris (à déterminer, semaine du 1^{er} ou bien du 7 avril)
- 22 mai : cocktail pour les boursiers de la promotion 2025, leurs parents et les mécènes
- 23 mai : cérémonie du diplôme 2025 à l'ENS, invitation de la promotion 1975
- Septembre : journée d'études pour le 40^e anniversaire de la fusion Ulm-Sèvres / Femmes et Sciences
- Octobre : Fête de la science (weekend de portes ouvertes)
- Mi-octobre : cocktail pour les boursiers de la promotion 2025, leurs parents et les mécènes
- Décembre : évènement de fin d'année.

E. AMPLIFIER ET MODERNISER NOTRE ACTION, ACCROÎTRE NOTRE VISIBILITÉ

« Utiliser pleinement les possibilités des outils numériques et des réseaux sociaux, devenus incontournables. »

Une reprise progressive de notre présence sur les réseaux sociaux est en cours.

Vote électronique pour la huitième année pour les élections (avec envoi du matériel papier sur demande). À noter que sur 237 votants, 236 ont voté électroniquement.

LISTE DES ARCHICUBES DONT LE DÉCÈS A ÉTÉ CONNU DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

1923 L	CHAMPIGNON GASTON Jeanne	01/07/1994
1926 L	LEQUEUX TROCMÉ Hellen	03/12/1996
1926 L	CASSOU RODIÈRE Renée	29/06/1985
1926 L	MOREY Micheline	12/06/1987
1926 S	LOUBIÈRE Jeanne	12/10/1998
1926 S	CATELAN GASTAUD Renée	23/04/2001
1927 L	ASSÉMAT ROUVIÈRE Marcelle	13/03/1994
1927 s	CAUSIN André	06/06/1996
1933 L	LABORDERIE Marie-Solange	05/10/2007
1935 s	MERCIER René	09/09/2010
1937 L	VITREY ROCHON Lucienne	14/04/1998
1937 s	NIEF Guy	30/09/2007
1940 L	CHARAUD PAVARD Anne-Marie	27/01/2016
1940 S	AUDOIN BOUGES Josette	31/12/2023
1942 L	BIANCHI SALMI Jeanne-Marie	22/07/2024
1943 S	BIGEON MOEGLIN Gisèle	08/08/2015
1944 l	DUMAS Jean-Louis	02/05/2024
1945 S	DUMÉZIL CURIEN Anne-Perrine	12/04/2024
1945 s	NETTER Francis	28/06/2024
1947 S	TISON PÉCAUT Françoise	29/07/2023
1947 s	MALGRANGE Bernard	05/01/2024
1948 l	CLAVELIN Maurice	11/02/2024
1948 s	BURIE Marcel	19/11/2023
1948 s	LE GRAND DES CLOIZEAUX Jacques	09/10/2023
1949 L	GAGNEUX GRANADE Eva	05/12/2024
1949 L	ISKIKIAN Marie-Claude	01/01/2021
1949 l	LE ROY LADURIE Emmanuel	22/11/2023

1949 S	CURTY Alberte	08/01/2024
1949 s	HENNEQUIN Paul-Louis	18/05/2022
1950 S	ANDRÉ LACHARME Jacqueline	11/06/2024
1950 s	CARTIER Pierre	17/08/2024
1951 l	BOURGEOIS Bernard	26/03/2024
1951 l	COQUIN François-Xavier	13/07/2022
1951 l	FRONTY Claude	16/10/2014
1951 s	AUTHIER André	07/03/2023
1952 L	DUFORT BERNARD Françoise	25/06/2024
1952 L	GASCOIN PIETRI Luce	15/02/2024
1952 L	HUTTIER MATHERON Françoise	10/04/2021
1952 l	BERNARD Jean, Ernest	24/09/2024
1952 l	CHAVEAU Jean-Pierre	04/08/2023
1952 l	MORIN Bernard	12/03/2018
1952 s	MOREL Pierre	14/10/2024
1953 l	DUCAT Jean	06/02/2024
1954 l	MICHAUD Jean-Claude	23/09/2024
1954 s	HAÏSSINSKI Jacques	26/03/2024
1955 L	CHEMLA Chantal	09/06/2024
1955 S	JUNG HULIN Nicole	04/12/2023
1955 l	POMMIER René	10/05/2024
1956 l	SUGY Daniel	12/12/2023
1956 l	TERRAY Emmanuel	25/03/2024
1956 s	RODDIER François	19/08/2023
1957 L	JOURDE RAISON Françoise	25/06/2024
1957 S	BADARAU BIQUARD Monique	20/08/2024
1957 l	BADEL Pierre	26/12/2023
1957 l	MICHEL Pierre	06/05/2024
1957 l	MORRISSON Christian	05/12/2022
1957 s	RIOUX Christian	15/03/2023
1958 L	SAÏD Suzanne	01/10/2024
1958 l	PONNAU Dominique	07/04/2024
1958 l	VILLÉGIER Jean-Marie	23/01/2024
1959 s	BOUCHET François	21/02/2020
1960 l	RABANT Jean-Claude	30/01/2024
1960 s	DAMEY Pierre	21/03/2024
1961 l	BERCHET Jean-Claude	14/07/2024
1961 l	BLANC Henri-Charles	09/01/2024
1962 s	BERTHELOT Pierre	07/12/2023
1963 L	LANCHA Janine	17/12/2023
1963 s	CHAUVE Vital	22/08/2024
1964 S	BODY LEMAIRE Françoise	03/01/2024

1964 l	BROYELLE Jacques	03/03/2024
1964 s	PERTHUISOT Vincent	06/01/2024
1965 L	PELUS KAPLAN Marie-Louise	17/02/2024
1965 l	DELABROY Jean	21/02/2024
1965 l	FAIVRE Bernard	19/05/2024
1965 l	MIGNOT Claude Norbert	13/11/2023
1966 P.E	COATES John	09/05/2022
1966 s	VIALLE Jean-Louis	09/01/2024
1967 L	ZAGDOUN Mary-Anne	27/05/2024
1967 s	BLIGNY Richard	06/10/2024
1967 s	PANNETIER Bernard	22/06/2023
1970 l	MANIN Bernard	01/11/2024
1970 s	EHRMANN Jean-Pierre	14/11/2023
1970 s	TAUVEL Patrice	13/11/2023
1971 L	SIONIAN Chantal	09/10/2023
1974 l	VILLOING Éric	15/11/2023
1976 S	CASOLI ALMES Patricia	12/05/2024
1980 l	FRANCHE Dominique	07/04/2024
1985 s	SANDRÉ Éric	13/04/2021
2011 s dipl.	THOMAIN Sophie	20/01/2016

RAPPORT DU TRÉSORIER

Les comptes ont été établis par la trésorière Laurence Levasseur avec l'assistance de l'expert-comptable Olivier Marel.

Conformément à la réglementation comptable, ils se composent d'un bilan (actif et passif), d'un compte de résultat et d'une annexe qui présentent la situation financière de l'a-Ulm.

RAPPORT FINANCIER
(PRÉSENTÉ PAR LAURENCE LEVASSEUR, TRÉSORIÈRE)

A – Bilan Actif

	Montant brut	Amortis- sements	Valeur au 30/06/24	Valeur 30/06/23
Immobilisations incorporelles	20 841,00	20 383,00	458,00	458,00
Immobilisations corporelles	30 611,88	20086,00	4526,00	7 594,58
Prêts	94 544,00	9 600,00	84 944,00	71 994,08
Titres immobi- lisés	0,00			0,00
Total immobilisations	145 997,00	56 069,00	89 928,00	80 046,66
Placements	1 389 319,00		1 389 319,00	1 421 836,19
Disponibilités	134 788,00		134 788,00	146 344,81
Total actif circulant	1 524 107,00		1 524 107,00	1 568 181,00
Total actif	1 670 104,00	56 069,00	1 614 035,00	1 648 227,66

B – Bilan Passif

	Montant au 30/06/2024	Montant au 30/06/2023
Fonds propres	1 522 151,00	1 602 258,18
Excédent/Insuffisance	438 468,00	– 82 115,43
Subvention	7 500,00	7 500,00
Fonds Romieu	105 521,00	107 528,64
Excédent/Insuffisance de l'exercice afférant au fonds dédié (legs à recevoir)	– 472 639,00	0,00
Total Fonds Propres et Assimilés	1 601 001,00	1 635 171,39
Dettes fournisseurs	2 973,00	4 700,91
Dettes fiscales et sociales	8 890,00	7 345,77
Dettes comptes gérés	488,00	449,59
Produits constatés d'avance	683,00	560,00
Total Dettes et assimilés	13 034,00	13 056,27
Total passif	1 614 035,00	1 648 227,66

C – Compte de résultat

	Exercice 2023/2024	Exercice 2022/2023
Produits d'exploitation	593 561,00	114 471,50
Charges d'exploitation	164 614,00	199 839,16
Résultat courant non financier	426 947,00	– 85 367,66
Résultat financier	10 995,00	3 470,72
Résultat courant avant impôt	439 942,00	– 81 896,94
Impôt sur les bénéfices	1 474,00	218,00
Excédent/insuffisance	438 468,00	– 82 114,94
Fonds Romieu	437 712,00	

Compte de résultat (détail des produits)

	Exercice 2023/2024	Exercice 2022/2023
Ventes <i>Archicube</i>	120,00	148,00
Cotisations et dons	585 922,00	111 794,50
• cotisations	97 813,00	
• Dons	13 709,00	
• legs	474 399,07	
Subvention	7 500,00	2 500,00
Droits d'auteur	19,00	29,00
Produits d'exploitation	593 561,00	114 471,50

Compte de résultat (détail des charges)

	Exercice 2023/2024	Exercice 2022/2023
Autres charges externes	58 444,00	90 964,16
<i>Dont honoraires</i>	20 745,00	58 258,16
<i>Dont Archicube</i>	21 540,00	<i>19 942,98</i>
<i>Dont documents AG</i>	6 977,00	<i>6 870,08</i>
Impôts et taxes	50,00	120,00
Rémunération du personnel	46 012,00	42 158,00
Charges sociales	15 361,00	14 446,00
Subventions et secours	41 369,00	47 900,00
<i>Dont prix Cohen</i>	10 000,00	
Dotation aux amortissements	3 068,00	1 947,00
autres charges	310,00	2 304,00
<i>Dont prix Romieu</i>		2 000,00
Charges d'exploitation	164 614,00	199 839,16

D – Budget prévisionnel 2024-2025

	Budget 2023/2024	Réalisé 2023/2024	Budget 2024/2025
Cotisations	120 000,00	97 813,00	110 000,00
Dons		13 709,00	25 000,00
Legs		474 399,07	
Subventions	7 500,00	7 500,00	5 000,00
Revue et autres	200	139	200
Subvention non utilisée/ Utilisation de réserve	16 300,00		7 500,00
Produits d'exploitation	144 000,00	593 561,00	147 700,00
Archicube	22 000,00	21 540,00	23 000,00
Frais administratifs et matériel	14 000,00	16 159,00	10 000,00
Réceptions		<i>Dont 5 045,00</i>	10 000,00
Numérisation des archives			10 000,00
Annuaire			20 000,00
Honoraires	20 000,00	20 745,00	20 000,00
Impôts et taxes	350	50	1 500,00
Rémunération du personnel	60 000,00	61 373,00	65 000,00
Subventions et secours	30 000,00	41 369,00	50 000,00
Dotation aux amortissements	1 000,00	3 068,00	3 000,00
Autres charges	350	310	350,00
Charges d'exploitation	147 700,00	164 614,00	212 850,00
Résultat courant non financier	– 3 700,00	428 947,00	– 65 150,00
Résultat financier	4 000,00	10 995,00	70 000,00
Résultat courant	300,00	439 942,00	4 850,00
Impôt sur les bénéfices	300,00	1 474,00	4 850,00
Total des produits		606 601,00	
Total des charges		166 133,00	
Excédent ou insuffisance	0,00	438 468,00	0,00

E – Annexe

Annexe au bilan avant répartition de l'exercice couvrant la période du 1^{er} juillet 2023 au 30 juin 2024 d'une durée de douze mois, dont le total bilan est de 1 614 035 € et au compte de résultat dégageant un bénéfice de 438 468 €.

L'annexe ci-après fait partie intégrante des comptes annuels.

1. RÈGLES ET MÉTHODES COMPTABLES

Les comptes annuels ont été établis en application des dispositions prévues par le plan comptable n° 2018-06 du 5 décembre 2018, dans le respect du principe de prudence, conformément aux hypothèses de base :

- continuité d'exploitation,
- permanence des méthodes comptables d'un exercice à l'autre,
- indépendance des exercices,

et conformément aux règles générales d'établissement et de présentation des comptes annuels.

La méthode de base retenue pour l'évaluation des éléments inscrits en comptabilité est celle des coûts historiques.

Une dérogation a néanmoins été appliquée pour la valorisation des portefeuilles de valeurs mobilières de placement. Le coût historique n'ayant pu être valablement reconstitué, faute d'informations suffisamment détaillées, c'est la valorisation boursière au 15 septembre 2000 qui a été retenue comme valeur de référence historique pour les titres acquis antérieurement à cette date.

Les titres acquis postérieurement au 15 septembre 2000 sont inscrits en comptabilité à leur prix de revient.

Les principales autres méthodes retenues sont les suivantes :

1.1. Immobilisations incorporelles et corporelles

Les durées et méthodes d'amortissement retenues sont les suivantes :

- | | |
|--------------------------------------|---------------------|
| • Logiciels | Linéaire 1 an |
| • Site internet | Linéaire 5 ans |
| • Matériel de bureau et informatique | Linéaire 3 à 10 ans |

1.2. Immobilisations financières

Une provision pour dépréciation est constituée pour les prêts accordés à des élèves ou anciens élèves, lorsque le recouvrement en est incertain.

1.3. Créances et dettes

Les créances et dettes ont été évaluées à leur valeur nominale.

1.4. Portefeuille valeurs mobilières de placement

Une provision pour dépréciation est comptabilisée le cas échéant en cas de moins-value latente nette – par catégorie de titre – constatée entre le prix de revient et la valorisation boursière au 30 juin.

2. INFORMATIONS RELATIVES AU BILAN ET AU COMPTE DE RÉSULTAT

2.1. Actif immobilisé

	De nouveau au 01/07/23	Augmen- tation	Dimi- nution	Solde au 30/06/2024
<i>Valeur brute</i>				
Immobilisations incorporelles	20 841			20 841
Immobilisations corporelles	30 612			30 612
Immobilisations financières	81 594	20 500	7550	94 544
	133 047	20 500	7 550	145 997
<i>Amortissements et provisions</i>				
Sur immobil. incorporelles	20 383			20 383
Sur immobil. corporelles	23 017	3068	0	26 085
Sur immobil. financières	9 600			9 600
	53 000	3 068		56 068

Une provision pour dépréciation de 9 600 € a été constatée au titre des immobilisations financières (prêts accordés à des élèves ou anciens élèves) au 30/09/2012.

Le Conseil d'administration de l'association a considéré qu'il n'y avait pas lieu de constituer une dépréciation complémentaire au 30 juin 2024.

La diminution des immobilisations financières est le résultat des remboursements de prêt accordés.

<i>Immobilisations financières (obligations) Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/06/2020</i>	Portefeuille global
Coût de revient en comptabilité	0
Valorisation boursière au 30/06/2024	0
<i>Plus-value ou moins-value latente, €, soit :</i>	0

2.2. État des échéances des créances et des dettes à la clôture de l'exercice

La totalité des créances et des dettes inscrites au bilan est à moins d'un an.

2.3. Placements : valeurs mobilières et autres

<i>Valeurs mobilières de placement</i>	De nouveau au 1/07/23	Achats	Cessions	Solde au 30/06/2024
Portefeuille dotation	911 206		32 658	878 368
Portefeuille réserve	406 474			406 474
	1 317 681			1 284 842

<i>Valeurs mobilières de placement Comparaison « coût historique » et valorisation boursière au 30/06/2024</i>	Portefeuille global
Coût de revient en comptabilité	1 285 023
Valorisation boursière au 30/06/2024	1 585 369
<i>Plus-value ou moins-value latente, €, soit :</i>	300 346

Le portefeuille « fondation Romieu » transmis par la Société des amis a évolué de la manière suivante :

De nouveau au 01/07/2023	Achats	Ventes	Portefeuille 30/06/2024	Valorisation /cours au 30/06/2024	Plus-value latente au 30/06/2024
93 487			93 487	103 554	+ 10 067

Par ailleurs, le compte à terme ouvert il y a trois ans présente un solde de 10 809 €.

Les comptes gérés par la Société des amis, repris par l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure suite à la dévolution d'actif intervenue fin 2005, figurent au passif en « autres dettes » pour 450 €. Leur contrepartie au bilan actif est constituée d'un compte courant bancaire, pour un montant similaire.

<i>Comptes épargne</i>	De nouveau au 01/07/23	Apports	Intérêts acquis	Retraits	Solde au 30/06/2024
Compte sur livret Banque LCL	14 805	33 897	232	45 168	3 766
Compte sur livret Banque postale	100 607	0	2 934	0	103 541
	115 412	33 897	3 166	45 168	107 307

2.4. Variation des fonds propres

	De nouveau au 01/07/23	Affectation bénéfice n – 1	Solde au 30/06/2024 avant affecta- tion	Excédent Insuf- fisance n	Solde au 30/06/2024 après affectation
Montant en début d'exercice	1 602 258	– 82 441	1 519 817	437 712	1 957 529
<i>Fonds associatifs avec droit de reprise</i> Fonds dédiés « fondation Romieu »	107 529	326	107 855	756	108 611
Insuffisance de l'exercice n – 1					
Fonds propres et assimilés	1 709 787	– 82 115	1 709 787	438 468	2 066 140

2.5. Détail du résultat financier de l'exercice

	Produits	Charges
Intérêts perçus sur les comptes épargne	3 166	
Revenus des valeurs mobilières de placement	8 946	
Résultat sur cessions de valeurs mobilières de placement	2 045	
Intérêts obligations	0	
Reprise provision pour dépréciation portefeuille titres de placement		
Dotation provision pour dépréciation immobilisations financières		
	10 067	
<i>Fondation Romieu</i>		
Revenus de valeurs mobilières de placement	787	
Intérêts obligations	0	
Intérêts perçus sur comptes à terme	141	
	928	
Résultat financier	10 995	

2.6. Informations diverses

Effectif moyen, non cadre : 1

2.7. Détail des charges à payer incluses dans les postes du bilan

	Exercice n	Exercice n – 1
Dettes fournisseurs et comptes rattachés	2 973 ¹	4 701

1. Dont factures non parvenues 2 700 €.

2.8. Rapprochement entre variation de trésorerie et excédent de l'exercice

Analyse de la variation de trésorerie (Portefeuille titres et disponibilités) (en euros)

Libellés	Montants
Excédent de l'exercice	438 468
Dont dotation aux amortissements de l'exercice	3 068
Acquisitions d'immobilisations (nettes de cession)	0
Legs à recevoir	472 638
Subvention obtenue	2 500
Prêts accordés en cours d'exercice	20 500
Cession titres (– frais acquisition)	2 500
Remboursements de prêts encaissés dans l'exercice	7 550
Avances acomptes versés sur commandes	0
Variation des dettes (hors produits d'avance et comptes gérés)	183
Produits encaissés d'avance (cotisations 2021-2022) en n – 1	560
Produits encaissés d'avance (cotisations 2022-2023) en n	683
Variation charges constatées d'avance	0
Variation des comptes gérés	38
Variation de trésorerie de l'exercice	44 074

	Théâtre	Comptes gérés	Asso	Fon- dation Romieu	Total
Trésorerie initiale au 01/07/2023	20 989	8	1 441 524	105 659	1 568 180
Encaissements					
Produits d'exploitation de l'exercice			120 362		120 362
Virements internes			0		0
Produits reçus pour compte		58	0		58
Cotisations perçues d'avance au 30/06/2024 net			683		683
Produits financiers (intérêts et revenus du portefeuille)			12 112	928	13 040
Remboursements prêts obtenus en 2022/2023			7 550		7 550
Décaissements	0	58	140 707	928	141 693
Règlements fournisseurs en compte au 30/06/2024			61 839		61 839
Règlements fournisseurs pour compte		64			64
Cotisations perçues d'avance au 30/06/2023			560		560
Virements internes			0		0
Acquisition immobilisations			0		
Prêts accordés en cours d'exercice			20 500		20 500
Autres charges externes et autres charges	0	0	- 1 366	0	- 1 366
Rémunérations du personnel et charges sociales			61 327		61 327
Subventions et secours accordés par l'association			41 369		41 369
Impôts sur les bénéfices			1 474		1 474
	0	64	185 703	0	185 767
Trésorerie en fin d'exercice au 30/06/2024 (a)	20 989	2	1 396 528	106 587	1 524 106
Variation trésorerie durant l'exercice 2023/2024	0	-6	- 44996	928	- 44 074

(a) Disponibilités, comptes à terme et portefeuille Titres

VOTE DES COTISATIONS 2025-2026

L'AG du 16 novembre a décidé le barème des cotisations suivant :

60 € pour l'année 2025-2026 (réduit 25 €, perpétuels 36 €).

Un supplément de 10 € pour l'annuaire papier (réduit 5 €, perpétuels 0 €).

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

Personnel

Notre secrétaire, Pascale Hamon, a pris une retraite bien méritée fin septembre 2024. Nous lui sommes très reconnaissants de ses six années de travail dévoué au service de l'a-Ulm.

Nous avons embauché pour la remplacer deux personnes : Jérôme Vidal (secrétaire et chargé de communication) et Talhatou Diallo (assistante de gestion en contrat d'apprentissage, dont le tuteur est Jérôme Vidal).

Le secrétariat est dorénavant organisé de la manière suivante : Jérôme Vidal pour la communication et le secrétariat, Talhatou Diallo pour la comptabilité et la gestion.

Composition du CA 2024-2025

À l'issue du vote de décembre 2023 : voir la rubrique Composition du CA.

Dates prévisionnelles des CA en 2025 : 25 janvier, 22 mars, 7 juin, 11 octobre, 6 décembre

Le CA du 7 décembre 2024 a élu le nouveau bureau :

Président : Martin Andler

Vice-présidents : Violaine Anger et Jacques Le Pape

Secrétaire : Jérôme Brun

Secrétaire adjoint : Julien Cassaigne

Trésorière : Laurence Levasseur

Trésorier adjoint : Nicolas Obtel

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION (Année 2024-2025)

ADMINISTRATEURS HONORAIRES

- 1958 s FAUVARQUE (Jean-François), professeur émérite au Cnam.
- 1959 s LEHMANN (Jean-Claude), professeur honoraire à l'université de Paris-VI.
- 1960 L BASTID-BRUGUIÈRE (Marianne), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), directeur de recherche CNRS émérite (EHESS).
- 1961 L KERVERN GÉRARD (Mireille), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV.
- 1961 S BROUSSE LAMOUREUX (Lise), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-VI.

ADMINISTRATEURS

Bureau :

- 1966 L LEVASSEUR (Laurence), directeur de la société L.L., réélue en 2023, *trésorière*.
- 1969 s BRUN (Jérôme), président de Basep Consulting, élu en 2021, *secrétaire général*.
- 1970 s ANDLER (Martin), professeur émérite à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (Paris-Saclay), élu en 2023, *président*.
- 1983 L ANGER (Violaine), enseignante et chercheuse à l'université d'Évry et à l'École polytechnique, réélue en 2022, *vice-présidente*.
- 1986 s LE PAPE (Jacques), inspecteur général des finances, élu en 2022, *vice-président*.
- 1989 s CASSAIGNE (Julien), chargé de recherche CNRS, élu en 2023, *secrétaire général adjoint*.

Composition du conseil d'administration de l'association

2017 ét. OBTEL (Nicolas), chef de clinique universitaire/assistant hospitalier (CCU-AH), hôpital Charles-Foix (AP-HP, Sorbonne Université), réélu en 2022, *trésorier adjoint*.

Autres membres

1966 l NORDMANN (Jean-Thomas), professeur émérite à l'université d'Amiens, élu en 2023.

1969 s CHAPERON (Marc), professeur émérite à l'université de Paris-VII, réélu en 2022.

1971 s CARISTAN (Yves), secrétaire général de l'association Euro-Case, réélu en 2022.

1973 S PITTET (Marie), conseillère à la Cour des comptes, réélue en 2022.

1975 S HAUGHTON (Dominique), chercheuse associée aux universités Paris-I et Toulouse-I, élue en 2023.

1981 l CARON (Véronique), professeur en première et lettres supérieures, élue en 2024.

1982 l WORMS (Frédéric), directeur de l'ENS, *membre de droit*.

1992 s AFTALION (Amandine), directrice de recherche CNRS, élue en 2024.

1992 s DEFFAYET (Cédric), directeur de recherche au CNRS, élu en 2024.

1995 l VINCENT (Alexandre), responsable ESG, agence France Trésor, élu en 2021.

1997 l CHANTREL (Étienne), chef du service des concentrations à l'Autorité de la concurrence, réélu en 2023.

1998 s KHONSARI (Roman), maître de conférences des Universités, praticien hospitalier, élu en 2021.

2004 l ANGELO (Anne-Sophie), directrice de Pergamon Consulting Services, élue en 2024.

2004 l DEMIAUX (Victor), directeur de cabinet du président de l'EHESS, réélu en 2022.

2007 l MANARANCHE (Louis), professeur d'histoire et préfet des études, collègue Stanislas, réélu en 2022.

2023 s OUAKNINE (Anaëlle), présidente de l'Association des élèves de l'ENS, *membre de droit*.

Les personnes qui souhaitent se porter candidates au Conseil d'administration doivent le faire avant le 30 juin 2025 (profession de foi en moins de 500 caractères). S'adresser au secrétariat de l'a-Ulm.

PROCÈS-VERBAUX DES CONSEILS D'ADMINISTRATION (de décembre 2023 à octobre 2024)

9 DÉCEMBRE 2023

Présents : Martin Andler ; Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Victor Demiaux ; José Deulofeu ; Dominique Haughton ; Marianne Laigneau ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche ; Jean-Thomas Nordmann ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet.

Excusés ou absents : Yves Caristan ; Matthieu Fernandez ; Roman Khonsari ; Christel Lavigne ; Guilhem Mariette ; Alexandre Vincent.

Administrateurs honoraires ou invités permanents : Mireille Gérard ; Lise Lamoureux.

Invitées : Elizabeth Le Bras ; Caroline Guény-Mentré.

La réunion du CA se déroule sous forme mixte : à l'ENS et en visioconférence.

Approbation du PV du CA du 14 octobre 2023

Le PV est approuvé.

Évènements passés

AG du 18 novembre

Notre AG annuelle a réuni 50 personnes dont 35 physiquement présentes dans la salle des Résistants, la salle des Actes initialement réservée nous ayant été « prise » par des squatteurs (il est à noter que ce genre d'incident se produit de plus en plus dans notre École).

Les rapports moral et financier de l'exercice 2022-2023 ont été adoptés.

Les élections de nouveaux administrateurs ont permis d'élire avec une large majorité : Étienne Chantrel et Laurence Levasseur (renouvellements), Martin Andler, Julien Cassaigne, Dominique Haughton et Jean-Thomas Nordmann.

La soirée s'est poursuivie par un dîner passionnant avec Constance Rivière, directrice générale de l'Établissement public du palais de la porte Dorée, auquel 39 personnes ont assisté.

Rendez-vous Carrières, 18 octobre

Le rendez-vous sur les métiers du sport a attiré seulement une dizaine d'élèves, malgré la grande qualité des intervenants.

Il a été suivi du lancement de l'année du sport « ENSport » par son initiateur David Brunat au cours d'une réunion et d'un cocktail dans la salle historique de la Bibliothèque.

Cérémonie du 11 novembre

La cérémonie traditionnelle devant le monument aux morts a été couplée, à l'initiative de la Fondation et de l'a-Ulm, avec une conférence du philosophe ukrainien Constantin Sigov sur la guerre et la paix en Europe, suivie d'un cocktail dans les salons de la Direction.

Évènements à venir

Galette de l'a-Ulm, 23 janvier, 18 h

Seront invités notamment les intervenants au rendez-vous Carrières ainsi que les contributeurs aux notices de nos camarades décédés.

Colloque sur la démocratisation de l'accès aux grandes écoles en juin 2024, porté par l'ENS Lyon

NB : ce colloque n'est annoncé ni sur le site de l'École ni sur celui de l'ENS Lyon.

Point soulevé par Marie Pittet sur le rescrit fiscal

Marie Pittet a fait état, dans une lettre aux administrateurs, de ses objections sur la demande de statut d'intérêt général de l'a-Ulm qui a été acceptée par Bercy et a permis d'obtenir la défiscalisation des dons et legs reçus. Marie a pris la parole lors du CA pour commenter son point de vue : d'après elle, nous avons minimisé notre activité de secours qui, s'adressant à un nombre restreint de personnes faisant partie de la communauté normalienne uniquement, ne peut justifier un « intérêt général ».

Jacques Le Pape répond que tous les documents montrant nos activités ont été fournis de manière transparente, en particulier nos statuts qui mentionnent bien que nous sommes historiquement une association d'aide et secours, ainsi que nos comptes qui le montrent : aides aux projets, prêts d'honneur et secours sous forme de dons ont été étudiés par le ministère (par exemple 20 000 € ont été versés à la caisse de secours des élèves en 2021).

Conclusion approuvée par le CA : on ne bouge pas, on ne va pas demander la correction de ce qui est dans le rescrit mais, dans notre règlement intérieur, on précisera bien que les sommes réservées aux secours ne sont pas financées par les legs mais uniquement par les cotisations. Cependant, Marie maintient son point de vue et annonce qu'elle démissionne du Bureau de notre CA.

Le nouveau CA et l'élection du Bureau

À la suite des résultats des élections, le nouveau CA est composé des 21 membres suivants :

ANDLER Martin, ANGER Violaine, BRUN Jérôme, CARISTAN Yves, CASSAIGNE Julien, CHANTREL Étienne, CHAPERON Marc, DEMIAUX Victor, DEULOFEU Henri-José, FERNANDEZ Matthieu, HAUGHTON Dominique, KHONSARI Roman, LAVIGNE Christel, LE PAPE Jacques, LEVASSEUR Laurence, MANARANCHE Louis, MARIETTE Guilhem, NORDMANN Jean-Thomas, OBTEL Nicolas, PITTET Marie, VINCENT Alexandre.

Comme annoncé depuis plusieurs mois, Marianne Laigneau présente sa démission et passe la parole à Martin Andler qui est élu président à l'unanimité. Tous les participants félicitent Marianne et la remercient pour les neuf ans passés à la présidence de notre association.

Martin présente alors ses axes prioritaires :

- Ouverture de l'ENS à l'international.
- Ouverture sociale.
- Crise de l'Université et de la recherche et longue période de précarité avant d'obtenir un poste.
- Doctorat et fonction publique.

Martin procède ensuite à la formation du Bureau dont les membres sont élus à l'unanimité en séance. Vice-présidents : Violaine Anger, Marc Chaperon ; trésorière : Laurence Levasseur ; trésorier adjoint : Nicolas Obtel ; secrétaire général : Étienne Chantrel ; secrétaire général adjoint : Jérôme Brun.

Intervention d'Elizabeth Le Bras, présidente du Club des normaliens dans l'entreprise

Le Club est une association, indépendante de l'a-Ulm, qui existe depuis 1987 et qui compte une centaine de membres cotisants et un « vivier » (archicubes dans l'entreprise) compris entre 800 et 1000 personnes.

Son activité peut se décliner en trois axes :

- Organisation de dîners avec des invités prestigieux, par exemple en 2023 : Daniel Cohen (dont ce fut la dernière apparition publique), Jean Jouzel, Daniel Andler.
- Concours de startups « StartUlm », qui malheureusement a reçu peu de candidatures en 2022 et 2023, les labos n'incitant pas souvent les équipes à présenter leurs projets.
- Activités, souvent en lien avec l'a-Ulm, de présentation de l'entreprise à des élèves ou archicubes, de mentorat, de conseil aux archicubes pensant à une réorientation de carrière.

Intervention de Caroline Gueny-Mentré, directrice de la Fondation de l'ENS

Douze chaires d'entreprise sont à présent financées via la Fondation.

De nombreux événements, conférences et cocktails sont annoncés :

- Le 13 décembre 2023 : colloque de lancement du programme Études démocratiques, avec l'École.
- 24 mai 2024 : remise des diplômes et invitation de la promo 1974 pour ses 50 ans.
- Fin juin 2024 : invitation de la promo 2004 pour ses 20 ans.
- À la rentrée : invitation de la promo 1998 pour ses 25 ans.

Il serait important d'avoir un agenda commun des événements a-Ulm, Fondation et Club.

Aides et secours

Les demandes d'aides à projets présentées sont les suivantes :

Titre	Porteur du projet	Demande et observations
The French Paradox	fienekuijper@gmail.com pedro.cabrera.ramirez@ens.psl.eu	Autour du vin 500 € + suggestion de créer un club œnologie
Musée des Ernest	g.maret20@icloud.com	Exposition à la cafétéria 400 €
Journées hispaniques	hispanienses@gmail.com Diane Coutellier	Cette année sur le thème de la magie 1 000 €
Amsterre	germain.debray@ens.psl.eu	500 € Sur le Géoparc de la côte basque
<i>Médée</i> d'Euripide	lelia.sibony@ens.psl.eu	1000 € lorsque programmé
Les <i>Choéphores</i> d'Eschyle	marcus.garzon@ens.psl.eu arsenecaze@gmail.com arsene.caze@ens.psl.eu	1000 €
<i>ENS interrupted</i>	agathe.nolla@ens.psl.eu	Créer un journal pour l'ENS À mûrir
<i>Ceux qui s'en allèrent connaître la peur</i>	eden.memlouk@ens.psl.eu	Pièce de théâtre 1000 €
Sürconflex	achille.morisseau@gmail.com	Avoir un budget À représenter au prochain CA

Points divers

- Le directeur du service Carrières de l'École a été nommé : il s'agit de Charles Baud qui entrera en fonctions le 8 janvier 2024. Une rencontre avec l'a-Ulm a été demandée par l'intermédiaire de Claire Omri, qui conserve ses fonctions.
- L'activité ENSecondaire doit être relancée, sans doute en lien avec le nouveau service Carrières de l'École.
- La nomenclature de l'Annuaire doit être révisée.
- Le projet *Règlement intérieur* doit être lancé.
- Le site Internet doit être amélioré, voire refondu.
- Le numéro 36 de *L'Archicube* aura pour thème : l'eau.
- La prochaine édition du prix Romieu aura lieu à l'automne 2024. Il est prévu d'inviter les anciens lauréats.
- Pour les clubs « filiales de l'a-Ulm », il est suggéré de se rapprocher de l'ENA pour les clubs en région, et de l'Agef (Association des Grandes Écoles françaises) pour les clubs à l'étranger.

Dates des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu les 27 janvier et le 23 mars 2024. L'information sera transmise aux administrateurs.

La réunion est levée à midi, et un sympathique pot en l'honneur de Marianne conclut la matinée.

Martin Andler
Président

Jérôme Brun
Secrétaire général adjoint

27 JANVIER 2024

Présents : Martin Andler ; Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Marc Chaperon ; Dominique Haughton ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anaëlle Ouaknine ; Jean-Thomas Nordmann ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet.

Excusés ou absents : Étienne Chantrel ; Victor Demiaux ; José Deulofeu ; Matthieu Fernandez ; Roman Khonsari ; Christel Lavigne ; Guilhem Mariette ; Louis Manaranche ; Alexandre Vincent.

Administrateurs honoraires ou invités permanents : Mireille Gérard, Frédéric Worms.

La réunion du CA se déroule sous forme mixte : à l'ENS et en visioconférence.

En préambule, nous félicitons Anaëlle Ouaknine, élue présidente du COF et à ce titre nouvelle membre de notre Conseil, qui rejoint notre réunion.

Approbation du PV du CA du 9 décembre 2023

Le PV est approuvé.

Évènements passés

Journée « École inclusive », 18 janvier

L'a-Ulm était représentée par son président Martin Andler au cours de cette réunion très suivie par les élèves et étudiants.

Galette de l'a-Ulm, 23 janvier, 18 h

La galette a été offerte au cours d'une sympathique réunion au patio du Pot avec une trentaine de participants dont le Directeur de l'École.

Évènements à venir

L'héritage de Daniel Cohen

Deux livres et une table ronde, lundi 29 janvier, 18 h 30, amphithéâtre Daniel Cohen, campus Jourdan.

Lancement de la chaire Espace

Jeudi 1^{er} février, 18 h 30, dans la salle historique de la Bibliothèque des lettres.

Journée d'hommage à Cécile Poisson

Mercredi 20 mars, salle Dussane. Notre association sera représentée par Alexandre Vincent.

Colloque sur la démocratisation de l'accès aux Grandes Écoles

Juin 2024, porté par l'ENS Lyon.

Ce colloque se déroulera sur trois jours : les 11 et 12 juin à Lyon et le 13 à Paris. Le programme sera communiqué prochainement.

L'Archicube

Le numéro 35, sur *Le feu*, a été très bien reçu. Le numéro 36 portera sur *L'eau*.

Jean-Thomas Nordmann relève que *L'Archicube* contient de moins en moins d'informations sur l'École, à la différence des premiers numéros et plus encore du *Bulletin de la Société des amis* auquel il a succédé, par exemple des nouvelles des laboratoires, du corps enseignant, des nominations de normaliens à des postes importants, etc. En réponse, Violaine Anger fait remarquer que de nombreux normaliens ne sont pas enclins à ce que des nouvelles les concernant soient diffusées publiquement, et Jérôme Brun suggère de demander aux labos de rédiger à l'occasion des brèves concernant leur activité qui pourraient paraître dans la rubrique *Ulmi et Orbi*.

Annuaire

Pour ce point de l'ordre du jour, nous accueillons Frédéric Worms.

Le point crucial de l'unification des listes de notre annuaire papier annuel est abordé. Frédéric Worms rappelle l'historique du concours étudiant qui permet de donner le titre de normalien aux étudiants qui y sont admis, sous réserve qu'ils obtiennent le diplôme. Ces étudiants suivant le même cursus que les élèves normaliens, il juge inéluctable que les listes des élèves et étudiants soient unifiées et, soutenu par Anaëlle Ouaknine sur ce point, conseille fortement de classer les étudiants par leur année d'obtention du concours afin de retrouver plus facilement les promotions d'élèves et d'étudiants ayant étudié ensemble.

NB : Jusqu'à présent, notre annuaire classait les étudiants par l'année d'obtention du diplôme. Frédéric suggère donc de publier une liste unique rassemblant élèves, Sélection internationale et étudiants ayant obtenu le diplôme, en indiquant l'année du concours.

Cette liste comprendrait également les élèves et étudiants en cours de scolarité. Il s'agit donc d'une profonde modification, notamment parce que certains noms vont ainsi changer d'année de promotion, et que d'autres noms pourraient disparaître au fil des années (étudiants n'ayant pas obtenu le diplôme) : il sera donc nécessaire d'inclure dans un préambule de l'annuaire l'historique de ces différentes versions. Martin Andler est favorable à cette solution et demande l'avis du Conseil ; personne ne s'exprimant contre, cette formule est acceptée.

Nous abordons alors les problèmes de changement de nom et/ou de prénom. Un consensus se fait pour accepter d'ôter de l'annuaire courant toute référence au nom/prénom précédent en cas de demande motivée de l'intéressé(e), notamment en cas de changement de genre. En revanche, le nom au moment de l'admission à l'École figurera tel quel dans le Supplément historique. D'autres aspects sont évoqués concernant les types de nom à conserver avec renvoi dans l'annuaire : patronymique (terme à ne plus utiliser), de plume ou de scène, modifié par un changement légal ou une francisation, etc. Il s'agit également de revoir la nomenclature de l'annuaire qui n'est plus à jour. Marc Chaperon et Julien Cassaigne feront des propositions pour définir une marche à suivre, faisant appel éventuellement à une ressource extérieure.

Concernant les élèves et étudiants en cours de scolarité, Anaëlle Ouaknine nous informe qu'il existe bien un annuaire les recensant mais qui contient aussi les mastériens, postdocs et chercheurs de l'École.

Le service Carrières

Le directeur du service Carrières de l'École, Charles Baud, a pris ses fonctions le 8 janvier et a rencontré dès le 13 janvier Laurence Levasseur, directrice du service Carrières de l'a-Ulm. Il a été

confirmé que les activités de notre service Carrières en direction des élèves et étudiants en cours de scolarité (notamment les rendez-vous Carrières) devraient désormais s'exercer uniquement à la demande du service Carrières de l'École, ce dont Laurence a pris acte.

Par ailleurs, Charles Baud a indiqué ses trois priorités pour le début de son mandat :

- Remédier à la précarité à laquelle sont confrontés certains élèves et (surtout) étudiants.
- Développer l'offre de stages et d'emplois, notamment avec l'aide de la Fondation.
- Recenser les demandes et les souhaits des laboratoires concernant les carrières.

Enfin, la Direction de l'École nous a fait savoir que son service Carrières voulait disposer de locaux au rez-de-chaussée de la cour aux Ernest et souhaitait discuter d'un éventuel partage de locaux avec nous. Avec l'approbation unanime du Conseil, Martin Andler a proposé de répondre par lettre à la Direction de l'École en rappelant que l'a-Ulm a besoin de locaux facilement accessibles pour les archicubes ainsi que de deux bureaux, d'une salle de réunion et de vastes espaces de rangement pour sa gestion de l'annuaire, de *L'Archicube* et de certaines archives ; sur ce dernier point, Martin rappellera notre demande depuis plusieurs années de disposer d'une cave adaptée à la conservation de documents et qui ne soit donc pas contiguë à la chaudière de l'École.

Acceptation de l'offre de l'appartement rue Blomet

Violaine Anger propose de donner suite à une offre d'achat déposée actuellement à l'agence d'un montant satisfaisant et surtout sans condition suspensive de prêt. La proposition est acceptée à l'unanimité.

Violaine précise également que les fonds d'archives qui se trouvaient dans l'appartement de notre donateur ont été accueillis par la Bibliothèque de mathématiques.

Aides et secours

Les demandes d'aides à projets présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Titre	Porteur du projet	Demande et décision du CA
<i>Sürconflex</i> Enregistrement de musique	achille.morisseau@gmail.com	430 €
<i>Liberté à Brême</i> Pièce de Fassbinder	Margot.papas@ens.psl.eu	1 000 €
<i>Hamlet, vibrisses arrachées</i> D'après Hamlet	merylvourch@gmail.com	800 €
<i>ENS interrupted</i> Projet de journal pour l'ENS	agathe.nolla@ens.psl.eu	À mûrir

Laurence Levasseur présente ensuite la situation de Dimitri Le Meur (2014 s), ancien élève qui connaît actuellement de grandes difficultés. Le Conseil donne un avis favorable à sa demande de prêt de 4 500 €.

Répartition des responsabilités

Les différentes responsabilités sont mises à jour en séance :

1) Correspondants des départements de l'ENS

Trinôme Lettres : Violaine Anger, Louis Manaranche, Christel Lavigne.

Trinôme Sciences : Yves Caristan, Marie Pittet, Nicolas Obtel.

2) Autres responsabilités

Représentation au CA de l'ENS : Marie Pittet, prochainement Martin Andler.

Fondation de l'ENS : Nicolas Obtel / Caroline Guény-Mentré.

Club des normaliens dans l'administration : Jacques Le Pape.

Club des normaliens dans l'entreprise : Laurence Levasseur/Jérôme Brun/ Elizabeth Le Bras (présidente).

Club des normaliens médecins (GaliEns) : Nicolas Obtel (voir pour relève).

Club des normaliens dans la diplomatie : Marc Abensour.

Club des normaliens juristes (JurisprudENS) : Jan Borrego-Stepniewski en lien avec Nicolas Obtel.

Club Police normale : Léon Grappe.

Club Normale sup Marine : nouveau responsable à confirmer.

Club Climat et solutions : Denis Bonnelle.

PSL-Alumni : Violaine Anger.

ENSecondaire (en train de repartir) : Franck Lemonde ? Laurence Levasseur et le service Carrières.

Classes préparatoires : Christel Lavigne / Louis Manaranche.

Communication - réseaux sociaux - *afterworks* : Nicolas Obtel.

Relation avec les élèves : Anaëlle Ouaknine.

Prix Romieu : Étienne Chantrel.

Projet W (consistant à demander aux normaliens de présenter leur activité professionnelle en une page sur le site) : Violaine Anger/Nicolas Obtel, aide technique de Julien Cassaigne. À redéfinir avec la Direction de la communication / Fondation (en sommeil).

Notices : Jérôme Brun, Patrice Cauderlier, Pascale Mentré, Michel Rapoport. Accessibles par l'annuaire, pas en accès libre.

Annuaire : Marc Chaperon et Julien Cassaigne.

Numérisation des archives : Jérôme Brun.

Comité de rédaction de *L'Archicube* : Véronique Caron, rédactrice en chef.

Commission de l'engagement décennal, service Carrières, secours : Laurence Levasseur.

Aides aux projets d'élèves : Violaine Anger.

Informatique : Julien Cassaigne et Étienne Chantrel.

Contact avec le club ENS Autrement (*afterworks* inter-ENS) : Nicolas Obtel.

Contact avec la bibliothèque de l'ENS : Jérôme Brun.

Clubs géographiques : à redynamiser :

- Nouvelle-Angleterre : en sommeil.
- Silicon Valley, à lancer : en sommeil.
- Bordeaux, à lancer : en sommeil.
- Londres, à lancer : en sommeil.

Enjeux de la diversité : José Deulofeu/Violaine Anger.

Dates des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu les 23 mars et 8 juin 2024. L'information sera transmise aux administrateurs.

La réunion est levée à 12 h 30.

Martin Andler
Président

Jérôme Brun
Secrétaire général adjoint

23 MARS 2024

Présents : Martin Andler ; Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; José Deulofeu ; Dominique Haughton ; Christel Lavigne ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche ; Jean-Thomas Nordmann ; Nicolas Obtel ; Anaëlle Ouaknine.

Excusés ou absents : Yves Caristan ; Marc Chaperon ; Victor Demiaux ; Matthieu Fernandez ; Roman Khonsari ; Jacques Le Pape ; Guilhem Mariette ; Marie Pittet ; Alexandre Vincent.

Administrateurs honoraires ou invités permanents : Lise Brousse-Lamoureux ; Véronique Caron.

La réunion du CA se déroule sous forme mixte : à l'ENS et en visioconférence.

Approbation du PV du CA du 27 janvier 2024

Le PV est approuvé.

Évènements passés

L'héritage de Daniel Cohen

Deux livres et une table ronde, lundi 29 janvier, 18 h 30, amphithéâtre Daniel Cohen, campus Jourdan. La soirée a notamment vu la présentation du livre *Daniel Cohen, l'économiste qui voulait changer le monde* (Albin Michel, 2024), dont les droits d'auteur seront reversés à la Fondation de l'ENS.

Lancement de la chaire Espace

Jeudi 1^{er} février, 18 h 30, dans la salle historique de la Bibliothèque des lettres. L'évènement s'est déroulé en présence de Stéphane Israël, président d'Arianespace, initiateur de la chaire et président de la Fondation de l'ENS.

Journée d'hommage à Cécile Poisson

Mercredi 20 mars, salle Dussane. Journée très émouvante, en présence des enfants de Cécile et avec une forte représentation de l'Éducation nationale.

Évènements à venir

Architecture et sport, 25 mars à l'ENS

Dans le cadre du projet ENSports, soutenu par l'a-Ulm, il s'agit d'une rencontre avec Thomas Lavigne et Cecilia Amor, architectes de la passerelle qui relie Saint-Denis au village olympique sur L'Île-Saint-Denis et dont la forme est inspirée par le geste d'un nageur.

La modélisation mathématique, de la physique au sport, 24 avril à l'ENS

Également dans le programme ENSPorts, il s'agit d'une rencontre avec Amandine Aftalion (1992 s) et de l'ouverture de l'exposition sur ce sujet qui sera présentée à la Bibliothèque jusqu'au 26 juillet.

Cérémonie de remise des diplômes, le 24 mai à l'École

Réunion du deuxième cercle du service Carrières, le 4 juin à l'École

NB. Il s'agit de remercier de manière conviviale ceux qui acceptent de recevoir les archicubes qui s'adressent à notre service Carrières.

Colloque sur la démocratisation de l'accès aux Grandes Écoles en juin 2024, porté par l'ENS Lyon

Ce colloque se déroulera sur trois jours : les 11 et 12 juin à Lyon et le 13 à Paris.

Inauguration du gymnase Jean Prévost, le 18 juin

Évènement du programme ENSports. L'a-Ulm a demandé à tous ses adhérents ayant pratiqué le sport à l'École de se retrouver à cette occasion.

Prix Romieu 2024

La remise du Prix sera organisée à l'automne.

Relations avec l'École et la Fondation

Charles Baud a pris ses fonctions de directeur du service Carrières de l'École et a confirmé que l'a-Ulm ne devait plus s'occuper des élèves pour ce qui concerne leur carrière. Par ailleurs, ce service Carrières de l'École a entrepris une grande étude des carrières des archicubes, sans que nous y ayons été associés, et bien que notre Annuaire en ait certainement été un élément clé.

Concernant la Fondation, le Conseil constate un développement du périmètre de son activité qui empiète sur les domaines traditionnels de l'a-Ulm, comme les dîners de promotion, et même de l'École, ou la remise des diplômes. Le CA souhaite en tout cas reprendre le contrôle des dîners de promotion et charge à cet effet Dominique Haughton de proposer activement l'aide de l'a-Ulm aux archicubes qui voudraient organiser des dîners des 20 ans, 30 ans, 40 ans et 50 ans de leurs promotions. Dominique présentera un plan lors de la prochaine réunion du CA, avant présentation à l'AG.

AG et élections

Notre association tiendra son Assemblée générale le 16 novembre. Esther Duflo (1992 I) est pressentie pour être l'invitée du dîner organisé par l'a-Ulm qui suivra l'AG.

Nous devons également organiser pour cette date les élections de nouveaux administrateurs avec plusieurs objectifs : éviter un trop grand nombre de membres de plus de 70 ans (au maximum sept d'après nos statuts), se rapprocher de la parité H/F (aujourd'hui très défavorable), renforcer le nombre de professeurs de classes prépa (seulement un représentant dans le prochain CA s'il n'y a pas de nouvelle candidature), et enfin trouver des candidats qui acceptent de porter des projets menés par l'a-Ulm. Date limite pour le dépôt des candidatures : le 30 juin 2024.

Budget

Laurence Levasseur présente l'avancement du budget 2023-2024, qui est en ligne avec les prévisions.

Jérôme Brun fait le point sur le projet archives numériques de l'a-Ulm qui a fini par conclure un accord avec la Bibliothèque après plus d'un an de discussions (retardées par les changements d'organisation de la Bibliothèque) et qui va entraîner un premier volet important de dépenses avant juin 2024. Cependant ces dépenses sont provisionnées et ne devraient pas entraîner de changement sur l'exécution du budget.

Par ailleurs, Jérôme fait remarquer que nous devrions faire approuver en AG non seulement le budget de l'année en cours au moment de l'AG, mais aussi un budget prévisionnel pour l'année $n + 1$. Dans notre fonctionnement actuel, nous devons fonctionner entre juillet et novembre sans aucune approbation de l'AG sur les recettes (montant de la cotisation par exemple) ni sur les dépenses, ce qui n'est pas souhaitable.

Règlement intérieur

À la suite de notre changement en association d'intérêt général, nous étions censés nous être dotés d'un Règlement intérieur avant un délai de six mois, soit fin 2023.

Nous devons donc lancer au plus tôt le projet qui devra comporter une modification de la tenue de notre comptabilité avec désormais un état des recettes/dépenses liées à notre mission d'intérêt général.

Prix Daniel Cohen

Dans la suite des nombreux hommages rendus à Daniel Cohen, il a été décidé par plusieurs institutions fondatrices de PSE, dont l'ENS, de décerner chaque année un prix Daniel Cohen, qui serait attribué à un(e) jeune économiste en marge du PSE CPR Policy Forum, qui aura lieu cette année du 5 au 7 juin 2024. Le jury du prix sera présidé par Esther Duflou.

Il est prévu que les dépenses liées à ce prix soient alimentées par une Fondation *ad hoc* qui verra le jour dans quelques mois. Il faut donc un financement urgent pour la première édition début juin 2024.

Martin Andler propose au CA d'approuver la proposition de financer le prix Daniel Cohen 2024 avec une somme de 10 000 euros, provenant des réserves de l'a-Ulm (avec peut-être une aide de la Fondation qui doit notamment recevoir les droits d'auteur du livre d'hommages, voir *supra* §2). La proposition est acceptée à l'unanimité.

Aides et secours

Les demandes d'aides à projets présentées et les décisions du CA sur ces demandes sont les suivantes :

Titre	Porteur du projet	Demande et décision du CA
<i>Dictée Du Bellay</i> Concours pour lycéens	<i>matthieu.fernandez</i> <i>@legiondhonneur.fr</i>	1 000 € (dont réserve pour l'an prochain)
<i>InterQ2024</i> Festival des ENS	<i>resposinterq@lists.ens.</i> <i>psl.eu</i>	1 000 €

Titre	Porteur du projet	Demande et décision du CA
<i>Voyage à Rome</i> Sciences de l'Antiquité	<i>hugo.chane.kaye.bone@ens.psl.eu</i>	1 000 €
<i>Semaine italienne</i> Évènements	<i>semaineitalienne@gmail.com</i>	1 000 €
<i>Régates du Havre</i> Voile, 5 étudiants	<i>lnassor@edu.bio.ens.psl.eu</i>	820 €
<i>Bleu Pacific</i> Mangroves Nouvelle-Calédonie	<i>Lou.giovanni@ens.psl.eu</i>	1 000 €
<i>MigrENS</i> Intégré au réseau MENS	<i>aymeric.henriques@gmail.com</i>	Accord pour pub sur site a-Ulm
<i>Ens interrupted</i> Projet de journal ENS	<i>agathe.nolla@ens.psl.eu</i>	Non
<i>Tournoi de mathématiques</i>	<i>timothee.rocquet@animath.fr</i>	1 000 €

Information importante : notre budget Aides est clos pour cette année une fois attribuées ces dernières aides.

Concernant les secours, un prêt de 3 500 € a été accordé à Laure Helms (1998 I).

Dates des prochains CA

La prochaine réunion du CA aura lieu le 8 juin 2024. L'information sera transmise aux administrateurs.

La réunion est levée à 12 h 30.

Martin Andler
Président

Jérôme Brun
Secrétaire général adjoint

8 JUIN 2024

Présents : Martin Andler ; Violaine Anger ; Jérôme Brun ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Victor Demiaux ; José Deulofeu ; Dominique Haughton ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche ; Jean-Thomas Nordmann ; Anaëlle Ouaknine ; Alexandre Vincent ; Frédéric Worms.

Excusés ou absents : Yves Caristan ; Matthieu Fernandez ; Roman Khonsari ; Christel Lavigne ; Jacques Le Pape ; Guilhem Mariette ; Nicolas Obtel ; Marie Pittet.

Administrateurs honoraires ou invités permanents : Véronique Caron ; Mireille Gérard ; Jean-Claude Lehmann.

La réunion du CA se déroule en visioconférence.

Intervention de Frédéric Worms

Le directeur est intervenu pour nous informer sur son action à la suite des graves événements

survenus à l'École au mois de mai : occupation de la cour aux Ernest puis intervention des forces de l'ordre pour l'évacuation.

Le Conseil d'administration de l'a-Ulm a tenu à exprimer, à l'unanimité, son soutien à la Direction de l'École pour la résolution de cette crise.

Approbation du PV du CA du 23 mars 2024

Le PV est approuvé.

Évènements passés

Architecture et sport, 25 mars à l'ENS

Conférence dans le cadre du programme ENSports soutenu par l'a-Ulm.

Déjeuner en l'honneur de Marianne Laigneau, 4 avril à l'ENS

La modélisation mathématique, de la physique au sport, 24 avril à l'ENS

Également dans le programme ENSports, conférence d'Amandine Aftalion (1992 s) et ouverture de l'exposition sur ce sujet qui sera présentée à la Bibliothèque jusqu'au 26 juillet.

Cérémonie de remise des diplômes, le 24 mai

En raison des événements survenus à l'École, la cérémonie a été déplacée au Collège de France. L'a-Ulm était représentée par Laurence Levasseur.

Réunion du deuxième cercle du service Carrières, le 4 juin à l'École

La soirée a réuni plus de quarante participants dans les salons de la Direction et a permis de resserrer les liens avec les amis du service Carrières. Emmanuel Basset et Charles Baud ont présenté ce service, désormais intitulé pôle Carrières de la Direction de l'École.

Remise du premier Prix Daniel Cohen, le 6 juin à l'amphithéâtre Daniel Cohen, campus Jourdan

Nous avons décidé lors du précédent CA de soutenir ce prix (au moins pour sa première édition). Le jury, nommé par PSE et présidé par Esther Duflo, a choisi d'attribuer le prix Daniel Cohen 2024 à Nina Buchmann, doctorante à Stanford, pour son étude sur l'influence (néfaste) du paternalisme sur le recrutement des femmes au Bangladesh. Lors de la cérémonie de remise, Martin Andler, tout en félicitant la lauréate, a confirmé que l'a-Ulm soutient ce prix à hauteur de 10 000 €.

Évènements à venir

Colloque sur la démocratisation de l'accès aux Grandes Écoles en juin 2024, porté par l'ENS Lyon

Ce colloque se déroulera sur trois jours : les 11 et 12 juin à Lyon et le 13 à Paris.

Dévoilement de la plaque commémorative pour les neuf Sévriennes mortes pour la France pendant la seconde guerre

Le 18 juin à 12 h 30 au campus Jourdan.

Autour de Jean Prévost

Colloque à 15 h 30 à la Bibliothèque de l'École, et inauguration du gymnase Jean-Prévost à 17 h 30, le 18 juin.

Sortie du numéro 36 de L'Archicube, sur l'eau, juin 2024

Prix Romieu 2024

La remise du prix sera organisée à l'automne.

Préparation des élections et du dîner annuel

Concernant les élections au CA, le tiers de nos membres, soit sept, arrivent au terme de leur mandat cette année : trois sollicitent un renouvellement (Brun, Khonsari, Vincent) et quatre ne se représentent pas (Deulofeu, Fernandez, Lavigne, Mariette).

Trois candidates se sont manifestées pour l'instant : Amandine Aftalion (1992 s), Anne-Sophie Angelo (2004 l), Anne-Juliette Hermant (1994 l). Leurs candidatures sont soutenues par le Conseil. La présence d'un professeur du secondaire ou de classes prépa comme autre candidat est vivement souhaitée.

Concernant l'invité(e) du dîner annuel suivant l'AG du 16 novembre, Esther Duflo, sollicitée, a décliné pour cause d'agenda. Les noms de Constance Rivière ou Gilles Pécout ont été suggérés.

Point sur la réalisation du budget 2023-2024

Laurence Levasseur commente l'exécution prévisible du budget 2023-2024. Le point principal est une légère augmentation des charges d'exploitation, prévues à 147 k€ et qui vont plutôt atteindre 156 k€ en raison du prix Daniel Cohen (la forte augmentation par rapport à l'année précédente du poste secours, en raison d'un évènement exceptionnel, avait déjà été budgétée dans les 147 k€). Les produits d'exploitation sont conformes aux prévisions, de l'ordre de 120 k€. Le déficit sera imputé sur nos réserves. NB. Les dépenses de numérisation des archives (8 000 €) sont couvertes par les subventions reçues et n'affectent donc pas, cette année, les charges d'exploitation.

Aides et secours

Laurence fait un état de la situation de la famille Poisson, et le CA décide d'accorder, sur le budget de l'an prochain, une somme de 15 000€ en soutien à deux des trois enfants, le troisième ayant terminé avec succès ses études supérieures.

Concernant les aides aux projets, nous avons constaté lors du dernier CA que notre budget était épuisé pour ce poste. Néanmoins, Violaine Anger présente quelques projets méritant notre attention et voici les décisions du CA :

Titre	Porteur du projet	Décision du CA
<i>Albert Lautman philosophe, des mathématiques à la Résistance</i> Publication sur Albert Lautman, normalien fusillé en 1944	jean-jacques.szczeciniaz@univ-paris-diderot.fr Jacques Lautman	1 500 €
<i>Ça va sans dire</i> Théâtre	eve-marie.grosset-bourbange@ens.psl.eu	1 000 €

Titre	Porteur du projet	Décision du CA
DahUlm Tour du mont Blanc	romane.rizet@ens.psl.eu	800 €
Semaine franco-japonaise	matthieu.igna@ens.psl.eu ffje.official@gmail.com	1 000 €
<i>Lecciones de amor</i> Théâtre	compagniedelaautrelangue@gmail.com Laura Benichou	1 000 €
<i>Soliloques</i> Théâtre	dimitri.berger@ens.psl.eu	300 €

Projets et budget 2024-2025

Nous avons une discussion sur les grandes lignes du budget pour l'an prochain, d'où il ressort les orientations suivantes :

- Notre nouveau statut nous impose d'isoler les dons reçus et de les affecter à des missions d'intérêt général, voire à des projets spécifiquement demandés par les donateurs. Ces recettes/dépenses doivent donc être séparées du compte d'exploitation courant, ce qui va demander une présentation différente du budget. Laurence proposera un format en ce sens lors du prochain CA.
- La refonte de notre site a-Ulm est une priorité pour notre association. Il s'agira d'une dépense exceptionnelle qui sera financée par nos réserves
- Nos réserves justement sont conséquentes, et vont l'être encore plus avec le legs reçu cette année. Laurence Levasseur, avec l'aide de Jacques Le Pape, mène une étude pour améliorer la gestion de ce fonds afin notamment d'en tirer des revenus réguliers et de pouvoir en monétiser une partie afin de financer le site Internet.
- Il convient de prévoir encore 10 000 € pour le prix Daniel Cohen 2025, tout en menant des discussions sur la création d'un fonds ou d'une fondation pour soutenir ce prix avec notamment les droits d'auteur du livre *Daniel Cohen, l'économiste qui voulait changer le monde* (Albin Michel, 2024), qui doivent être reversés à la Fondation de l'ENS pour soutenir le prix (cela figure en page de garde du livre).
- Nous constatons chaque année une forte augmentation des demandes d'aide concernant le théâtre, ce qui risque de nous amener à pénaliser les projets « non-théâtre ». Nous devons avoir une réflexion sur ce sujet, et Violaine va contacter le département des arts de l'École pour en discuter.

Échanges sur des évolutions possibles de *L'Archicube*

La partie « dossier » de *L'Archicube* sur un sujet d'intérêt général traité par des approches pluridisciplinaires de haut niveau recueille un écho très favorable, tant de la part des lecteurs que du CA. La partie « Les normaliens publient » est également très appréciée.

En revanche une discussion s'engage sur le peu d'informations qu'on y trouve sur la vie de l'École, regroupées dans la rubrique « Ulmi & Orbi » d'une dizaine de pages en fin de volume.

Jean-Thomas Nordmann revient sur la transition de 2006 lorsque le *Bulletin des Amis* fut « remplacé » par *L'Archicube* au moment de la fusion de la Société des amis avec l'a-Ulm. Il rappelle que le *Bulletin* contenait quantité d'informations sur l'actualité de l'École, de ses élèves et archicubes,

de ses enseignants, de ses laboratoires, ainsi d'ailleurs que des points de vue d'humeur envoyés par des archicubes. Il regrette vivement de ne plus retrouver cet esprit dans l'actuel *Archicube*.

Véronique Caron, sans contredire l'analyse de Jean-Thomas, constate d'une part que quantité d'informations se trouvent aujourd'hui sur le site de l'École ainsi que dans la newsletter mensuelle *Vues d'Ulm*, et d'autre part que les tentatives de *L'Archicube* pour obtenir de façon régulière de l'information de la part de l'École et de ses labos sur leur actualité ont toujours échoué. Véronique cite l'exemple malheureux d'un séminaire sur l'eau à l'École se tenant en même temps que l'édition d'articles sur le même sujet par la rédaction de *L'Archicube*, sans qu'aucun organisme ait été informé de ce que faisait l'autre.

Le CA recommande au comité de rédaction de *L'Archicube* de se saisir du point soulevé par Jean-Thomas Nordmann lors d'une prochaine réunion.

Résolutions

Le Conseil procède au vote de deux résolutions autorisant son président à effectuer les formalités de vente d'un appartement provenant d'un legs. Ces résolutions sont acceptées à l'unanimité.

Dates des prochains CA

Les prochaines réunions du CA auront lieu les 12 octobre et 7 décembre 2024. L'information sera transmise aux administrateurs.

La réunion est levée à 12 h 30.

Martin Andler
Président

Jérôme Brun
Secrétaire général adjoint

12 OCTOBRE 2024

Présents : Martin Andler ; Jérôme Brun ; Yves Caristan ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Marc Chaperon ; Victor Demiaux ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Louis Manaranche ; Jean-Thomas Nordmann ; Nicolas Obtel ; Anaëlle Ouaknine ; Alexandre Vincent.

Excusés ou absents : Violaine Anger ; José Deulofeu ; Matthieu Fernandez ; Dominique Haughton ; Roman Khonsari ; Christel Lavigne ; Guilhem Mariette ; Marie Pittet.

Administrateurs honoraires ou invités permanents : Mireille Gérard.

La réunion du CA se déroule sous forme mixte : à l'ENS et en visioconférence.

Approbation du PV du CA du 8 juin 2024

Le PV est approuvé.

Évènements passés

Troisième journée du colloque sur la démocratisation de l'accès aux Grandes Écoles le 13 juin 2024 à l'École

L'a-Ulm était représentée par Marc Chaperon lors de cette journée, Martin Andler nous ayant représentés à Lyon lors des deux premières journées.

Dévoilement de la plaque commémorative pour les neuf Sévriennes mortes pour la France pendant la seconde guerre

Le 18 juin à 12 h 30 au Campus Jourdan. À cette occasion l'a-Ulm a édité un petit livret sur la vie de ces Sévriennes, qui a été remis aux participants.

Autour de Jean Prévost

Colloque à 15 h 30 à la Bibliothèque de l'École, et inauguration du gymnase Jean-Prévost à 17 h 30, le 18 juin.

Hommage à Pierre Petitmengin le 28 juin à l'École

Amphis de rentrée des élèves en septembre 2024 à l'École

À la différence des années précédentes, l'a-Ulm n'a pas été conviée à ces réunions.

Réunions des promotions 1999 (en septembre) et 2004 (en juin) à l'École

Ces réunions ont été organisées par la Fondation, sans concertation avec l'a-Ulm qui a simplement été invitée à prendre la parole lors des dîners.

Réunion du CA de PSL Alumni en septembre 2024

Le départ inopiné d'Alain Fuchs de la présidence de PSL peut ouvrir une nouvelle phase pour PSL Alumni où l'a-Ulm est représentée par Violaine Anger.

(Pour mémoire : juillet 2024

Vente de l'appartement faisant partie du legs reçu par l'a-Ulm en 2023)

Évènements à venir

Cérémonie du 11 novembre à l'École

Nous reviendrons cette année à la formule traditionnelle avec un exposé d'un élève historien devant le monument aux Morts.

Prix Romieu 2024

La remise du prix sera organisée prochainement.

Prix Pierre Petitmengin

Ce prix, auquel s'est associée l'a-Ulm, sera remis pour sa première édition au printemps 2025 à l'auteur ou autrice d'une thèse relative à l'histoire des livres, imprimés, manuscrits et des bibliothèques.

Colloque sur l'enseignement des sciences à organiser avec l'AX

Ce colloque, fruit d'une rencontre entre nos deux associations, pourrait se dérouler au printemps 2025, et aborderait les nombreux problèmes actuels de l'enseignement des sciences en France : crise des vocations à tous les niveaux, diversité sociale insuffisante, stagnation ou recul du nombre de jeunes filles dans les filières scientifiques, baisse du niveau scientifique général si l'on en croit certaines études... Marc Chaperon nous représentera dans le comité d'organisation de ce colloque.

Évolution du personnel de l'a-Ulm

Notre secrétaire, Pascale Hamon, a fait valoir ses droits à retraite le 30 septembre 2024. Les membres du CA, et plus particulièrement du bureau, lui ont exprimé leur reconnaissance pour le travail qu'elle a assuré depuis 2018. Une collecte a permis d'offrir un cadeau de départ qui lui a été remis par notre président.

L'a-Ulm a recruté pour la remplacer, en charge de la communication et du secrétariat, Jérôme Vidal qui est arrivé le 1^{er} septembre. Jérôme, 54 ans, est philosophe (ce qui ne sera pas inutile) et a un passé de directeur de revue et d'éditeur ce qui l'amènera à contribuer efficacement à nos activités édition telles que site web, plaquettes, annuaire, *Archicube* et notices. L'a-Ulm a également recruté à la même date, avec un statut d'apprentie, Talhatou Diallo qui secondera Jérôme pour les tâches administratives et comptables.

Préparation de l'AG du 16 novembre

La prochaine Assemblée générale de l'a-Ulm sera suivie d'un dîner-débat, à 20 h, avec comme invitée Virginie Courtier-Orgogozo (1996 s).

Virginie Courtier-Orgogozo est directrice de recherche au CNRS et responsable de l'équipe Évolution des drosophiles à l'institut Jacques-Monod. Ses recherches portent sur les mécanismes de l'évolution, la génétique et le forçage génétique. Elle y ajoute une réflexion philosophique sur les biotechnologies et le monde vivant aujourd'hui.

Relations avec l'École et la Fondation

Martin Andler rappelle les épisodes épineux de notre relation avec la Fondation depuis l'arrivée de sa nouvelle directrice et le départ de l'équipe précédente.

Les désaccords concernent essentiellement deux sujets :

- Notre fichier « annuaire », que la Fondation utilise sans que nous l'ayons approuvé et surtout sans que nos membres en aient été informés, ce qui pourrait constituer une infraction dont nous serions responsables.
- Les dîners de promotion, activité placée depuis toujours sous le patronage de l'a-Ulm, que la Fondation a décidé d'organiser sans concertation avec l'a-Ulm et pour lesquels elle nous demande, c'est un comble, de partager les frais.

La direction de l'École est informée de ces dysfonctionnements mais n'a pas pris de position claire jusqu'à présent.

Le Conseil, notamment par les voix d'Yves Caristan, Marc Chaperon, Victor Demiaux et Jean-Thomas Nordmann, a modéré le ressentiment de ceux d'entre nous qui ont suivi de près ces différends. Il s'agit en effet de sortir de cette crise par le haut, dans l'intérêt de l'École et de ses archicubes.

Notre président doit proposer aux deux autres présidents concernés (Frédéric Worms et Stéphane Israël) une réunion afin de définir des règles de fonctionnement.

Budget 2025 et années suivantes

Laurence Levasseur présente d'abord les comptes définitifs pour l'exercice 2023-2024, qui font apparaître un déficit d'exploitation d'environ 35 k€, largement compensé par le legs reçu en 2023 d'environ 475 k€ (qui a été soldé en juillet 2024 par la vente d'un appartement).

Les fonds propres s'élèvent en début d'exercice à 1,6 M€ environ, et vont donner lieu à une gestion plus active permettant de dégager des ressources pour nos activités.

Une discussion s'engage sur le budget 2024-2025, et deux points délicats ressortent :

- Si la cotisation pour l'exercice en cours est toujours fixée à 55€ (ce montant n'a pas changé depuis 2011), une revalorisation serait souhaitable et le Conseil propose de le passer à 60 € dès juillet 2025 puis, sur une suggestion d'Yves Caristan, de l'augmenter de 1 ou 2 % chaque année.
- La société FFE qui réalisait à ses frais l'annuaire en échange de la publicité qui y était faite, a dénoncé le contrat et nous devons décider si nous gardons la FFE aux termes d'un nouveau contrat, ou si nous assumons nous-mêmes l'impression. En tout état de cause, nous allons avoir une dépense supplémentaire de 20 à 40 k€, et la question se pose de rendre payant l'annuaire en version papier à partir de juillet 2025.

Le Bureau va étudier plus avant ces problèmes, notamment un nouveau contrat FFE, afin de présenter différentes options lors de l'AG du 16 novembre.

Site web et Archicube

Nous reprenons la discussion initiée par Jean-Thomas Nordmann lors du dernier Conseil sur le manque d'informations sur la vie de l'École et des archicubes dans nos publications *Archicube* et *Archicube bis*. Martin Andler rappelle la nature de ces publications : les *Archicube* sont des revues et non des magazines, les informations plus ou moins éphémères sont du ressort de notre site Internet. Le Conseil admet néanmoins que notre site ne répond pas à cette mission d'informations, tout en rappelant que le site de l'École et la newsletter *Vu.es d'Ulm* ont un contenu très riche. Martin suggère de créer un comité de rédaction du site Internet a-Ulm pour les contenus d'information à présenter depuis un point de vue archicube.

Aides et secours

Laurence Levasseur fait un état d'un prêt de 6 000 € qui a été accordé en urgence en septembre 2024 à un archicube se trouvant sans ressources suite à la dissolution de l'ONG en biodiversité pour laquelle il travaillait.

Concernant les aides aux projets, nous examinons les projets transmis par Violaine Anger.

Titre	Porteur du projet	Décision du CA
<i>Gala de l'ENS</i> Cette année il aura lieu le 23 novembre	Nicolas Heitz (2022 s)	1000 €
<i>L'Éducation européenne</i> de Romain Gary Théâtre	Eulalie Uguen, étudiante ENS	300 €
ECLOR Aide aux collégiens	Thomas Rique (2021 l)	1000 €
<i>Cuisine et dépendances</i> de Bacri-Jaoui Théâtre	Tom Hamburger (2023 l)	460 €
<i>Soupirs</i> Théâtre	Raphaël Hauser (ét. 2022 l)	1000 €
<i>Derniers remords avant l'oubli</i> de Jean-Luc Lagarce Théâtre	Sophie Nerard (2023 l)	700 €

Pour deux autres demandes (Marseille et Cl'Haies de sol), nous avons demandé des compléments d'information.

Dates des prochains CA

La prochaine réunion du CA aura lieu le 7 décembre 2024. L'information sera transmise aux administrateurs.

La réunion est levée à 12 h 30.

Martin Andler
Président

Jérôme Brun
Secrétaire général adjoint

CÉRÉMONIE DU 11 NOVEMBRE 2024 HOMMAGE AUX NORMALIENS MORTS POUR LA FRANCE

INTERVENTION DE MARTIN ANDLER, PRÉSIDENT DE L'A-ULM

Nous sommes ici pour honorer la mémoire de nos camarades morts pendant les guerres du xx^e siècle.

Ma génération a grandi dans l'idée que, au moins en Europe, il n'y aurait plus de guerre, pour se rendre compte, avec horreur, qu'elle avait tort : il suffit de songer aux guerres et génocides qui ont ravagé l'ex-Yougoslavie, à la guerre en Ukraine, sans parler de guerres à peine plus lointaines, en Tchétchénie par exemple, ou de la guerre israélo-palestinienne.

Nous ne sommes pas ici pour célébrer les guerres. Ni la première, massacre inutile de millions d'êtres humains ; ni la seconde, guerre qu'il fallait mener contre le nazisme. Nous sommes ici pour honorer les morts.

Les morts normaliens de la deuxième guerre le sont pour des raisons multiples : combattants dans l'armée régulière, résistants, juifs. Cette multiplicité est la cause d'une lugubre parité : parmi les morts, il y a neuf sévriennes, dont les noms figurent sur la plaque à côté du monument principal. Le hasard – la redécouverte au début de l'année d'une copie de cette plaque dans les caves de l'École – a incité la direction à l'installer dans le hall du nouveau bâtiment, boulevard Jourdan, ce qui a été fait le 18 juin dernier. À cette occasion, l'École et l'a-Ulm ont publié une plaquette contenant des notices sur chacune de ces neuf femmes. En majorité, elles s'étaient engagées dans la Résistance, certaines en cohérence avec leur engagement politique antérieur, d'autres parce que c'était un impératif moral sous l'Occupation. Deux d'entre elles, Marguerite Aron et Andrée Dana, sont mortes uniquement parce que juives. Sept

sont mortes dans les camps, deux se sont suicidées. Certaines étaient connues de leur vivant et ont bénéficié d'une reconnaissance posthume : Madeleine Michelis a été élevée au rang de Juste parmi les nations, et un lycée d'Amiens porte son nom. Marcelle Pardé, Marie Reynoard, Marie Talet et Claude Virlojeux-Rodier ont également des établissements scolaires à leur nom. Mais il n'y a guère de travaux historiques approfondis sur elles, ou plus généralement sur l'école de Sèvres pendant la seconde guerre, contrairement à la rue d'Ulm. Le travail de mémoire, et d'historiographie, qui vise aussi à la désinvisibilisation des femmes, sera poursuivi.

Pour la guerre de 14, 239 noms sont inscrits devant nous. 41 % des promotions 1910 à 1913, qui ont été les plus touchées. Étaient-ils des héros mus par leur sens du devoir ? Il y eut bien quelques engagés volontaires : Alain (1889 l), qui surviva ; Péguy (1894 l), tué dès septembre 1914 ; le directeur de l'enseignement supérieur Charles Bayet (1868 l), qui s'engage à 65 ans et meurt en 1918. Mais, pour la grande majorité, ils sont allés à la guerre parce qu'ils étaient mobilisés. Selon l'historien Nicolas Mariot, le taux effarant de morts est la conséquence de deux choses : une politique démocratique – la loi de 1905 qui institue l'égalité de tous devant les obligations militaires – et le zèle d'Ernest Lavisse (1862 l), le directeur de l'École, revendiquant son patriotisme et soucieux de soutenir la concurrence avec Polytechnique¹.

L'impératif démocratique dont nous voyons les effets devant nos yeux nous conduit à une expérience de pensée contrefactuelle. Toutes choses étant égales par ailleurs, que serait-il advenu de la recherche et de l'Université françaises si notre pays avait, comme l'Allemagne et le Royaume-Uni, préservé ses élites diplômées² ? On se souvient de la phrase d'Émile Borel (1889 s), directeur adjoint de l'École, quittant ses fonctions en 1919 car « il y a trop de fantômes dans les couloirs ».

Mais ces 239 morts nous imposent aussi une réflexion éthique, heureusement seulement théorique pour nous en France : que faire si une guerre survenait qui impose la mobilisation de la jeunesse ?

Le monument devant lequel nous sommes, et les cérémonies comme celle-ci, sont un point focal des crises qui traversent régulièrement l'École normale. Des historiens, Christian Hottin, il y a vingt ans, et, plus récemment, Clément Fabre (2012 l), ont écrit de belles études à ce sujet.

Je veux pour ma part évoquer la cérémonie de 1971, qu'un petit groupe d'élèves, dont j'étais, avait perturbée. Nous étions borgnes : il nous semblait, pas tout à fait à tort je crois encore aujourd'hui, que la direction voulait faire de la cérémonie un

1 Voir Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Le Seuil, 2013.

2 Voir David Aubin, *L'Élite sous la mitraille. Les normaliens, les mathématiciens et la Grande Guerre, 1900-1925*, Paris, Rue d'Ulm, 2018.

moment de mobilisation patriotique contre le vent d'idées révolutionnaires qui soufflait très fort dans les universités et en particulier à l'École. Nous abhorrions la boucherie de la guerre de 14, et là-dessus, je ne donne pas tort au jeune homme que j'étais.

J'ai dit borgne, j'aurais dû dire aveugle, car nous ne pouvions, nous ne voulions pas voir que l'immense majorité de ces 239 noms étaient ceux de jeunes hommes de notre âge, porteurs du même genre d'espoirs et de doutes que l'on a quand on a 20 ans, et qui n'avaient pas eu le droit de vivre.

Ils et elles sont morts, nous avons vécu – cette différence, j'ai mis des années à l'entendre.

SUR LE PARCOURS D'HÉLÈNE LEGOTIEN RYTMANN (1910-1980)

INTERVENTION LE 25 NOVEMBRE 2024 EN SALLE DES RÉSISTANTS, À L'ENS

Avant toute chose, je tiens à remercier la direction de l'École normale supérieure de me donner l'occasion de présenter aujourd'hui en salle des Résistants les recherches biographiques que je consacre à Hélène Legotien Rytman depuis plusieurs années. Depuis mai 2024, j'ai la chance de poursuivre ces recherches en association avec l'institut Mémoires de l'édition contemporaine (Imec), institution qui conserve la plus grande partie des archives personnelles d'Hélène Legotien Rytman. Comme la direction de l'ENS, la direction de l'Imec a engagé une réflexion, depuis le début de l'année 2024, sur les moyens dont elle dispose pour lui rendre hommage. L'année 2024 marque donc un tournant, celui de l'institutionnalisation, au bon sens du terme, de préoccupations qui s'exprimaient depuis plusieurs décennies dans certains milieux féministes, politiques et universitaires relativement à l'*invisibilisation* d'Hélène Legotien Rytman, longtemps réduite au statut de victime d'un meurtre.

Je chercherai notamment à mettre en évidence que, dans le parcours d'Hélène Legotien Rytman, l'ENS n'est pas seulement le lieu où elle a été étranglée par son mari Louis Althusser le 16 novembre 1980. À partir de la fin des années 1940 et pendant plus de trois décennies, l'ENS a été, pour Hélène Legotien Rytman comme pour un certain nombre d'entre nous, un lieu de rencontres amicales, un lieu d'échanges politiques, un lieu de travail intellectuel et (il faut le dire aussi !) un lieu de travail domestique. C'est donc à Hélène Legotien Rytman en tant que femme vivante et en tant que femme ayant passé au 45 rue d'Ulm une partie de sa vie que je souhaite rendre hommage. Comme beaucoup d'autres vies, celle-ci fut en effet marquée par les hésitations professionnelles, par les oscillations politiques, par les intermittences du cœur.

Comme l'indique le double nom sous lequel elle est aujourd'hui connue et sous lequel elle sera désormais honorée dans les murs de cette École – Legotien Rytman –, sans tiret, le parcours d'Hélène a été suffisamment mouvementé pour qu'elle décide de changer de nom à l'issue de la Seconde Guerre mondiale.

Quand la guerre contre l'Allemagne nazie commence en septembre 1939, Hélène a 29 ans et, dans le cadre de ses multiples activités politiques, professionnelles et culturelles, elle utilise encore son nom de naissance. Depuis 1932, elle est une militante active du Parti communiste – section française de l'Internationale communiste. Elle est aussi proche de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR) et de son directeur Paul Vaillant-Couturier. Ainsi, dès le début des années 1930, Hélène Rytman est bien intégrée dans les réseaux intellectuels et culturels qui réunissent les militants et les sympathisants de la cause communiste, entre autres le cinéaste Jean Renoir avec qui elle collabore à l'époque du Front populaire.

Pendant la guerre, les années qu'elle passe dans la clandestinité poussent Hélène, née juive, à changer de nom. Entre autres pseudonymes, elle adopte celui de Legotien dans le cadre de la Résistance lyonnaise à laquelle elle participe à partir de septembre 1943. En avril 1944, elle apprend qu'elle a été exclue du Parti communiste français (PCF, qui, comme elle, avait changé de nom en 1943).

Cette désaffiliation politique qu'Hélène Legotien subit sans la comprendre aura pendant des années des conséquences personnelles et professionnelles à la fois douloureuses et durables. Il faudra une décennie pour qu'elle renonce à obtenir sa réintégration au PCF et accepte de se considérer elle-même comme « une bolchevik sans parti », formule qu'elle utilise dans une lettre envoyée en novembre 1955 à son compagnon. Il faudra même attendre quinze ans après la Libération de la France pour qu'elle abandonne l'espoir de réintégrer le monde du cinéma où elle était connue, avant-guerre, comme une technicienne proche de Jean Renoir et comme une syndicaliste communiste. À partir de 1959, elle fait en effet le choix de travailler à plein temps à la Sedes (Société d'études pour le développement économique et social), d'abord comme documentaliste, puis comme chargée de recherches sociologiques.

Mais revenons à la Seconde Guerre mondiale. C'est pendant ces années de guerre et de Résistance qu'Hélène croise, pour la première fois, la route de jeunes normaliens résistants qui, comme Gilbert Lazard (1940 l) ou Georges Lesèvre (1943 l), ont fait le choix de se réfugier ou de rester à Lyon. En décembre 1945, c'est en se rendant chez Lise Lesèvre, résistante comme son fils Georges, qu'Hélène Legotien rencontre pour la première fois Louis Althusser (1939 l). Il deviendra, quelques années plus tard, son compagnon et, en 1976, son époux.

Pour Hélène Legotien, l'ENS a été un lieu de travail politique et intellectuel bien avant de devenir son lieu de résidence principal. En effet, si l'on en croit le témoignage de l'intellectuelle communiste italienne Maria Antonietta Macciocchi, Hélène

Legotien ne vivait pas encore au 45 rue d'Ulm au début des années 1970 mais dans un appartement de la tour Montparnasse. À plusieurs points de vue, Legotien a mené une vie bien plus itinérante que Louis Althusser.

Dans Paris, elle a beaucoup déménagé, avant et après la guerre, elle a habité sur les deux rives de la Seine (ce qui est loin d'être le cas de tous les normaliens et normaliennes !). À partir du milieu des années 1950, ses activités de sociologue l'ont par ailleurs amenée à se rendre sur le terrain dans de multiples régions de France. En 1955, elle part interroger des mineurs de Montceau-les-Mines pour le compte d'Alain Touraine (1945 l). En 1958, elle retourne à l'Imprimerie nationale du XV^e arrondissement de Paris, où elle avait beaucoup milité dans les années 1930, et y observe, dans le cadre d'une enquête coordonnée par Pierre Naville, les effets de l'automatisation sur le travail des ouvrières qui fabriquent les annuaires téléphoniques. En 1964, elle part enquêter dans les Basses-Pyrénées (actuelles Pyrénées-Atlantiques), sur un terrain cher à Pierre Bourdieu (1951 l), et pour la première fois, elle y met en application un protocole d'enquête sociologique original qu'elle a élaboré elle-même en s'inspirant des travaux du chercheur et activiste italien Danilo Dolci. Ce protocole repose notamment sur l'enregistrement au magnétophone de très longs entretiens avec des membres représentatifs des populations que l'État français cherche à sortir du « sous-développement ».

Jusqu'en 1975, les enquêtes qu'Hélène Legotien réalise en tant que chargée de recherches sociologiques à la Sedes donnent la parole à des individus qui ont pour points communs d'être issus des classes populaires et d'avoir peu bénéficié de la forte croissance économique enregistrée en France pendant les décennies 1950 et 1960. Lire les rapports d'Hélène Legotien, c'est donc accéder à la voix des paysans du Loiret qui n'investissent pas comme le voudraient les planificateurs et les lois de modernisation agricole. C'est aussi entendre le témoignage de familles ouvrières toulousaines qui ont bien du mal à s'enthousiasmer pour le nouveau quartier du Mirail dont les promoteurs leur vantent pourtant les mérites. C'est encore comprendre la détresse d'exploitants agricoles de Bourgogne qui expliquent comment leurs activités ont été bouleversées par la construction d'une autoroute « en rase campagne » à propos de laquelle ils n'ont pas été consultés. Pendant les trois décennies où elle a été liée à Louis Althusser, Hélène Legotien est loin d'avoir formé avec lui un couple fusionnel et loin aussi d'avoir été cantonnée à des activités de reproduction et de soin entre les murs du 45 rue d'Ulm. Ce n'est pas la seule idée reçue que la fréquentation de ses archives permet de remettre en cause et j'aimerais mettre à profit une partie du temps qu'il me reste pour en dissiper au moins trois autres.

Oui, Hélène Rytman était issue d'une famille juive qui avait fui les pogroms de l'Empire russe mais non, Hélène Legotien n'a pas été déportée pendant la Seconde Guerre mondiale.

Oui, la double publication de *Pour Marx* et de *Lire le Capital* en 1965 a assuré une renommée internationale à Louis Althusser mais non, Hélène Legotien n'a pas toujours vécu dans l'ombre de son compagnon. En 1950, année au cours de laquelle elle est exclue avec fracas du mouvement pour la Paix et où elle sollicite de nouveau sa réintégration au PCF, elle est beaucoup plus connue (en mal comme en bien) dans les milieux communistes parisiens que lui.

Certes, les œuvres les plus théoriques d'Hélène Legotien n'ont pas été publiées de son vivant, mais elles ont pourtant exercé une influence considérable sur des collègues de la Sedes et également dans le cercle d'Althusser et de ses élèves. Contrairement à ce que l'on lit encore trop souvent, Hélène Legotien n'était pas méprisée dans cet espace intellectuel où ses textes étaient lus et discutés au même titre que ceux d'autres auteurs et autrices. À partir de l'étude de manuscrits et de tapuscrits d'Althusser annotés et corrigés par Legotien Rytman, il est aussi possible de démontrer que certains textes théoriques et politiques du philosophe ont été influencés par la trajectoire militante et par l'œuvre sociologique de sa compagne.

Venons-en désormais à l'intersection du parcours d'Hélène Legotien Rytman avec l'histoire « interne » de l'ENS. Entre la fin des années 1940 et novembre 1980, quelles ont été ses activités intellectuelles et politiques concrètes à l'intérieur des murs du 45 rue d'Ulm ? À la fin des années 1940, Hélène Legotien commence par dactylographier les mémoires de philosophie de certains normaliens qu'elle encourage dans le même temps à rejoindre le PCF : Louis Althusser, bien sûr, mais aussi Jacques Martin (1941 I) et Lucien Sève (1945 I). En dépit de sa non-réintégration au PCF, elle prodigue, par l'intermédiaire de Louis Althusser qui est devenu membre de la cellule communiste de l'ENS depuis la fin de l'année 1948, des conseils de lecture et d'organisation à ceux qu'elle nomme « les copains », à défaut de pouvoir les appeler « camarades ». Le soutien qu'elle aurait apporté à l'organisation des conférences du cercle Politzer fait d'ailleurs partie des éléments qu'Althusser met en avant pour tenter d'obtenir la réintégration d'Hélène Legotien au PCF au début des années 1950.

L'été 1963, alors qu'Hélène Legotien est sur le point de devenir chercheuse en sociologie à temps plein, elle affirme dans ses lettres à Althusser que le temps est venu pour elle de se consacrer au travail théorique plutôt que d'espérer redevenir un jour une militante révolutionnaire. En tant que chercheuse, elle assiste et participe à plusieurs séminaires qui se déroulent à l'ENS. L'hiver 1963-1964, elle suit avec intérêt un séminaire de Bourdieu et Passeron (1950 I) mais regrette que ces jeunes collègues sociologues ne s'y montrent pas plus ouvertement marxistes. Du milieu des années 1960 à 1980, elle est associée à tous les groupes de recherche théorico-politiques plus ou moins secrets qu'Althusser organise rue d'Ulm en marge de son enseignement officiel de caïman de philosophie. Une fois installée définitivement

45 rue d'Ulm, elle y reçoit des collègues et des étudiants intéressés par ses travaux – à elle – et leur prodigue des conseils pour leur mémoire ou leur thèse.

En conclusion de cette ébauche du parcours biographique, militant et intellectuel d'Hélène Legotien Rytman, je voudrais souligner que la recherche historique, à laquelle forme l'ENS, fait partie des outils dont nous disposons, individuellement et collectivement, pour ne pas nous résigner à l'*invisibilisation* des femmes victimes de violences sexuelles et sexistes et, plus particulièrement, des femmes victimes de féminicides. La « deuxième mort d'Hélène Legotien » a longtemps été citée comme un exemple frappant de cette invisibilisation mais notre réunion aujourd'hui montre qu'en ce qui concerne ce cas Legotien, les choses sont heureusement en train de changer. Rédiger une notice biographique pour une plaque ou pour un inventaire, établir une bibliographie exhaustive, retrouver et lire des textes difficilement accessibles, recenser et collecter des archives, tout cela peut paraître bien insignifiant par rapport au drame absolu que constituera toujours le meurtre d'Hélène Legotien Rytman et, pourtant, c'est quand j'ai effectué de telles opérations que son souvenir est devenu pour moi autre chose qu'une occasion de colère ou de chagrin.

Si une plaque est dévoilée aujourd'hui, ce n'est pas seulement parce qu'Hélène Legotien Rytman a été la victime d'un homme célèbre, mais c'est aussi et surtout parce qu'elle a vécu, ici et ailleurs, une vie aussi intéressante et aussi peu ordinaire que beaucoup d'autres intellectuels plus connus qu'elle. À l'échelle de cette École, faire mémoire du parcours de vie de Hélène Legotien Rytman est l'occasion de nous rappeler que les normaliennes et les normaliens ne sont pas les seuls acteurs de l'histoire interne de cette institution. Dans le domaine plus général de l'histoire des idées, se pencher sur son parcours est une manière parmi bien d'autres de montrer que nos récits historiques s'enrichissent quand, ne se contentant pas des faits et gestes des professeurs en chaire et autres universitaires de haut grade, ils commencent à prendre en considération ceux des chercheuses et des chercheurs... qui, pour de multiples raisons souvent non choisies, sont restés, leur vie durant, de « petites mains » de la recherche – des précaires.

Lucie RONDEAU DU NOYER (2014 I)

NOTICES

À PROPOS DE LA RÉDACTION DES NOTICES NÉCROLOGIQUES

La publication de « notices nécrologiques » dans nos recueils est une tradition qui remonte aux débuts de l'Association : elle répondait alors au vœu qu'aucun camarade « ne nous quittât sans que nous lui eussions consacré quelques lignes » (voir *le Supplément historique 1994-1995*). La longueur admise pour ces notices a beaucoup varié au cours des ans, et il a été précisé dans les précédents recueils qu'il convenait actuellement de limiter cette longueur à 3 pages du recueil – sauf cas très exceptionnels !

Cette publication a parfois été contestée par des archicubes qui n'y ont vu qu'une manifestation d'auto-admiration collective. Pour la justifier autant que pour éviter des malentendus avec les auteurs, il est donc nécessaire de cerner ce que la communauté normalienne attend de ces notices. Sans écarter la possibilité d'un débat sur ce sujet, la lecture des textes reçus au cours des dernières années nous amène à repréciser ici les recommandations qui figuraient déjà dans les précédents recueils.

Rappelons donc que le but d'une notice est, à l'heure actuelle, de retracer la vie et la carrière du défunt, de donner, s'il y a lieu, un aperçu de son œuvre, voire, lorsque c'est possible, de le faire revivre en évoquant quelques souvenirs personnels. Ce n'est donc pas seulement un hommage au disparu, même si l'amitié ou l'admiration peuvent s'y exprimer avec sobriété : c'est par le simple exposé des faits, sans emphase, que l'on établit le mieux les mérites du défunt, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des effets oratoires et encore moins à des comparaisons désobligeantes pour d'autres personnes comme cela s'est malheureusement déjà vu.

Certes, la rédaction d'une notice n'est pas une chose facile et peut demander beaucoup de travail, surtout si le défunt laisse une œuvre importante : comment donner un aperçu de cette œuvre, souvent très spécialisée, qui soit accessible à tous, littéraires et scientifiques, sans se réduire à des considérations générales et de vagues éloges ? Remercions d'autant plus les nombreux auteurs qui ont réussi à le faire et qui ont ainsi enrichi notre patrimoine culturel.

Il faut aussi savoir que ces notices sont souvent utilisées par des chercheurs en histoire contemporaine ou en histoire des sciences, et même par des parents éloignés du défunt, en quête de leur généalogie. Le contenu, la qualité et l'exactitude des informations contenues dans ces textes ont donc une grande importance, et c'est en général la famille du défunt qui peut apporter à l'auteur les précisions et les dates utiles – en particulier **les lieux et dates de sa naissance et de son décès**, qui doivent impérativement figurer en tête de la notice. Ces textes qui ont et garderont un intérêt historique doivent être d'une correction matérielle impeccable : merci de faire relire au besoin vos textes par un tiers !

Dans tous les cas, le texte de la notice sera présenté à la famille avant publication. Les auteurs sont priés de nous donner le nom et l'adresse du représentant de la famille auquel nous ferons expédier, par l'imprimeur, deux exemplaires du fascicule contenant la notice.

Si la famille a des réserves à exprimer sur la manière dont sont évoqués les aspects privés de la vie de l'archicube, tous les efforts seront faits pour en tenir compte. Afin de faciliter, avant la date limite, une conciliation des points de vue, un membre du Bureau pourrait arbitrer le débat en proposant une formulation de nature à satisfaire les deux parties. En cas de désaccord persistant, la décision finale reviendra au Bureau.

La collecte des notices est désormais assurée par Patrice Cauderlier (1965 l) et Michel Rapoport (PE 1965 l) pour les littéraires et Jérôme Brun (1969 s) pour les scientifiques.

Nous remercions très vivement tous les auteurs de nous adresser leur texte en fichier **.doc** (environ **10 000** caractères, espaces compris, police Time New Roman taille 12, interligne simple, avec des paragraphes) par courrier électronique ou sur tout autre support **si possible bien avant le 30 octobre** pour une publication en février de l'année suivante.

Il est conseillé d'insérer une photo en tête de la notice (photo d'identité au format « .jpg » de 100 ko minimum et en haute définition [190 × 190 dpi]).

NOTICES

RICHEPIN (Auguste, Jules, Joseph, dit Jean), né le 4 février 1849 à Médéa[h] (Algérie), décédé le 12 décembre 1926 à Paris. – Promotion de 1868 I.



Fils de Jules Auguste Richepin, médecin militaire, originaire de la Thiérache, il se voulait en fait touranien, de ces hommes du voyage dont les racines sont entre le Haut-Altaï et le Pacifique. Dans ce pays de vanniers, profession nomade par excellence, il disait que deux siècles auparavant des membres de cet univers, lointain cousin du monde indo-européen, avaient fait souche. Quand son père partit à la guerre de Crimée, il laissa sa famille rue de Belleville, et Jean rafla dès 1855 les prix de lecture, littérature et calcul à l'école primaire de M. Lacren. Il suivit son père au hasard de ses affectations (à Lyon son père exerçait à l'hôpital des Collinettes et il fut mis en pension à Sainte-Croix, ce qui l'éloigna de la religion). Au lycée de Douai, il eut comme professeur de logique Léon Ollé-Laprune (1858 I, agrégé des lettres puisque le concours de philosophie avait été supprimé), bien avant que celui-ci ne remplace Alfred Fouillée, rue d'Ulm. Il vint à Paris, au lycée Charlemagne, pour préparer le concours (comme élève de l'institution Massin). Son père était alors médecin-major du 4^e régiment d'artillerie à Besançon. Il fut reçu huitième, sur dix-huit promus dont Gaston Bizos et Victor Brochard ; il ne signa son engagement décennal que le 14 janvier 1870. Il fut le seul des dix-huit reçus à avoir répondu par un blanc à la ligne Culte pratiqué.

Il n'en faisait qu'à sa tête, répondant au directeur le sommant de payer à l'économe ses menues dépenses : « Monsieur, on ne tond pas un œuf. » Sa première année fut médiocrement notée (toujours dans la seconde moitié en français, latin, grec,

histoire ; avant-dernier en philosophie). Il se signale en seconde année par un exposé sur les chants populaires grecs (ce qui rachetait la faiblesse de ses thèmes) et par une remarquable et excellente leçon sur François Villon, jugée facile, animée, spirituelle, avec un débit chaleureux sans excès, des rapprochements judicieux. « J'aurais voulu, continue le rapporteur (sans doute Joseph de La Coulonche, 1847 l), que l'auteur de la leçon fût çà et là un peu moins libre dans ses réflexions et les citations que l'a été Villon lui-même. »

Seconde année, car « il n'est pas rentré à l'École après le 31 juillet 1870 », selon le registre, il n'est donc pas *archicube stricto sensu*, il dit avoir demandé un congé pour embrasser son père – alors à Besançon. Obtint-il sa licence ès lettres ? le dossier consulté à Pierrefitte ne le précise pas, mais il y a lieu de le penser ; certes beaucoup d'élèves à cette époque quittaient l'École en deuxième année par démission – ou parce qu'ils n'avaient pas pu compléter leur licence, comme Gaston Maspéro (1865 l) ou Charles Deleveau (1868 s) entre autres.

Aucune trace ne se repère dans son dossier d'un renvoi, comme le laisse entendre un récit cocasse, rapporté par l'académicien Raimond Castaing (1940 s) en note à la page 60 du recueil *Rue d'Ulm* (4^e éd. 1994) ; pour illustrer l'École, sanctuaire de liberté (après les années de sévère discipline, régentées par Désiré Nisard, et de Louis Pasteur [1843 s]). Il écrit : « Les sanctions étaient alors inconnues, depuis sans doute la mémorable histoire de l'archicube Jean Richepin. On y entraît comme dans un moulin. » Je cite la note *in extenso* : « La légende¹ nous apprend que cet illustre archicube, mis à la porte de l'École en ces temps où la discipline était plus austère, pour je ne sais quelle infraction au règlement, s'était installé rue d'Ulm avec un petit commerce ambulant, décoré de l'enseigne *Jean Richepin, marchand de frites, ancien élève de l'École normale supérieure*, ce qui lui valut sa prompte réintégration. » Mais c'est en 1867 – soit une année avant l'admission de Richepin – que le ministère avait mis brutalement fin aux fonctions de Nisard et rendu Pasteur à ses recherches, comme le rappelle Marguerite Liard dans le même recueil composé par Alain Peyrefitte (1945 l), et que l'Empire avait libéralisé l'École, trois ans avant le ministère Ollivier. Il court tant de légendes sur Richepin, et elles sont souvent bien en deçà de la vérité.

Entre son départ de l'École et l'année 1876 où *La Chanson des Gueux* lui valut de rejoindre Charles Baudelaire, Gustave Flaubert, Catulle Mendès et Louis-Xavier de Ricard dans la liste des écrivains condamnés à la prison pour outrage aux mœurs, son existence fut plus aventureuse, plus incroyable que celle d'aucun archicube. Il l'a retracée, voire romancée dans *Toutes mes vies* (revue *Demain* n° 6, septembre 1924), sous-titrées *De la caserne à la roulotte*. Le lecteur apprend que sa qualité de normalien l'exemptait de porter les armes : il instruisit les recrues bisontines tout en collaborant à des journaux locaux (*L'Est républicain*). Il mentionne la tentative de suicide

de Bourbaki, son père ayant extrait la balle. Apprenant l'insurrection parisienne, il repartit sur Paris vêtu de « l'uniforme des francs-tireurs » ; or le train fut dirigé sur Versailles. En habits civils, il rentra à Paris et trouva refuge chez son camarade de promotion François [de] Crozals (géographe, qui finit doyen de Grenoble). Il regardait les événements du sixième étage et faisait des piges pour le *Journal financier* (qui le payait en bouteilles de vin) ou pour *Le Corsaire* (qui le payait en timbres-poste). La Commune vaincue, il vécut de tapirat. Puis il fut embauché par Roger Momenheim, directeur d'une école place du Panthéon préparant à Saint-Cyr, son prédécesseur chahuté ayant jeté l'éponge : il s'imposa à ses turbulents élèves en participant à la leçon de gymnastique ; sauts périlleux, soleil à la barre fixe, voltige au trapèze : il leur montra ses capacités et obtint un silence religieux.

D'athlète, il passa à l'Hercule de foire. Ses années de forain ont donné lieu à moult légendes, toutes en deçà de la vérité. « La foire est à tout le monde : j'en veux ma part ! » s'exclame-t-il en débutant le récit de ces années. Par un peintre prix de Rome (Lehoux, spécialiste de la peinture religieuse), il se mêla aux forains pour lui apporter des Hercules, il fut initié aux ficelles du métier par un artiste de cirque nommé Marseille (« élève de Marseille ! J'aurais pu le mettre sur mes cartes de visite, je ne l'ai pas fait », regrette-t-il dans *Toutes mes vies*, X), il connut Bidet² qui le déçut (« banal avec ses culottes collantes, ses bottes vernies »), Pezon aux antipodes de Bidet, Navarre qui mourut en voulant faire de la voltige sans filet sous une montgolfière, Léotard, le roi du trapèze volant, etc. Il devint maître expert en bonneteau, savait faire choir les Hercules, peut-être dompter d'autres fauves que les poux (si l'allusion à Rambisson est correctement décryptée). Bref, il s'embarqua dans une caravane de « romanitchels » (*sic*) et partagea la vie des lutteurs, jongleurs et « gymnasiarques » (*re-sic*), au hasard des foires de village, monde ambulant et déambulant, arrivant pour repartir, entre des diseuses de bonne aventure, exhibitions de monstres et autres attractions, usant sa voix de stentor baryton pour annoncer les spectacles, de Paris jusqu'à Fontainebleau. Au bout de trois semaines, une bohémienne nommée Makidza lui proposa le mariage : le soir même, il reprenait le train pour Paris. Il garda toujours la nostalgie de ces nomades bariolés et pailletés, bruyants à écorcher les oreilles : son côté touranien.

Il fut tenté ensuite par l'aventure maritime. Sur le port de Nantes, il s'engagea comme matelot à bord d'un brick... qui n'alla pas plus loin que Bordeaux. Pour survivre il se fit docker. Déchargeant les navires venus des Amériques. Mais avec son impressionnante carrure, son allure sarrasine, « sa chevelure mérovingienne, sa barbe syriaque, encadrant des yeux vieil or », (Émile Faguet, d'une promotion son aîné), il ne passait inaperçu nulle part ; un jour, un passager l'aborda : « — N'es-tu pas Jean Richepin ? — Oui, et après ? » C'était un archicube devant s'embarquer pour l'Afrique (Richepin ne cite pas son nom). Ils s'étreignirent et le normalien devenu

portefaix reconnu qu'il gagnait sa vie, sans plus : « on ne choisit pas son métier ». Le lendemain de cette rencontre il reprenait le train pour Paris.

Trois ans s'étaient écoulés ainsi. Dans les cafés de Montparnasse avec une bande d'amis (dont Raoul Ponchon, Maurice Rollinat, Léon Valade, Gabriel Vicaire), il créa les *Vivants* pour les opposer aux Parnassiens, froids comme le marbre. Il écrivit avec André Gill une première pièce de théâtre, *L'Étoile*. Il resta fidèle à ce Montmartrois lorsque la raison de celui-ci sombra, et en voulut à Jules Vallès de son attitude malveillante envers Gill : déjà les relations étaient tendues entre le normalien et le candidat malheureux, Richepin garda intacte son admiration pour l'écrivain. Mais Vallès le communard n'arrivait pas à se sentir en harmonie avec Richepin.

La Chanson des Gueux, recueil de poèmes paru en 1876, fit scandale. Dès le second poème, « Les petiots », on vit une provocation et un outrage à la sacro-sainte propriété dans le dernier quatrain des mendigots qui quémandent une grange pour dormir :

Ohé ! Les durs d'oreille/ Nous verrons là-dedans /
Bonnes gens / si le feu vous réveille.

Cinq pièces furent condamnées et le poète fut redevable de cinq cents francs d'amende, et d'un mois à la prison de Sainte-Pélagie qu'il passa en joyeuse compagnie, avec Schérer le jeune (rédacteur au *Temps*). Il dit y être parti en sifflotant, il fut affecté à la cellule dite « La petite Sibérie », Schérer étant, lui, au « Grand tombeau », ils pouvaient se parler par la cheminée. Il ne s'y montra « ni poseur ni bavard ni normalien ni bohème ni trop cabotin, mais matérialiste renforcé et épicurien consommé ». Il y gagna le soutien de Victor Hugo (« je n'en demandais pas tant » commente-t-il).

Les octosyllabes de la « Ballade » qui inaugure le recueil, avec leur vocabulaire claquant et surprenant, assurèrent son succès :

Venez à moi, claquepatins,
Loqueteux, joueurs de musette,
Clampins, loupeurs, voyous, catins,
Et marmousets et marmousettes
Tas de traine-cul-les-housettes,
Race d'indépendants fougueux,
Je suis du pays dont vous êtes :
Le Poète est le roi des gueux.

Vient ensuite « Du mouron pour les petits oiseaux » qui servit de récitation à tant de générations du primaire, où plus encore que François Coppée il exprime sa sympathie pour les laissés-de-côté, cette grand-mère et ses petiots qui vont cueillir dans la « zone » autour des fortifications de Paris cette plante (*Stellaria media*) dont

les bourgeois nourriront leurs canaris et autres perruches encagées. Pour quelques sous les enfants – et le soir la grand'mère – graviront les escaliers ; et pour leur dîner les enfants auront les invendus pour pitance.

Paul Verlaine avait blâmé « la grosse trivialité du fond qui ne le cède qu'au banal de la forme », mais il révisa son jugement et griffonna à l'hôpital Cochin un sonnet pour dire finalement son admiration à l'auteur : « Richepin ce n'est pas du perlimpinpin. » La narration par Richepin des obsèques de l'auteur de *La Bonne Chanson* et son insistance à proclamer sa gloire dans chaque conférence sur la poésie « un peu partout en Europe » prouvent qu'il le reconnaissait pour un frère.

Son œuvre poétique se continua par « Les caresses » (pleines de sensualité païenne) puis à l'opposé avec « Les blasphèmes » (où il stigmatise l'hypocrisie bourgeoise et chrétienne). Il continua par « La mer » dont il fit une récitation mémorable au Grand Théâtre de Rouen, « Mes paradis », « La bombe » (avec les mots des ouvriers et des vagabonds) et finit par « Les glas » (1922) où il met en scène sa fin, qu'il pressentait. Le « Sonnet à la beauté » s'achève, ultime message plus qu'ultime leçon, par un alexandrin disloqué dans ses trois césures (3 + 4 + 3 + 2) qui finit par *tu n'es pas*.

Il est impossible de citer, encore moins de résumer son abondante production en prose et en vers : un roman, une pièce de théâtre sortaient de sa plume chaque année. Il retrouva, dans son âge mûr, le chemin de la Bibliothèque nationale pour son recueil à succès *Les Grandes Amoureuses* (1896, reprise d'une ébauche de 1872) qui retrace avec force détails les vies des femmes qui ont marqué l'histoire universelle, de Dalila à Sophie Monnier (et Mirabeau) en passant par Phryné, Hélène, Judith, Poppée et Vittoria Colonna (et Michel-Ange). Ce travail fut approuvé autant par le grand public que par les spécialistes de l'antiquité biblique, grecque, romaine... qui le soumirent avec succès à leur critique. Il joignait sa traduction de l'*Anti-Laïs* d'Épicrate et traduisait les *Odes* de Sappho, comme si elles n'étaient pas lacunaires...

Nul ne peut désormais se promener la nuit entre Le Croisic et Guérande, sur la Côte sauvage ou dans les marais salants, sans évoquer *La Glu*, ce récit de 1881 mêlant marins, notables et femmes perverses du demi-monde, à la conclusion absolument hallucinante.

Parmi ses romans, il faut détacher ici *Flamboche* (1896) dont le triste héros nommé Chugnard, directeur d'un internat privé, se fait une spécialité de dépouiller les jeunes fils de famille que des rapaces veulent ruiner (voir à la même époque Henri Becque et ses *Corbeaux*). Deux enseignants pittoresques, l'un normalien (Laffouace), l'autre polytechnicien (Brongnien), composent l'effectif. Le lecteur assiste à une lecture d'*Antigone* où Laffouace prononce le théta à l'anglaise ...

Intermédiaire de prêteurs véreux, Chugnard fait signer des emprunts en blanc à 600 % à son élève, l'héritier de Miérindol dit Flamboche ; dénoncé par Laffouace, il est condamné au bagne, part pour Cayenne tandis que le jeune Flamboche est envoyé au Cap par un faux télégramme, où il ne manquera pas de mourir, et l'oncle, qui tirait les ficelles dans l'ombre, aura atteint impunément son sinistre but.

Ses *Contes espagnols* (1901) reprenant de courts récits parus dans divers journaux, mêlent le sang, la mort et l'honneur. Ils promènent le lecteur de Badajoz à Calatayud, ils pardonnent à Don Juan de Séville, ils illustrent l'honneur castillan (Don Quichotte a inspiré plusieurs de ses personnages hallucinés) et le monde des Gitans de Triana. L'auteur les a rédigés pour lui-même après un voyage où il a soigneusement évité les hôtels cosmopolites, les guides touristiques et autres manières d'aseptiser. Ils s'achèvent en apothéose dans une *corrida de toros*, spectacle dont Richepin avoue n'avoir pas décrypté les codes, mais qu'il aime à la folie. Il en prévoit la fin d'ici trente années, dans le cadre du massacre par les peuples civilisés de tout ce qui détone de leurs prétendues normes.

Ses *Contes de la décadence romaine* (1899, souvent réédités) recueillent des récits parus au hasard des journaux. Richepin transcende ses années foraines en mettant en scène gladiateurs et histrions, choisissant avec délices des mots aussi juteux que rares, prenant la suite de Pétrone et de Martial pour peindre la Rome du Bas-Empire, entre Suburre et le Circus Maximus. Particulièrement savoureux est le récit de la Peste violette dont les ravages rappellent celle qui sévit à Athènes et emporta Périclès ; « La Garamante » (c'est le titre), une étrangère hâlée aux chatoyants habits, prétend la faire cesser et pour cela demande au Grand Pontife tous les bijoux de la statue de Jupiter : elle aposte sur le chemin six compatriotes grimés en mourants, qu'elle n'a pas de peine à ressusciter d'un simple mot murmuré à l'oreille, elle en fait autant sur six autres assis aux marches du temple ; le Pontife lui donne les bijoux, en échange du *mot*. Bien entendu on ne la revit jamais ; le mot était « imbécile » en sa langue de gitane. Richepin note sa fraternité : il est « de ce sang », conclut-il.

Son *Théâtre chimérique* (1896) réunit vingt-sept pièces en un acte (et parfois vingt scènes) en prose et bien sûr aussi en vers, mettant en scène des situations volontairement paradoxales avec un humour décapant et voltairien. *La Mort de Polichinelle* et *L'Arbre de Noël et le poète* sont de tout premier ordre et ne semblent pas avoir pris une ride. Ils sont comme un prélude à son *Monsieur Scapin* où il recueille l'héritage de Molière, ou le pastiche, à la perfection.

Son Théâtre en vers, en plus de cette pièce, compte treize pièces en cinq actes (au moins) ; une seule, de cinq actes aussi, est en prose *Le Chien de garde, Nana-Sahib, Le Chemineau, Le Flibustier, La Martyre* (jouée par Mounet Sully et Julia

Bartet à la Comédie-Française, en 1898), *Les Truands*, *La Belle au bois dormant* (en quatorze tableaux, musique de Thomé), *La Beffa* (traduit de Benelli) ne figurent plus au répertoire. Sa dernière pièce fut une adaptation de *Macbeth*.

* *
*

Il y eut le dernier Richepin, l'académicien : aboutissement d'un itinéraire que présentait peut-être Vallès, mais lors d'une des protocolaires visites la légende rapporte que, l'immortel prolongeant sa sieste, l'impatient impétrant s'empara d'un tambour qui ornait une panoplie de grognard dans l'antichambre et le battit jusqu'à réveiller le dormeur... Il fut reçu au quatrième tour, le 18 février 1909. Il ne dédaigna aucune obligation académique et il est piquant de voir le chantre des *Vivants* inaugurer le buste de José-Maria de Heredia le plus parnassien des Parnassiens (c'était le 17 octobre 1925)...

Il résidait au château des Trois Fontaines à Montchauvet (Calvados), commune dont il fut maire de 1912 à 1919. Il tenta une élection à la chambre des Députés à Vervins, plus près de sa Thiérache tant célébrée, avec l'étiquette de la Fédération des gauches, mais il ne put contraindre au ballottage le sortant Ceccaldi (un radical-socialiste bien implanté). Une autre adresse le situe au château des Trois Fontaines mais dans l'ouest de la Seine-et-Oise.

Il ne manquait aucune invitation à prononcer des conférences et à présider des banquets ; il faut retenir ici qu'il fut l'invité d'honneur de la Saint-Charlemagne au lycée parisien éponyme en 1912. Il porta un toast à son voisin de table Georges Perrot (1852 l), alors directeur de l'École et ancien « carolingien » lui aussi, où il soulignait la nécessité « d'un tout petit bagage de latin et d'un autre, encore plus mince, de grec³ ». Un élève de première lui répondit par quatre sonnets, élégamment composés.

L'année suivante, il présidait à la Mutualité le banquet annuel des Enfants de troupe : le fondateur de cette association, Ulysse Pastre, percepteur à Évreux, le présente comme enfant de troupe au 82^e régiment, puis comme ancien élève de la rue d'Ulm qui n'a jamais professé. L'orateur achève son discours par le serment des éphèbes de l'Athènes classique, en désignant dans la salle « les vrais braves, ceux dont Napoléon disait qu'ils étaient capables de se battre sans avoir mangé ». Il avait été reçu par le Groupe de Tunis, qui avait réuni plus de mille invités pour l'honorer lors de son passage dans le protectorat.

Après la bohémienne dont il partageait la caravane, il vécut deux années avec Sarah Bernhardt (*Nana Sahib*, en sept actes et en vers, fut un triomphe pour tous les deux) et il continua, après leur séparation, à lui offrir des rôles. Pour Noël 1907, Sarah Bernhardt joua ainsi dans son théâtre le rôle du prince Landry dans *La Belle au Bois dormant*. Il s'était marié en 1879 avec une Manosquine, Eugénie Constant,

dont il eut trois enfants. Il divorça en juillet 1902 pour se remarier (en décembre) avec Marianne Stepowska, née à Lemberg (en Pologne sous domination autrichienne), qui venait quant à elle de divorcer d'avec Louis Ganne, le compositeur d'opérette. Sa fille d'un premier mariage ressemblait à *Miarka, la fille à l'ourse* (elle remplaça son prénom Cora par Miarka) et chanta le rôle de Déjanire sous la direction de Camille Saint-Saëns aux arènes de Béziers. Marianne lui donna deux enfants.

Après la Grande Guerre, il se signala par sa propension à exalter l'armée victorieuse, l'héroïsme des disparus et la gloire des mutilés, des armées de terre comme de mer : ainsi la préface de *Nos marins en mer*, récits de la lutte contre les sous-marins et les corsaires allemands, ouvrage colligé par le capitaine Henri Bornecque (qui a certainement un lien avec le latiniste de la promotion 1892).

Peu de poètes peuvent s'enorgueillir d'avoir été mis en musique par Emmanuel Chabrier, Gabriel Fauré, André Caplet, Ernest Chausson, Marcel Samuel-Rousseau, André Messager, Louis Vierne et Cécile Chaminade. Le compositeur russe César Antonovitch Cui (le moins connu du Groupe des cinq) fit représenter à l'Opéra-Comique *Le Flibustier* (1894) puis composa vingt mélodies sur ses poèmes. Tac-Coën mit en musique dès 1881 « La Marseillaise des Benoîts » – de la *Chanson des Gueux*. Plus près de nous André Claveau chanta « Mon cœur est un violon », dans le film *Le Petit Garçon perdu*, sur une musique de Miarka Laparcerie (la belle-fille de Richépin). L'incomparable Mireille aussi bien que Georges Brassens, ou encore Renaud (le petit-fils de Louis Séchan [1903 I]), ont également popularisé des extraits de sa *Chanson*.

Il est inhumé à Pléneuf Val-André, tout près de la tombe de son vieil ami, son « bien plus que frère », le poète et humoriste Raoul Ponchon, auquel il avait offert ce quatrain :

Prince, homme, ou femme, ou androgyne,
 Vous ne valez pas un torchon
 Et n'aurez jamais bonne mine
 Si vous n'avez pas vu Ponchon.

Dès le 19 décembre 1926, *Conferencia*, le journal de l'« Université des Annales », saluait « l'orateur merveilleux qui pouvait improviser sur les Grecs et les Latins, les classiques et les modernes, qui faisait vibrer toutes les cordes et jouait sur tous les claviers ». Une auréole de légende l'entourait. Il admirait en lui l'athlète qui avait pratiqué tous les métiers, il s'inclinait devant « le poète tumultueux (perçu comme l'héritier de Victor Hugo), le romancier puissant, l'écrivain au vocabulaire intrépide et coloré... » Que reste-t-il du *roi des gueux*, du plus magnifique poète de la révolte et de la misère, maintenant que les écoliers n'apprennent plus de récitation, et que les

paillettes des forains sont codifiées par un baccalauréat option Arts du cirque ? Des légendes, à rendre banale n'importe quelle réalité, et la démonstration que l'École normale, comme l'enseignement, « mène à tout à condition d'en sortir⁴ ».

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Ceci n'est qu'une hypothèse : lorsque Jean Richepin fut reçu à l'Académie française, la Revue de fin d'année 1910-1911 lui fut consacrée, mettant en exergue le contraste entre l'habit vert et celui du circassien. N'est-ce pas là que cette légende prit racine ?
2. Le nom de *Bidel* ne survit plus que pour désigner l'étage supérieur des trains de banlieue : les voyageurs de troisième classe sur la ligne de Vincennes comparaient cette impériale ouverte à tous les vents, protégée par une mince rambarde, à la ménagerie où le dompteur exhibait ses fauves.
3. Il prétend savoir le grec y compris l'accentuation, mais quand il attribue à Platon le banal « quoi qu'il arrive » ὅτι ἄν τύχω, il accentue circonflexe sur la finale « périspomène » ce subjonctif, confondant aoristes premier et second...
4. Dans *Toutes mes vies* il avoue n'avoir jamais été attiré par l'enseignement et utilise cet aphorisme qu'il a peut-être créé. Il a démontré par ses *Contes de la décadence romaine*, comme par ses *Grandes Amoureuses*, qu'il avait appris la méthode de la recherche, et il doit cette compétence à ses deux années rue d'Ulm, où, à son insu peut-être, il aura canalisé sa boulimie de lectures.

SAGNAC (Philippe), né le 1^{er} mai 1868 à Périgueux (Dordogne), décédé le 24 février 1954 à Luynes (Indre-et-Loire). – Promotion de 1892 l.

Lorsqu'en 1926 est publié le premier volume de la collection *Peuples et Civilisations*, dirigée par le chartiste Louis Halphen et par Philippe Sagnac, ce dernier est titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, où il a succédé à Alphonse Aulard (1867 l) en 1923. Il est alors un universitaire reconnu et apprécié par la plupart de ses collègues et de ses étudiants. Aujourd'hui, il est quasiment oublié. Dans les années 1980, quelques uns de ses travaux sont encore signalés dans de rares bibliographies : dans les trois volumes consacrés au début des années 1980 par Albert Soboul à la Révolution et à l'Empire, dans la collection des *Grandes Civilisations* éditée par Arthaud ; dans *l'État et les Pouvoirs*, volume de *l'Histoire de France*, publié en 1989 aux éditions du Seuil, sous la direction d'André Bruguière et de Jacques Revel (1963 l), l'un de ses derniers articles est référencé. Par la suite, ses travaux ne sont plus mentionnés. Si certains volumes parus dans la collection *Peuples et Civilisations* – cette collection qui fournissait « à un public déjà spécialisé de professeurs et d'étudiants d'excellentes mises au point » – indiquent encore dans les années 1960-1970 les noms des deux fondateurs, ceux-ci ont disparu dans les

rééditions et refontes des années 1990. Or Philippe Sagnac fit une brillante carrière qui le mena jusqu'à la Sorbonne et fut un historien par certains côtés pionnier en même temps qu'il participa à la fondation d'institutions et d'une revue toujours vivantes.

Il voit le jour à Périgueux dans les dernières années du Second Empire au sein d'une famille de notables. Son père, Raymond, fils d'un artisan sabotier, connaît une ascension sociale. En 1868, il est un agent d'affaires qui devient directeur de la Compagnie d'Assurances générales de Périgueux et syndic de faillite. Il est élu conseiller municipal et adjoint au maire de la ville dans les années 1880. Sa mère, Marie Louise Preyssat, est la fille d'un notaire du Quercy. La famille s'agrandit en 1869 avec la naissance d'un second fils, Georges. La mort du père vient bouleverser la vie familiale et la famille reçoit l'aide d'un oncle, Édouard Leymarie, avocat, fondateur du journal républicain *Le Réveil de la Dordogne*. Conseiller municipal, il est maire de Périgueux de 1878 à 1881.

Le parcours scolaire de Philippe Sagnac est discontinu. Ses études au lycée de Périgueux sont interrompues durant deux ans par une maladie qui conduit à une amputation d'une partie de la jambe droite. Bachelier ès-lettres en 1889, il prépare le concours de l'École normale supérieure qu'il intègre 15^e en 1892. Parmi ses camarades de promotion, se trouvent Henri Bornecque et les futurs géographes Albert Demangeon et Emmanuel de Martonne, qui épousera la fille de Paul Vidal de La Blache (1863 l), professeur de géographie à la Sorbonne. Mais l'essentiel n'est pas là : il rejoint son frère Georges, reçu à l'École deux ans auparavant dans la promotion scientifique et qui s'est lié avec le futur papyrologue Pierre Jouguet (1890 l). Le trio entretient dès lors des liens très étroits. Une amitié se noue aussi avec Émile Bertaux (1888 l), futur spécialiste de l'histoire de l'art médiéval.

Licencié ès-lettres et bachelier en droit en 1892, préparant l'agrégation d'histoire et de géographie, il suit, à l'École les cours d'histoire grecque de Paul Guiraud (1871 l), d'histoire médiévale d'Émile Bourgeois (1877 l) et de littérature de Ferdinand Brunetière, tous trois caïmans. À la Sorbonne, il suit ceux des historiens Achille Luchaire (1866 l) et Charles Seignobos (1874 l), du géographe Paul Vidal de La Blache, du philosophe Émile Boutroux (1865 l) et au Collège de France, le cours de poésie latine de Gaston Boissier (1843 l). Il est reçu 3^e au concours de 1894 et le président du jury note dans son rapport : « De la distinction. Esprit ferme et d'ordinaire avisé. Autorité. Parole facile et correcte. » Ayant obtenu une bourse d'études de la faculté des lettres de Paris pour les années 1894-1896, il prépare ses thèses de doctorat soutenues en 1898 devant un jury composé des professeurs Georges Perrot (1852 l), directeur de l'École, Alphonse Aulard, titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, Alfred Espinas (1864 l), professeur d'histoire de l'économie sociale à la Sorbonne, Ernest Denis (1867 l), professeur d'histoire moderne

et contemporaine à la Sorbonne, Charles Seignobos, Georges Lacour-Gayet (1876 l), professeur au lycée Fénélon et Alfred Croiset (1864 l), professeur d'éloquence grecque et doyen de la faculté des lettres de Paris.

Sa thèse principale, en français, s'intitule *La législation civile de la Révolution française 1789-1804. Essai d'histoire sociale*. Celle-ci rappelle certes la double formation, historienne et juridique, de son auteur. Si elle témoigne de son érudition, elle aborde surtout un domaine qui n'intéressait alors que quelques juristes. Au-delà des dispositions législatives, cette thèse d'histoire sociale et rurale, en s'attachant à la répartition de la propriété foncière et des droits seigneuriaux, amorce l'étude des populations rurales qui constituaient l'immense majorité des Français et celle de questions qui allaient prendre une place importante dans la recherche : la question des biens nationaux, celle de la disparition des droits féodaux. Cette thèse, « un coup de maître », a écrit plus tard Georges Lefebvre, devait faire date et poser, en quelque sorte, Philippe Sagnac en pionnier. La thèse complémentaire, *Quomodo jura domini aucta fuerint regnante Ludovico sexto decimo*, est consacrée à l'aggravation des droits féodaux sous le règne de Louis XVI (la réaction seigneuriale caractérisée par la révision des terriers), thèse qui a un rapport direct avec la thèse principale.

S'il est difficile de savoir ce que fut la vie parisienne de Sagnac, celui-ci évoque cependant, de façon très lapidaire, quelques souvenirs de ces années de normalien et de doctorant dans des notes prises en 1950 sur le dos de deux enveloppes. Il est à Louis-le-Grand lors du centenaire de la Révolution française et de l'Exposition universelle, cette « fête du travail et de la liberté, de la science française. La tour Eiffel (*sic*) enfin élevée » se souvient-il. C'est l'occasion pour le spécialiste futur de la période révolutionnaire, pour qui cette exposition est « une exposition révolutionnaire », de faire un rappel historiographique : « On commence, après le romantisme, à étudier scientifiquement la Révolution, non pas encore dans les classes de lycée. Mais il y a une chaire créée par la Ville (rapport de Millerand, fier d'en avoir été le rapporteur ».) Des années plus tard, Sagnac évoque avec l'ancien ministre, lors d'une réception à l'ambassade de Pologne, la création de cette chaire dont il est le titulaire depuis 1923. Notons qu'en 1892, pour la première fois, la Révolution française est inscrite au programme de l'agrégation. Ce sont aussi les années d'une « réorganisation des études », allusion probable à l'introduction dans le cursus des études du diplôme d'études supérieures (DES), indispensable pour présenter l'agrégation.

Il évoque, dans ces quelques notes, un Quartier latin en plein bouleversement. Les années de Louis-le-Grand et de l'ENS sont celles de la reconstruction de la Sorbonne, du lycée Louis-le-Grand, juste achevée quand il rentre en hypokhâgne, de la construction de l'École de Médecine. Ce sont celles aussi de « l'embellissement du Panthéon avec les fresques de Puvis de Chavannes ». Il remarque qu'il y a beaucoup à faire pour la science car si « la République faisait beaucoup pour l'école primaire, elle

ne faisait presque rien – en dehors du bâti – pour le haut enseignement, surtout pour la recherche scientifique. C'étaient des crédits d'avares. De grands savants privés de tout. » Lors d'une visite du laboratoire de Pierre et Marie Curie à l'école municipale de physique et de chimie industrielle, rue Lhomond, organisée par son frère Georges, qui leur est proche, il constate l'indigence dans laquelle les deux savants mènent leurs recherches. Ce sont aussi des années d'enthousiasme pour quelques grands esprits : les « philosophes nouveaux », dont Bergson (1878 l), le géographe Vidal de La Blache, les écrivains Loti et Barrès. Et aussi Jules Simon (1833 l) entendu lors d'une conférence sur l'esclavage : « il fut splendide. J'avais quelque vingt ans. Je fus enthousiasmé » note-t-il. « C'est dans cette atmosphère que nous vivions, étudiants libres, pour deux ans à l'École Normale et encore à Paris [« grand foyer national et grand foyer de cosmopolitisme et de culture humaine »] avant de prendre un poste dans l'enseignement supérieur à la rentrée de 1899... C'est peut-être la plus belle période dans le développement de l'esprit français 1899-1900. » Ayant grandi dans la ferveur coloniale, il se rappelle aussi ces temps de conquête coloniale, notant l'« émulation du civil et du militaire dans cette œuvre d'expansion qui enthousiasmait la jeunesse du Quartier latin. »

L'avenir de Sagnac docteur ès-lettres, est appelé à se dérouler hors de Paris et sans passer, à la différence de nombre de ses camarades de l'École, par un temps d'enseignement en lycée. L'année qui suit ses soutenance, ayant le soutien de Lavisce (1862 l), il est nommé, en décembre 1899, chargé d'un cours complémentaire d'histoire moderne et contemporaine à la faculté de Lille, à la suite du décès de Jules Flammermont, titulaire de la chaire d'histoire, laquelle est alors supprimée au profit d'une chaire de la Science de l'Éducation. Il est chargé de préparer les candidats lillois à l'agrégation d'histoire et assure, en 1900 partiellement, un cours d'histoire locale sur la répartition de la propriété foncière dans la Flandre wallonne à la fin de l'Ancien régime. Le 7 mars 1903, Sagnac est nommé professeur adjoint d'histoire moderne et contemporaine. Il n'a de cesse, alors, d'insister auprès du recteur, puis du ministre de l'Instruction publique, sur la nécessité de rendre à l'histoire moderne et contemporaine sa place dans l'enseignement à la faculté de Lille en rétablissant la chaire disparue. Il obtient gain de cause et le 1^{er} novembre 1905 il est nommé professeur.

Lors de son affectation à Lille en 1899, il retrouve son ami Pierre Jouguet, alors maître de conférences de grammaire et de philologie et surtout il est rejoint, en 1900, par son frère Georges, nommé maître de conférences à la faculté des sciences. Son camarade de promotion Henri Bornecque, maître de conférences de langue et littérature latines, arrive lui aussi, cette année-là, à la faculté. Son cercle s'élargit à Alexandre de Saint-Léger, un thésard de Flammermont et futur titulaire de la chaire d'histoire de Lille et des provinces du Nord de la France. Une collaboration durable et fructueuse naît alors entre les deux historiens. En 1905 s'ajoute à ce cercle

le chartiste Eugène Déprez, archiviste départemental du Pas-de-Calais, éditeur des œuvres complètes de Robespierre, puis Georges Lefebvre, professeur de lycée, qui suit ses cours et qu'il conseille et encourage. Lefebvre, au lendemain de la mort de Philippe Sagnac, dans un article de la *Revue historique*, le décrit comme aimable et bon : « Je l'ai toujours trouvé aimable et ordinairement gai, en dépit d'une santé médiocre. Surtout, il était bon comme il arrive souvent en pareil cas. Certains le pensaient faible, ils se trompaient. Sagnac n'aliéna jamais son indépendance, son attachement à la tradition nationaliste et libérale du XVIII^e siècle, ainsi qu'à la nation... »

Ses cours portent sur les temps modernes et sur la période révolutionnaire. Pour l'année 1911-1912, par exemple, il traite de l'économie sociale de la France au XVIII^e siècle. Il donne aussi, jusqu'à la nomination d'Alexandre de Saint-Léger, un enseignement d'histoire locale et régionale. Une année, son cours porte sur la répartition de la propriété foncière de la Flandre wallonne à la fin de l'Ancien régime. Il dirige plusieurs thèses, dont celle de l'abbé Joseph Peter sur l'enseignement secondaire dans le Nord pendant la Révolution française, et des DES d'histoire régionale sur la période révolutionnaire.

Si dans la première année de son arrivée à Lille il est peu actif, en dehors de son enseignement, dans la vie de la faculté, par la suite il s'intègre à celle-ci et s'investit dans sa vie interne comme externe. Il est l'un des intervenants dans les cycles de conférences publiques de l'université, abordant des sujets variés. Le programme de ces conférences pour l'année 1913 porte sur l'Angleterre contemporaine. Il intervient le dernier, traitant de l'évolution générale du pays. Les questions de pédagogie retiennent aussi son attention et en 1901, il conseille, lors d'une des conférences « organisées au profit de toutes les personnes curieuses de pédagogie », aux instituteurs et institutrices présents, de consacrer dans leur cours d'histoire, des leçons de synthèse, en leur proposant une progression. Ses cours et conférences sont très appréciés. Le rapport de Georges Lefebvre, doyen de la faculté, et du recteur Georges Lyon (1874 l) pour 1919-1920 souligne que son enseignement est « plein de vie ». L'année suivante les mêmes notent qu'il est un « historien justement réputé » et « l'une des forces de notre université », tout en émettant, de la part du recteur Lyon, une inquiétude : « J'ai bien peur que bientôt Paris nous le ravisse ». Ce qui devait arriver deux ans après. Durant la Première guerre, exempté à cause de son handicap physique, il n'est pas mobilisé. L'occupation de Lille par les troupes allemandes entraîne la paralysie puis la fermeture de la faculté. Sagnac, dont la maison a été bombardée, est affecté comme professeur délégué à la faculté de Bordeaux du 1^{er} novembre 1915 au 31 mai 1919. Ses qualités le font apprécier, que ce soit pour ses cours ou ses conférences, des étudiants et du public bordelais. Normalement il aurait dû reprendre son poste lillois dès la réouverture de la faculté, mais il obtient une prolongation à

Bordeaux pour quelques mois, le temps de donner les conférences programmées sur les Américains.

Sagnac s'engage aussi, localement, dans des combats nationaux. Il rejoint le camp dreyfusard ; membre actif de la section lilloise de la Ligue des droits de l'Homme, il milite pour la révision, multiplie ses activités, donnant plusieurs conférences pour la Ligue. Celle du 10 février 1901 aborde la question juive sous Napoléon, occasion de lancer un appel à la tolérance et à la « fusion de toutes les races ». Cette conférence fait l'objet d'un compte rendu, le 17 février, dans *Le Progrès du Nord*, « organe de rassemblement républicain ». S'il ne put participer à la guerre, il n'en est pas moins patriote. En octobre 1923, quelques mois avant son départ de Lille, il fait, à Montreuil-sur-Mer, une conférence ayant pour titre *Patrie et patriotisme français*. Après avoir retracé l'histoire de la naissance de la patrie moderne et souligné l'importance de l'épisode révolutionnaire, il insiste tant sur la place des grandes tragédies (guerre de 1870 et Première Guerre mondiale) dans l'expression du sentiment national, que sur la mission historique de la France, pays des droits de l'Homme et de la Justice, qui « aspire à régner sur le monde, non par le développement de la force mais par la force du droit ». « Le patriotisme français est essentiellement associé à la liberté » conclut-il. En 1919, alors qu'il est encore à Bordeaux et que la question de l'avenir de la rive gauche du Rhin se pose, il participe, en février, à la constitution du comité bordelais de la rive gauche du Rhin et il donne une conférence sur la libération du Rhin, montrant que la France de 1919 est l'héritière de la France de 1794. Cette question du Rhin n'est pas nouvelle dans la réflexion de Sagnac. En 1917, il a publié *Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire (1789-1814)* où il écrit : « Longtemps après la chute du régime français, le pays rhénan gardait le culte du souvenir. Il n'était prussien que sur la carte. Seule la France avait son amitié, lui ayant apporté dans les plis du drapeau tricolore, le droit et la liberté. » Cet ouvrage reçoit, en 1919, le prix Théroutanne de l'Académie française.

Durant les années lilloises, Philippe Sagnac ne limite pas ses activités à l'enseignement. D'une part il crée, seul ou avec des collègues, des structures destinées aux historiens et à être pérennes, d'autre part il publie de nombreux ouvrages qui concernent aussi bien l'histoire de la France que l'histoire de la région du Nord. En 1899, avec le chartiste Pierre Caron, il crée une nouvelle revue, la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, éditée par la Société nouvelle de librairie, fondée par Péguy (1894 l) et rachetée par Lucien Herr (1883 l), alors bibliothécaire de l'École. Il dirige cette nouvelle revue, qu'il considère comme « le laboratoire d'une histoire contemporaine de caractère scientifique » jusqu'en 1914. Dans le premier et le troisième numéro il publie un article sur *Les Juifs dans la Révolution française*, premiers articles d'une longue suite de contributions sous forme soit d'articles soit de comptes rendus. Pour la seule année 1899, il publie un article en deux livraisons et plusieurs comptes

rendus, soit 102 pages. ; en 1902, ses contributions couvrent 64 pages. Par la suite, il écrit de moins en moins au point de disparaître après 1926, date de la reprise de la revue après l'interruption due à la guerre. Une nouvelle génération d'historiens a pris la relève. À Lille, en juillet 1904, il est l'un des membres fondateurs, avec Alexandre de Saint-Léger et Georges Lefebvre, du Comité du Nord pour l'histoire économique de la Révolution française, section départementale du Comité d'études relatives à la vie économique de la Révolution française créé en 1903 à l'instigation de Jean Jaurès (1878 l). Sagnac et Saint-Léger, au sein de ce comité, travaillent à la publication des *Cahiers [de doléances] de la Flandre Maritime*, qui paraissent en deux tomes en 1906. Élève et proche, depuis ses années d'études à l'ENS, de Lucien Herr et d'Ernest Lavisse, il se voit confier par ce dernier les chapitres d'histoire administrative et d'économie sociale dans les tomes VIII et IX de l'*Histoire de France* qu'il dirige aux éditions Hachette. Lorsqu'il est décidé de prolonger cette Histoire par une *Histoire de la France contemporaine*, Lavisse fait appel à Sagnac, en 1905, pour la rédaction du premier volume consacré à *La Révolution (1789-1792)*. Dès 1906, le manuscrit est en chantier. Il obtient, en 1908, un congé d'études de six mois pour faire les recherches nécessaires à la rédaction. Durant son absence, il est suppléé par Albert Mathiez (1894 l), alors professeur au lycée Voltaire. Il entend ouvrir de nouvelles perspectives à l'histoire révolutionnaire en se fondant sur les travaux d'analyses critiques et sur des documents inédits. La rédaction, bien que Sagnac ait poursuivi son travail pendant la guerre, est d'autant plus longue qu'une grande partie de l'ouvrage est revue, voire remodelée par Lavisse car l'ouvrage est destiné à un grand public. Il est publié en 1920. En cours de rédaction, en 1911, soutenu par Lavisse, lors d'une vacance de chaire au Collège de France, il présente vainement sa candidature à une chaire nouvelle d'histoire et de méthode historique qui « consacrerait la promotion scientifique et sociale de l'histoire contemporaine ».

La crainte du recteur de l'académie de Lille de voir Philippe Sagnac aspiré par l'université de Paris était fondée puisque le 1^{er} avril 1923, il est élu professeur titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution française, qu'il occupe jusqu'à sa retraite le 1^{er} octobre 1937. Il succède à Alphonse Aulard, premier titulaire de cette chaire, ayant été préféré à Albert Mathiez jugé trop radical. À Paris Sagnac fait preuve de la même énergie créatrice, mettant en place des institutions, fondant revues et collection. Parmi les institutions, en 1932, il crée le Centre d'études sur la Révolution française puis, en 1937, l'Institut international de la Révolution française qu'il préside. Il organise, en 1936, la première conférence des Historiens de la Révolution française, jouant le rôle de catalyseur de la mondialisation de l'interprétation de la Révolution française. En 1934, après l'assassinat de Louis Barthou, directeur de *La Révolution française*, il lui succède. « Ne voulant pas laisser tomber une revue qui remonte à 1881...j'en ai accepté en principe le lourd héritage » écrit-il

en 1935. Toujours en 1934, il fonde les *Cahiers de la Révolution française* qu'il dirige avec le professeur Boris Mirkine-Guetzévitch et A. Pierre. Sagnac dispose désormais des instruments qui lui permettent de renouveler l'approche de l'histoire de la Révolution : une société savante, une revue reconnue et sa chaire d'histoire de la Révolution. Le premier, il appelle à une histoire internationale et transatlantique de la période 1789-1815, « une histoire générale qui appartient à toutes les nations », proposant une synthèse complète (économique, sociale, culturelle, scientifique...) de celle-ci. Il faut replacer cette démarche dans le contexte de crise des années 1930 : il est essentiel, pour lui, d'« adhérer au legs de 1789 dans un monde menacé par les dictatures ». De 1936 à 1947, succédant à Édouard Driault, il préside le jeune Institut Napoléon et dirige la *Revue des études napoléoniennes*.

Si dès 1916, Sagnac a été contacté par Félix Alcan et René Lisbonne, pour diriger à la Librairie Félix Alcan, qui fusionne en 1939 avec les PUF, une nouvelle collection, « Peuples et Civilisations », devant comporter vingt volumes, ce n'est qu'en 1926 que le premier est publié. Sagnac signe en collaboration les volumes X, *La Prépondérance française : Louis XIV (1661-1713)* (1935) avec Alexandre de Saint-Léger, et XIII, *La Révolution française* (1930), avec Georges Lefebvre et Raymond Guyot, tandis qu'il rédige seul le volume XII, *La fin de l'Ancien régime et la Révolution américaine* (1941) pour lequel il reçoit, en 1942, le prix Gobert de l'Académie française. Il assure la direction de la collection jusqu'à son décès. En 1945, toujours aux PUF, il publie un essai sur *La Formation de la société française*.

Les années d'enseignement à la Sorbonne connaissent de 1926 à 1929 une longue parenthèse car il est détaché à l'université du Caire en tant que professeur d'histoire moderne, pour assurer le développement de cet enseignement et la formation des jeunes professeurs égyptiens d'histoire. Sa suppléance est à nouveau assurée par Albert Mathiez. Outre ses cours universitaires, il assure des cours publics au Caire et à Alexandrie. Ceux-ci rencontrent un grand succès auprès d'un public de grands notables. Ce détachement est aussi l'occasion pour Philippe Sagnac de nouer de nombreuses relations, en particulier avec Fouad I^{er} et ses ministres. Il profite de ce séjour pour faire, de janvier à mars 1927 une croisière sur le Nil. Ses lettres à sa mère, si elles témoignent du profond attachement qu'il a envers elle et son frère Georges, révèlent aussi un homme sensible aux paysages, à la vie quotidienne des fellahs qu'il découvre, à l'histoire de l'Égypte ancienne. C'est aussi durant ce voyage qu'il annonce à sa mère un événement qui change sa vie. Sagnac a alors 59 ans et, comme son frère, est toujours célibataire. Ce célibat commence à lui peser. Après plusieurs déceptions, il est mis en relation par la veuve de son ami Émile Bertaux (1888 l) avec une jeune enseignante, Emmanuelle Morin, de trente ans plus jeune. Il l'épouse à Paris le 17 septembre 1927. Par la suite, son épouse, recrutée par les PUF, assure le secrétariat de la collection Peuples et Civilisations. De retour à Paris

en 1929, déçu que sa succession en Égypte ait été confiée à un historien britannique et non, comme il le souhaitait, à un collègue français, il reprend son enseignement à la Sorbonne jusqu'à sa retraite en 1937. Il est très apprécié mais, comme le remarque le doyen dans son appréciation, ce « professeur dévoué », s'il « dépense beaucoup d'activités dans la gestion de l'Institut d'histoire de la Révolution, se laisse un peu manœuvrer par quelques sous-ordres ». Dans ces années, il envisage de présenter sa candidature à l'Académie française.

Retraité, il continue d'écrire, de publier, d'assurer la direction de « Peuples et Civilisations », la présidence de l'institut Napoléon. Au début de la guerre, il quitte l'avenue Denfert-Rochereau à Paris pour s'installer à Luynes avec son épouse, originaire de Tours. Les années d'après-guerre sont douloureuses et il décède le 24 février 1954 à l'hospice de Luynes. Fait chevalier de la Légion d'honneur en 1932, il est promu officier en 1946.

Michel RAPOPORT (PE 1965 I)

DIETHELM (André), né le 3 juillet 1896 à Bourg-en-Bresse (Ain), décédé le 11 janvier 1954 à Paris. – Promotion de 1914 I.



Le père d'André était alsacien, d'une famille ayant opté pour la France en 1871, et sa mère vosgienne. La jeunesse d'André se passa au fil des affectations de son père, contrôleur des Contributions directes : aux lycées de Foix puis de Saint-Étienne. Son père achevant sa carrière dans la capitale, et il passa son baccalauréat à Louis-le-Grand et y suivit la préparation à l'École. Reçu vingt-et-unième en 1914 – à 18 ans ! –, il s'engagea dès la première bataille de la Marne, où il reçut deux blessures. À peine remis, il demanda à partir sur le front oriental et l'armistice le trouva à Salonique avec le grade de capitaine : il l'avait reçu à 20 ans ! Il revint à l'École avec cinq citations à l'ordre de l'armée.

Il passa alors une licence de lettres mais, peu attiré par l'enseignement, il suivit simultanément le cursus de la faculté de droit : il fut très brillamment reçu au concours de l'inspection des Finances en 1920. Son mariage avec Germaine Marquis, d'une famille bien implantée en Indochine, le conduisit tout naturellement dans ce qui s'appelait alors la France lointaine (leur fils François naquit à Hanoï où il venait d'être nommé directeur des finances de toute l'Indochine française) et, parallèlement, il fut administrateur du Crédit colonial et dirigea la compagnie d'assurances l'Urbaine-Vie.

C'est ainsi que Georges Mandel, alors ministre des Colonies dans le cabinet d'Édouard Daladier, le choisit comme chef de cabinet en 1938. Il le conserva – après

son passage place Beauvau – sous le ministère de Paul Reynaud après la déclaration de guerre, et c'est Diethelm qui introduisit Charles de Gaulle, sous-secrétaire d'État à la guerre depuis une semaine, dans le bureau improvisé de Georges Mandel, lors de la conférence interalliée de Tours le 13 juin 1940. Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance de cet entretien qui détermina le Général à continuer le combat. André Diethelm quant à lui démissionna de son poste à Bordeaux, dès le 17 juin, ainsi que Paul Reynaud, pour ne pas être mêlé à la demande d'armistice dont il voyait bien qu'elle serait le premier acte du maréchal Pétain, successeur de Reynaud. Quelques heures auparavant, il avait apporté au sous-secrétaire une valise contenant cent mille francs, prélevés sur les fonds secrets par Reynaud, qui permirent à de Gaulle de s'installer – et d'installer les siens – en Angleterre.

Ayant compris que sa place était à Londres, il rejoignit le chef de la France libre en septembre 1941 et fut immédiatement nommé au Comité national, embryon du futur gouvernement de la France combattante, avec l'amiral Thierry d'Argenlieu et le général Diomède Catroux. Survint alors la querelle suscitée par le vice-amiral Émile Muselier, et le chef de la France libre fut à deux doigts de se retirer : il avait confié avant de quitter Londres à René Pleven, François Coulet et André Diethelm un document qu'il appelle dans ses *Mémoires* son testament secret, destiné à expliquer (si besoin était) aux Français la raison de son retrait des affaires, et à maintenir leur foi en l'inéluctable victoire. C'est dire combien il avait perçu en Diethelm un homme de confiance : celui-ci fut effectivement de tous les cabinets à Londres puis à Alger. Dès octobre 1942 il intégra le commissariat aux Finances, René Pleven passant aux Affaires étrangères, à la suite du départ de Maurice Dejean. André Philip le remplaçait à l'Intérieur (et aux Relations avec les mouvements de Résistance). Dans ses attributions, il y avait la cruciale Marine marchande.

Puis en juin 1943 le Comité de Londres devint le Gouvernement provisoire installé à Alger. Diethelm en fut le ministre de l'Économie. Quand ce Comité fut élargi aux politiques, Pierre Mendès-France reçut les Finances, et Diethelm passa au Ravitaillement et à la Production. En mars 1944 il remplaça André Le Troquer à la Guerre, Giacobbi le remplaçant au Ravitaillement. Il gardera cette attribution jusqu'à fin novembre 1945. C'est dire la part qu'il prit dans l'organisation de la victoire (Charles de Gaulle, qui a toujours été fasciné par Lazare Carnot, avait trouvé en Diethelm son organisateur). Le 17 mai 1944, il accompagne de Gaulle en Italie qui verra en lui « une valeur que rien ne rebute, ni ne surprend ». Le 25 août, quand le chef de la France libre retrouve Paris, il arrive, lui, dans le Midi – dix jours après le débarquement de Provence – avec Emmanuel d'Astier pour inspecter la 1^{re} armée. Il est à côté de De Gaulle dans ses mémorables visites de la mi-septembre à Lyon et à Marseille. À Bordeaux, dans la pièce voisine du bureau de De Gaulle, il est pris à parti par un chef de Francs-Tireurs escorté de six compagnons armés, violemment

injuré, mais il réussit simplement par la parole à leur faire déposer les armes, selon le récit de Claude Mauriac, qui se trouvait dans le bureau du Général.

Il avait reçu la mission de reconstituer l'armée française en y incorporant au fur et à mesure les Francs-Tireurs et les Forces françaises de l'Intérieur. Il y réussit : en octobre, de Gaulle inspecte avec lui les forces organisées à Besançon et à Dole, et pour Noël 1944 il est à Strasbourg, que vient de libérer l'armée de Leclerc qui avait tenu le serment de Koufra (à savoir ne déposer les armes qu'après la libération de Strasbourg). Une fois la contre-offensive des Ardennes avortée, l'armée française passa le Rhin (plus au sud que Remagen) grâce aux ponts provisoires préparés par le général Robert Dromard. Le 7 avril 1945, le général de Gaulle traversa le Rhin sur un de ces ponts, avec les généraux Alphonse Juin, Jean-Marie de Lattre de Tassigny et Diethelm, son ministre de la Guerre. Leclerc était à Stuttgart et la France prenait sa part à l'écrasement de l'univers nazi.

Ayant tiré la leçon des traités de Versailles, de Gaulle se rendit dès octobre 1944 en Sarre avec René Capitant, Raoul Dautry et André Diethelm : voyage requis par l'immédiate et impérieuse nécessité du charbon sarrois, mais aussi préparant, en descendant la Moselle, à Trêves et à Mayence, la réconciliation et la rencontre avec le chancelier Adenauer qui aura lieu à Colombey-les-Deux-Églises les 14 et 15 septembre 1958.

Diethelm se présenta aux premières élections (à la Constituante) en octobre 1945 dans les Vosges sous l'étiquette *gaulliste républicain*. Il fut juré à la Haute cour de justice et — comme ancien chargé du Ravitaillement — un des dirigeants du Secours national réorganisé. Mais il comprit vite que le jeu des partis recommençant, de Gaulle serait écarté des affaires ; il fut un des tout premiers à se rendre à Colombey après le départ du Général en janvier 1946.

Président du groupe gaulliste, il participa activement à l'édification du Rassemblement du peuple français, et il essaya de contrecarrer la propagande officielle (ouvertement hostile au général depuis le discours de Bayeux, le 16 juin 1946) notamment en tarissant l'affectation des fonds secrets. Il fut secrétaire national de ce parti pour les Affaires étrangères après 1948.

En juin 1951 il fut élu député de Seine-et-Oise (sur l'ensemble du département, à la proportionnelle : la liste qu'il menait avait obtenu 97 744 voix, Robert Ballanger, maire communiste d'Aulnay, en avait recueilli 116 510 — sur quatre cent cinquante mille inscrits). Président du groupe RPF au Palais-Bourbon, il s'opposa à toutes les initiatives gouvernementales, notamment à la communauté économique charbon-acier, sauf aux crédits militaires pour l'Indochine. Il s'abstint lors de la nomination en mars 1952 d'Antoine Pinay — maire de Saint-Chamond — comme ministre des Finances par le président Vincent Auriol. C'est à lui que l'on doit la formule « nous existons encore puisque nous pouvons détruire », commentant la démission

d'Antoine Pinay de ce poste le 23 décembre 1952, conséquence de l'instabilité du régime. Le président Vincent Auriol offrit alors à André Diethelm la présidence du Conseil des ministres en mai 1953, pour remplacer l'encore plus éphémère René Mayer. Dans le *Journal du septennat*, le premier président de la IV^e République avait noté les fissures du groupe présidé par André Diethelm, après un entretien avec un député gaulliste de la Charente (dite alors Inférieure), et il dit à Georges Bidault, puis à André Marie : « Je n'appellerai pas Soustelle pour ne pas me fâcher avec Herriot : j'appellerai Diethelm » : trois archicubes (respectivement 1929 I, 1891 I et 1914 I) dans une seule phrase ! Ce dernier refusa, après avoir réuni son groupe : il ne voyait pas d'autre chef que l'ermite de Colombey.

Sa santé se dégradait alors (il dut quitter la présidence du groupe parlementaire, Jacques Chaban-Delmas lui succéda). Il fut impliqué dans l'affaire des piastres mettant en cause des transferts de fonds depuis l'Indochine (qui conduisit de Gaulle à abandonner le RPF), par la confusion, de la part de journalistes malveillants, des finances du parti avec les affaires de sa belle-famille. Ces soupçons hâtèrent sa fin, et il ne put lire le jugement que porta sur son commissaire et ministre l'homme du 18 juin, qui termine comme à son habitude par deux *trikôla* : « Je ne crois pas qu'il existe de compagnon plus fidèle, ni de commis d'une conscience plus haute : il organise, encadre, équipe l'armée qui sera celle de la victoire, au moral à vif, aux éléments forcément différents, aux moyens déficitaires. » (*Mémoires de guerre*, III *Le salut*, chap. « L'ordre », écrit en 1958)

Grâce à André Diethelm, la promotion 1914 n'est pas seulement celle de Marcel Déat.

Patrice CAUDERLIER (1965 I)

RAFFAELLI (Ferdinand Paul Louis dit Louis), né le 24 juin 1899 à Gordes (Vaucluse), décédé le 4 mai 1955 à Avignon (Vaucluse). – Promotion de 1920 s.



La famille Raffaelli est d'origine corse, du village d'Ortiporio où sa présence est attestée depuis au moins 1740, époque où la Corse faisait partie de la République de Gênes. Ortiporio est un village perché dans les montagnes de la Castaniccia entre Bastia et Corte. Difficile d'accès, les familles avaient tendance à s'y enraciner, et aujourd'hui encore Raffaelli est un des noms les plus répandus dans le village et au cimetière. Cependant, à la fin du XIX^e siècle, de nombreux Corses partirent vers le continent où ils trouvèrent en général un poste de fonctionnaire. C'est

ainsi que Dominique Raffaelli, né à Ortiporio en 1866, benjamin d'une famille de huit enfants, partit en 1889. Il fut gendarme dans le Vaucluse et le Gard, finit sa carrière comme brigadier de deuxième classe et ensuite compléta sa pension par un emploi de surveillant à la gare d'Avignon. Il épousa Marie Reynet, qui était ouvrière dans les filatures puis rapidement sans profession. Ils eurent deux enfants, Louis en 1899, né dans la caserne de Gordes, et André en 1901. Louis et André, élevés dans une famille modeste et sans doute peu instruite, furent reçus en 1920 respectivement à l'École normale supérieure et à l'École polytechnique ! Devant une réussite si inattendue, et une si belle dénonciation de l'entre-soi social dont on nous accuse parfois, devons-nous chanter les louanges de notre république et de ses professeurs, ou admirer une éducation familiale sans doute stricte et fondée sur les valeurs du travail ? Certainement les deux, mais bien sûr cela ne suffit pas, Louis et André, peut-être par émulation, ont fait preuve de capacités extraordinaires.

L'admission de Louis Raffaelli à notre école ne fut pourtant pas simple. Sa date de naissance lui a évité de connaître les moments les plus meurtriers de la guerre, mais, alors qu'il était en première année de classes préparatoires au lycée de Nîmes, il fut quand même mobilisé en mai 1918, avant ses 19 ans, et partit à Joigny comme élève aspirant d'artillerie puis fut incorporé au 55^e régiment d'artillerie le 25 octobre 1918, soit quelques jours avant l'armistice. Il fut ensuite affecté à l'école d'artillerie de Fontainebleau qui lui permettra de se présenter en 1919 au concours « normal » de l'École en tant qu'élève du lycée de Nîmes. Nous disons « normal » car en 1919 il y eut un autre concours, désigné dans notre terminologie par 1919*, réservé aux démobilisés et, *stricto sensu*, Louis ne l'était pas. Les places ouvertes, en sciences, furent de douze pour le concours 1919 et de vingt-trois pour le concours 1919*. Louis fut reçu, avec des notes très honorables pour un élève n'ayant fait qu'une année incomplète d'hypotaupie et se présentant dans des conditions pour le moins particulières. Malheureusement, en cette période sans doute très difficile pour les services administratifs de l'Armée, avec plusieurs millions de poilus à démobiliser en quelques mois, Louis ne put être admis, ayant appris tardivement qu'il ne serait pas libéré de ses obligations militaires à temps¹. Il se représenta en 1920 comme candidat libre et fut reçu en étant dispensé d'oral, l'École ayant sans doute gardé « moralement » sa place. Son engagement sous les drapeaux se clôt alors avec cette curieuse mention sur son livret militaire : *Engagé volontaire pour huit ans au service de l'État le 17/11/20 au titre de l'École normale supérieure (assimilé aux élèves de l'École polytechnique art. 13 de la loi du 7-8-13)*.

Voici donc Louis Raffaelli normalien, découvrant à Ulm un espace de liberté et de culture, lui qui n'avait connu jusqu'alors que les casernes de gendarmerie, les camps de l'armée et les internats des écoles militaires. Les différentes photos le montrent avec un large front, une chevelure un peu romantique, de fines lunettes,

un faux air de Gustav Mahler jeune. Il arpente le Quartier latin, comme, à la même époque, Solange Buchet, une belle jeune fille arrivée de Maubeuge pour apprendre le chant à la Schola Cantorum, rue Saint-Jacques. Suivant la légende familiale, ils se rencontrèrent dans un bistrot rue des Feuillantines, c'est bien là un lieu adéquat pour l'improbable jumelage d'Ortiporio et de Maubeuge, c'est en tout cas à mi-chemin entre l'École et la Schola. Ils se marieront en 1923 et auront trois enfants, Jacques, Bernard et Nelly.

Louis Raffaelli ne néglige pas pour autant ses études, obtient l'agrégation de mathématiques pendant sa troisième année à l'école en 1923 et part aussitôt prendre son premier poste de professeur du secondaire au lycée de Périgueux. On peut s'étonner de ce choix de l'enseignement secondaire (il sera le seul de sa promotion à le faire), mais ce n'est pas un choix par défaut, cela correspondait à son caractère, il aimait former des adolescents avec passion et souhaitait aussi rendre hommage aux maîtres qui l'avaient formé et amené jusqu'au concours de cette École normale supérieure dont personne dans son milieu familial n'avait jamais entendu parler. Louis et Solange ne se plaisent pas trop à Périgueux et c'est avec joie qu'ils partent en 1928 à Avignon quand Louis est nommé au lycée Frédéric-Mistral où il effectuera le reste de sa carrière, tout en se rapprochant de ses parents.

Louis Raffaelli fut un professeur de mathématiques pour le moins atypique. Passionné de philosophie, il commençait toujours ses cours par une séance de méditation sur les sujets les plus variés (et n'ayant en général rien à voir avec les mathématiques). Il s'intéressait aux philosophies orientales, qui pouvaient nourrir ses méditations, et aussi, mais c'est plus problématique, à l'astrologie et faisait, à leur insu toutefois, le thème astral de certains de ses élèves afin d'en vérifier la validité des prédictions, ou pas, au fil des ans. On peut se demander comment les inspecteurs d'académie réagissaient¹ ! Probablement étaient-ils indulgents car son enseignement des mathématiques était irréprochable et introduisait même avec succès des notions hors programme en analyse, sans parler de ses cours sur le triangle, avec les propriétés remarquables de la droite d'Euler et du cercle d'Euler², qu'il concluait par de magnifiques dessins à la craie au tableau. Il eut le bonheur d'avoir un élève exceptionnel, notre camarade Roger Descombes (1945 s), qui fut cacique à l'agrégation de mathématiques de 1948 et qui témoigna de sa reconnaissance pour l'enseignement reçu au lycée Mistral. Enfin, Louis Raffaelli fut nommé chevalier des Palmes académiques (officier d'académie dans la terminologie de l'époque) en 1937.

La réputation de Louis Raffaelli s'étendit bientôt au-delà du lycée, dans les différents cercles culturels d'Avignon et de ses environs : milieux religieux, il fréquenta beaucoup de religions et se convertit sur le tard au catholicisme (par raison, dit-il) ; mouvements pacifistes, orientalistes et mystiques, par exemple il allait, à vélo, séjourner auprès de Lanza del Vasto dans sa communauté de Bollène ; milieux

artistiques enfin, il fut notamment ami du peintre Albert Gleizes³ qu'il allait voir, également à vélo, dans son atelier de Saint-Rémy-de-Provence. Son épouse Solange n'était pas en reste, elle aussi était professeur, de chant, au conservatoire, mais elle était devenue de plus une personnalité de la vie musicale d'Avignon, chantant dans les églises, participant à des concerts, faisant partie du groupe de Simone Girard⁴ qui avait rassemblé autour d'elle des musiciens de renom, au premier rang desquels figurait Francis Poulenc qui réservait pour ce groupe des compositions originales qu'il accompagnait au piano.

Cette vie tourbillonnante explique que, pendant bien longtemps, les enfants et petits-enfants de Louis et Solange, lorsqu'ils allaient à Avignon et devaient décliner leur nom, se voyaient invariablement demander : vous êtes de la famille du professeur ?

Hélas, tout prit fin brutalement lorsque Louis eut un accident le 1^{er} mai 1955 au cours d'un exercice d'escalade avec le Club alpin, à Rochefort-du-Gard, le rocher sur lequel il avait pris s'étant effondré. Il mourut des suites de sa chute trois jours plus tard.

Je remercie mon ami Bruno Raffaelli, sociétaire de la Comédie-Française, petit-fils de Louis Raffaelli, de m'avoir encouragé à rappeler le souvenir de son grand-père et de m'avoir transmis de précieuses informations, notamment un petit livret, *Louis Raffaelli, mon père*, écrit par son oncle Bernard Raffaelli, ingénieur des mines (1930-2023). Louis aurait sûrement apprécié d'aller voir son petit-fils jouer *Lorenzaccio* dans la cour d'honneur du palais des Papes au festival d'Avignon 1979.

Nous sommes heureux d'avoir pu rendre hommage, bien longtemps après sa disparition, à ce brillant camarade ayant porté en Avignon la diversité de pensée de notre école.

Jérôme BRUN (1969 s)

Notes

1. Louis maintenait crânement sa séance de méditation lors des inspections.
2. D'après le témoignage de son fils Bernard qui fut son élève en terminale. Quel étudiant en mathématiques d'aujourd'hui serait capable de parler du cercle d'Euler ?
3. Gleizes était passionné par les mathématiques et notamment par les propriétés mystérieuses, selon lui, du nombre d'or. Il était parmi les fondateurs de la Section d'or, un (obscur) mouvement de peintres postcubistes qui entendait se fonder sur l'harmonie et les formes idéales régies par le principe du nombre d'or. Nul doute que Louis Raffaelli était l'interlocuteur idéal.
4. La famille Girard, à laquelle appartenait également le philosophe René Girard (1923-2015), neveu de Simone et élève de Louis au lycée Mistral, était très impliquée dans la vie culturelle d'Avignon, et jouera un rôle important pour permettre à Jean Vilar d'y installer définitivement le festival de théâtre.

Addendum : mon collègue Patrice Cauderlier (1965 l), citoyen de Neuilly-sur-Marne, sollicité par Delphine Benvenuti-Bernardi, arrière-petite-nièce de Louis Raffaelli, professeur de français à Carnoules, a identifié une importante implantation de Raffaelli d'Ortiporio à Neuilly-sur-Marne, venus initialement pour y travailler dans des établissements publics à la fin du XIX^e siècle : c'étaient les aînés de Dominique.

CUZIN (François, Louis), né le 15 août 1914 à Dolomieu (Isère), décédé le 19 juillet¹ 1944 à Signes (Var). – Promotion de 1936 l.



Il n'est que temps de rendre hommage à ce camarade dont le nom figure en bonne place sur notre Monument aux morts². Sa vie fut fauchée par un peloton d'exécution, il mourut pour la France, comme dans le conflit précédent son oncle Antoine Bianconi (1903 l) mort en sortant d'une tranchée, au Mesnil-les-Hurlus de sinistre mémoire, à 33 ans, en 1915 ; sa notice parut, elle, dès avant l'Armistice. Cet oncle avait enseigné la philosophie au lycée de Valenciennes puis à celui d'Amiens, ainsi que le fera son neveu à Digne, dans cette Haute-Provence, terre de maquis... tout comme le Vaucluse de René Char, qui entretient son souvenir.

Son père Armand, après sept années sous les drapeaux (trois de service, puis les quatre années de la guerre), était un petit industriel qui, au moment de la naissance de François, travaillait aux tissages Laffont à Lyon. En 1936, il exploitait avec trois ouvriers *La Maison du Pneu*, un atelier de vulcanisation à Toulon. Lors de la naissance de son fils, qui eut lieu au hameau de Montcorbet, lieu-dit la Roche des Éperres, sur la commune de Dolomieu, il avait 34 ans, six de plus que son épouse, née Jeanne-Angèle Bianconi, fille d'un inspecteur d'académie et sœur d'Antoine Bianconi³.

Il était également apparenté par sa mère à Élie Cartan, le célèbre mathématicien (1888 s), et retrouvait chaque été ses cousins Henri (1923 s) et Louis Cartan à Dolomieu dans la maison familiale (Henri le décrit comme « fonceur, boute-en-train, lecteur assidu d'Alexandre Dumas »).

Du dossier de candidature (qui incluait la situation fiscale des parents), il ressort que François était leur unique enfant, et que le père gagnait quatre fois moins qu'un inspecteur général, ou trois fois moins qu'un médecin retraité de la marine nationale⁴.

Il fut élève interne au lycée Ampère à Lyon, de la seconde à la terminale, et il obtint ses deux baccalauréats avec la mention Assez bien. Puis il rejoignit la khâgne de Lakanal à Sceaux, où il prépara le concours : terminant soixantième à la première tentative, quarantième à la deuxième, il intégra cacique en bica.

Les appréciations de ses maîtres nous montrent un *élève d'élite*, formule utilisée à la fois par Jacques Desjardins et Marcel, dit Jean, Guéhenno (tous deux de la promotion 1911 I). Ce dernier voyait en lui le nouveau Jaurès (1868 I). Les appréciations du proviseur décrivent un candidat de la plus haute valeur, aux connaissances très solides, joignant à la rigueur d'esprit la modestie intellectuelle, nettement en tête des candidats de Lakanal (qui eut trois reçus, contre dix-sept à Louis-le-Grand et six à Henri-IV). Parallèlement il engrangea des certificats de licence (psychologie, dès 1934). Mais les derniers (morale et sociologie, philosophie générale) furent obtenus à la faculté d'Aix, avec la mention Très bien ; une lettre au directeur, Célestin Bouglé (1890 I), fait état de ses problèmes de santé (une ancienne tuberculose rénale), qu'il soigne sur la presqu'île de Giens avec l'assentiment de ce « Cher directeur », aux obsèques duquel il prononça, ès qualités de cacique général, une émouvante allocution en 1940. En effet, reconnu inapte au service militaire, pour raisons de santé, il n'avait pas été mobilisé en 1939. L'année universitaire 1939-1940 fut ainsi consacrée à l'obtention d'un certificat d'ethnologie à la Sorbonne et à la préparation de l'agrégation : les observations des professeurs ont été conservées. Léon Brunschvig (1888 I) après un exposé sur le *Philèbe*, puis sur Kant, Jean Wahl (1907 I), Jean Laporte (1906 I) reprenant une leçon sur l'idée d'objet, ou Marcel Mauss, qui rappelle le souvenir de son oncle Bianconi, voient en lui un esprit très sérieux, digne du premier rang qu'il occupe à l'École : « il a la force et la facilité des plus favorisés du destin », écrit Mauss en mai 1940.

Cuzin revint à Paris en octobre 1940 et, constatant les ravages insupportables infligés par l'occupant et les autorités de Vichy, il participa immédiatement à la Résistance. Il protesta le 8 novembre auprès du directeur Jérôme Carcopino (1901 I) au nom de ses camarades contre l'interdiction de fleurir le monument aux morts de l'École. Il fut des organisateurs de la manifestation des étudiants le 11 novembre à l'arc de Triomphe (derrière deux cannes à pêche) ; c'était une réponse à l'arrestation de Paul Langevin (1894 s), le cofondateur du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, qui fut violemment réprimée par la police française. Il était du mouvement *Sous la botte* qui distribuait à la sortie des premiers métros des tracts, ronéotypés dans les caves de l'École. Il côtoya Jean-Paul Sartre (1924 I) revenu de stalag.

Il écrivit une seconde lettre à Carcopino (devenu recteur de Paris après ces événements), à propos de l'application des lois raciales promulguées en octobre, et de l'exclusion des non-Aryens des concours d'agrégation. Il citait le cas de son camarade de promotion Pierre Kaufmann (1936 I), volontaire pour le front en 1939 et cité à l'ordre de l'armée. Il retourna à Toulon pour raison de santé et y rejoignit le mouvement Franc-Tireur (dirigé par Marcel Abraham, venu du réseau du musée de l'Homme). En janvier 1943, il était de la réunion du Comité national des écrivains, à Lyon chez René Tavernier, avec Louis Aragon. Ce comité allait de Claude Roy

et Georges Sadoul, membres du Parti communiste dissout, à Francis Ponge, Pierre Seghers, Jean Prévost (1919 l), François Mauriac et Jacques Debû-Bridel.

Il se prépara seul à l'agrégation de philosophie ; reçu deuxième en 1943, il fut immédiatement affecté au lycée de Tarbes. Mais, sans doute sur sa demande, pour se rapprocher des siens, il suppléa le professeur du lycée Gassendi à Digne, M. Delanglade, alors prisonnier de guerre. Le lycée étant occupé par la Wehrmacht, qui avait remplacé les forces de Mussolini, l'enseignement et l'internat étaient repliés au collège de jeunes filles. Il gagna immédiatement la confiance du proviseur J. Kloetzlen, qui remarquait dès le premier trimestre « sa compétence et son assurance ; clair, précis, ordonné, il stimule la réflexion des élèves ». Celui-ci lui accorda plusieurs congés pour raisons médicales (laryngite catarrhale chronique), dont le dernier allait du 10 juin au 24 juillet 1944. François Cuzin aurait dû être présent lors de la distribution des prix, il n'en fut rien. En effet, dès son arrivée à Digne, logé dans une chambre modeste, il était entré en résistance sous le pseudonyme d'Étienne. Le 12 novembre, à la suite d'une manifestation au collège, la Kommandantur locale avait interrogé et fiché les enseignants. Il dit alors en chaire « Serrez les dents ! Trop de gens comptent sur l'apathie de la jeunesse. Il faut leur montrer qu'il y a toujours une France ! »

Très vite les MUR (= mouvements de résistance unifiés) lui confièrent de hautes responsabilités : le renseignement et la sécurité. Son meilleur agent de liaison était Jeanne, une jeune étudiante de la faculté d'Aix (en droit et en philosophie) – « Hélène » dans la résistance, qui deviendra madame Delobbeau, l'épouse de « Hoche »⁵ –, sous le prétexte de leçons particulières. Il lui confia un soir qu'il avait de nouveau adhéré au Parti communiste clandestin (il avait en effet déchiré sa carte après le pacte germano-soviétique).

L'annonce du débarquement de Normandie décupla ses forces. Il se mit en congé du lycée et parcourut la région, à pied et à bicyclette. Il animait de nombreuses réunions clandestines. Il fut d'autant plus surpris de ne pas être convoqué à celle prévue le 16 juillet, à Oraison ; il décida de s'y rendre, ses fonctions le lui imposant : « Je suis chef du service secret, je dois y aller », dit-il à Hélène. Mais c'était un piège tendu par deux Brandebourgeois⁶ qui avaient adressé des convocations à un rendez-vous fictif. Des miliciens, déguisés en maquisards, avaient parsemé le village de drapeaux tricolores, ils jouaient la scène de l'arrestation de soldats allemands ; soudain ils tombèrent les masques et avec les Boches se saisirent de Cuzin et de dix-sept autres résistants (dont deux jeunes filles et Martin-Bret, le président du comité départemental de libération). Ils furent transférés aux Baumettes à Marseille : aucun ne parla malgré les tortures. Le 18 juillet ou plutôt le 19 au matin, ils furent entassés dans un camion avec onze autres prisonniers ; conduits dans une carrière du Haut-Var, non loin de Bandol, ils furent fusillés après un déchaînement de brutalité de leurs bourreaux. Quand les mitrailleuses entrèrent en action, ils entonnèrent *La*

Marseillaise. Les corps ne furent retrouvés, identifiés, qu'en septembre. Le crâne de Cuzin était fracassé. D'après Georges Coirault (devenu inspecteur d'académie), qui relate ces détails : « Il voulait SERVIR. Universitaire de grande classe, après trois jours de calvaire, il est mort comme il a vécu, en apôtre de l'amour et de la liberté, donnant simplement sa vie. »

Le 18 juillet, le capitaine Pierre-Rose, alias « Manfred », l'animateur des maquis du Haut-Verdon, depuis Barrême, était arrêté, lui aussi par délation. Il était martiniquais, du Morne-Rouge ; à ses tortionnaires, il répondit : « Sachez qu'un soldat français de l'Armée noire ne parle jamais. » Il fut fusillé lui aussi.

Quatre semaines plus tard, les Alliés débarquaient au Dramont ; dix-sept jours après, contre toute attente, ils libéraient Lyon. Leurs chefs n'avaient pas mesuré l'importance du travail des maquis.

Cuzin n'aura pas été de ces résistants anonymes dont Charles de Gaulle disait dans ses *Mémoires* qu'« ils avaient volontairement choisi de sacrifier un long soir vide pour mieux remplir leur matin ». Les hommages qui lui furent rendus dès l'annonce de son décès le montrent. Le 8 novembre 1944, le proviseur du lycée Gassendi (qui avait retrouvé ses locaux) inaugurait la salle François-Cuzin en présence de tous les corps constitués de la préfecture des Basses-Alpes. Un mois plus tard une cérémonie religieuse fut organisée à Paris par sa famille. André Mandouze (1937 l) et Pierre Kaufmann y prirent la parole.

L'année suivante, plusieurs hommages parisiens firent état des promesses qu'il aurait dû réaliser : « Sans cette trahison, il serait sans doute devenu un grand philosophe ; il aurait eu des disciples, une influence, une œuvre⁷. Son œuvre, c'est sa mort. » (Vladimir Jankélévitch [1922 l]) ; « En le tuant, on ne nous a pas seulement durement blessés, nous ses amis. On a porté un tort grave à notre pays. Nous aurions besoin de cette race d'hommes combattifs et humains, qui voulaient transformer la France sans la brutaliser. » (Auguste Anglès [1935 l]) ; « Sa mort doublement héroïque, la plus déchirante sur ce fond de trahison, nous le fait aimer davantage. » (Pierre Grappin)

En 1946 la Médaille de la Résistance lui fut décernée à titre posthume.

L'université de Paris I Panthéon-Sorbonne a donné son nom en 1971 à une salle voisine de celle dédiée à la mémoire de Jean Cavaillès (1923 l), à l'initiative de Jean-Toussaint Desanti (1935 l).

Bertrand Poirot-Delpech citait son exemple en 1991 pour s'opposer à une tentative de réhabilitation de Robert Brasillach (1928 l), l'idéologue de *Je suis partout* : « le milicien qui l'abat est armé, quoi qu'on en dise, par la plume des collabos ».

La ville de Toulon a baptisé de son nom le boulevard où était situé l'atelier de son père.

La ville de Digne a donné son nom à une avenue qui, partant du grand boulevard dédié à la gloire locale, le philosophe Pierre Gassendi, rejoint la rue perpétuant

le nom de la poétesse Cécile Sauvage (1883-1927) – qui après son mariage avec Pierre Messiaen, habitait de l'autre côté de la Bléone, près de la rue Ernest-Esclangon (1895 s). Elle donna le jour à Olivier Messiaen en Avignon, où son mari, professeur d'anglais, avait été muté.

Deux récents bâtiments annexes de la préfecture des Basses-Alpes, devenues Alpes de Haute-Provence, affectés aux affaires sociales et culturelles, recevant donc un très large public, perpétuent également son souvenir.

Que ces lignes entretiennent le devoir de mémoire !

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

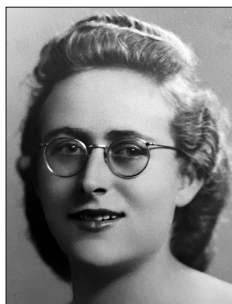
1. Les sources consultées font état, soit du 18, soit du 19 juillet pour l'exécution par l'armée allemande des vingt-neuf résistants, emmenés depuis leur prison marseillaise des Baumettes jusqu'au lieu déterminé pour leur massacre, une carrière dans le Haut-Var. La date du 19 me semble la plus vraisemblable (je suis, entre autres, M. Garcin, dans le discours prononcé à la distribution des prix de juillet 1945 au lycée Gassendi, qui parle de *trois* jours de tortures).
2. C'est Pierre Grappin (1936 l), condisciple de François Cuzin à Lyon, qui aurait dû se charger de cette notice : il le retrouva à Ulm et décrit « sa silhouette large, son pas assuré, son geste cordial, une façon bien à lui de tenir sa pipe ». Ses fonctions à Nancy, puis à Paris-X Nanterre, l'auront empêché de prendre contact localement avec les résistants des Basses-Alpes : le lecteur de cette notice le déplorera, comme l'auteur.
3. Le nom d'Antoine Bianconi figure sur notre monument aux morts 1914-1918 : sous-lieutenant au 72^e régiment d'infanterie, il était né à Digne en 1872 (hasard d'affectation paternelle). Il mourut comme tant d'autres au Mesnil-les-Hurlus, le 5 mars 1915. Ses derniers mots, au sortir de la tranchée, furent : « Pour la France ! En avant ! » et il s'écroula, frappé au cœur. Professeur agrégé de philosophie à Valenciennes, puis à Amiens, sa notice figure dans l'annuaire de 1918, due à Henri Grappin (1903 l), qui souligne l'activité surprenante du jeune Antoine, lecteur des stoïciens ; il fut élève d'Herriot (1891 l) à Lyon, professeur en province et aussi, à Paris, conférencier et collaborateur de *L'Année sociologique* d'Émile Durkheim (1879 l) et de *La Revue du mois* d'Émile Borel (1889 s).
4. Cas respectivement des pères de ses camarades de promotion Germain d'Hangest et Jacques Merleau-Ponty, dont les impôts ne se montaient pas au tiers du revenu, à la différence de ceux d'Armand Cuzin.
5. Sous le titre : « “Hoche” et “Hélène” dans la Résistance : Basses-Alpes 1943-1945 », les archives photographiques du fonds Delobea ont été restaurées et publiées par Jean-Christophe Labadie, directeur des Archives départementales des Alpes de Haute-Provence, qui a facilité la rédaction de cette notice et que je tiens à remercier chaleureusement ici.
6. Ce terme désigne, dans les Basses-Alpes, les membres de la milice animée à Vichy par Jacques Doriot et à Paris par Joseph Darnand, parce qu'ils paraissaient avec des uniformes nazis d'un régiment du Brandebourg.

J'ai eu l'occasion, en préparant cette notice, de parcourir une quarantaine de dossiers de ces miliciens, membres du Parti populaire français et du SOL (service d'ordre de la Légion) : avec les interrogatoires établis par la gendarmerie après la Libération. J'ai assurément vu, parmi ces écœurants dossiers, l'écriture, et peut-être la photographie, de ceux qui ont « donné » Cuzin et ses compagnons ; tous affirment que c'est par hasard qu'ils recevaient les feuilles vichyssoises, et qu'ils n'ont pris qu'une seule année la carte de ce mouvement.

Je souhaite ajouter que deux brandebourgeois avaient ordonné à Fernand Isnard, le conducteur de l'automotrice du matin au départ de Barrême le 21 juillet, de ne pas s'arrêter devant l'obstacle qu'il allait rencontrer : c'était le cadavre de Pierre-Rose fusillé, jeté sur la voie. Isnard, résistant lui-même, haussa les épaules, s'arrêta et mit en sûreté le corps du chef du maquis Fort-de-France (qui avait côtoyé Aimé Césaire [1935 l] en classe préparatoire à Louis-le-Grand). François Cuzin avait dit en chaire : « Ce qui est ignoble, ce n'est pas tant de voir un milicien, mais un Français qui ait accepté d'être milicien. »

7. Il subsiste de Cuzin plusieurs articles dans la revue *Confluences* dirigée par René Tavernier, dont en 1943 *Situation du surréalisme*. Vladimir Jankélévitch a publié, dans la *Revue de métaphysique et de morale* (1953/4, p. 376-395), « Notes sur la mort d'autrui. François Cuzin », vingt pages d'une exceptionnelle densité.

AUDOUIN (Josette), épouse BOUGES, née le 29 juin 1920 à Pantin (Seine), décédée le 31 décembre 2023 à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1940 S.



Josette Audouin est issue d'une famille de Pantin, où ses parents étaient commerçants. Élève en classe préparatoire au lycée Chaptal au moment de la déclaration de la guerre en 1939, elle avait été mise à l'abri à Limoges avec toutes les autres filles de prépa scientifique.

Après une année de préparation à Limoges, elle a réussi le concours d'entrée à l'ENS Sèvres en 1940 et a fait toute sa scolarité à l'École pendant la guerre. Le bâtiment de Sèvres a été réquisitionné par la Wehrmacht et les Sévriennes durent vivre alors à Paris intra-muros, hébergées au petit bonheur (Reid Hall, rue de Chevreuse pour le coucher ; divers réfectoires pour les repas). Ces années de prépa et d'École ont sans doute été les plus marquantes de sa vie et elle est toujours restée très liée à ses amies de promotion (Marguerite Thévenin, Georgette Henry, Marie Hervé-Zamanski, Georgette Pons, Josette Vincent, Andrée Martini...).

Elle a rencontré son futur mari, René Bouges, issu d'une famille aveyronnaise, à Ulm où il avait eu le droit de suivre la préparation à l'agrégation de physique en tant qu'ancien prisonnier de guerre. Elle a été reçue à l'agrégation de physique de 1944, lui à celle de 1945.

Josette et René se sont mariés le 4 septembre 1945 à Pantin. Parmi leurs témoins figurait Gabrielle Renaudot-Flammarion, la seconde épouse du célèbre astronome et astronome elle-même.

Nommés sur un poste double à Bourges, ils y sont restés jusqu'en 1966. Josette était responsable du laboratoire au lycée de jeunes filles de Bourges, René de celui du lycée de garçons.

La famille déménagea à Paris en 1966. Josette a alors enseigné au lycée Maurice-Ravel (Paris XX^e), puis au lycée Hector-Berlioz à Vincennes avant de prendre sa retraite. Elle est restée proche de l'École, notamment en occupant des fonctions de secrétaire puis de trésorière dans l'association des anciennes de Sèvres. Elle a aussi entrepris une étude généalogique de sa famille, remontant sur certaines branches jusqu'à Louis XI !

L'une de ses trois filles, Bernadette Bouges-Bocquet, a également intégré l'ENS Sèvres, première au concours Sciences en 1967. Elle est décédée en 1984.

Françoise BRUNELLE, sa fille

Après Henri (1940 s) dont la notice a paru dans L'Archicube n° 17 bis (2015), nous rendons hommage dans ce numéro aux deux autres enfants Boiteux, Marcel (1942 s) et Yvonne (1944 S). Comme vous le lirez ci-après, les vies de Marcel et d'Yvonne semblent au premier abord très éloignées l'une de l'autre, géographiquement et professionnellement. Cependant ils furent très proches, échangeant régulièrement, se voyant quand c'était possible, et ils partagèrent un attachement pour leur famille, une passion pour la science, un sens aigu de l'intérêt général et une discrète rigueur protestante. Une famille normalienne d'exception.

BOITEUX (Marcel), né le 9 mai 1922 à Niort (Deux-Sèvres), décédé le 6 septembre 2023 à Croissy-sur-Seine (Yvelines). – Promotion de 1942 s.



Marcel Boiteux a dirigé Électricité de France pendant vingt ans, son nom est étroitement associé au programme électronucléaire français et à la politique énergétique de la France, il a reçu tous les honneurs dans les dernières années de sa vie, on a donc déjà beaucoup écrit sur lui. Son centenaire a été célébré en 2022 par les milieux de l'énergie et par l'Académie des sciences morales et politiques, on a donc encore plus écrit récemment. On a écrit sur lui, on a écrit contre lui car il fut partie prenante de controverses

majeures. Il a écrit lui-même, sous le titre *Haute Tension* (Odile Jacob, 1993), son histoire personnelle et professionnelle jusqu'en 1980. Sa notice Wikipédia, bien que très courte, contient de nombreuses références. Ce sera notre point de départ, car sa vie exige un surcroît d'éclairage et plusieurs approfondissements. Le témoignage de la famille nourrit également ce portrait. Reprenons donc les choses à leur début.

Marcel Boiteux est né par hasard à Niort parce que ses parents (René Boiteux, un Lorrain, et Suzanne Vèzes, une Bordelaise), jeunes professeurs de sciences naturelles, venaient d'y être affectés. Il descend de familles instruites, où les enseignants sont légion, souvent à un grade élevé. Lui-même est frère du normalien Henri Boiteux, de la sévrienne Yvonne Boiteux, et beau-frère du normalien Maurice Causse. Plus haut, dans les branches de son arbre, il a décompté deux autres normaliens et un polytechnicien.

C'était la rampe de lancement. Logiquement, Marcel Boiteux fait de belles études au lycée Montaigne à Bordeaux, ses classes préparatoires à Bordeaux puis à Rouen où il était allé rejoindre son père, séparé de sa mère depuis quasiment dix ans (séparation qui fut toujours douloureuse pour lui). Il entre à l'École au concours de 1942, où il devient mathématicien, plus précisément économiste, l'économie étant encore à cette époque une branche des mathématiques appliquées.

Nous sommes sous l'Occupation. Vient donc fin 1943 l'appel au Service du travail obligatoire (STO). Marcel Boiteux refuse d'y répondre et se dirige, au hasard des réseaux de la Résistance, vers le sud, puis s'évade de façon rocambolesque vers l'Espagne, Gibraltar, le Maroc et Oran pour rejoindre les Alliés et devenir sous-lieutenant, le tout en deux semaines. Début 1944, il est artilleur dans l'armée d'Italie et participe aux combats du mont Cassin. Octobre 1944, c'est Toulon, puis les Vosges, où il est blessé en décembre 1944. Sa Croix de guerre a été méritée sur les champs de bataille. En 1945, retour à la vie normalienne avec l'agrégation, un diplôme de Sciences Po. En 1946, mariage avec Juliette Barraud à Bordeaux, puis commencement de sa vie scientifique et professionnelle à Paris.

Il est élève de Maurice Allais, économiste mathématicien et futur prix Nobel. Il est condisciple de Gérard Debreu (1941 s), son aîné d'un an, également futur prix Nobel. Maurice Allais ne put obtenir pour ses deux poulains qu'une seule bourse d'études pour les États-Unis au sortir de la guerre, le tirage au sort y envoie donc Debreu approfondir la théorie économique et pousse Marcel Boiteux, dans une France à reconstruire, vers la mise en pratique des principes économiques marginalistes dans l'économie réelle. Selon ses propres termes : « une approche cohérente et rigoureuse de ce que devaient être les relations économiques pour atteindre à une certaine forme d'optimalité sociale ».

Chercheur au CNRS, il n'y reste pas longtemps, mais assez pour avoir l'occasion d'essayer ses talents sur les cas de la SNCF ou des transports routiers. En 1949, il

entre à EDF, où la tarification est à bâtir en remplacement des tarifs des quelques centaines de compagnies d'électricité qui viennent d'être fusionnées en un seul Établissement public. Pendant huit ans, il mène alors une double vie.

La première vie d'abord. Marcel Boiteux est un scientifique de haut niveau qui publie dans les revues de sa discipline. Un article un peu méconnu, paru en 1951 dans le premier numéro des *Cahiers du séminaire d'économétrie* et intitulé « La tarification au coût marginal et les demandes aléatoires », présente déjà une série d'apports notables. Partant d'une caractérisation du parc optimal comme situation où le prix de vente est égal au coût marginal de développement (qui correspond à la charge de production d'un kWh issu d'une petite capacité supplémentaire), il l'enrichit pour traiter le problème du dimensionnement des équipements productifs lorsque la demande à laquelle ils permettent de faire face varie dans le temps. Ce faisant, il établit les principes d'une facturation différenciée répondant aux intérêts de la clientèle en même temps qu'à ceux de l'entreprise et introduit un plaidoyer en faveur de politiques d'effacement. Ce cadre analytique confère par ailleurs au tarif un rôle central pour guider les investissements de l'opérateur¹.

L'activité scientifique de Marcel Boiteux est couronnée en 1956 par un article de vingt pages dans la revue *Econometrica* « sur la gestion des monopoles publics astreints à l'équilibre budgétaire ». C'est pour lui l'enthousiasme et la jubilation d'avoir marqué un progrès franc dans l'économie mathématique. L'article fait date dans les milieux compétents. Marcel Boiteux, qui n'aimait pas les superlatifs, écrit sobrement dans ses propres mémoires : « ma toute relative notoriété dans le milieu ne tient qu'à ces vingt pages ». Il reste qu'après leur publication l'intéressé a longtemps conservé une notoriété qui l'a amené à présider en 1959 l'Econometric Society, comme Keynes en son temps.

Il reste aussi que cette publication a été tôt remarquée par l'économiste Paul Samuelson, futur prix Nobel lui aussi, de sept ans l'aîné de Marcel Boiteux, et rapprochée d'une publication de 1927 du mathématicien et économiste anglais Frank Ramsey, qui présentait des travaux formellement similaires, mais pour la fiscalité au lieu des tarifs. De ce fait, les économistes parlent depuis lors de la règle de Ramsey-Boiteux ou de tarifs « à la Ramsey-Boiteux », et cela fait encore partie de la base de connaissances des étudiants en économie. Dans sa version simplifiée retenue par la postérité, cette règle dit que le monopole pourra récupérer les coûts fixes en imposant à ses clients, sur certains produits ou services, un tarif supérieur au coût marginal de production, avec une marge d'autant plus élevée que la demande ainsi ciblée peut plus difficilement se reporter ailleurs. La formulation à laquelle parvient l'article de 1956 est cependant plus générale, puisqu'elle caractérise non seulement la politique de tarification du monopole, mais également l'organisation de sa combinaison productive.

Malgré sa portée théorique, le résultat de Marcel Boiteux n'a pratiquement jamais été appliqué de manière littérale. Dans une économie centralisée, où le planificateur disposerait d'une connaissance parfaite de la demande et de la technologie de production, cette mise en œuvre ne poserait guère que des problèmes de calcul, dont l'article montre d'ailleurs par quels algorithmes ils pourraient être contournés. Mais dans la vraie vie, la difficulté vient de ce que ces informations ne sont pas publiques : ceux qui en disposent (le consommateur, l'entreprise en situation de monopole) ne sont pas incités à les révéler. EDF, par exemple, a par la suite essuyé des reproches en ce sens.

Sur le plan scientifique néanmoins, la reconnaissance des pairs s'affirme encore maintenant : Jean Tirole (encore un prix Nobel) parlait en 2015, dans une communication au Conseil économique pour le développement durable, du caractère innovant du fameux article de 1956. Et c'est bien par rapport à ce point de référence que Tirole lui-même a développé certains de ses propres travaux en théorie des contrats, permettant d'intégrer les asymétries d'information.

La seconde vie de Marcel Boiteux, c'est le premier acte d'une liaison de presque quarante ans avec EDF. Elle commence avec la mise en œuvre d'un tarif à élaborer à partir d'une page blanche ou presque. Le principe économique est une chose, son application pratique dans un univers de 30 millions de clients en gros, en demi-gros et au détail, avec des profils d'utilisation très différents, exige des simplifications sans dénaturer la logique, tout en étant lisible pour le client. L'idée maîtresse qui a de bout en bout guidé l'action de Marcel Boiteux, c'était que le « signal prix » donné par le tarif guide à la fois les investissements de l'opérateur et les choix des consommateurs. Selon sa formulation condensée, « le tarif est un outil d'investissement ». Ce fut la base en 1949 du « tarif bleu » pour les particuliers, évoquant la couleur d'image de marque d'EDF, puis en 1951 du « tarif jaune » pour les petits et moyens professionnels, enfin en 1956 du « tarif vert » pour les plus gros consommateurs, ainsi nommé à cause de la couleur du dossier lors de la première présentation aux administrateurs. Plus on monte en gamme, plus on peut affiner les mécanismes d'écèlement des pointes et d'adaptation du client selon l'élasticité de sa demande. Gabriel Dessus, polytechnicien et patron de la direction commerciale d'EDF, avait eu l'intuition de ce chantier dès 1948 en même temps qu'il avait remarqué Marcel Boiteux dans l'entourage d'Allais. Il cherchait quelqu'un pour affiner sa conception et l'exécuter jusqu'au bout, ce qu'a fait Marcel Boiteux. À peu près en dix ans. C'était un travail d'Hercule.

Remarquons sur ce point qu'à la fin du processus de construction des tarifs, EDF a dû tenir compte d'objectifs soutenus par les communes et collectivités concédantes en la personne du président de leur fédération, Georges Gilberton. Les négociations ont été serrées et le résultat final constituait pour Marcel Boiteux un compromis

ne dénaturant pas l'approche tarifaire, mais Gabriel Dessus ne partageait pas cette vision synthétique et restait inflexible sur les principes. La mort dans l'âme, il dut céder et quitter EDF.

Symétriquement, il fallait aussi développer, sur les mêmes principes économiques, une logique pour les priorités d'investissements alors que le système électrique français était en pleine reconstruction puis en rapide développement en accompagnement des Trente Glorieuses. Marcel Boiteux s'y attèle aussi, devenant au passage (1958) le directeur des études économiques générales d'EDF, un centre de compétences qu'il avait réunies et développées pour les besoins de la tâche à accomplir.

À la fois économiste et acteur industriel, Marcel Boiteux acquiert vite une solide réputation. Dans l'enseignement, une activité qui lui plaît beaucoup, il professe à Supélec, aux Ponts-et-Chaussées et à l'ENA, entre autres. L'assiduité de ses étudiants est le meilleur témoin de sa réussite. Il collabore avec le commissariat au Plan, qui lui doit deux notes sur les choix d'investissements et sur le coût des nuisances en matière de transports. Il siège au Comité économique et social. En 1964 il devient l'un des douze « sages » du Comité de la recherche scientifique et technique. En 1966, le général de Gaulle fait de lui le président du Comité consultatif de la recherche scientifique, organe rattaché au Premier ministre, plus tard rebaptisé Délégation générale à la recherche scientifique et technique. Il y succède à Pierre Piganiol (1934 s).

En 1967 et surtout 1969, le lien avec EDF change de nature : Marcel Boiteux est nommé directeur général adjoint, et deux ans plus tard directeur général. Il deviendra président en 1979. Il n'est plus seulement l'économiste de référence de l'entreprise, il devient son principal dirigeant. Ce sont maintenant les politiques industrielle et commerciale qui occupent l'essentiel de son temps. On n'en est plus à produire des outils de pilotage, il faut faire partager une vision du grand avenir puis décider. Avec, pour règle de vie, l'intérêt général d'abord. Le temps presse car EDF (donc la France) se trouve à la croisée des chemins.

Première décision à prendre, le choix de la filière nucléaire. À la fin des années 1960, le sujet était controversé, plusieurs filières se partageaient les faveurs des constructeurs et des planificateurs. Les experts du gouvernement étaient tiraillés entre influences multiples, principalement le CEA en faveur d'une filière à uranium naturel dite « filière française » et dont des têtes de série étaient en construction, et EDF en faveur de la filière à uranium enrichi (réacteurs à eau pressurisée dits REP à l'époque, EPR pour les futures générations) déjà adoptée par l'industrie américaine et connue pour la propulsion des sous-marins nucléaires. Marcel Boiteux fait prévaloir le choix de la filière à uranium enrichi, en même temps qu'un partage des rôles clair et pacifié entre le CEA pour l'ensemble du cycle du combustible nucléaire et EDF comme architecte ensemble : c'est plus simple, plus clair, moins cher (même avec les coûts de la licence Westinghouse et de l'enrichissement de l'uranium) et il y a

moins de risques. Le général de Gaulle restait sceptique, Georges Pompidou (1931 l) fut convaincu.

Ironie du sort, ces choix venaient d'être validés par Pompidou lui-même mais n'étaient pas encore publics, le jour de septembre 1969 où Marcel Boiteux devait inaugurer la centrale de Saint-Laurent des Eaux, la dernière-née de la filière « française ». Emporté par la convivialité des échanges avec la presse et le personnel, et par sa sincérité spontanée, Marcel Boiteux lâche par inadvertance que cette centrale sera la dernière de ce type et que dorénavant EDF construira des centrales à uranium enrichi. Émoi dans les popotes, remontage de bretelles public par Pompidou en personne, excuses de Marcel Boiteux, dont ce fut la seule infraction à la règle de ne pas s'exprimer publiquement à la place de l'autorité politique. Mais la décision fut maintenue.

Deuxième décision majeure à prendre : quelle organisation ? Il va falloir passer d'un réacteur par an à plusieurs. Quelques-uns, pense-t-on d'abord, mais avec des besoins croissants, il va falloir faire davantage. Le 5 mars 1974, Georges Pompidou approuve le « plan Messmer » avec six ou sept réacteurs par an. Soucieux de simplicité et de lisibilité, Marcel Boiteux organise un ordre de bataille rigoureux, avec des tranches toutes identiques pour un même « palier », en écartant la variante à eau bouillante au profit de la variante à eau pressurisée. Il fait surtout le choix, qu'on ne lui avait pas soufflé, de nommer le polytechnicien Michel Hug, ingénieur des Ponts et Chaussées, à la tête de la direction de l'Équipement d'EDF, en charge de la construction de ces centrales. Construction qui fut lancée et conduite selon le calendrier annoncé. De l'avis même de Marcel Boiteux, son mérite essentiel est d'avoir su choisir le général qu'il fallait pour mener la bataille sur le terrain, et tout le monde s'accorde à dire que le succès technique de cette phase du programme nucléaire est d'abord celui de Michel Hug. Vingt ans après la décision Pompidou-Messmer, EDF dispose d'un parc d'une cinquantaine de tranches et Marcel Boiteux résume la situation : « le parc nucléaire d'EDF est celui des Français, étant entendu que le parc appartient à EDF et EDF appartient à la France », ajoutant aussi que ce résultat a été obtenu par autofinancement, y compris les emprunts internationaux souscrits par EDF.

La troisième décision est plutôt une orientation constante vers la promotion des usages pertinents de l'électricité dans un contexte d'économies d'énergie et d'utilisation optimale des moyens du service public. La chose allait d'autant moins de soi que le périmètre d'EDF était étroitement surveillé. Oui pour un monopole de l'électricité capable de fournir sans défaillance. Non à toute incitation, même indirecte, au « gaspillage », dans une France qui venait à peine d'en finir avec les tickets de rationnement et qui découvrait les chocs pétroliers. L'adversaire à convaincre n'était pas chez les concurrents, il était au ministère de tutelle en la personne de

Jean Syrota, d'abord directeur-fondateur de l'Agence pour les économies d'énergie (ADEME) puis directeur général de l'énergie et matières premières. Cette fois-ci, Marcel Boiteux avait en face de lui un autre chantre rationnel de l'intérêt général, de surcroît influent au sein du corps des ingénieurs des Mines.

L'opposition notoire entre les deux hommes tenait à deux points fondamentaux, que ni les débats techniques ni la recherche d'un optimum économique ne pouvaient résoudre. D'abord leur vision du monde. Marcel Boiteux a grandi dans une France où tout manquait et où la stabilité paisible au terme d'un nécessaire progrès était l'objectif implicite partagé. Jean Syrota est entré dans la vie active entre mai 1968 et le premier choc pétrolier, dans un monde redevenu instable dominé par des menaces planétaires et où le gaspillage galopait déjà. Plus grave aussi pour les opposer, leur légitimité. Marcel Boiteux, missionné par le Président de la République, devait obéissance à son ministre mais, pensait-il, pas à toute l'administration. Pour Jean Syrota, c'était comme s'il avait en charge d'« Énergie de France ». Il y voyait moins de nucléaire, plus de gaz et plus de renouvelables qu'EDF à l'époque. Dit d'une autre façon, c'était l'opposition entre une EDF entreprise, sous contrat avec le gouvernement bien sûr, et une EDF agence de l'État. Subtil raffinement dans cette dialectique, l'asymétrie d'information évoquée plus haut était bel et bien présente. La confrontation était digne d'une tragédie de Shakespeare.

Il a donc fallu ferrailer pied à pied, d'abord pour le chauffage électrique intégré à l'isolation des logements compensée par l'économie des chaudières, à l'instar de ce que les Scandinaves pratiquaient depuis longtemps. Puis plus généralement pour « de plus en plus d'usages de l'électricité mais de moins en moins d'électricité par usage ». Ce n'est que dans les années 1980 que Marcel Boiteux a pu développer réellement cette vision. En 1986, EDF a enfin tenu sa première Convention des vendeurs, ce que les entreprises normales faisaient déjà de longue date. Nous avons vu notre président entrer en scène pour l'allocution inaugurale et commencer, dans un geste gaullien, par un « Vendeuses, vendeurs ! ... » en contraste franc avec son champ lexical coutumier. Nous avons tous compris, en dix secondes, que sous son impulsion l'entreprise changeait de braquet.

Quand bien même Marcel Boiteux n'aurait mené à bien, en dix-sept ans de direction générale et de présidence, que ces trois affaires, cela faisait de lui un acteur respecté (et combattu) de la vie économique et sociale française, au-delà des seuls milieux de l'énergie. Rien d'étonnant à ce qu'on le retrouve président de la Conférence mondiale de l'énergie (1986-89) et organisateur de son premier Congrès mondial. La longue liste de ses mandats (vingt items) est donnée par Wikipédia. Relevons simplement ici sa présidence de l'Institut Pasteur (1988-1994), son élection en 1992 à l'Académie des sciences morales et politiques, et surtout son mandat de président pour l'année 2002. Sous son impulsion, l'Académie a travaillé trente séances sur le

développement durable, d'arrache-pied semble-t-il. En tout cas la puissance et la profondeur de la vision de Marcel Boiteux émergent de sa synthèse en douze pages cinglantes, qui montre le grand chemin parcouru depuis ses mémoires neuf ans plus tôt, et qui, encore aujourd'hui, fait apparaître en creux à quel point nos politiques sociétales, environnementales et économiques restent décousues, contradictoires et petit bras.

La France l'a élevé à la dignité de Grand-Croix de la Légion d'honneur en 2014.

Derrière l'économiste et le leader d'entreprise, comment apparaît l'homme Marcel Boiteux ? Il n'en a jamais fait étalage, mais tout le monde le savait, il était protestant. Ses mémoires citent d'ailleurs deux ancêtres pasteurs. Le dictionnaire biographique des protestants de France (édition de 2014) lui consacre une belle notice, à l'image du personnage élégant et sobre que nous avons connu. Je n'ai entendu Marcel Boiteux évoquer cette appartenance qu'une seule fois, lorsqu'il a dû commenter le tandem qu'il a formé pendant dix années avec son président Paul Delouvrier – cette rencontre entre le froid protestant qu'il était et le bouillant catholique auréolé d'une belle carrière politique.

Marcel Boiteux était un homme courageux. Il l'avait déjà montré au moment de son évasion et de ses faits de guerre dès l'âge de 20 ans. On l'a vu aussi, un soir de juillet 1977, quand il a dû faire face au terrorisme. Une branche des mouvements anti-nucléaires l'a visé ainsi que sa famille à son domicile. La charge explosive devait tuer toute personne présente dans les pièces de vie et c'est un miracle que Marcel Boiteux, son épouse et sa fille cadette, se soient trouvés à l'autre bout de l'appartement au moment de l'explosion et en réchappent. La menace restait toutefois présente et les pouvoirs publics imposent à Marcel Boiteux une longue clandestinité sous une fausse identité. Cela lui allait comme un faux-col à une poule, mais, discipliné, il s'y est soumis avec dignité. Plusieurs années après, il gardait encore la crainte que les terroristes de 1977, leur coup raté, ne reviennent achever leur contrat. Crainte réactivée après l'attentat qui en 1986 a tué le patron de Renault, son ami Georges Besse.

Pour la suite, la vie de Marcel Boiteux, studieuse et discrète, ne laisse apparaître que cette inimitable distinction élégante. Sur sa vie familiale, la source publique la plus prolixe est l'intéressé lui-même, dans ses mémoires, où il avoue par touches brèves qu'il lui consacrait trop peu de temps. Vu de l'intérieur apparaît un tableau plus subtil. Sa famille, notamment son épouse Juliette, lui offre en effet le socle affectif solide qui lui permet de s'engager totalement dans la mission de service public qu'il considère être la sienne. Pour Juliette, c'est l'espoir quotidien, bien souvent déçu, de le voir revenir le soir un peu plus tôt du bureau. Pour ses enfants, Jean-Paul, Catherine et Martine, ce sont les dimanches après-midi, avant le bridge, autour d'un père très présent et chaleureux, ainsi que de rares moments de complicité lumineuse. En émerge un portrait bien plus riche.

La musique classique est plus qu'un goût, c'est un besoin. Les enfants ont toujours vu leur père travailler à la maison et en musique. Il disait que cela facilitait sa concentration, à condition qu'il n'y ait pas de paroles... Il avait une prédilection pour la musique baroque et le dimanche matin, qui était son temps de liberté, il écoutait et chantait des airs d'opéra. Claudio Monteverdi était l'un de ses compositeurs préférés, et en particulier le *Couronnement de Poppée*.

Même goût poussé jusqu'au besoin pour la poésie. Grand amateur de poésie dans sa jeunesse, il berça ses enfants des vers de Musset ou de Vigny ; au début des repas, en attendant d'être servi, il récitait « J'aime le son du cor, le soir au fond des bois... ».

Sa gestion du temps était poussée jusqu'au raffinement : le temps était son bien le plus rare donc le plus précieux. Il détestait le perdre... Il ne restait jamais assis dans un fauteuil à ne rien faire ; il aimait la discussion mais pas les « bavardages ». Il ne se déplaçait jamais sans dossiers afin de rentabiliser ses temps de transport ou d'attente et travaillait sans perdre une minute dans sa voiture dès qu'il eut un chauffeur...

Chez Marcel Boiteux, la maîtrise de ses émotions était la force acquise d'un grand sensible. Il racontait à ses enfants que dans sa jeunesse, grand timide, il rougissait excessivement. Pourtant aucun d'eux n'a le souvenir de l'avoir vu rougir. C'est sans doute pourquoi il travaillait avec acharnement ses discours ou conférences, allant les répéter à haute voix la nuit sur les quais de la Seine (à l'époque où la famille habitait près du fleuve). Il se mettait très rarement en colère mais alors sa colère était froide et glaçante, exprimée en quelques mots cinglants. Il manifestait peu sa sympathie ou son affection. Bref, il avait corseté ses émotions !

L'humour et la passion des mots faisaient aussi partie du personnage qui cultivait ce don naturel qu'il aimait souvent exprimer par des jeux de mots, des plus subtils aux plus faciles, voire des calembours. Toute occasion était bonne. Son cerveau était si étonnamment formaté aux jeux de mots qu'il a gardé cette capacité jusqu'à ses derniers jours quand, à un éclair ironique dans son regard, on réalisait qu'il avait été tellement rapide et subtil qu'on avait laissé passer l'astuce.

Il reste à tenter d'élucider deux autres ressorts profonds de l'homme. Indication majeure, lorsqu'il était lycéen de 14 ans mais pas encore bourreau de travail, il découvre Jean-Jacques Rousseau, dont il dévore tout le *Contrat social*, puis presque toute l'œuvre écrite. Cela nous livre deux clés du personnage. La première est l'intérêt pour les phénomènes sociaux globaux (après tout, Rousseau est l'un des précurseurs de la sociologie) et pour la recherche constante du bien public. Le sens du service public, et de la responsabilité sociétale des entreprises, est déjà là. On discerne le futur Marcel Boiteux légitimiste, respectueux du pouvoir républicain détenu d'une manière légitime. On y pressent aussi le Marcel Boiteux visionnaire, toujours à la recherche d'objectifs cohérents et globaux dans la durée.

Car la seconde clé est celle du temps long. On ne lit pas le *Contrat social* en deux soirées. Marcel Boiteux fut un homme de l'écrit, prenant le temps de lire d'abord, de rédiger ensuite. Certes, il savait décider vite lorsque c'était mûr, certes il était toujours rapidement disponible. Mais il respectait le temps des autres en même temps que le sien : il était à l'heure, assistait aux réunions le temps convenu sans s'éclipser à la sauvette, n'annulait jamais sa participation lorsqu'il l'avait promise. Bien sûr, il avait lu attentivement le dossier auparavant, comme en témoignait la pertinence de ses interventions. Quand un de ses directeurs lui demandait combien de documents il pouvait lire, il répondait : « Un centimètre d'épaisseur à l'heure, pas plus. » C'était tout sauf diagonalisé. C'était du travail à fond et cela se savait.

Le temps long aussi, pour écouter, persuader et convaincre. Ce temps ainsi consacré permettait à Marcel Boiteux d'en économiser dans l'exercice de son droit d'autorité : « Mon métier était de faire en sorte que se fasse ce que je voulais qu'on fit, et j'étais sans doute assez têtue. » Un patron qui passe ainsi beaucoup de temps en tête-à-tête, on le respecte. Il passait ainsi du temps avec les ministres, avec le personnel et avec les jeunes embauchés. Plusieurs m'ont dit en avoir gardé un fort souvenir : « Nous comprenions où il voulait nous emmener. »

Quid du temps avec les organisations syndicales ? L'organisation majoritaire CGT était un puissant soutien du programme nucléaire, et un soutien reconnu d'EDF lorsque tous ses personnels intervenaient promptement pour remettre le courant après que les intempéries avaient provoqué des coupures. En revanche, maint observateur aurait attendu davantage de fermeté face aux avantages que la CGT obtenait, faisant des électriciens ce que d'autres professions appelaient des privilégiés, là où Marcel Boiteux voyait les bienfaits de salaires au-dessus du niveau courant de l'époque. Certains ont également relevé que les bas prix obtenus pour l'électricité avaient leur source dans la structure du système production-transport, mais que la distribution, très chargée en coûts de main-d'œuvre, pouvait mieux faire. Dès 1967, Marcel Boiteux avait été piqué au vif lorsque le général de Gaulle lui en avait fait l'observation.

L'écrit et le temps long, c'est la logique rationnelle, la conceptualisation, et dans le cas de Marcel Boiteux le très long terme et la très grande échelle. Lorsqu'on y excelle, on est en général moins à l'aise dans le temps court, l'émotionnel, l'immédiat ou le partisan. L'exemple le plus frappant vient de la journée du 19 décembre 1978, où juste avant 8h30 les 9/10^e de la France se sont trouvés sans électricité après l'effondrement du réseau par surcharge. On savait à EDF que la croissance avait pris quelque avance sur l'extension des moyens de production, mais on pensait que la surcharge ne ferait flancher qu'un grand morceau du territoire français, facile à réalimenter à partir du reste en quelques quarts d'heure. Or à 8h30 il ne restait quasiment rien. La contre-performance était majeure. Le souci de Marcel Boiteux, c'était évidemment

de réalimenter tout le monde au plus vite. De fait, autant l'entreprise a été piteuse en se laissant cueillir à froid, autant elle a été inventive et efficace pour la reprise : avant midi, les 9/10^e du territoire étaient de nouveau alimentés. Mais ce n'est pas là que les Français attendaient EDF. Le samedi suivant, Claude Imbert, cinglant dans « L'oreille en coin » sur France Inter, pointe le défaut de la cuirasse : « Monsieur le directeur général d'EDF ne pense même pas à s'excuser d'abord... ». Marcel Boiteux, qui a tout de suite compris, a accusé le coup, ce qui lui arrivait rarement.

Les attitudes partisans avaient aussi le pouvoir de désarçonner le président. Marcel Boiteux remarque un jour, dans un article du journal *Le Monde* évoquant la contestation antinucléaire, une contrevérité franche. Plutôt que d'exercer un dangereux droit de réponse, il appelle au téléphone Hubert Beuve-Méry (fondateur du journal) pour lui signaler l'erreur. Je l'entends encore nous résumer combien il avait été interloqué de s'entendre dire que oui, c'était bien une erreur mais que la rédaction du journal avait préféré laisser s'exprimer un mouvement qui méritait d'être entendu. Là aussi, Marcel Boiteux se voyait pris à contre-pied.

Reste à dire un mot d'une caractéristique majeure de Marcel Boiteux : son attachement à la science, pédagogie de la réflexion objective et fondement nécessaire de la maîtrise des technologies, l'ensemble étant un indispensable outil d'influence, d'autonomie stratégique et d'indépendance nationale.

Toujours attentif à notre École, il y a été administrateur pendant dix-neuf ans, de 1972 à 1991. Il ne manquait jamais une séance, même les jours de mouvements sociaux à EDF. Plus discrètement, il a ouvert les portes d'EDF à de nombreux archicubes, augmentant ainsi la biodiversité d'un monde avant tout dominé par les ingénieurs des Mines et des Ponts. Plus tard, de 1984 à la fin des années 1990, il a été membre fondateur, administrateur et président à la fois de l'Institut de l'École normale supérieure et de son Club des normaliens dans l'entreprise. Comme d'habitude, aucune réunion séchée et des dossiers étudiés, donc une présence influente et pertinente. Il a suscité la création en 1974 du prix Ampère-Électricité de France de l'Académie des sciences, l'un de ses prix les plus prestigieux. Il a également présidé de 1985 à 1994 l'Institut des hautes études scientifiques, créé en 1958 à l'image de l'Institute for Advanced Studies de Princeton.

Il s'agissait pour Marcel Boiteux d'une véritable responsabilité d'EDF, dont il a fait en quelques années une entreprise respectée dans le monde entier. Parmi les très grandes entreprises de production, transport et distribution de l'électricité, c'était celle qui fournissait le kWh le moins cher et de loin, appuyée sur le bon fonctionnement du plus grand parc nucléaire qu'un seul opérateur ait construit. EDF était alors non seulement respectée mais invitée. Elle avait son rond de serviette au Comité scientifique du Massachusetts Institute of Technology. Lorsque les organisateurs du Forum annuel de Davos ont, pendant un temps, organisé un World Technology

Forum, deux invitations portaient automatiquement pour le président d'EDF et son directeur de la Recherche.

C'était cela la grandeur d'EDF, entreprise unique conduite par un leader unique. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Mark Nelson, le patron du groupe Radiant Energy aux États-Unis, dans un tweet publié peu après le décès de Marcel Boiteux, et qui se passe de traduction : « *The greatest man you've never heard of died this week on Wednesday, September 6th.* »

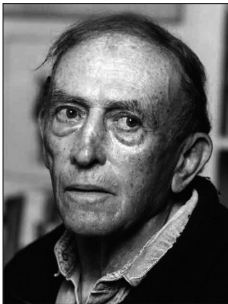
Antoine BASTIN (1962 s)

Je remercie tous ceux qui ont contribué à nourrir cette notice, et tout spécialement Catherine Boiteux-Pelletier et Alexandre Vincent (1995 l).

Note

1. Un tel signal-prix ne fonctionne plus lorsque l'établissement du tarif vient refléter des considérations d'ordre plus politique, comme dans le cas du bouclier tarifaire, de l'instauration d'un prix du kWh européen ou du futur démantèlement.

SCHÉRER (René), né le 25 novembre 1922 à Tulle (Corrèze), décédé le 1^{er} février 2023 à Paris. – Promotion de 1943 l.



*Chacun de nous ne peut manquer d'être ému en apprenant la disparition d'un de ses maîtres, auquel il doit sa formation, et accessoirement sa réussite au concours. Cette émotion redouble lorsque disparaît le tout dernier des maîtres à qui avait été confiée son hypokhâgne, puis sa khâgne. Elle se joint à une incompréhension, latente depuis que l'élève comprit que le maître conspuait le principe même dudit concours. Ce fut mon cas, à la nouvelle de la disparition de celui qui m'ouvrit l'univers de la philosophie, après un banal et scolaire baccalauréat qui renforçait en moi le psittacidé. Ne voyant venir aucune proposition de notice, j'ai cru devoir rédiger ces lignes, avec mes souvenirs de plus de soixante ans, et en m'appuyant sur ses écrits, notamment son autobiographie philosophique intitulée *Après tout* : entretiens sur une vie intellectuelle (avec Geoffroy de Lagasnerie), publiés en 2007 aux éditions Cartouche, et la *Confessio philosophi* qui figure à la suite du Petit dictionnaire impertinent paru en 2014 (éditions Hermann) et reprend des entretiens avec Franck Delrieux, parus antérieurement dans *Les Lettres françaises*.*

Son père était fonctionnaire à la préfecture, sa mère admiratrice de l'Empereur et ses tantes enseignantes (pour trois d'entre elles) et royalistes. Un cousin côté maternel, normalien scientifique, figure sur la liste de nos morts à la Grande Guerre :

l'orientation de René Schérer était toute tracée et la classe de philosophie fut pour lui une révélation. Initié à Hegel (dont il découvrit la *Phénoménologie de l'esprit* à 20 ans), puis à Husserl, il confirma cette spécialisation vers les philosophes germaniques dans la préparation au concours, d'abord à Clermont-Ferrand, puis au lycée du Parc à Lyon, durant les années noires. Reçu en 1943, il ne put être logé au 45 rue d'Ulm, et l'administration lui trouva une chambre d'hôtel rue Vavin, dans le quartier Montparnasse (d'avant la démolition de la gare primitive) où il eut vite fait de se lier avec les artistes de la bohème « Montparno ». Une fois agrégé (dans des jours meilleurs, en 1947), il fut pressenti pour la fondation Thiers, mais il refusa (ce qui lui valut un savon mémorable du directeur Albert Pauphilet [1905 I]). Il préféra partir à Alger, sur un poste à la Médersa et à l'Institut d'études supérieures islamiques, ce qui lui permit de côtoyer Kateb Yacine, plus tard poète quasi officiel de la jeune République algérienne et toujours perpétuel clochard. Il resta quatre ans à Alger, puis fut nommé en 1951 en classes préparatoires au lycée Joffre de Montpellier. Il prit alors sa carte du Parti communiste, mais il en fut exclu dès 1954 (juste après la mort de Staline) à cause de son homosexualité trop affichée (il fait remarquer que même Louis Aragon, qui cachait soigneusement ce penchant, ne l'aurait pas soutenu). Revenu à Paris en 1955, il obtint un détachement au Centre national de la recherche scientifique, ce qui lui permit de rédiger ses deux thèses qu'il soutint en 1965. La principale, « Structure et fondement de la communication humaine », fut immédiatement publiée (ou ronéotypée) au Sedes. La thèse complémentaire, « Phénoménologie des *Recherches logiques* d'Edmund Husserl », figure dans les collections philosophiques des PUF, avec les noms de Jean Hyppolite (1925 I), l'ancien directeur de l'École qui l'avait orienté vers ce commentaire, et de Suzanne Bachelard, qui l'avait soigneusement relue avant la soutenance. C'est dire la valeur de ce monument d'érudition qui reprend et complète les travaux effectués rue d'Ulm avec son aîné Trần Duc-Thao (1939 I), lequel reste l'un de ses plus marquants souvenirs des années d'École, avec Jean-François Ricard-Revel (1943 I comme lui). Dès 1960 il retrouva les cours de philosophie, d'abord au lycée Carnot de Paris, puis (1962) à Henri-IV où il passa de la préparation au baccalauréat à la chaire de Lettres supérieures l'année suivante, complétant son service dans l'hypokhâgne de Louis-le-Grand. Cette dualité – ou plutôt bicéphalité – dura cinq ans.

Vint alors le printemps de 1968 où il joua un rôle éminent dans ce qu'il est convenu d'appeler « les événements », depuis l'occupation de la Sorbonne (le 13 mai) ; il était particulièrement présent rue d'Ulm. À la rentrée, son titre de docteur ès lettres lui permit de quitter les lycées parisiens, il fut nommé chargé d'enseignement à la jeune faculté de Tours, mais il ne put s'adapter qu'avec difficulté aux nécessités de la préparation aux concours de recrutement ; les contraintes de l'encadrement furent levées deux ans plus tard lorsque François Châtelet le convia à participer aux travaux de

l'université (encore plus jeune) de Paris VIII-Vincennes, où il fut *professeur sans chaire*, n'obtenant le titre que huit ans plus tard, juste avant le déménagement (Schérer emploie le mot *déplacement*) sur le site actuel de Paris VIII-Saint-Denis, dont il fut émérite en 1990. Il lui fut donné de continuer à philosopher, et à publier, durant plus d'un quart de siècle.

Dans ce *curriculum vitae*, il convient de détacher un moment lumineux : la rentrée de 1962 au lycée Henri-IV où il rencontra Guy Hocquenghem (qui intégra Ulm six ans plus tard). Il faut renvoyer à la notice qu'il consacra dans notre Annuaire de 1989 à celui qui partagea ses combats et sa vie durant quasiment vingt années. Ce fut un rayon, ou mieux, *un sillon de lumière* pour reprendre la dernière phrase de cette notice (p. 98). Le lecteur y verra récapitulées les luttes du Fhar (Front homosexuel d'action révolutionnaire) depuis 1972 pour arriver à la dépénalisation (obtenue en 1981 par le ministre Robert Badinter) et mesurera le chemin menant au « mariage pour tous ». Il y trouvera, outre une production imposante de celui qui lutta pour devenir maître de conférences à Paris-VIII et mourut deux mois après, les titres coécrits par René Schérer et Guy Hocquenghem : *L'Âme atomique* et la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* (Albin Michel 1986, rééd. 2003), témoignage émouvant de la désillusion devant l'abandon des idéaux soixante-huitards par plus d'un de leurs collègues des barricades : « génération renégate qui n'a pas su transformer en réalité les promesses de Mai 1968, si ce n'était justement les imperfections et ambiguïtés de ce 1968 mythique que Pasolini avait en vue », écrit Schérer en 2008 dans *Pour un nouvel anarchisme* (éd. Cartouche). L'année 1966 (où Hocquenghem fut reçu à Ulm après deux tentatives) marque aussi l'influence des contestataires californiens et, à leur suite, l'affichage du dédain militant de l'ancien professeur d'hypokhâgne devant le caractère « aléatoire, artificiel, répétant à l'infini le même schéma » des concours, à commencer par celui de l'École. Ce dédain engloba ensuite tous les concours, et toutes les écoles où l'on entre par cette voie. Il avait trouvé à Vincennes (sur le site laissé libre par l'Armée !) un enseignement à sa mesure, plus proche à ses yeux des conversations de Socrate avec ses disciples.

Depuis ces cinquante dernières années, René Schérer est donc classé comme anarchiste, et accessoirement comme le spécialiste de Charles Fourier. Pourtant il n'a jamais brandi le drapeau noir, il se méfiait des « militants porteurs du drapeau noir à tête de mort, plutôt dangereux dans les manifestations de 1968 et après » (*Petit abécédaire impertinent*, p. 113, où l'on apprend que des anarchistes bretons, constatant sa connaissance approfondie de l'œuvre d'Émile Masson, pacifiste proche de Charles Péguy [1894 I] et correspondant de Romain Rolland [1886 I], l'avaient invité à leur colloque de Pontivy en l'an 2000 : il leur répondit : « suis-je anarchiste ? Je ne m'en doutais pas, c'est vous qui me le révélez », et il participa à cette réunion). Il en résulta *Pour un nouvel anarchisme*, ratissant large puisque Charles Péguy y voisine

avec Bakounine, Maurice Barrès avec Kropotkine ; figurent aussi Antonin Artaud, André Gide et Paul Valéry (pour avoir écrit : « Pascal est la tige de l'anarchisme, c'est ce que je trouve de mieux en lui »). Et le développement prend appui sur deux strophes de *La Maison du Berger*, notamment celle sur le chemin de fer naissant, Schérer tirant Vigny du côté de Fourier, non sans admirer ses « vibrations passionnées ». Pour lui, le problème fondamental de notre époque est d'« échapper à ce nihilisme toujours renouvelé qui nous assaille et jette chaque génération selon ses aspirations et ses limites vers le malheur », et il rejoint son cinéaste préféré Pier Paolo Pasolini, auquel il consacra un ouvrage paru aux presses lilloises du Septentrion (2006, avec Giorgio Passerone) dans la dénonciation de la société de consommation (là, il se montre disciple d'Épictète...). De cette somme (qui situe le Welfare State de Roosevelt en 1946), il faut aussi retenir la pasolinienne *Apocalypse libérale* (chap. III) et son commentaire sur l'anneau de Gygès (Platon, *République* 359 c) joint à l'anecdote plus grivoise que narre Hérodote à propos du roi Candaule et de la fondation de la dynastie des Mermnades, pour aboutir à un chapitre intitulé « Gygès ou l'invisibilité du pouvoir ». Quant à sa haine de la « secte des instituteurs et des pédagogues », il suffira de citer le « postlogue à la manière de Charles Fourier » de son *Émile perversi* (ou *Des rapports entre l'éducation et la sexualité*), édité d'abord chez Désordres en 1974 et repris en 2006 aux éditions monégasques du Rocher : celle-ci n'a qu'une manière de « se racheter du ridicule dans lequel elle sombre : se faire attentive aux attractions passionnées des enfants, les aider à satisfaire l'immensité de leurs désirs, en dehors des familles et contre elles ». On reconnaît l'auditeur du séminaire du docteur Lacan.

Quant à Fourier... chaque décennie voyait la publication sous la plume de Schérer d'un ouvrage consacré à l'utopiste bisontin, qu'il connaissait sur le bout des doigts. Il disait que son étude lui avait permis de « faire de la philosophie autrement ». En 1967 c'était *Ch. Fourier ou l'abstraction passionnée* (chez Pauvert) ; en 1972 ce fut *Ch. Fourier ou l'ordre subversif* (avec J. Goret, chez Aubier) ; en 2001 *L'écologie de Ch. F.* (Anthropos-Economica) et en 2008 *Ch. F. vers une enfance majeure*. Peut-on y ajouter en 2000 chez Séguier *Ch. Fourier, la contestation globale ?* La préface part de la Sorbonne occupée, que rejoignent des visiteurs de tous les coins de France, pour une liberté sans entraves au niveau de la parole, une liberté retrouvée après un long égarement de la raison (dont les médias et en premier lieu la télévision sont responsables). Le système de Fourier (p. 31) est d'une rationalité profonde, selon l'auteur qui joint trente-et-un morceaux choisis : on y retrouve (texte 16) les classiques, épinglés par les adversaires de Fourier qui se gaussaient de son reproche au Créateur de ne pas avoir créé les baleines pour qu'elles tirent les navires dans l'Océan, les hippopotames pour haler les felouques sur le Nil ; et Fourier d'imaginer l'anti-lion, couvrant quatre toises à chaque pas, dévolu au transport des voyageurs qui, partis de

Calais le matin, déjeuneraient à Paris, dîneraient à Lyon et souperaient à Marseille. C'est le *soyons réalistes : demandons l'impossible* des murs de mai...

Il serait plus conforme à l'exactitude de voir en lui l'un des passeurs les plus autorisés vers la philosophie de langue allemande de ces deux derniers siècles. Il a cosigné avec Arion Kelkel : *Husserl, sa vie, son œuvre* (aux PUF, 1964) et, chez Seghers en 1973, *Heidegger ou l'expérience de la pensée*.

En 1993 paraissait chez Armand Colin un essai philosophique intitulé *Zeus hospitalier : éloge de l'hospitalité*, dédié à Guy Hocquenghem où sa culture lui permet de renouveler les poèmes homériques (et pas seulement l'*Odyssée*), les *Suppliantes* d'Eschyle, pour en venir, après une relecture de Flaubert (pour son *Saint Julien*) et évidemment l'incontournable Jean Genet, aux mouvements contemporains des Panthères noires en Amérique ou aux massacres des camps de Sabra et Chatila. Il semble indispensable ici de citer la conclusion, la Prosopopée de l'Hospitalité, fille de Dionysos et du Crucifié, en p. 180 : « Vive l'invasion ! Vienne le temps des hôtes, celui où il n'y aura plus de recevant ni de reçu, celui où chacun pourra se dire l'hôte de l'hôte. » Entre-temps il avait cité la loi des Burgondes réglant les partages des terres entre vainqueurs et anciens occupants, lors de la chute de l'Empire romain d'Occident, et surtout, p. 64, donné une lumineuse explication du mythe d'Attila, mettant à sa vraie place (la plus éminente, à côté de *Suréna*, ajouterai-je) la tragédie de Pierre Corneille. C'était, comme toujours avec lui, la lumière.

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Je souhaite ajouter, après ces lignes conventionnelles, quelques autres plus personnelles.

C'était le grand jour du passage, de l'entrée dans la classe préparatoire (à Louis-le-Grand). Après le lundi de rentrée et les bibliographies dictées (voire *assénées*) par Lucien Genêt, le professeur d'histoire dont les initiés ajoutaient les titres des manuels, après l'ouverture sur le monde des lettres dont Michel de Kisch nous semblait (à juste titre) détenir les clefs, après la nécessaire épreuve du premier thème latin, dont le sujet fut alors *dicté* par Edmond Richer (1944 l : il avait commencé en s'excusant quasiment d'occuper cette chaire que d'autres eussent méritée, évoquant ses camarades jamais revenus du maquis), il manquait la présentation de la philosophie, incarnée le mardi par un petit homme sec et au débit rapide, qui, à peine monté sur l'estrade, s'empara de la craie pour écrire trois lettres et quatre chiffres : son propre numéro de téléphone. Ce n'était pas son nom, ni les ouvrages recommandés, qu'il écrivait. Il était à notre écoute, il se voulait à notre disposition. C'est ainsi que nous comprenions cette surprenante et peu conventionnelle introduction. Je ne disposais alors que du téléphone manuel, et je n'ai jamais demandé à l'opératrice ce contact avec le central Médecis et les quatre chiffres magiques dont je me souviens encore.

Ce furent les quatre heures hebdomadaires, placées le matin à partir de dix heures : mais notre professeur n'avait aucune notion de l'heure et restait d'interminables minutes dans le couloir en conversation avec tel ou tel. Puis il parlait, il monologuait plutôt, devant cinquante ignorants ; qui mesuraient la distance entre eux et lui ; et lorsque sonnait l'heure de midi (annonçant le repas dans la cantine du rez-de-chaussée), il n'était pas rare de voir des affamés franchir subrepticement la fenêtre qui sépare la salle de classe du couloir, remplir leur estomac et... réintégrer à midi et demie la classe que Schérer continuait d'animer, le regard collé au plafond, comme s'il n'avait pas vu le manège.

Deux drames marquèrent cette année : au premier trimestre l'un de nos camarades parisiens disparut, brutalement frappé d'une congestion cérébrale : René Schérer consacra une heure à nous parler de ce Pascal, de ce qu'il était et ce qu'il promettait. Au retour des congés de Pâques, un Nîmois ne revint pas à l'internat ; il avait mis fin à ses jours (comme le fera son frère, cinquante ans après, quand l'usine familiale fabriquant des chaussures pour mineurs dut être fermée et les machines partir en Tunisie) ; là encore c'est Schérer qui trouva les mots pour nous parler de ce Marc, qu'il connaissait par deux dissertations et peut-être deux colles.

Apprendre à philosopher pour apprendre à vivre ; penser la philosophie comme monde renversé ; orienter vers Kant, puis vers Hegel, les jeunes dialecticiens auxquels il expliquait les mythes platoniciens : telle était la construction de ce cours tellement déconcertant pour moi, en octobre, et auquel René Schérer savait nous introduire. Il y eut deux dissertations dont la première, « Qu'est-ce que prendre conscience ? », était comme l'étendard du cours. Elles mirent un mois à être corrigées. Nous comprîmes vite pourquoi. Le professeur avait mis plus de temps à les corriger que nous à les rédiger. Il avait suivi chaque inflexion de notre (balbutiante) pensée.

Il y avait un autre René Schérer, l'homme public caché. Ceux de nos camarades qui avaient le temps de lire les journaux montraient fièrement les billets d'humeur de notre maître : en première page du *Monde* ou de *Combat*, il n'hésitait pas à clouer au pilori le ministre de l'Instruction publique (Christian Fouchet), l'accusant de brader la culture en élaguant les programmes de la classe de philo... et puis il y avait l'autre combat, celui de toute sa vie, que seuls les initiés connaissaient. C'était le temps où l'homosexualité était un délit réprouvé par la loi, de ce côté-ci du Channel ; et René Schérer était en première ligne du combat pour la dépénalisation.

En préparant plusieurs notices de camarades de sa promotion ou de promotions voisines, j'ai été frappé par les séances de spiritisme et les tables qui tournaient au troisième étage du palais, juste après la Libération. René Schérer était toujours nommément désigné parmi les deux ou trois meneurs de cette activité, parallèle aux études et sans nul doute vécue comme un exutoire, autant qu'un canular. Je peux donc conclure qu'il n'avait effectivement pas son pareil pour *évoquer* les philosophes,

notamment germaniques, et que j'ai eu bien de la chance de le voir en chaire, avant qu'il ne se mette à haïr le concours, où pourtant il menait à la réussite : éblouissant paradoxe de celui qui devait incarner la lumière de l'*Esprit* et a su m'en faire lire, tout l'été suivant, la *Phénoménologie*.

BOITEUX (Yvonne), épouse CAUSSE, née le 30 janvier 1924 à Niort (Deux-Sèvres), décédée le 12 octobre 2022 à Saintes (Charente-Maritime). – Promotion de 1944 S.



Fille de Suzanne (née Vèzes) et de René Boiteux, Yvonne a deux grands frères, Henri et Marcel. Ses parents enseignent les sciences naturelles. Son père est agrégé et sa mère fait partie de l'Afdu, association des femmes diplômées de l'Université. Elle a trois ans quand ils se séparent : sa mère emmène les enfants vivre à Bordeaux chez ses parents. Son grand-père Maurice Vèzes (1883 s), chimiste célèbre pour avoir créé l'Institut du pin, premier centre de recherche pour l'industrie des résineux, est également un pianiste capable d'improviser sur trois notes. Yvonne gardera une passion pour toutes les musiques entendues, en particulier pour César Franck. Sa grand-mère, Madeleine Vèzes-Joubert, présidente de la section permanente de l'Office départemental des pupilles de la Nation de Gironde, a fortement contribué à la création de la Maison des étudiantes de Bordeaux.

En 1942, la famille envoie Yvonne en internat féminin à Versailles, en section scientifique, pour préparer l'entrée à l'École normale supérieure de Sèvres. La séparation familiale est adoucie par la présence de son frère Marcel qui vient d'entrer à Ulm et la soutiendra dans les moments difficiles jusqu'à son départ pour la campagne d'Italie fin 1943. En 1944, les bombardements sont proches et fréquents. La directrice de l'internat conseille aux élèves de rentrer chez elles, les concours n'auront pas lieu. C'est ainsi que le 6 juin, jour historique, Yvonne se retrouve dans un train régulièrement mitraillé par l'aviation anglaise. Il est stoppé plusieurs fois avant de s'arrêter définitivement à Blois. C'est vingt jours plus tard qu'enfin elle arrive à Bordeaux ! Elle revient courant septembre pour passer le concours où elle est reçue, à la suite de ses frères, Henri (1940 s) et Marcel (1942 s).

À cette époque, les sévriennes sont sans domicile fixe, le lieu historique de Sèvres est définitivement fermé et le campus Jourdan n'ouvrira qu'en 1949 : elles sont hébergées dans le centre universitaire américain de Reid Hall, rue de Chevreuse, puis, pour les scientifiques à partir de 1947, à la résidence Concordia, rue Tournefort. Elle rencontre son futur époux Maurice Causse (1943 s) à la chorale du temple de

l'Oratoire (ils sont protestants tous les deux). Yvonne épouse Maurice en août 1947 et obtient l'agrégation de physique-chimie en 1948 pendant que lui passe sa thèse d'État en mathématiques en 1949.

Ils sont nommés tous deux, à leur demande, à Madagascar et s'embarquent pour une nouvelle vie avec leur première fille, Francine, âgée de deux mois. Leur arrivée permet la création d'un premier cycle universitaire où elle enseigne ainsi qu'au lycée tout en menant sa vie de mère de famille avec la naissance de Philippe et de Susanne. Le couple fréquente les missionnaires protestants, apprend le malgache et fait bénévolement du soutien scolaire. Après trois ans, le gouverneur leur signifie le non-renouvellement de leur contrat.

Revenus en région parisienne, ils décident de repartir vers un pays plus ensoleillé et débarquent à Alger en octobre 1953, où ils retrouvent un frère de Maurice, Jean, médecin militaire. Yvonne enseigne au lycée Lazerges, où elle demande des classes de seconde, qui lui permettent d'introduire, dès le début, les notions de base de la physique et de la chimie à partir d'expériences tirées du quotidien. Tout cela se passe dans la période troublée des événements d'Algérie. La famille s'agrandit avec Bernard en 1954. En 1957, alors qu'elle est enceinte d'Éveline, Maurice est arrêté et emprisonné. L'accusation sera abandonnée au jugement du procès dit des « chrétiens libéraux » de juillet 1957. Éveline naît en août 1957.

Après le départ du garçon de laboratoire du lycée, constatant l'intelligence de M^{me} Bioud, la dame qui vient faire de la couture à domicile, elle lui propose de devenir son aide de laboratoire. Elle obtient l'accord de l'inspecteur et de la directrice, sachant que M^{me} Bioud est une algérienne musulmane voilée. Yvonne lui fait parcourir en cours du soir tout le programme de physique-chimie ! M^{me} Bioud partage la chambre de Francine comme un membre de la famille.

Pendant toutes ces années la musique est présente : le piano à quatre mains avec son mari qui dirige également la chorale paroissiale, les amies violonistes, la chorale d'enfants. Le couple décide avec des amis la construction d'un immeuble partagé dans le style du pays en banlieue d'Alger. Le déménagement en 1961 fait vivre la famille dans un calme tout relatif. En janvier 1962, son beau-frère Charles Causse, vice-président du tribunal d'Alger, installé avec sa femme et ses six enfants quatre mois plus tôt à Alger, est assassiné en pleine rue par l'OAS. Cet événement tragique, suivi d'autres tout aussi dramatiques, amène son mari à repartir en février pour la France. Elle reste alors dans cette nouvelle maison, enceinte de leur sixième enfant. En mars, elle envoie Francine en France par le dernier avion, après le plastiquage dans la nuit de l'aéroport d'Alger. En avril 1962, David naît tandis qu'elle assure jusqu'en juin le fonctionnement de la maisonnée, école comprise. Elle sait occuper tout le monde pour rassurer chacun. Juin 1962, départ définitif pour la France : elle confie les clefs de la maison à un couple d'amis franco-musulmans.

Saintes : une nouvelle vie dans la maison des grands-parents paternels ! Cette maison de vacances est peu adaptée à la vie d'une famille nombreuse en hiver. Yvonne est affectée au lycée de garçons René-Caillé et là encore son aide de laboratoire, M. Jeannot, apprend avec elle à préparer de nouvelles expériences, dont celle permettant de mesurer la pression de vapeur saturante de l'eau en fonction de la température. Quelques années plus tard, Maurice et Yvonne sont « retrouvés » par une sévrienne, Lucette Vivier (1945 S), professeur en classe préparatoire à Tours. Car M. Jeannot, nouvellement affecté à sa classe, a indiqué à L. Vivier avoir appris cette expérience avec M^{me} Causse ! Contact repris, retrouvailles heureuses et occasions de voyages à thèmes avec leurs anciens camarades normaliens.

Elle prend sa retraite après la naissance d'Olivier, septième de la fratrie, dont la santé fragile nécessite de s'adapter. Le couple fait de nombreux voyages en camping-car, en France et à l'étranger, spécialement dans les villes possédant des bibliothèques liées aux sujets qui intéressent Maurice, dont elle est la première lectrice attentive et exigeante. Elle est au fait de toutes ses recherches, qu'elle relit et corrige. Au cours de cette vie ponctuée de déracinements souvent dramatiques, mais vécus dans l'acceptation, la maison est ouverte à tous, que ce soit à Tananarive, à Alger ou à Saintes. Il n'est pas rare d'accueillir à déjeuner une personne rencontrée quelques heures plus tôt.

L'action bénévole d'Yvonne à Saintes commence grâce au soutien du curé de la paroisse de l'abbaye aux Dames pour l'accueil des SDF, auxquels elle distribue le RMI dès sa mise en place. L'accueil chez eux des fondateurs de la communauté d'Emmaüs, la création du Centre d'hébergement et de réadaptation sociale (CHRS) et de l'Union des associations pour des Services d'urgence sociale en Charente-Maritime doivent beaucoup à Yvonne.

Avec sa grande amie Geneviève Sautet, ex-membre de la Cimade au Centre d'accueil des réfugiés français d'Indochine de Sainte-Livrade (Lot-et-Garonne), et assistante sociale de formation, elle est à l'origine de plusieurs associations destinées à l'accueil des femmes battues, des personnes sortant de prison, etc. Avec les bénévoles de la Banque alimentaire et des Restos du cœur, elle organise de nombreuses soirées culturelles et festives (un inattendu et savoureux couscous de Noël accueille plus de trois cents personnes ravies).

Des soirées-débats sont organisées dès les années 1980 avec des thèmes prémonitoires : le nucléaire avec son frère Marcel Boiteux, l'homosexualité et les transgenres avec Maud Marin, la toxicomanie avec Joseph Engelmajer, l'inceste avec Eva Thomas : Yvonne et Geneviève font circuler dans les écoles un livret destiné aux enfants de 8 à 12 ans, « Mon corps, c'est mon corps », réalisé au Canada.

Une décoration lui est-elle proposée pour ses actions ? Sûrement pas : elle fait son devoir de citoyenne et de femme engagée.

Cheville ouvrière dans quatorze associations, jusqu'à ses 87 ans pour certaines, elle a la confiance des institutions publiques et privées et obtient les subventions nécessaires.

Le Do-in, la reliure, les ateliers de lecture sont également des occasions de belles rencontres humaines.

La chorale est le lieu rêvé pour elle qui, à la fin de la pause de la première répétition, connaît tout (ou presque) de la vie de ses voisines de pupitre. Elle est, avec son époux, de toutes les aventures de chant choral saintaises et, à partir des années 1990, de toutes les aventures bordelaises du Chœur symphonique Polifonia dirigé par sa belle-fille Éliane Lavail.

Elle assiste avec bonheur à l'éclosion du festival de Saintes avec Alain Pasquier, va à de très nombreux concerts, reçoit des artistes du festival dont la pianiste chinoise Zhu Xiao-Mei. Toutes les personnes l'intéressent, quelles qu'elles soient, leurs histoires lui sont matière à enrichir sa philosophie de vie. Jusqu'à sa dernière année, elle communique par lettres, mails ou téléphone avec chacun.

Il est bien clair que sans son talent d'organisatrice hors norme, Yvonne n'aurait pu mener de front ses multiples vies, utilisant son espace-temps de la manière la plus rationnelle. L'écologiste le plus radical n'aurait rien trouvé à redire de sa gestion de l'énergie et de l'eau : thermostat à 14 degrés, machine à laver la vaisselle avec récupération de l'eau de rinçage, récupération de l'eau de pluie pour le jardin !

Ils ont 90 ans pour leur dernier voyage à Alger, à la suite de l'invitation des anciens élèves de la Medersa de Maurice. L'émotion est immense pour ce retour au bout de cinquante ans. Yvonne retrouve M^{me} Bioud (93 ans) qui a fini sa carrière à l'université d'Alger.

La famille a toujours été première dans la vie et le cœur de nos parents, qui sont à l'origine d'une grande descendance : sept enfants, quinze petits-enfants, vingt-sept arrière-petits-enfants et deux arrière-arrière-petits-enfants.

Touchée par de nombreux décès douloureux, dont celui de son époux en 2020 pour lequel elle a écrit, à 96 ans, une magnifique notice dans *L'Archicube*, Yvonne a néanmoins accueilli avec bienveillance et sérénité jusqu'à la fin toutes les personnes qui la contactaient. Nous avons pu mesurer ces dernières années la richesse des relations qu'elle a tissées tout au long de sa vie.

Nous sommes très reconnaissants au père Salin et à la pasteur Daniélan-Verdin d'avoir accepté que la cérémonie religieuse consécutive au décès d'Yvonne se tienne à l'abbaye aux Dames de Saintes, lieu chargé d'Histoire avec un grand H, mais également un petit h pour notre mère. Cela a rendu hommage à l'ouverture spirituelle totale du couple qu'elle formait avec notre père. Elle est inhumée à ses côtés au cimetière de Mornac-sur-Seudre.

Les nombreux témoignages reçus après son décès nous ont renvoyé l'image de la très grande dame qu'elle a été.

Francine NÉRÉ et ses frères et sœurs,
les enfants de Maurice et Yvonne Causse

**DUMAS (Jean-Louis), né le 29 novembre 1923 à Strasbourg (Bas-Rhin),
décédé le 2 mai 2024 à Caen (Calvados). – Promotion de 1944 I.**



Né à Strasbourg, où son père Henri, lui-même normilien (1914 I), avait été nommé comme professeur d'histoire et de géographie, Jean-Louis Dumas passe son enfance et sa jeunesse à Paris. Il effectue sa scolarité au lycée Carnot, où il fut à deux reprises l'élève de son père avant le décès de ce dernier en 1937. Quasiment chaque année, il y obtient le prix d'excellence, ainsi qu'au lycée de Poitiers où avec sa mère et ses deux frères, il passe un an pendant la guerre comme réfugié. Au lycée Carnot, il côtoie Gilles Deleuze et Claude Lefort, son professeur de philosophie est Pierre Vial (1910 I), tandis que Maurice Merleau-Ponty (1926 I) enseigne dans l'autre classe. Il devait le retrouver à l'ENS et contribuer plus tard à la publication de certains de ses cours par Jean Deprun¹. Au lycée Henri-IV, son professeur de khâgne, Jean Hyppolite (1925 I), déterminera son intérêt pour la philosophie hégélienne et plus largement la philosophie allemande et française du XIX^e siècle. En 1948, à l'issue des années d'école, il est reçu 6^e *ex aequo* avec François Châtelet à l'agrégation de philosophie².

Commence alors sa carrière d'enseignant. En 1950, après deux années au lycée de Niort, il est nommé à Caen, au lycée Malherbe. Il enseigne d'abord dans le secondaire, puis rapidement en classes préparatoires littéraires, et à l'Université comme chargé de cours. Lorsque Georges Canguilhem (1924 I) lui propose, peu après son mariage en 1952, un poste à Tokyo, il décline son offre. Caen était en effet devenue sa ville d'adoption, il était désormais père de famille – deux filles, qui deviendront à leur tour enseignantes³ –, et il aimait l'effervescence de la reconstruction de la ville et le renouveau intellectuel qui lui était lié.

À Caen, il formera de nombreuses générations d'étudiants auxquels il a laissé un vif souvenir, comme en témoignent toutes les lettres reçues pour son centième anniversaire. Chaque année, il renouvelle intégralement son cours, à partir notamment du programme de l'option philo de l'ENS. Ses anciens élèves soulignent unanimement la qualité et la précision de son enseignement, lorsqu'il les entraînait à sa suite dans la lecture ardue de la *Critique de la raison pure* ou de la *Phénoménologie de l'esprit*. Ce qui les a aussi beaucoup marqués, ce sont ses qualités humaines : sa bienveillance,

sa modestie, ainsi que sa disponibilité et son dévouement, en particulier lorsqu'il accompagnait à Paris les admissibles à l'ENS pour les soutenir lors de leurs oraux. Pour nombre d'entre eux, il allait devenir une source d'inspiration pour toute leur existence, à la fois comme professeur et comme homme.

En 1971, il soutient à la Sorbonne, sur les conseils de Lucien Jerphagnon, un doctorat consacré à Bordas-Demoulin, philosophe chrétien contestataire du XIX^e siècle, qui tenta d'allier jansénisme et modernité⁴. Ces années 1970 sont pour lui le début de sa longue et indéfectible amitié avec Jerphagnon qui enseignait alors à l'université de Caen. En 1985, Jean-Louis Dumas prend sa retraite, mais c'est pour lui le commencement d'une nouvelle carrière et d'une nouvelle vie.

Il cultive d'abord « l'art d'être grand-père », puis celui d'être arrière-grand-père. Il emmène de son pas rapide et régulier ses sept petits-enfants pour de longues marches en montagne, ou au bord de la mer en Normandie, les initiant à la beauté des paysages et à la géographie, passion héritée de son père. Il est attentif à chacun d'eux, comme il le fut à ses deux filles, inventant des sorties ou leur offrant des livres, toujours en lien avec leurs centres d'intérêt. Épris de spiritualité, il suit pendant vingt-cinq ans les cours de Jean Foubert au Centre d'études et de théologie de Caen⁵. Il occupe le poste de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, où il était entré en 1976, il en anime les séances, y organise de nombreuses rencontres, comme le 350^e anniversaire de l'académie en 2002. Il est aussi très présent aux activités de l'université de Caen et de l'équipe de philosophie « *Identité et Subjectivité* ». Et lorsqu'il se rend à l'Université populaire de Michel Onfray, il n'hésite pas à pourfendre avec véhémence son ancien élève, lors de séances devenues mémorables.

Il multiplie aussi les publications : il poursuit sa collaboration à l'*Encyclopaedia Universalis*⁶, ne cesse d'écrire des articles, publie plusieurs ouvrages d'histoire de la philosophie, souvent en collaboration avec Lucien Jerphagnon : *Vivre et philosopher au grand siècle*, *Histoire de la pensée*, t. II et III⁷. Il édite, annote et traduit sans relâche différents textes⁸, dont une partie de ceux de saint Augustin dans la « Bibliothèque de la Pléiade »⁹, là encore sous la direction de L. Jerphagnon. Il rendra hommage à son ami en publiant en 2014 les notes préparatoires aux cours que celui-ci dispensait à l'université de Caen¹⁰.

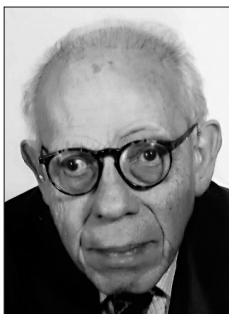
Aujourd'hui, seule une petite partie des travaux de Jean-Louis Dumas est publiée. Il laisse derrière lui de très nombreux textes, écrits de sa petite écriture fine et régulière, parfois légèrement tremblée. Chacun connaissait à Caen ce marcheur infatigable, dont la haute silhouette avait fini par se courber au fil des ans. Il a conservé jusqu'au bout sa passion pour l'actualité, son sourire, sa lucidité, son humour et sa vitalité intellectuelle : on le voyait ces derniers mois, toujours assis à son bureau, en train de lire avec sa loupe philosophie, littérature, théologie, et son quotidien, *Le Monde*.

Marie-Noëlle ECHELARD (1974 L), sa fille

Notes

1. Maurice Merleau-Ponty, *L'Union de l'âme et du corps chez Malebranche, Biran et Bergson : notes prises au cours de Maurice Merleau-Ponty à l'École normale supérieure (1947-1948)*, Vrin, 1968.
2. Proches de sa génération, citons également Jean Deprun (1943 l), Louis Althusser (1939 l), Didier Anzieu (1944 l), Gilles Deleuze (né en 1925), Gilbert Simondon (1944 l).
3. Marie-Noëlle Echelard-Dumas, agrégée de philosophie, ancienne élève de l'ENS (1974 l) ; Catherine Dumas, agrégée de Lettres modernes, docteur ès lettres, professeur honoraire à l'université de Lille III.
4. *Bordas-Demoulin, platonicien et gallican*, service de reproduction des thèses de l'université de Lille, 1971.
5. « *Discours d'action de grâce* ». *Hommage à Jean Foubert*, La Mandragore, 2003.
6. Il est l'auteur notamment des entrées « Hamelin », « Lachelier », « Lagneau », « Lavelle », « Le Senne », « Renouvier ».
7. *Vivre et philosopher au Grand Siècle*, Privat, 1984, Prix Botta de l'Académie française. *Histoire de la pensée. Philosophie et philosophes*, t. 2 : *Renaissance et siècle des lumières* ; t.3 : *Temps modernes*, Tallandier, 1990 ; Le livre de poche, 1993.
8. Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, Ed. Universitaires, 1990.
Henri Bergson, *Cours*, sous la direction de Henri Hude, PUF, 1990, 1992, 1995.
Jules Lachelier, *Cours de logique : École normale supérieure, 1866-1867*, Éd. Universitaires, 1990.
Signalons aussi son livre *Théodore de Bèze (1519-1605), un grand de l'Europe*, Les Bergers et les Mages, 2000.
9. Saint Augustin, *Œuvres*, sous la direction de L. Jerphagnon, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 3 vol. 1998-2002.
10. Lucien Jerphagnon, *Mes leçons d'antan : Platon, Plotin et le néoplatonisme*, textes rassemblés et postfacés par Jean-Louis Dumas, Les Belles lettres, 2014.

NETTER (Francis), né le 10 septembre 1924 à Paris, décédé le 28 juin 2024 à Paris. – Promotion de 1945 s.



Francis Netter est né à Paris dans une famille d'origine alsacienne. Il est le fils unique de Clément Netter, technicien en téléphonie et de son épouse Jeanne, professeur de piano. Son grand-père maternel, le grand-rabbin Abraham Bloch, avait été tué par un éclat d'obus allemand le 29 août 1914 à Taintrux dans les Vosges en portant un crucifix à un soldat catholique mourant. Francis effectue ses études secondaires à Paris au cours Hattemer. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il se réfugie avec ses parents à Grenoble puis à Lyon où il étudie au lycée du Parc. Il y passe son bac

et y poursuit en classe préparatoire où il sympathise avec le futur mathématicien Benoît Mandelbrot qui est dans la même classe que lui.

Il est reçu au concours mathématiques de l'ENS Ulm en 1945. Il choisit la physique et entre en 1949 au CEA où il fait toute sa carrière, dont voici les principales étapes :

- 1950-1951 : réalisation d'un dispositif de modulation de la première pile atomique française ZOE dont la construction est supervisée par Frédéric Joliot-Curie ;
- 1952 : participation au démarrage de la première pile de Saclay EL2 et à l'étude de ses caractéristiques cinétiques ;
- 1953 : installation sur la pile EL2 d'un spectromètre à temps de vol pour l'étude des réactions nucléaires induites par les neutrons lents et en ralentissement ;
- 1954-1956 : étude des isotopes 233 et 235 de l'uranium et 239 du plutonium dans la suite du travail sur la pile EL2 ; présentation des résultats de ces études à la première conférence de « L'atome pour la paix » à Genève en août 1955 ;
- 1957-1959 : construction et installation sur la pile EL3 d'un spectromètre mécanique à temps de vol pour neutrons d'énergie intermédiaire ;
- 1959-1965 : mesures des propriétés statistiques de nombreux noyaux avec une équipe de stagiaires étrangers donnant lieu à une quarantaine de publications ou communications ;
- 1964-1969 : étude et construction de l'ALS (accélérateur linéaire de Saclay) qui sera inauguré en 1969 ;
- 1969-1987 : chef du service de l'ALS sur le site de l'Orme des Merisiers et préparation du dossier de l'ALS II.

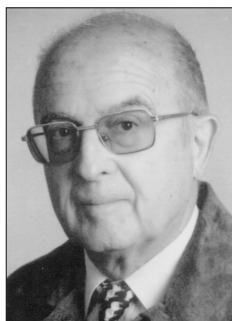
Francis Netter soutient en 1961 une thèse de doctorat en physique, *Quelques aspects du processus de fission nucléaire*, et donne des cours sur la fission nucléaire en physique des neutrons dans le cadre des enseignements de 3^e cycle de génie atomique à Orsay. Il s'engage activement auprès de la Société française de physique, en tant que secrétaire général adjoint de 1960 à 1969 puis en tant que secrétaire général jusqu'en 1975. Il est également membre fondateur de la Société européenne de physique en 1968. La même année il est nommé au grade de chevalier de l'Ordre du mérite, puis à celui d'officier en 1981.

Francis Netter épouse en 1957 Lucienne Lehmann, ancienne résistante, germaniste, enseignante et chercheuse spécialiste de Heinrich Heine. Ils ont un fils, Paul.

Francis Netter a de nombreuses activités en parallèle de sa vie professionnelle. Il s'engage auprès de la CGT dès 1949 et du Parti communiste dès 1950, et s'implique sans relâche en faveur de la paix et pour l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire, notamment en participant au mouvement Pugwash.

Paul NETTER

EHRARD (Jean), né le 31 janvier 1926 à Pouilly-sur-Saône (Côte-d'Or), décédé le 10 septembre 2023 à Riom (Puy-de-Dôme). – Promotion de 1946 I.



La famille Ehrard avait quitté la Lorraine après la guerre de 1870. Elle était originaire des environs de Phalsbourg, ville rendue célèbre par les orphelins Julien et André, héros du *Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno¹. L'arrière-grand-père Ehrard s'était replié, comme vigneron, à Châtillon-sur-Seine, puis son fils était devenu cheminot à la compagnie d'intérêt local ; Eugène, son fils et le père de Jean, blessé à Verdun, gazé dans la Somme, était aussi mécanicien de formation. Il s'était installé à Fleurey-sur-Ouche, à quinze kilomètres au sud de Dijon, où il était tout à la fois garagiste et marchand forain. Le petit garçon se souvient de l'émerveillement à la vue de l'étal des harengs sortis de leur caque, brillants et quasi luxueux pour lui, que son père allait, au volant de sa camionnette Ford, proposer sur les marchés de la vallée de l'Ouche. C'est cette image, plus encore qu'un vers équivoque, faussement attribué à Victor Hugo – mais on ne prête qu'aux riches² – qui lui a fait intituler *Souvenir d'un hareng saur* l'autobiographie qu'il a commencé à rédiger en 2009 pour la majorité de son premier petit-fils et qu'il a menée à bien, malgré les épreuves que furent coup sur coup la brutale disparition de son épouse Antoinette et la perte de sa vue. Ces quatre cent dix pages très denses, sous-titrées *Un dix-huitiémiste dans son siècle*, suivies d'un entretien avec Claudine Cohen³ (sur cent trente pages) et d'une bibliographie plus que fournie, ne peuvent qu'être survolées à l'occasion de cette notice.

Sa mère était allée accoucher dans la vallée de la Saône, chez « la Tata » (la sœur aînée de son mari), institutrice laïque qui fut le modèle de Jean. Son grand-père maternel était né à Utelle (dans la vallée de la Vésubie, affluent du Var, alors savoyarde) ; après la guerre de 1870, il avait vécu au village du Chaudan (à l'entrée des gorges du Var) puis avait tenu une auberge à Saint-Sauveur dans la vallée de la Tinée. Cela explique – par l'emploi réservé de son père dans l'administration des douanes et impôts indirects – la jeunesse de Jean à Saint-Martin-du-Var et ses études au nouveau lycée du Parc Impérial, annexe de Masséna située dans les collines. C'est Sylvain Broussaudier (1924 I), son professeur de seconde, qui lui révéla à la fois la littérature et l'existence de l'École. Survint la guerre, l'occupation italienne : le père, replié déjà à Auriol près de Marseille, fut muté à Paris et Jean fut inscrit en cours d'année à Louis-le-Grand (le proviseur de l'époque refusa de l'inscrire au Concours général au nom du lycée parisien, et c'est sous l'étiquette du Parc Impérial qu'il obtint un accessit en philosophie, grâce à son maître de Nice, Jules Chaix-Ruy).

La famille, révoltée par les intrigues de Laval, écoutait depuis Londres la voix d'un général inconnu « de Gaule » [*sic*], au nom prédestiné.

En khâgne, il fut marqué par le latiniste René Morisset, plus que par Roger Pons (1924 l), qui lui révéla toutefois la méthode en histoire littéraire, en commentant une polémique sur Rabelais, opposant l'archaïsant Abel Lefranc au moderniste Lucien Febvre (1899 l) : ce fut le *déclat*, écrit-il, l'illumination. Un certificat de latin passé à Dijon (repli oblige) est l'occasion de revivre le temps où la Faculté y tenait dans un seul immeuble rue Chabot-Charny, et d'évoquer Pierre Trahard, Eugène de Saint-Denis « aristocrate distingué », et Étienne Lapalus (1927 l), qu'il retrouvera à Clermont.

Admissible au concours de 1945, il intégra l'ENS l'année suivante ; hésitant, sur les conseils du directeur Albert Pauphilet (1905 l) entre archéologie et littérature, il fut déçu par le premier cours de Charles Picard (1905 l) qui, à la rentrée de novembre, reprenait là où il avait laissé son propos de mai, et s'orienta vers la littérature, après des velléités en sociologie, en anglais, puis une attirance pour la nouvelle Ena. Il fut très vite rebuté par cette préparation, mais il eut la chance de recueillir cette injonction d'Antoine Bonifacio (1930 l), qu'il avait connu en hypokhâgne : « Lisez Montesquieu. Tant que vous n'aurez pas lu *L'Esprit des Lois*, vous ne serez que des barbares. »

Ses souvenirs tellement vivants des rites du bizutage, des canulars (notamment avec les jumeaux Bernand de sa promotion), des tapis et des piges bien rémunérées chez des éditeurs que dénichait le cacique Raymond Weil, méritent d'être soulignés. C'est vers Montesquieu qu'il se tourna pour le mémoire, dont le directeur fut Maurice Levaillant (1902 l), plus orienté en fait vers Chateaubriand et Lamartine : or il était, paradoxalement, à la Sorbonne le plus proche du siècle des Lumières. Cent cinquante pages dactylographiées sur *L'idée de nature dans L'Esprit des Lois* satisfirent davantage le rédacteur que l'attitude lointaine du directeur. L'étudiant aura ainsi le contre-exemple et toute sa carrière durant, il ne sera jamais perçu comme distant par ses thésards et ses diplômés. Vint l'année d'agrégation, préparée de conserve avec Jacques Morel (1947 l) et surtout le Toulousain Robert Mauzi (1946 l). Une leçon (sur Térence, et non sur *L'Esprit des Lois*) notée 15, lui permit un rétablissement spectaculaire, car il était l'avant-dernier des admissibles.

Morisset, le président du jury lui trouve, à défaut de Nice ou Toulon, un poste en Corse et son année au lycée Fesch d'Ajaccio est émaillée d'anecdotes qui n'auraient jamais pu se réaliser ailleurs que sur l'île. Ainsi le jury du baccalauréat, venu du continent, qui l'année passée avait recalé 19 des 21 candidats, aurait été amadoué avec la complicité de l'hôtelier agréant chacun de leurs déjeuners et dîners d'une langouste... ; ainsi l'organisation à Ajaccio d'une hypokhâgne sauvage (puisque le ministère au vu des piètres performances des Corses du Sud, avait attribué la

préparation promise à Bastia, la ville rivale...) : le proviseur attribue une salle, et chacun des dix élèves rétribue les heures complémentaires d'Ehrard, seul agrégé de lettres classiques, donc désigné d'office.

Puis vient le bonvoust, l'apprentissage mouvementé du tir et l'attente à Coblenz d'un hypothétique déferlement de chars soviétiques ; une croisière remontant le Rhin devant la Lorelei et couronnée par une représentation de *Parsifal* à Mayence fut conclue dans un silence religieux, sans le moindre applaudissement. Retour à la vie civile : une année au lycée de Sens lui permet de fréquenter le lundi la Nationale et de préparer le discours de distribution des prix, intitulé *Éloge de la paresse*, prononcé après accord de l'Inspecteur d'Académie qui en a compris le second degré : et l'orateur a loué une toge pour la circonstance.

L'année suivante, il est assistant de René Pintard (1922 l) à la Sorbonne, chargé de la propédeutique ; mais celui-ci lui demande son aide à propos d'un mémoire de maîtrise sur Diderot et le *Paradoxe sur le comédien*, et il fait ainsi la connaissance d'Antoinette Blachère, qui deviendra son épouse deux ans plus tard, son assistantat terminé. Il enseigne alors au lycée Voltaire, mais est vite détaché au CNRS, ce qui lui permet d'avancer ses deux thèses dont *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*. L'été, il conduit sa petite famille en Italie sur les pas de Montesquieu, *critique d'art* (le sujet de la thèse complémentaire). Il peut soutenir ses thèses en mars 1964 (la grande thèse sera imprimée grâce à un prêt de la Mgen). Dès 1959, René Pintard lui avait demandé de faire le point sur les travaux concernant Montesquieu et *l'Esprit des Lois* pour *l'Information littéraire* : cet article fut très bien accueilli et il fut chargé par Guy Palmade (1946 l) d'un cours d'agrégation d'histoire à l'École, d'un autre sur les *Lettres philosophiques* de Voltaire pour les agrégatifs de lettres, et participa au séminaire de François Furet aux Hautes-Études. Il fut aussi, quatre années durant, examinateur à l'École en binôme avec René Pomeau (1937 l).

Mais ces activités parisiennes se doublaient d'un enseignement à Clermont-Ferrand, qu'il avait choisi plutôt que Brest pour sa proximité relative de la capitale. Combien de voyages en soirée avec ses collègues, dans le *Bourbonnais* ou dans l'autre sens dans l'*Arverne*, ont ainsi été consacrés à des préparations d'articles, de conférences ou de colloques⁴ ! Il y fit toute sa carrière. Il vécut les bouleversements de mai 1968 et fut très vite élu doyen par ses pairs (Étienne Lapalus, le latiniste qu'il avait connu à Dijon, était alors le recteur), avec Guy Raynaud de Lage, le grand médiéviste (1926 l), pour assesseur. Clermont fut une des quatre facultés à se doter d'un collège unique pour les enseignants, du docteur à l'assistant, et cela lui valut le surnom de « doyen rouge » dont il était le premier à s'amuser. Il était aussi surnommé « Robespierre », voire « l'Incorruptible » ... et il fit rayonner son université, liant de nombreux partenariats avec l'étranger (Cambridge, Varsovie entre autres) et créant

le Centre de recherches révolutionnaires et romantiques avec Paul Viallaneix (son camarade de promotion, et successeur au jury de l'École).

La fécondité de ce centre, et de ces années, interdit l'exhaustivité dans le cadre de cette notice : les témoignages qui suivent en illustreront quelques facettes.

Antoinette Ehrard, après une thèse novatrice sur *Zola critique d'art*, enseignait aussi à l'université, après un passage au lycée Virlojeux (1922 S) de Riom (la famille habitait alors Clermont). Puis par un mouvement inverse les Ehrard s'installèrent à Riom, louant un appartement dans le centre, et tout naturellement Jean Ehrard fut amené à s'intéresser à la vie de cette sous-préfecture, dite La Belle Endormie, au riche passé. En 1974 il créa avec d'autres un Groupe d'action municipale, récemment créé, à l'exemple de Grenoble, synthèse des militants de toute la gauche (il avait rejoint le PSU de Michel Rocard dès sa création, puis le PS en 1974). En 1977 il fut désigné pour conduire une liste d'opposition aux notables locaux, qui fut brillamment élue. Il dirigea deux mandats de suite la vie riomoise. Derrière son bureau, il avait accroché le portrait de Jean Soanen⁵ – et non celui de Léon Blum (1890 I) – qu'il avait invité à l'École, et dont il s'inspirait autant que de Diderot.

Il ne manqua pas de mettre à l'honneur les gloires de l'histoire locale, à commencer par le révolutionnaire Gilbert Romme, « le dernier des Montagnards » qui se suicida en prairial an IV, dont il édita, avec six collaborateurs, la volumineuse correspondance (sept gros volumes) après un colloque en 1995 (trente ans après un premier colloque organisé dès son arrivée à Riom avec Albert Soboul). Il rendit aussi hommage à Louis Desaix, général de la République (le Sultan juste, comme les Égyptiens l'appelaient), mort à Marengo ; à des figures moins connues comme Étienne Dutour de Salvert, physicien du XVIII^e siècle, Jean-François Marmontel ou le docteur Boirat : des natifs de Riom ou des personnalités qui comme Marivaux y avaient passé une partie de leur existence.

Si la conquête de la mairie en 1977 avait été triomphale, la défaite de 1989 fut inattendue autant que courte : l'ancien maire l'attribue à des querelles autour de l'accueil des gens du voyage. Et la reconstitution de la Fête de la Fédération, clou du Bicentenaire de la Révolution, se déroula sous d'autres édiles, dont une partie ne manqua pas de souligner qu'il en était l'initiateur. Il avait dans ce but créé l'ARBRF, l'Association riomoise pour le bicentenaire de la Révolution française, sigle arborescent que l'on retrouve, avec le CRRR clermontois, en première page de nombre de ses publications. Une fois séparé de ses étudiants, il se consacra à ses petits-enfants et à l'édition des *Œuvres complètes* de Montesquieu⁶ qu'il débuta avant de passer le relais à son ancienne étudiante Catherine Volpilhac-Augier, professeur émérite à l'ENS de Lyon, et actuelle présidente de la Société Montesquieu.

*Les Souvenirs d'un hareng saur*⁷ alors que Jean Ehrard est privé de son épouse adorée Antoinette depuis juillet 2016, obligé deux ans après par l'accentuation de sa cécité de recourir à une aide pour les gestes du quotidien, comme pour dactylographier sous sa dictée (Sarah, puis Winnie, qui garde de lui l'image de « l'homme fort, et humble du savoir qu'il a acquis »), s'achèvent sur la petite flamme de l'espérance et la « chance merveilleuse d'avoir vécu ».

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

Notes

1. Ce pseudonyme cachait Augustine Tuillerie (1833–1923), l'épouse du philosophe Alfred Fouillée (qui enseigna à l'École de 1872 à 1875). D'un premier et désastreux mariage, elle était la mère du poète et philosophe Jean-Marie Guyau. De leur « ruche mentonnaise », véritable « serre laïque » selon l'expression de Mona Ozouf (1952 l), sortirent les manuels à la base de l'enseignement de la Troisième république.
2. Jean Ehrard avait interrogé sur ce point Claudine Cohen (dont le témoignage suit). Elle avait utilisé les souvenirs piquants d'Alphonse Karr dans *Les Guêpes*. Depuis la rédaction du *Hareng saur*, est parue l'étude très fouillée qu'Hubert Demory a consacrée à Adolphe Dumas, tome 69 des *Mémoires de la Fédération des Sociétés historiques de Paris et de l'Île-de-France* (2018) p.167 à 201. Cet écrivain franco-provençal, qui révéla la Mireio de Frédéric Mistral à son voisin Alphonse de Lamartine, s'était essayé au théâtre et y avait connu de nombreux fous, dont *Le camp des croisés*, représenté à l'Odéon en février 1838. Ayant pu consulter les registres de ce théâtre, H. Demory y a trouvé ces deux alexandrins, disparus à l'impression :
 « Je sortirai du camp, mais quel que soit mon sort,
 « J'aurai montré, du moins, comme un vieillard en sort. »
 Victor Hugo, quatre jours après cette première qui fut une dernière, envoya une chaleureuse lettre d'encouragements à Dumas, et l'un comme l'autre persévéra, jusqu'aux Burgraves pour le premier. Le second a rejoint au rayon des contrepèteries involontaires l'abbé Pellegrin pour qui « l'amour a vaincu Loth ».
3. Philosophe, historienne des sciences, Claudine Cohen est directrice d'études à l'EHESS et membre du Centre de recherches sur les arts et le langage (CRAL). Ses recherches portent notamment sur l'histoire des sciences de la Vie et de la Terre et les représentations de la préhistoire.
4. Le *Hareng saur* mentionne avec amusement les vibrations de la « rame automotrice à grand parcours » qui assurait à l'époque ces trains de prestige, à propos des tasses de café qui avaient tendance à arroser le voisin ; mais la suspension, et le bruit caractéristique du moteur, étaient certainement des adjuvants de premier ordre à la conception des idées, voire à la correction des copies et autres travaux d'étudiants.
5. Cet ecclésiastique natif de Riom (1647-1740) défraya la chronique au début du XVIII^e siècle : après avoir prêché deux Carêmes devant la Cour, il fut nommé en 1695 évêque de Senez (vallée du Verdon dans la Haute-Provence), succédant ainsi à Louis-Anne Aubert de Villeserin, filleul de Louis XIV. Il fut l'un des huit évêques français « appelants » contre la

bulle Unigenitus qui condamnait Jansenius et ses idées. Un concile fut réuni à Embrun en 1727, qui le déposa et l'exila (à la Chaise-Dieu), d'où il continuait à adresser des mandements aux prêtres de son diocèse. Il mourut en 1740, se considérant (et étant considéré) comme le prisonnier de Jésus-Christ.

6. C'est à l'occasion des bibliographies des précédents éditeurs de Montesquieu que Jean Ehrard a pu rendre hommage à son prédécesseur clermontois Élie Carcassonne (1912 I), chassé par Vichy et ses lois raciales dès la rentrée 1940, éditeur de Montesquieu aux Belles-Lettres et décédé à Nice en 1941, de faim et de froid dans un grenier, pas très loin de cette Gare du Sud si présente dans les souvenirs d'Ehrard.

Il est dommage que le Hareng saur fasse un jeu de mots (page 46 note 8) sur le nom de cette gare (certes située au Nord de la ville, et de la gare principale) et ne développe pas ce nom en Gare des Chemins de fer du Sud de la France (encore inscrit sur sa façade préservée), car cette compagnie, qui desservait par tramways électriques la vallée de la Tinée, d'où sont originaires les Pasquier, sa famille maternelle, exploitait aussi des voies ferrées locales de la Côte-d'Or, où travaillait son grand-père paternel de Châtillon-sur-Seine : c'est par ce biais que ses parents se sont connus. Le parfum des raviolis et des daubes du Chaudan est encore présent dans les souvenirs des anciens du Sud.

7. Un compte rendu en est paru sous la plume de Jean Hartweg (1966 I) dans *L'Archicube* 37, p.154-157

* *
*

Témoignages lors de l'adieu à Jean Ehrard

Jean Ehrard n'est plus.

Il était l'homme des Lumières, qui alliait littérature et philosophie, vie et conviction, pensée et action. Il était Montesquieu.

Il a fondé la Société Montesquieu en 1987, et s'est consacré aux *Ceuvres complètes* de Montesquieu quand il a quitté la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, où il avait enseigné toute sa vie et dont il fut doyen, après avoir été maire de sa chère ville de Riom, de 1977 à 1989. Ce projet d'édition, lui seul pouvait le concevoir et le lancer, avec toute l'ambition intellectuelle et la hauteur de vue qui le caractérisaient. Sa thèse d'État, soutenue en 1964, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, faisait autorité et le plaçait au tout premier rang des dix-huitiémistes – aujourd'hui encore, elle reste fondamentale. Sa thèse complémentaire, qui est toujours nécessaire, avait été consacrée à *Montesquieu critique d'art* ; elle l'avait emmené en Italie, sur les pas de celui à qui il allait vouer une partie de sa vie.

Il n'avait pas publié d'autre ouvrage sur Montesquieu ; mais un article « Les études sur Montesquieu et l'*Esprit des Lois* », publié dès 1959 dans *L'Information littéraire*, montre à quel point il dominait ce sujet auquel il tenait tant. Cet article est devenu une référence, ou plutôt une boussole, et a joué un rôle considérable dans les études ultérieures sur Montesquieu. Au fil des années, chacun de ses propres

articles (réunis en 1998 dans *L'Esprit des mots. Montesquieu en lui-même et parmi les siens*) le montrait attentif à replacer Montesquieu en son temps, à retrouver les liens qui l'unissent à d'autres philosophes, à développer une histoire des idées ancrée dans l'histoire culturelle et la connaissance intime du XVIII^e siècle, appuyée sur la lecture la plus minutieuse, la plus savante et la plus éclairée des textes.

Organisateur, fédérateur, Jean Ehrard avait créé la structure d'édition qui allait réaliser le projet qu'il avait conçu ; mais ce n'était pas pour s'éloigner de l'œuvre de Montesquieu. En 2003, il avait publié, au tome VIII des *Œuvres complètes*, le *Mémoire sur les dettes de l'État*, premier travail connu de Montesquieu : cela lui avait permis de concilier son intérêt pour la chose publique et l'érudition. En 2012, il a donné, en collaboration avec Gilles Bertrand, le tome X, *Mes voyages*. Il retrouvait ainsi ce goût profond pour l'art qui lui faisait si souvent associer son épouse Antoinette à ses recherches, mais aussi pour ce qui fait de ce recueil plus qu'un simple « voyage d'Italie » : s'y découvrent un Montesquieu dont le regard évolue et se forme, dont l'intérêt pour les arts visuels se fait plus précis et plus large à la fois, et un Montesquieu attentif aux informations économiques, militaires, diplomatiques. C'était ce qu'aimait Jean Ehrard : saisir le mouvement de la pensée et ce qui la fait tenir au monde pour lui donner sens.

Enseignant, chercheur, citoyen, pleinement engagé dans tout ce qu'il faisait, il était aussi, et sans doute avant tout, profondément humain. Quiconque l'a rencontré le savait, et retirait de son accueil l'image de la bienveillance et de l'intelligence. Nous avons ses livres, ses articles ; mais ce qui avait fait de lui le plus attentif des directeurs de thèse, le plus grand soutien dans les moments difficiles, le plus solide et le plus chaleureux des amis, nous l'avons perdu. Notre peine est immense.

À sa famille, qui l'a entouré jusqu'à ses derniers moments, à ses enfants Catherine et François, à ses petits-enfants, nous présentons nos condoléances attristées. Ses convictions ne permettent pas de dire qu'il retrouvera Antoinette, son épouse chérie, disparue en 2016 ; mais il n'en sera plus séparé.

Catherine VOLPILHAC-AUGER,
présidente de la Société Montesquieu, ENS Lyon

* *
*

Hommages de la Société française d'étude du dix-huitième siècle et de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle

Ces deux sociétés s'associent pour rendre hommage au grand dix-huitiémiste que Jean Ehrard a été et restera. Sa thèse principale sur *l'Idée de Nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle* et sa thèse complémentaire sur *Montesquieu critique d'art* ont été soutenues en 1964. Il s'agissait de deux ouvrages neufs et ambitieux, qui démontraient d'emblée le éminentes qualités intellectuelles de Jean Ehrard : la clarté

et la puissance de son raisonnement et la précision de ses analyses, nourries par une immense érudition.

Ces qualités d'un très grand chercheur, internationalement reconnu, sont attestées par la vaste bibliographie de Jean Ehrard : plus de 150 titres, dont une grande partie consacrée à Montesquieu, à Diderot et à l'*Encyclopédie*. Dans cette production, une autre rubrique est particulièrement fournie : celle des volumes et travaux collectifs qui témoignent de l'engagement du professeur clermontois dans la recherche collective pluridisciplinaire, notamment au sein du Centre de recherches révolutionnaires et romantiques (CRRR) qu'il a co-fondé et dirigé avec Paul Viallaneix (1946 I). Par sa générosité, son exigence et son ouverture d'esprit, Jean Ehrard était particulièrement à même d'animer des groupes de recherche, ce qu'il a fait avec le même enthousiasme dans les collaborations internationales que dans les collaborations auvergnates, dont témoigne, par exemple, l'édition de la Correspondance de Gilbert Romme. « L'amitié, peut-on lire dans les *Souvenirs d'un hareng saur*, n'a pas manqué du reste d'avoir son rôle dans ma vie retrouvée de chercheur » (p. 314, à propos des échanges entre Clermont et Varsovie).

Cette intelligence du cœur, qui animait chez Jean Ehrard celle de l'esprit, explique aussi son engagement dans les sociétés savantes : la Société française d'étude du dix-huitième siècle a été créée au printemps 1964 afin d'offrir aux dix-huitiémistes un lieu de rencontre, d'information mutuelle et d'échanges. Jean Ehrard en a intégré le conseil d'administration, puis il en est devenu secrétaire général en 1971, président de 1980 à 1984 puis président d'honneur.

Tous les dix-huitiémistes qui ont eu la chance de la connaître se souviennent de sa passion pour la culture du XVIII^e siècle, de la force de ses valeurs, de son intégrité morale et de sa profonde bienveillance, notamment avec les jeunes collègues. Ceux qui, comme moi, l'ont côtoyé plus personnellement ont vécu, avec Antoinette et lui, des moments de convivialité et d'amitié intellectuelle exceptionnels.

Françoise LE BORGNE,
secrétaire générale adjointe de la SFEDS

* *
*

Homme de savoir et d'engagement, il était l'un des grands dix-huitiémistes français, appartenant – avec Michèle Duchet [1947 I], Jacques Roger, Robert Mauzi [1946 I], Jean Sgard... – à une génération qui, formée à la littérature classique, a cultivé des idées nourries d'histoire culturelle proche de l'École des Annales.

Né d'un milieu modeste et provincial (son père est épicier ambulant et garagiste), soutenu dans ses études par sa tante institutrice, il intègre l'ENS de la rue d'Ulm en 1946. Sa thèse d'État sur *L'idée de nature dans la première moitié du XVIII^e siècle*

(1964) interroge les mutations de cette notion dans les sciences, la philosophie et l'art, en rapport avec les transformations sociales et culturelles d'une période jusqu'à peu étudiée. Plusieurs fois réédité, ce travail qui fait date connaît aujourd'hui un regain d'intérêt à l'heure où l'universalité de la notion de nature se trouve interrogée, relativisée, sous le regard des anthropologues.

Jean Ehrard fit toute sa carrière d'enseignant-chercheur à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand où il se lia d'amitié avec Michel Foucault (1946 l), fonda et fit prospérer le CRRR (Centre de recherches révolutionnaires et romantiques).

Homme engagé, membre du PSU depuis sa fondation, il fut de 1977 à 1989 maire de la ville de Riom, à l'administration de laquelle il apporta son action éclairée... la lecture de l'*Encyclopédie* l'aidant parfois à résoudre les problèmes municipaux. Il s'est intéressé à l'histoire de sa ville d'adoption, multipliant les colloques sur Desaix, Dufour de Salvert, Gilbert Romme, Marivaux, ou sur l'enseignement du collège oratorien de Riom. Il projetait un livre, que la cécité des dernières années l'empêcha malheureusement de réaliser, sur la vie culturelle à Riom au XVIII^e siècle.

Jean Ehrard a publié de multiples études sur l'*Encyclopédie*, sur Diderot, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre ; mais Montesquieu fut depuis ses débuts l'axe et le guide de ses recherches. C'est à lui qu'il dut notamment de s'intéresser à la question de l'esclavage. Son livre, *Lumières et esclavage* (2008) revient brillamment sur les critiques récentes adressés à l'attitude supposée (raciste, esclavagiste) des philosophes des Lumières. La publication des *Œuvres complètes* de Montesquieu en 22 volumes, dont il assumait la direction aujourd'hui relayée par Catherine Volpilhac-Augier, est le point d'orgue d'une vie et d'une œuvre riche, multiple et lumineuse, où « tout est extrêmement lié » (*Esprit des Lois*, XIX, 15).

Claudine COHEN, directrice d'études à l'EHESS

* *
*

Voici un bref adieu des chercheurs polonais, transmis par Ewa Rzadkowska (université de Varsovie)

Pour beaucoup de chercheurs polonais, les anciens et ceux encore en vie, il était reconnu comme un Ami et Maître. Les professeurs Bronislaw Baczek et Ewa Rzadkowska ont compté parmi ses premiers collaborateurs. Toujours ardent à soutenir des projets polono-français, il prenait volontiers sous sa tutelle de jeunes chercheurs polonais, historiens et romanistes, et a agi en faveur de leur présence au sein de l'Université française. Ses travaux, notamment sa grande thèse d'État, rééditée, sur l'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle, restent une inspiration et un espace de dialogue, dialogue que le professeur n'a cessé

d'animer jusqu'aux derniers jours de sa vie, fidèle à l'*ethos* du dix-huitiémiste, mais aussi constructeur de son temps.

* *
*

Nous y joignons cette « dernière » lettre écrite à l'annonce de son décès par son vieil ami John Renwick, que Jean Ehrard a associé aux travaux de l'Université de Clermont, tout comme plusieurs jeunes universitaires polonais.

Cher Jean, dès 1966, notre moyen de communication préféré, assez fréquent, était la lettre. J'ai donc tellement l'habitude de t'écrire que je résiste mal à la tentation de t'adresser ces quelques mots, tout en sachant que c'est pour la dernière fois et que je me trouve confronté désormais à ton silence. C'est cette perspective me fait énormément de peine, car en l'espace de cinquante-sept ans, j'ai appris à te connaître et à te compter parmi mes amis les plus intimes. Que personne n'aille inférer de là que notre complicité réciproque avait besoin d'un aussi long délai pour se découvrir, pour s'affirmer. Nous nous disions parfois qu'elle existait, de façon insaisissable, *dès le premier jour*. Tout le monde connaît la réponse quelque peu lapidaire de Montaigne sur son amitié, d'une qualité rare, pour La Boétie : « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Sans prétendre à un statut aussi légendaire, nous pouvons certifier toutefois que notre première rencontre, « prédéterminée » devant chez Vrin, place de la Sorbonne, et suivie de cette journée que nous devions passer ensemble pour parler de Marmontel, avait, à son tour, quelque chose de *mystérieux* : venant de faire connaissance, nous nous entendions déjà à merveille, comme deux amis de longue date qui se retrouvaient.

Depuis longtemps j'ai l'impression que ta constante sollicitude vis-à-vis de moi ressemblait à celle d'un grand frère pour son cadet. De bonne heure tu t'intéressais à ce que je faisais, veillais assidûment à ce que mes travaux ne prêtent pas le flanc à la critique. Tu consentis à soutenir ma candidature à un poste de maître de conférences associé au département de Français, âge d'or inoubliable qui a duré trois ans, et qui devait être celui d'une collaboration encore plus fructueuse et dont je me félicité : Massillon, les catalogues de bibliothèques, l'Oratoire de Riom, les Martyrs de prairial.

C'est-à-dire que les cinquante-sept ans de notre amitié, d'une merveilleuse sérénité, m'ont appris qui tu es et surtout pourquoi tu mérites toute mon affection. J'admirais, et j'admirerai toujours chez toi l'érudit doué d'un esprit de synthèse remarquable ; j'admirais le maire qui avait tant fait pour Riom ; j'admirais l'observateur de notre monde politique et tes prises de position saines et humanitaires devant tant de problèmes pénibles. Mais, ces dernières années, c'est surtout ton courage au jour le jour, que je n'ai pas besoin d'évoquer en détail, qui a décuplé cette admiration sans réserve.

Un dernier mot : un des nombreux signes de ton affection, qui se trahit dans l'intimité, c'est ton sens de l'humour. Ce dernier étant chez tout un chacun très personnel, cela revient à dire que quand tu associes un ami à une observation amusante (et les tiennes étaient nombreuses), tu le convies à une familiarité qui veut tout dire. Voilà pourquoi je ne suis pas demeuré insensible au fait que, dans ta dernière lettre, trois jours avant de nous quitter, tu me confiais l'anecdote suivante : « J'ai autrefois enseigné l'anglais dans un cours privé parisien. Mes élèves s'étant inquiétés de mon accent (enfants de la bonne société, ils avaient déjà fait, eux, plusieurs séjours outre-Manche, où je n'avais jamais porté mes oreilles ou ma langue), j'avais répondu très sérieusement à leur étonnement en leur précisant qu'eux ils avaient entendu et pratiqué à Londres l'accent de la rue et de la vie quotidienne, alors que moi, je pratiquais et enseignais l'accent littéraire, celui de Dickens. Cette seule référence avait eu l'effet magique d'assurer ma victoire et ma sérénité. »

Quel meilleur moment de te quitter si ce n'est celui où je te retrouve dans une telle intimité ?

John RENWICK, fellow of Churchill College, Cambridge (UK)

* *
*

Pour évoquer l'homme public, voici deux témoignages locaux :

Jean s'engagea très tôt pour la cause des valeurs du socialisme, l'aspiration à un monde meilleur fondé sur le progrès technique et social, sur la réduction des inégalités et sur une morale humaniste et laïque. Il fonda rue d'Ulm en 1946, à vingt ans donc, avec son condisciple Marcel Roncayolo, le Cercle d'études socialistes et adhéra en 1947 à la SFIO : Section française de l'internationale ouvrière, devenue en 1969 le Parti Socialiste. Après un passage au PSU (Parti socialiste unifié), il y demeura fidèle tout le restant de sa vie : au total, 76 ans d'engagement en dépit de quelques tempêtes que traversa le Parti ; il considérait que la permanence des valeurs portées l'emportait sur les vicissitudes de l'action politique.

Ce fut un militant exemplaire, l'un des plus assidus aux réunions de section, intervenant dans tous les débats internes sur les sujets majeurs d'orientation politique, avec une rigueur d'analyse, une élocution et une mémoire remarquables. Alors qu'il était diminué physiquement depuis quelques années, encore récemment il nous envoyait des courriers électroniques, qu'il avait dictés, dont la pertinence et la profondeur s'imposaient.

Exégète internationalement reconnu de Montesquieu, il exerça ses deux mandats de maire dans l'esprit des Lumières et dans une pratique démocratique accomplie. Je fus un de ses conseillers durant son second mandat, qui tout comme le premier se

déroula dans le cadre de l'Union de la Gauche. Il y avait un nombre conséquent de femmes dans la majorité, alors que l'heure n'était pas encore aux quotas. La gestion de l'administration municipale et celle de la genèse des projets furent remarquables. Pas un sujet n'échappait à une analyse approfondie et à une synthèse en vue des décisions. Les projets de délibération étaient rédigés bien à l'avance, puis expliqués et débattus autant que nécessaire. La démocratie battait son plein.

Dans une vie, il y a, disons, trois ou quatre rencontres de personnes qui vous marquent profondément par leur manière d'être, de penser, par leur intelligence d'esprit, de cœur, et qui sont à jamais pour vous des références, des maîtres. Jean fut et restera pour moi de cette sorte, par son humanité, son humilité, son humour et sa capacité à conjuguer puissance et rigueur intellectuelles, et son engagement résolu dans l'action au service de la cité, au service des autres.

Marc RICHTIN, au nom de la section de Riom du Parti socialiste

* *
*

L'avènement de la Comédie de Clermont-Ferrand doit beaucoup à Jean Ehrard, qui en fut le premier président. Il aimait le théâtre du monde, mais aussi l'art théâtral, celui des planches, de la sueur, du trac, de l'audace, de la poésie à incarner : un théâtre où Dionysos n'est pas oublié, ce dieu qui place le rire au cœur même des actes les plus graves à représenter. En profonde sympathie, Jean et Antoinette accompagnaient l'énergie vitale : le jeu, là où vivre est un plaisir.

La sagacité de Jean et son autorité naturelle forçaient le respect. Voix fluette mais pensée précise, à visée longue et pénétrante. Les idées ne flottaient pas autour de lui, rattachées qu'elles étaient à un tronc solide, droit, avec de puissantes racines et des branches porteuses d'un feuillage vigoureux, comme les idées qu'il défendait. Puiser dans le souterrain pour mieux remonter vers la lumière, la légèreté, l'aérien était sa discipline. L'esprit toujours en alerte, doublé d'une force de travail impressionnante, il regardait le genre humain comme un bon jardinier regarde la nature : ce avec quoi il doit composer pour en retenir le meilleur. Tout cela fit de Jean l'ambassadeur rêvé pour l'avènement de la Comédie de Clermont-Ferrand. Avec lui, les légendaires passes d'armes entre Roger Quilliot et Valéry Giscard d'Estaing se sont suspendues le temps de la constitution de la scène nationale : c'est qu'il savait faire entendre, haute et claire, la cause de la culture.

Mes autres aventures théâtrales, Comédie-Française, TNP, ont eu le bonheur d'être suivies par Jean et Antoinette. Combien de spectacles, de dîners, de conversations pleines d'entrain où nous revenions sur les signes de la représentation pour les mêler à l'actualité, à nos vies, à nos aspirations... Trois authentiques gourmands, voilà ce que nous étions.

Lorsque Roger Quilliot m'a suggéré de me tourner vers Jean pour la présidence de la Comédie de Clermont-Ferrand, en fin d'entretien il eut ces mots : « Jean et moi avons fait nos humanités ensemble ». Cette confession est gravée en moi. Dans l'avenir, y aura-t-il encore des êtres pour prononcer ce type de phrase : « faire ses humanités » ? Il est malheureusement permis d'en douter. Des forces négatives semblent à nouveau se coaliser. Aussi le travail exemplaire de Jean, son combat, devient-il plus nécessaire que jamais. Nous pouvons, nous devons, toujours le lire. C'est notre chance. Notre héritage. Merci, Jean.

Jean-Pierre JOURDAIN, pour la Comédie de Clermont-Ferrand

* * *

Cette dernière évocation, sonnante comme un ultime appel, de la promotion 1946 lettres, voudrait aussi saluer la mémoire de Marcel Roncayolo dont la notice n'est pas encore publiée. Jean et Marcel étaient coturnes à l'ENS.

Jean et les Ronca...

Ces dernières années, Jean, ce fut surtout pour moi une voix au bout du fil téléphonique reliant Paris à Riom, une voix toujours enjouée, un esprit toujours vif, n'oubliant jamais de prendre des nouvelles des jeunes générations, s'intéressant à tous les sujets...

Mais avant, il y avait eu Jean et Antoinette, fidèles amis de Marcel et Jeannie, comptant toujours parmi les proches présents aux anniversaires de Marcel. Et c'était chaque fois pour Jean l'occasion de revendiquer, sourire malicieux aux lèvres, la préséance sur son ami... car il avait de fait quelques semaines de plus que lui...

Jean, le plus vieil ami de Ronca... et Louis Bergeron (1947 l)... et Guy Palmade... tous ces jeunes gens scellèrent leur amitié dès leurs années rue d'Ulm, juste à la sortie de la guerre, partageant leurs « thurnes » d'étudiants, leurs passions intellectuelles, leurs engagements politiques, leurs goûts artistiques, et leurs penchants pour les canulars...

Mais Jean aura tenu aussi le précieux rôle de confident auprès de Marcel, jusqu'à celui de damoiseau d'honneur au mariage de son ami. Une amitié qui durera jusqu'à ce qu'ils partent les uns après les autres. Une amitié entre bons vivants, penseurs, débatteurs, cultivés, gourmands, voyageurs... accompagnés de leurs dames de cœur et d'esprit. Toute une époque qui s'en va... à l'heure où le vieil Hareng sort...

Merci, Jean, de ces 80 ans d'amitié qui grâce à toi perdureront...

Marie-Florence RONCAYOLO

BAROUSSE (Claude, Henri, Pierre), né le 29 juin 1926 à Saint-Loubès (Gironde), décédé le 9 décembre 1995 à Montauban (Tarn-et-Garonne). – Promotion de 1947 I.



Par ces lignes, je voudrais faire revivre le professeur qui m'aura le plus marqué, qui m'a façonné et honoré de son amitié.

Je l'ai rencontré en quatrième moderne au lycée Janson-de-Sailly, à la rentrée 1952-1953. C'était le premier poste de ce jeune homme, élégant sous son long manteau, toujours ganté : il avait juste le double de notre âge, et il venait nous apprendre à écrire (sans fautes d'orthographe, mais aussi avec du goût et de la précision) et à choisir nos lectures. Et aussi à aimer la poésie, et pas seulement le programme des auteurs classiques. Plus tard, un administratif (le proviseur ? le censeur ?) a chuchoté à nos parents qu'il venait de la rue d'Ulm ; auréole prestigieuse qui garantissait sa formation d'excellence, dont nous devons être dignes. Nous avons remarqué son léger accent méridional ; plus tard, j'ai su qu'il avait préparé l'École au lycée de Toulouse (Pierre-de-Fermat) qui cette année-là avait envoyé cinq khâgneux rue d'Ulm pour 27 places, succès exceptionnel qui ne se renouvela plus, le premier toulousain étant Robert Jammes qui fit toute sa carrière à l'Université comme professeur d'espagnol. Mon maître avait été reçu vingt-septième. J'ai appris bien plus tard encore (tant il était discret) que son père Pierre était le conservateur du fameux musée Ingres de Montauban.

Sans rien savoir de tout cela, nous aimions tous notre professeur, sa générosité, sa disponibilité. Pour la fin d'année, notre classe lui offrit un briquet en or qu'il garda toute sa vie, et comme je connaissais son adresse (à Sceaux) je lui fis expédier fin septembre un plateau de fruits (mes grands-parents possédaient une exploitation arboricole dans la vallée de l'Eyrieux, ce torrent ardéchois qui rejoint le Rhône vers La Voulte, et je leur demandai de rajouter l'adresse de mon maître à celle des parents et amis qui recevaient un colis à chaque automne).

Il me racontait vingt ans plus tard ses années rue d'Ulm, il se croyait l'étoffe d'un grand écrivain, il me citait l'exemple d'une ses amies, étudiante en faculté de médecine, qui se voyait la continuatrice de Louis Pasteur (1843 s) et d'une autre aux Beaux-Arts, qui pensait révolutionner la peinture à l'égal de Picasso. Celle-ci, m'écrivait-il, illustre des livres pour enfants, et celle-là est devenue pédiatre.

Les premières lettres venaient de Bagdad en Irak (graphie de l'époque), il m'avait annoncé son départ pour le Japon, mais le Quai d'Orsay lui choisit au dernier moment une affectation moins lointaine, le pays des Mille et une nuits, le berceau de

l'humanité, où personne ne parlait français (lui savait fort bien l'anglais), il se réjouissait des vacances où lui et les siens pourraient suivre les pas d'Alexandre, prévoyait-il.

Il me parlait quelquefois avec une infinie pudeur de ses problèmes personnels. Je l'avais su marié, et père d'un garçon, un petit Bruno (était-ce en l'honneur de Giordano Bruno, le philosophe brûlé à Rome sur le Campo de' Fiori en 1600, dont l'auteur du *Tour de la France par deux enfants* avait repris le nom et l'initiale du prénom ?). Puis les lettres vinrent de Bruxelles (quarante jours pour la première !) où il était détaché à l'Université libre, et enfin de Lisbonne où il apprit le portugais. Toujours longues, de sa fine écriture, elles me soutenaient dans mes propres tâtonnements (mon père me voyait dans l'économie politique, je n'avais guère de goût pour une vie de rond-de-cuir, je préférais la pêche et le grand air ; après l'année de Mathématiques élémentaires, je cherchais ma voie, un moment répétiteur de mathématiques au collège La Fontaine ; et la réussite inattendue au concours des Eaux et Forêts détermina ma vie). J'ai publié l'an passé ces lettres dans une plaquette intitulée *Lettres à un cancre...*

Pour en revenir à mon maître, très vite son épouse fut atteinte de schizophrénie ; il pensa refaire sa vie en se chargeant de l'éducation de ce fils qu'il adorait, et une lettre m'apprit trois mois après qu'il était « revenu à la case départ ». Il ne pouvait pas obtenir le divorce (étant donné l'état mental dégradé de son épouse) et il imita Alfred de Vigny... des années dans la solitude auprès de sa femme malade. Une fois les trois fois trois années de détachement à l'étranger effectuées, il revint en France, d'abord comme principal au collège de Fismes dans la Marne, puis près de Montauban, à Beaumont-de-Lomagne, au collège Théodore-Despeyroux tout près de Septfonds : il revenait à la demeure de ses parents. Luce son épouse – elle aussi enseignante – lui survécut sept ans, dans un asile à Caussade (dans le Tarn-et-Garonne). Sa raison périlait : elle allait rafler chez la marchande de journaux magazines et presse du jour que Claude rapportait le soir... Membre de l'équipe municipale, dès sa retraite, mon professeur était adjoint à la culture, aménageait la bibliothèque, le patrimoine local, qu'il mettait en valeur avec Jean-Pierre Labarta, un aimable érudit qui m'a guidé vers la maison de famille des Barousse cachée derrière un escalier verrouillé – loin du palais des Mille et une nuits de Bagdad ! – puis vers la tombe où reposent mon maître, son épouse et leur Bruno, dont j'appris qu'il était poète à ses heures. Une salle perpétue le nom de Claude Barousse à Septfonds, cette bastide occitane, capitale du chapeau de paille et du casque dit colonial. Il avait été reçu, comme son père, au fauteuil 35 de l'Académie occitane de Montauban, cousine de celle des Jeux floraux, où il donnait une conférence annuelle. Le président actuel, Robert d'Artois, m'a montré combien, trente ans après sa mort, son souvenir était vivace.

Quand j'ai sollicité l'a-Ulm en octobre 2023 pour en savoir plus sur mon maître, j'ai appris que dès sa retraite, il était sous contrat avec les éditions Actes Sud où il publiait chaque année un livre, et que seule la mort avait interrompu cette activité.

J'ai réussi à me procurer les sept ouvrages qu'il avait fait ainsi éditer en Arles, souvent dans la collection « Babel » ; ils témoignent de son érudition et de sa maîtrise dans tant de domaines... Il y a ce choix picoré en 1995 dans le *Journal* de Jules Renard, dans lequel j'admirais l'érudition et la compétence de mon professeur, partant de A (« accent circonflexe ») pour aboutir à Zola *via* la rue d'Ulm (que Renard a renoncé à présenter) pour reconstituer cette « âme écartelée ». Il y a aussi ce remarquable autant que modeste *Montaigne, petit vade-mecum* (1992), une présentation suivie de la traduction de l'*Éloge de la Folie* d'Érasme (1994). Et, après sa mort, une version des irrésistibles *Oiseaux* d'Aristophane adaptant celle de Victor-Henri Debidour (1929 I), où Copinon et son inséparable Espéron cherchent à bâtir la cité idéale et en chassent l'inspecteur des poids et mesures, lequel Méton, est devenu, chez Barousse, ... le chargé des postes diplomatiques et consulaires !

Je n'ai pas été étonné de le voir traduire du portugais deux romans contemporains, l'un de Fernando Botelho (*Esta noite com Brueghel*, 1990), puis deux ans après celui de João de Melho, *Gente feliz com lagrimas*, œuvre d'un professeur lisboète né aux Açores et racontant ses tribulations en Angola sous les drapeaux de Salazar ; livre dont la publication avait été favorisée par la fondation Calouste Gulbenkian. Le roman est sous-titré *Élégie à la mémoire des exclus*. Français, latin et grec, comme toujours... et il avait ajouté le portugais à la trilogie.

Je voudrais terminer en présentant un ouvrage extraordinaire, le premier, celui qu'il cosigna avec madame Simone Pons en 1989. Les éditions Actes Sud l'avaient mis en rapport avec cette Sétoise qui détenait un manuscrit sortant vraiment des sentiers battus et dont le grand-père de son époux était le protagoniste. Ces *Paroles de forçat* retracent la vie d'Arthur Rouques, condamné au bagne, dont elle détenait un paquet de 228 lettres. Il avait été *transporté* en Guyane en 1902 comme faux-monnaieur et son casier judiciaire bien rempli (dix-huit condamnations antérieures à cette affaire) ne plaidait pas l'indulgence. Enfant naturel né à Montpellier en 1852, placé à l'assistance publique (« la misère et la faim furent mes nourrices »), il s'engagea comme mousse à 14 ans, se lia à des malfrats et accumula les condamnations pour vol, escroquerie (il s'était déguisé en commissaire de police et sous prétexte de perquisition vola tous les bijoux d'une rentière, entre autres exploits). Dix ans de « Bat d'AF » le transformèrent : outre des tatouages, il avait appris sur le tas (à « Tataouine », disait-on) grammaire, orthographe, arithmétique et même versification, il prit du service comme cocher chez une veuve sétoise qui avait gardé l'entreprise de feu son mari, devint son amant puis, s'étant lassé d'elle, épousa Julia, sa fille, dont il eut deux filles (Yvonne et Olga, ses « ratounelles » adorées) nées en 1900 et 1901. Leur photographie, adolescentes, fait la couverture du livre.

Il vivait de marché en foire en écoulant pacotilles et savon à barbe. Avec deux copains (dont l'un était de Manosque), ils fabriquèrent de fausses pièces de

deux francs (à l'époque du franc germinal convertible en or, c'était une somme). La bande s'était installée à Vichy et il avait déguisé son identité, s'inscrivant sur le registre de son logeur sous le nom de Louis Courtin. Stupéfiante coïncidence : il avait usurpé l'identité de mon propre grand-père ; le vrai Louis Courtin était chef de cabinet des ministres des Finances qui se succédaient alors et à ce titre il avait mis au point par tâtonnements pour Joseph Caillaux le système d'assiette de l'impôt sur le revenu. Le faux Courtin, le véritable Arthur Rouques, employait Julia pour écouler les pièces, tandis que leurs filles étaient en nourrice à Saint-Yorre. En novembre 1901, Julia attira l'attention d'une vendeuse de bougies à La Rochelle, qui trouva étonnant de la voir mettre sur le comptoir une si grosse pièce pour un si mince achat. Méfiante, elle refusa la pièce, sa cliente se troubla, tant et si bien que la boutiquière flaira la supercherie, que la pesée de la pièce confirma. Elle alerta les gendarmes qui cueillirent les deux escrocs et saisirent sept cents pièces, toutes fausses.

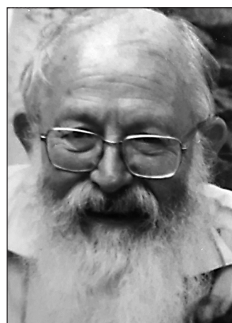
C'est lors du procès du couple et de ses complices, tenu à Saintes, qu'Arthur révéla ses qualités oratoires, sa prestance et sa générosité (il fit acquitter ses trois complices, réservant pour lui seul les foudres de Thémis). La presse s'empara de l'affaire, y compris au niveau national. Endossant l'entière responsabilité de l'escroquerie, il expliqua son parcours avec une éloquence qui stupéfia l'assistance. Il fut condamné au bagne pour huit ans, mais un magistrat scrupuleux reconnut en lui un condamné par défaut à Marseille dans une affaire de vol. Les dix ans de prison furent confondus avec les huit années de bagne ; il put voir sa femme, sa belle-mère et les deux petites avant d'embarquer *via* Alger pour l'île du Diable. De là, il bombarda de lettres, souvent en vers, adressées au président Loubet, les journaux de la métropole et les autorités afin d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur la situation des « transportés », que les gardiens rançonnaient et obligeaient à des travaux épuisants et inhumains. Deux tentatives d'évasion échouèrent ; en 1915 il se lança dans une campagne de presse pour que les bagnards soient exposés en première ligne dans les tranchées... Il était, en parallèle, un père extraordinairement attentif à distance à l'éducation intellectuelle et morale de ses deux filles, qu'il imaginait depuis sa cellule. Une fracture de la rotule eut raison de sa santé et il mourut en 1922 à 70 ans, pour finir à la fosse commune.

Claude Barousse conclut ce récit d'une vie hors du commun en citant la fin du *Misanthrope* : comme l'homme aux rubans verts, Arthur Rouques avait cherché (et trouvé à Cayenne) « du monde un endroit écarté » qui lui avait permis d'être un homme d'honneur, lui le marginal, l'asocial, le réprouvé.

Mon maître n'a-t-il pas reconnu en lui un frère, lui dont la vie privée fut aussi un bagne, dont il s'échappait par l'écriture ?

Jean-Pierre COURTIN, Ingénieur des travaux des Eaux et Forêts,
avec la complicité de Patrice CAUDERLIER (1965 l)

CAVALIER (Claude), né le 17 octobre 1925 à Paris, décédé le 10 avril 2009 à Marseille (Bouches-du-Rhône). – Promotion de 1947 I.



Il y a quelques mois, je recevais un courrier de Claudine Cavalier, helléniste et traductrice de la Septante. Elle me disait notamment être la fille de notre camarade Claude Cavalier, dont j'avais été l'élève en classe de quatrième au collège et lycée Honoré Daumier de Marseille (anciennement dénommé lycée Sud). Soudain me revinrent en foule images et scènes de mon adolescence studieuse.

« Monsieur Cavalier » fut l'un des professeurs qui me marquèrent le plus dans mes études, l'un des plus originaux également. Il fut mon premier professeur de grec. Je suivais aussi ses cours de français et de latin, ce qui faisait en tout, je suppose, une dizaine d'heures hebdomadaires où je bénéficiais de son enseignement. L'année scolaire 1979-1980 fut mon année Cavalier.

Je le revois encore dans son éternel costume de velours noir, digne du félibre provençal qu'il était, nous lisant des poèmes d'Eugène Guillevic et de René-Guy Cadou, qu'il rangeait parmi ses poètes préférés. J'avais l'impression (fausse, me dit sa fille) qu'il ne m'appréciait guère : je songe encore aux commentaires sévères qu'il apposait sur mes rédactions hebdomadaires. Il nous demandait chaque semaine de lui remettre quelques pages sur un sujet de notre choix : un remarquable exercice d'écriture. Il y a quelques années, remettant la main sur ce cahier, je rougis de honte en lisant mes propres compositions, une en particulier où je reprochais à Louis Aragon son cabotinage dans une émission de télévision que Claude Cavalier nous avait recommandée (Aragon était encore vivant : cela me fait tout drôle de penser que j'ai été pendant seize années son contemporain).

Une fois, il nous demanda qui avait le plus fait pour la popularisation du théâtre. J'ai levé le doigt et spontanément répondu Pierre Sabbagh, le réalisateur de l'émission télévisée hebdomadaire « Au théâtre ce soir », qui diffusait vaudevilles et pièces de boulevard. J'y prenais du plaisir. Manque de chance, ce n'était pas la bonne réponse : il fallait dire Jean Vilar, le fondateur du festival d'Avignon. Ma bétise m'a longtemps mortifié et ce souvenir blessant est resté en moi. Rétrospectivement, je me dis que ma réponse n'était pas si stupide : sans avoir l'ambition artistique de Vilar, Pierre Sabbagh offrait chaque semaine aux masses, par le truchement de la petite lucarne, comme on disait alors, l'opportunité d'une expérience théâtrale récréative, quoique convenue. Il était de bon ton d'en faire la critique. L'adulte que je suis devenu voudrait justifier l'élève de quatrième et le soutenir de son autorité par une manière de triche anachronique, censée corriger l'aveu que je viens de faire et qui n'est pas sans me coûter.

Au fond, Claude Cavalier fut l'un des quelques professeurs, peu nombreux, qui m'impressionnèrent et devant lesquels je me sentais en infériorité. L'hostilité que je croyais trouver en lui n'était que l'excuse que je voulais donner à ma propre insuffisance, à laquelle il me renvoyait toujours. Je découvrais par lui l'existence d'une culture partagée par un petit nombre et d'un canon bien différents de la culture commune et bourgeoise, pour le dire vite, où j'avais grandi.

Il nous raconta comment, à la question « qui est Ulysse ? », des élèves lui avaient un jour répondu en chœur : « un cheval », en référence à un film avec Fernandel passé la veille à la télévision, où un cheval porte en effet ce nom (*Heureux qui comme Ulysse* d'Henri Colpi, 1970). Il estimait de son devoir d'enseignant, je m'en rends compte aujourd'hui, de mener contre la culture de masse le combat inlassable qu'avait théorisé et pratiqué le philosophe Adorno. On s'inquiétait déjà beaucoup à l'époque des méfaits de la télévision, peu de chose pourtant à côté de la formidable puissance invasive des écrans contemporains.

J'ignorais, sa fille me l'apprend, qu'il écoutait comme moi le ténor Hugues Cuénod, dont le timbre clair et la diction précise charmaient nos oreilles de littéraires.

Il y avait chez Claude Cavalier un authentique engagement pour la littérature, pour la poésie, pour la transmission également, qui allait au-delà des seules nécessités professionnelles de l'enseignement et qui était sans doute lié aussi à son engagement politique, dont il ne faisait pas mystère. Cela ne m'empêchait pas de me tromper à son sujet : je le croyais communiste alors que, sa fille en témoigne, il était socialiste – tant les élèves sont mauvais juges de leurs maîtres. Il avait fait le choix d'enseigner en collège bien qu'il eût une vocation légitime à travailler en lycée. Je le savais normalien et il me paraissait par là comme d'une race supérieure, qui m'en imposait. Son modèle m'a, entre autres raisons, incité à entrer à l'École normale supérieure. Lorsque j'ai dédié *Vie du lettré* « à mes maîtres, et aux maîtres de mes maîtres », il figurait en bonne place dans la liste tacite des professeurs auxquels je voulais rendre hommage.

Après la quatrième, il m'arrivait de le croiser dans les couloirs. On connaissait au collège, en l'exagérant peut-être, son antagonisme idéologique et pédagogique avec mon professeur de lettres de troisième, l'excellent monsieur Penon, que j'aimais bien, mais qui ne donnait pas le sentiment de faire partie de l'élite intellectuelle et esthétique à laquelle à mes yeux appartenait Claude Cavalier. Puis je quittai le collège Honoré-Daumier pour le lycée Thiers.

Ma mère le croisait parfois au supermarché local. Lors d'une réunion de parents d'élèves, il lui avait dit que j'aurais été sans doute plus à mon aise dans l'ancien système éducatif : j'appartenais en effet à la première génération de la réforme René Haby, qui institua le collège unique.

Mes échanges avec Claudine Cavalier me révélèrent que, jusqu'à sa disparition en 2009 à l'âge de 83 ans, son père avait suivi de loin mon parcours. J'en ai été surpris et ému. D'autres révélations qu'elle me fit sur la jeunesse de Claude Cavalier me

bouleversèrent et transformèrent radicalement l'image que j'avais de lui. Même si nous ne pourrions pas les lire ici, elle a bien voulu rédiger pour *L'Archicube* la notice nécrologique qu'il aurait dû avoir depuis longtemps, et je l'en remercie très chaleureusement.

William MARX (1986 l)

* *
*

Né dans un milieu modeste, Claude Cavalier est élevé d'abord à Nîmes, où il fait ses classes de collège, puis à Paris où il devient, grâce à une bourse, lycéen puis élève de classe préparatoire littéraire à Louis-le-Grand. En 1947, il est admis à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Il y étudie conjointement les lettres classiques et l'italien. Sa jeunesse nîmoise, passée en milieu provençal et languedocien, lui a donné la pratique des deux langues et un goût prononcé pour l'histoire et la culture méridionales qui ne se démentiront jamais. Entre 1949 et 1951, il bénéficie de bourses d'études à Pise, puis à Florence, et rédige un mémoire de maîtrise sur Ugo Foscolo, qu'il étudie en tant que critique de Dante et de Pétrarque. En parallèle, il travaille en tant que rédacteur et traducteur pour l'éditeur italien Garzanti.

C'est toutefois vers les lettres classiques qu'il se tourne finalement et jusqu'à la fin des années 1960, il est professeur certifié de lettres classiques au lycée Lakanal de Sceaux. Il y dispense un enseignement original, où la poésie contemporaine occupe une place centrale. Il se tient au courant des évolutions de la poésie française, notamment par la lecture de la revue *Poésie* de Pierre Seghers, avec qui il se lie d'amitié et dont il suivra jusqu'au dernier numéro les « Poètes d'aujourd'hui ». Il initie ses élèves à des auteurs tels que Francis Ponge, Eugène Guillevic, Jean Tardieu ou encore Henri Michaux.

De ses années d'études à l'École normale, il a conservé quelques relations : la principale est avec le linguiste Pierre Monteil (1948 l). Dans le sillage de ce dernier, il se passionne pour la linguistique comparée des langues indo-européennes. Il conservera jusqu'à la fin de sa vie cette approche des langues et l'inclura dans ses cours avec beaucoup de précision et de rigueur, deux qualités qu'il jugeait essentielles et qu'il s'efforçait de transmettre à ses élèves.

De façon plus lointaine, il suit les travaux de Michel Foucault (1946 l), qu'il a connu à Normale et dont il partage l'admiration pour Jean Hyppolite (1925 l) : il lit Foucault avec attention et sera marqué surtout par ses textes sur Raymond Roussel et ses premiers livres sur l'histoire de la médecine, de la prison et des politiques asilaires. Par la suite, les travaux épistémologiques de Foucault le convaincront moins. Il restera toutefois en relation avec lui et admirera certaines de ses prises de position politiques, essentiellement sur l'antipsychiatrie, un courant dont il partage la plupart des idées.

Une sympathie personnelle remontant à leurs années d'études l'attache également à l'historien Jacques Le Goff (1945 l) : il suivra de près ses travaux et le citera souvent dans ses cours.

En parallèle de son travail d'enseignement, il s'engage dans le syndicalisme et le militantisme politique. La Seconde Guerre mondiale l'avait conduit, encore très jeune, à se rapprocher de milieux protestants hostiles au régime de Vichy. Bien qu'étranger à toute religion, c'est d'abord dans ces mêmes milieux, notamment celui de la Fraternité protestante d'Arcueil (alors siège de la Mission populaire évangélique de France), qu'il fait ses premières armes de militant. Il y devient l'ami d'Étienne Mathiot, une amitié qui durera jusqu'à la mort de ce dernier, et de Georges Casalis dont il partage les vues sur l'anticolonialisme. Il reste fidèle à la Fraternité jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie, puis se tourne vers le Parti socialiste et le Syndicat national des enseignants du second degré où il s'investit durablement.

En 1967, il quitte la région parisienne pour des raisons familiales : la suite de sa carrière se déroule entièrement dans un établissement du huitième arrondissement de Marseille. Il ajoute à cette occasion le provençal aux matières qu'il enseigne, tout en se rapprochant des milieux occitans.

Dans le cadre de cet enseignement, il se lie avec le critique Charles Mauron, dont il ne partage toutefois pas le système d'analyse, malgré son propre intérêt jamais démenti pour la psychanalyse. Il s'intéresse principalement à la question très débattue de la graphie du provençal, sur laquelle il adopte la position de l'occitaniste Robert Lafont au détriment de la graphie félibréenne : sur ce sujet, il publie quelques articles.

Il a été marié deux fois, et il est le père de trois enfants.

Il est fait chevalier de l'ordre des Palmes académiques.

Claudine CAVALIER

TISON (Françoise), épouse MAURER puis PÉCAUT, née le 6 août 1927 à Soorts-Hossegor (Landes), décédée le 29 juillet 2023 en Avignon (Vaucluse). – Promotion de 1947 S.



Françoise Tison était l'aînée d'une famille de cinq enfants, deux frères et deux sœurs qu'elle aimait beaucoup et qui disparurent avant elle, du fait de sa longue vie, à sa grande tristesse.

Lorsqu'il s'installe à Hossegor au milieu des années 1920, son père Henri Tison est un entrepreneur originaire de la Sarthe. Peu après la naissance de Françoise, il crée « La Bordelaise », société de construction qui contribue à l'essor de la nouvelle station balnéaire. La mère de Françoise,

Germaine Vanvincq, est originaire des environs de Pau. Elle est l'une des premières femmes bachelières et a fait des études de droit à Bordeaux.

Les cinq enfants sont instruits par leur mère à la maison jusqu'à leur entrée au collège à Bayonne. Les garçons, Jacques et Philippe, deviendront à leur tour entrepreneurs et perpétueront la société de construction paternelle, qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Tison & Gaillet. Les filles feront des études supérieures. La première sœur de Françoise, Claudine Amiel Tison, sera pédiatre et pionnière en néonatalogie, la cadette, Annette Tison, deviendra architecte et créera dans les années 1970 la série culte des *Barbapapa*.

Françoise, quant à elle, fait des classes préparatoires scientifiques au lycée Montaigne à Bordeaux et entre à l'ENS Sèvres en 1947 parmi 16 « compagnes » de promotion scientifiques. Nous disposons d'un témoignage exceptionnel sur cette promotion 1947 S dans l'article écrit par Françoise Tison elle-même, à la demande de Josiane Serre (1944 S, directrice de Sèvres de 1974 à 1988), dans le *Bulletin de la Société des amis* (n° 219, mars 2001, p. 49-52). Elle y rend notamment hommage à Yvonne Bruhat (1943 S), « exemple prestigieux et proche », et à André Lichnerowicz (1933 s), un « professeur exceptionnel ».

Agrégée de mathématiques en 1950, elle enseigne pendant trois années scolaires au lycée mixte de Fès (Maroc) avant d'entreprendre une carrière universitaire remarquable.

Du côté de sa vie privée, Françoise Tison se marie en 1954 avec Gérard Maurer (1924-1998), professeur agrégé de géographie et docteur ès lettres, spécialiste de la géomorphologie du Rif Central. Elle se remarie en 1966 avec Pierre Pécaut (1930-2013), ingénieur agronome, spécialiste du développement de l'amélioration des plantes légumières, directeur de la station Inra d'Avignon. Elle a quatre enfants qui deviendront respectivement médecin, architecte, ingénieur chercheur en cristallographie et ingénieur.

Le déroulement de sa carrière universitaire commence par son entrée au CNRS en 1955. Elle soutient en 1958 une thèse d'État sous la direction d'André Lichnerowicz dans le domaine de la géométrie différentielle et de la théorie de la relativité, publiée aux *Annales de l'École normale supérieure* en 1959¹.

Nommée maître de conférences à la faculté des sciences de Bordeaux en 1958, elle obtient une mutation à celle de Marseille et elle est promue professeure au Centre universitaire d'Avignon en 1965. Elle s'implique dans la création de l'université d'Avignon, qui voit le jour en 1984. Elle en sera la présidente de 1988 jusqu'à son départ en retraite en 1992.

Dans l'hommage qu'il lui rend, celui qui a succédé à « Madame le Président », Bernard Blavoux, la décrit comme « une dame tenant tête à une assemblée composée

en majorité d'hommes », « une personne entière qui s'engage, se donne à fond dans toutes les tâches qu'elle entreprend, d'où quelquefois, une certaine impatience quand les affaires n'avancent pas assez vite ».

De fait, Françoise Pécaut-Tison plaide ses dossiers avec conviction et obtient des résultats remarquables. On lui doit la création, au sein de cette toute nouvelle université, de plusieurs formations dans des disciplines allant du droit aux mathématiques en passant par l'allemand, l'histoire, la biologie, la chimie et l'informatique, ainsi que le démarrage de l'IUT, la fondation de l'UFR sciences et langages appliqués et la construction de nouveaux bâtiments.

Lors de la réception donnée pour sa promotion au grade de commandeur dans l'ordre des Palmes académiques en 1996, son « rôle primordial dans le développement et le rayonnement de l'université d'Avignon » est de nouveau souligné.

Les travaux scientifiques de Françoise Pécaut-Tison relèvent principalement de la géométrie mais elle s'intéresse à bien d'autres sujets, comme lorsqu'elle anime un séminaire d'analyse p -adique lors de son arrivée à Avignon. Outre des articles de recherche aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et dans d'autres revues scientifiques, elle publie des notes de séminaire², ainsi que des ateliers dans le *Bulletin vert*, bulletin de l'Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public (Apmp).

Elle est également l'autrice d'un livre intitulé *Pavés et bulles. Éléments de cristallographie mathématique*, édité par l'Apmp en 1977³, sujet sur lequel elle donne des conférences et fabrique elle-même toutes sortes d'objets magnifiques en bois, papier, céramique, etc. Elle a même une forme à son nom, le « Pécautier », dont on a pu voir un exemplaire fabriqué par des élèves de lycée professionnel lors d'une exposition à la livrée Ceccano d'Avignon en 1985.

Françoise Pécaut-Tison aimait son travail et sa famille, plonger dans les vagues de l'océan, les repas arrosés comme il se doit, les balades du dimanche, faire du vélo y compris sur de longues distances, l'art et les langues étrangères, faire de la moto et conduire vite. Elle était généreuse aussi bien avec ses enfants et petits-enfants qu'avec ses élèves.

Déterminée depuis son plus jeune âge et curieuse de tout, elle fera face aux injustices faites aux femmes et défendra leur rôle dans le milieu universitaire pendant toute sa carrière. Professeure honoraire, elle restera active jusqu'à la fin de sa vie. La maladie l'a emportée chez elle, entourée des siens, quelques jours à peine avant ses 96 ans.

Sylvie BENZONI-GAVAGE, mathématicienne

L'autrice remercie chaleureusement les enfants de Françoise Pécaut-Tison, particulièrement Sylvie pour son aide précieuse dans la rédaction de cette notice.

Notes

1. F. Maurer-Tison, *Aspects mathématiques de la théorie unitaire du champ d'Einstein*, Ann. Sci. Éc. Norm. Supér., III, sér. 76, 1959, p. 185-269.
2. « Variétés de Grassmann et cellules de Schubert » : séminaire B. Morin de géométrie, 1971-1972, exposés et rédaction de F. Pécaut, Faculté des sciences de Marseille. <https://www.sudoc.fr/023112034>
3. <https://www.apmep.fr/paves-bulles>

LE ROY LADURIE (Emmanuel), né le 19 juillet 1929 aux Moutiers-en-Cinglais (Calvados), décédé le 22 novembre 2023 à Paris. – Promotion de 1949 I.



Emmanuel Le Roy Ladurie est bas-normand, issu d'une famille aux multiples branches, qui avait compté plusieurs ecclésiastiques, parmi lesquels un aumônier de l'École au XIX^e siècle (dont il ne précise pas le prénom) et une sœur Marie de l'Assomption (1896-1973). Son parent Jacques Le Roy Ladurie, assureur agricole, a, entre autres ouvrages, raconté pour ses petits-enfants la bataille de Normandie (*Nos plus longs mois*). Madeleine Le Roy Ladurie, née en 1931, a également écrit sous le titre *Cinq enfants dans la tourmente* un témoignage vécu sur les trois guerres qui ont ensanglanté le paysage bas-normand (1870, 1915, 1944). L'adolescent Le Roy Ladurie en fut évidemment particulièrement marqué. Il explique son orientation par le fait que son père vit un jour dans un cinéma proche de la gare Saint-Lazare un reportage sur la rue d'Ulm (alors qu'il avait 5 ans) et que ce fut le déclic qui, après des études secondaires brillantes, le fit inscrire à Lakanal, d'où il n'eut pas de peine à réussir le concours, et où il découvrit grâce à son professeur d'histoire Jean Bruhat (1925 I) le mouvement communiste, qui emporta très vite son adhésion, car, dira-t-il plus tard, il y retrouvait les valeurs du scoutisme pratiqué dans son adolescence.

De sa très longue et très fructueuse vie, il est impossible de ne pas mettre en exergue ses rapports avec notre École. La tâche est facilitée par son ouvrage autobiographique *Paris-Montpellier, PC-PSU 1945-1963*, qu'il publia chez Gallimard dès 1982, où il consacre une centaine de pages à sa jeunesse et à ses années rue d'Ulm. Douze pages en ont été reproduites en 1994 par Alain Peyrefitte (1945 I) dans la quatrième édition de son *Rue d'Ulm* à l'occasion du bicentenaire de l'École (p. 352-363) : elles sont évidemment essentielles pour suivre son itinéraire personnel et vivre la fin de la décennie 1940, quand il succéda à Maurice Agulhon (1946 I) à la tête de la cellule du « Parti » (communiste) de l'École. Trente ans après, il porte un regard lucide sur

l'époque de la divinisation de Staline et de la glorification de Maurice et Jeannette Thorez, sur, en biologie, l'affaire Lyssenko, comme sur la tentative d'une approche prolétarienne de la géographie. Il décrit le « goulag spirituel » qui, entre autres méfaits, imposa à Louis Althusser (1939 l), le caïman de philosophie qui n'était pas encore le maître à penser reconnu, de rompre avec Hélène Rytman, sur ordre émanant peut-être, d'un illustre écrivain membre du bureau politique du Parti. Dans *L'Avenir dure longtemps*, Althusser soulignait qu'il fut le seul à lui présenter des regrets pour cette sinistre farce, et Le Roy Ladurie considère que lui et ses camarades portaient une part de responsabilité dans la tragédie qui termina trente ans plus tard la vie d'Hélène et la carrière de son compagnon. De même, il reconnaît avec honnêteté que Robert Poujade (1948 l) – qu'il décrit comme le seul gaulliste de ces années, en omettant Jean Charbonnel (1947 l) – ne méritait pas plus d'être taxé de fascisme que le général de Gaulle d'être qualifié d'apprenti-dictateur. Ses pages sur le refus de la poignée de main au général président lors du bal de l'École (hiver 1959), comme sur le passage du trotskisme au maoïsme dix années plus tard, sont d'une exceptionnelle lucidité sans la moindre complaisance.

Mais ses années rue d'Ulm ne sauraient être réduites à une activité politique, aussi intense fût-elle. S'il avait appris en khâgne la valeur du travail intensif, s'il s'était inscrit dans la section d'histoire, il fut tout sauf un historiographe, et certainement il mit en pratique la définition de l'histoire comme étant la résurrection intégrale du passé, dans la lignée de Jules Michelet – qui fut caïman d'histoire sans être normailien. Il fut très vite attiré (voire happé) par la Bibliothèque nationale : il y trouva matière à son mémoire de diplôme d'études supérieures (*L'Opinion publique et la guerre du Tonkin*), et fréquenta assidûment le site Richelieu et tous ses départements, où il comprit sa vocation, guidé par son maître Labrousse. Nommé assistant d'histoire à la prestigieuse université de Montpellier, il continua certes son engagement politique mais, ne supportant plus les contre-vérités officielles du Parti, s'inscrivit au PSU dès sa création. Il montre comment il a secoué la vie politique montpelliéraine et il raconte comment il explorait les somnolentes archives des bourgades de l'Hérault, dormant sous la tente au bord de la Méditerranée ou des étangs, et assiégeant dès l'aube les dépôts de documents, pouillés et autres compoix, pour en tirer la matière d'ouvrages qui atteignirent le grand public et renouvelèrent la discipline. Il fit pour celle-ci ce que son collègue Georges Frêche, alors professeur de droit, réalisa pour la ville dont il fut si longtemps maire.

La publication de sa thèse sur *Les Paysans français d'ancien régime, du XIV^e au XVI^e siècle*, eut un immense retentissement (elle est disponible dans la collection Points, Hachette) et inaugura une série d'ouvrages dont la diffusion atteignit des sommets rarement égalés : son *Montaillou village occitan (1294 à 1324)*, fruit de ses recherches dans les archives languedociennes, le fit connaître d'un très large public et

fut quasi immédiatement publié en traduction dans toutes les langues de l'Europe : la collection Penguin (sous le titre *Cathars and Catholics in a French village*) l'accueillit deux ans après, la version norvégienne sortit en 1986, et ce n'est qu'en 2017 que parut la traduction en bulgare. Une énième édition revue en est parue chez Gallimard (2005). Sa *Brève histoire de l'Ancien Régime du XV^e au XVIII^e siècle*, foisonnante et totale, publiée chez Fayard, en est à sa vingt-troisième réédition en 2017. C'est dire son succès auprès des universitaires et notamment des agrégatifs d'histoire. Chez le même éditeur *Disette et révolutions 1740-1860* (2006), centré sur les trois mauvaises récoltes consécutives de 1787 à 1789, témoigne de son intérêt pour la climatologie et lui confèrent un rôle quasi-pionnier : en 2004 il analysait *Canicules et glaciers, XIII^e-XVIII^e siècle*, en 2009 il présentait chez Flammarion une *Histoire du climat depuis l'an mil* et en 2012 il publiait chez Hermann la *Naissance de l'histoire du climat*.

Il ne manqua pas de profiter des amitiés nouées lors de ses années d'apprentissage à la Bibliothèque nationale des années 1950, pour se joindre à l'équipe constituée par Christian Morrisson, dont on pourra lire la notice en page 207 de ce même bulletin, son épouse Cécile, alors directrice du cabinet des Médailles, et Jean-Noël Barraudon, pour montrer dans une étude parue dans les *Cahiers Jean Babelon* l'importance de l'or brésilien du Minas Gerais et de l'argent bolivien des mines du Potosi dans la croissance de l'économie française sous Louis XV : ainsi naquit « Les Soixante Glorieuses », de 1715 à 1775, où, à l'opposé d'un « crétinisme pseudo-marxiste », il repérait l'efficacité (au superlatif) du colbertisme et des successeurs du financier de Louis XIV.

Nommé au Collège de France dès 1973 sur la chaire d'Histoire de la civilisation moderne, il y donna sa leçon inaugurale le 30 novembre, un exposé clair et vivant du métier d'historien. Il la compléta par un film de 43 minutes réalisé par Micheline Paintault (Office français des techniques modernes d'éducation, Ofrateme, Montrouge, 1974) : *Le Métier d'historien, aventure d'une histoire totale*, où, en partant de sa thèse sur les paysans du Languedoc, il explique les méthodes de l'histoire quantitative, la personnalité de l'historien et son champ d'exploration. Cet exposé méthodologique rappelle le livre VI de l'historien grec Polybe, mais sans la hargne. Dans la même veine il publia en 1997 *L'Historien, le chiffre et le texte* (Fayard).

Au cours de ces mêmes années, son amitié pour Henri Mitterand (1948 l), devenu l'incontesté spécialiste de Zola, datant des années d'École, se manifesta par la brillante préface qu'il donna à l'édition de *La Terre* (Gallimard, 1980). Et le roman de son quasi-homonyme Eugène Le Roy *Jacquou le Croquant* ne pouvait pas ne pas attirer son attention : il en donna une édition en 1978, et préfaça celle d'Amaury Flèges (1985 l) parue à la Librairie générale française.

Son étude sur *Le Carnaval de Romans, de la Chandeleur au mercredi des Cendres, 1579-1580*, parue en 1986, a été rééditée par Gallimard (Folio, 2012) et traduite en

japonais : belle preuve de l'intérêt universel qu'il a suscité pour un rituel qualifié avant lui de purement folklorique, mais dont il a su tirer la signification depuis le fond des âges, en retenant comme pour *Montaillou* une période charnière, dans une autre guerre de religion.

En 1988, le Secrétariat d'État au plan lui confia la présidence d'un groupe intitulé Horizon 2000. Il en résulta un ouvrage *Entrer dans le XXI^e siècle* (publié par La Documentation française en 1990). Lionel Stoléro écrit dans son avant-propos : « en confiant la présidence à un historien – et quel historien ! –, c'est-à-dire à quelqu'un qui a les pieds suffisamment ancrés dans le sol national pour lever la tête hardiment vers l'avenir, j'espérais que le résultat constituerait un sursaut, je dirais une provocation. » Le Roy Ladurie analyse cet *annus mirabilis* 1989, bicentenaire de la Révolution française, qui fut aussi celui du renversement du monde communiste, débuté en janvier par la décision du parlement hongrois d'autoriser les partis politiques non communistes ; en abordant la révolte de Tien-an-Men, il se souvient encore une fois d'avoir composé des thèmes latins quand il qualifie les tanks russes – entrant dans Budapest en 1956 – d'*ultima ratio Brejnevorum* (et note que le colonel de Gaulle n'avait pas prévu cette utilisation de l'arme blindée), pour achever sur une entrevue imaginaire entre Mikhaïl Gorbatchev et Jean-Paul II, qu'il situe, évidemment, à Canossa !

Une fonction bien plus éminente encore l'attendait : donner corps au projet par lequel Mitterrand, le Président de l'époque, souhaitait passer à la postérité : la Très Grande Bibliothèque qui suppléerait l'impossibilité d'agrandir le site Richelieu de la Bibliothèque nationale. Le Roy Ladurie fut chargé de superviser l'ensemble des travaux du site Tolbiac, construit sur les anciens entrepôts du chemin de fer d'Orléans, et en même temps d'être le maître d'ouvrage de nombreux centenaires. Il inaugura sa fonction directoriale par deux commémorations : le centenaire de la naissance de Charles de Gaulle et le bicentenaire de celle de Jean-François Champollion.

Le premier anniversaire fut célébré à Paris tout l'été 1990 par une exposition dont il rédigea le catalogue. Quarante ans après sa direction de la cellule ulmienne du Parti, il est intéressant de s'attarder sur ce *Charles de Gaulle : la conquête de l'Histoire*. Le Roy Ladurie part de l'intuition géniale du 18 juin 1940 (« le premier gaullisme combine *virtus* et *fortuna* ») pour finir sur la démission librement et brillamment choisie de 1969 ; après avoir noté le ralliement quasi universel après sa mort (« troisième gaullisme »), Le Roy Ladurie redevient l'historien de la société pour constater, entre ces dates, la disparition de « cet espèce d'équilibre villageois qui avait marqué, parmi des paysans nombreux encore, la coexistence de l'église de la paroisse, du café républicain, du bureau de poste et de la gare d'intérêt local ». Et il reprend les mots de Maurice Agulhon pour marquer la différence entre la fonction présidentielle aux États-Unis d'Amérique et en France, qui, désorientée par la trahison de Mirabeau autant que par la tyrannie de Robespierre, vaccinée contre le culte des grands

hommes par le coup d'État de Brumaire comme par le Deux-décembre, a tendance à abaisser le rôle du Président.

Le bicentenaire de Champollion fut un hommage de toute l'Europe savante au déchiffreur des hiéroglyphes : sous le titre *Mémoires d'Égypte*, il commença à Strasbourg (où parut le catalogue), pour occuper tout l'hiver 1990-1991 à la Bibliothèque nationale, les égyptologues Michel Dewachter et Christiane Ziegler étant maîtres d'ouvrage. Dans sa préface, Le Roy Ladurie fait justice de l'imagerie d'Épinal qui trop souvent est la rançon de la popularité, il compare Champollion à Louis Pasteur (1843 s) pour son apport à l'humanité, note qu'il fut boulimique de savoir autant que dépressif, et qu'il trouva dans la sottise des autres le meilleur stimulant.

Cinq ans auparavant, en janvier 1985, Le Roy Ladurie avait participé à un tricentenaire, celui de l'édit de Fontainebleau révoquant l'édit de Nantes, lors d'une mémorable conférence à Antony, à l'invitation du maire Patrick Devedjian.

De la BN à la BnF, chroniques de la Très Grande Bibliothèque 1987-1991, paru chez l'Harmattan en 2018, fait revivre au jour le jour la gestation de cet immense, et ô combien bénéfique, projet ; c'est l'un de ses tous derniers ouvrages imprimés.

À partir de 1990, absorbé par les quatre tours de Tolbiac, il n'écrivit plus d'ouvrages de synthèse, mais il trouva le moyen d'accumuler des préfaces à des ouvrages sur tous les sujets possibles, qui montrent à la fois son agilité et sa culture, et témoignent de son rayonnement.

En 1992 il présenta *La Dîme Royale* de Vauban, dans l'édition de l'Imprimerie nationale : occasion de pointer les faiblesses de l'absolutisme. Et il préfaça un album de Philip Cate pour l'helvète Zimmerli Art Museum intitulé *From Pissaro to Picasso* : grand écart à la portée d'un tout petit nombre, tant les réflexions suscitées par l'architecte militaire devenu protecteur du peuple et la métamorphose de l'art pictural dans l'école de Paris donnent lieu sous sa plume à de toniques approches.

L'année suivante vit son entrée à l'Académie des sciences morales et politiques.

En 1994 il donna une longue et substantielle préface au livre de Jean-Pierre Daviet (1965 l) et Michel Germain, *Le C.C.F (Crédit commercial de France) : une banque dans le siècle* (éd. Textuel), où il insiste sur l'origine suisse de cet établissement, et où son sens de l'humour le conduisit à prendre l'acronyme Sicav, entré dans les mœurs pour Société d'investissement à capital variable, pour évoquer « les invasions barbares qui ont mis à mal et même à mort l'Empire romain » !

En 1995, il prêtait sa voix à un film sur le château de Bussy-Rabutin, et un peu plus tard il présentait l'édition du manuscrit B.N. 2829 *Livre des faits de monseigneur Saint Louis* traduit en français moderne par le doyen de l'université de Bourgogne, Jean Richard, et commenté par Marie-Thérèse Gousset et François Avril.

Son introduction aux deux volumes de l'*Histoire de Corse. Le pays de la grandeur*, parue en 1996 aux éditions du Félin, est un chef-d'œuvre d'habileté, puisque l'auteur, Michel Vergé-Franceschi, met en avant à chaque page l'action de ses ancêtres, et que le préfacier réussit à montrer à demi-mot les mérites des Corses d'une autre obédience que celle de l'auteur.

L'année suivante, il préfaçait *La Russie entre en Europe*, une étude sur la tsarine Elisabeth I^{re} et la succession d'Autriche, de Francine Lichtenham (qui remercie dans son introduction Wladimir Troubetzkoy [1964 I]), à qui il avait facilité grandement la consultation des archives conservées dans l'ex-RDA [CNRS – Histoire]). Et il donnait, toujours pour les « Grandes études historiques » de Fayard, un *Saint-Simon ou le système de la Cour*, incursion au sommet de la pyramide sociale de l'Ancien régime de la part de l'historien qui en avait le mieux éclairé la base.

Le Roy Ladurie était fidèle en amitié. C'est ainsi qu'on peut lire, de sa plume, une longue préface aux mémoires de son « très cher ami » François Lehideux, intitulées *De Renault à Pétain* (parues en 2001, aux éditions Pygmalion, trois ans après la mort de l'ancien secrétaire à la Production industrielle de Vichy), où le neveu par alliance du célèbre constructeur veut faire le point sur son passage dans un ministère dirigé par Pierre Laval, et en même temps justifier l'attitude de son patron Louis Renault, visant avant tout à sauvegarder ses usines et éviter le départ outre-Rhin des machines-outils, et donc à préserver l'emploi de ses ouvriers.

En 2004, il préfaçait l'étude de Jean Duvernoy sur *Le Registre d'inquisition de Jacques Fourain, évêque de Pamiers, 1318-1325* (Tchou), dont la filiation avec Montaillou est évidente.

Je voudrais terminer cette trop succincte présentation de ses préfaces à des ouvrages d'historiens locaux se réclamant de son apport à l'histoire générale (sur Aurillac, Le Puy, Nîmes, Carcassonne, le Bas-Limousin ou même la Vendée, hors de la sphère occitane), en mentionnant celle qui ouvre l'étude d'Alain Collomp, *La Maison du Père : famille et village en Haute-Provence XVII^e-XVIII^e siècles*, centrée sur le village de Méouilles, qui ne s'appelait pas encore Saint-André-les Alpes.

Cette liste montrera d'elle-même le caractère encyclopédique de la culture d'Emmanuel Le Roy Ladurie (d'ailleurs, il préfaça une *Histoire de l'Encyclopédie* parue en anglais outre-Atlantique et due à Robert Danton) et montrera sa curiosité universelle et insatiable, l'étendue et l'efficacité de ses relations et le rayonnement de ses recherches. Une vie bien remplie, au bénéfice de tous.

Patrice CAUDERLIER (1965 I)

Je souhaite à titre personnel exprimer la gratitude et l'admiration que je porte à son fils François, chirurgien des hôpitaux, docteur en médecine après une thèse remarquable sur la scintigraphie au gallium dans la sarcoïdose médiastino-pulmonaire,

qui l'a désigné pour diriger le centre hospitalier Marie-Lannelongue où lui-même et les équipes qu'il a formées ont rendu à la vie des malades qui ailleurs n'auraient pas survécu quarante-huit heures.

CARTIER (Pierre), né le 10 juin 1932 à Sedan (Ardennes), décédé le 17 août 2024 à Marcoussis (Essonne). – Promotion de 1950 s.



Pierre Cartier, après des études secondaires à Sedan et des classes préparatoires parisiennes au lycée Saint-Louis, a été reçu à l'École au concours mathématiques en 1950 et a passé sa thèse en 1958 sous la direction d'Henri Cartan (1923 s). Il est devenu membre du groupe Bourbaki en 1955 (à 23 ans !) et le restera jusqu'en 1983. Après avoir occupé un poste de professeur à Strasbourg dans les années 1960, il a été nommé directeur de recherche au CNRS. Il sera visiteur permanent à l'Institut des hautes études scientifiques, l'IHES de Bures-sur-Yvette, qu'il a marqué de son empreinte, professeur ou chercheur invité à Princeton, à l'École polytechnique et dans diverses institutions, et enfin professeur dans notre École de 1988 à 2002.

Le premier mot qui vient à la pensée en ce qui concerne Pierre est celui d'universalité. Il s'intéressait à la physique, à la philosophie, à la musique... C'était un mathématicien extraordinaire. Il suffit de lire dans *Récoltes et semailles* (Gallimard, 2022) ce qu'Alexandre Grothendieck dit de lui, extrêmement impressionné qu'il était par cette intuition inégalable que Cartier avait pour des sujets extrêmement variés.

Pierre a consacré sa vie aux mathématiques et leur a apporté un immense trésor de plusieurs manières, en premier lieu par les notions qu'il a créées et qui heureusement portent son nom, comme les diviseurs de Cartier en géométrie algébrique qui donnent la bonne version conceptuelle de ce que sont les diviseurs. Sa notion s'inspire des travaux d'Henri Cartan en géométrie analytique et elle est tellement bien formulée au niveau conceptuel qu'elle se prolonge dans des situations qui paraîtraient inaccessibles à une notion beaucoup plus naïve de diviseurs.

Il a défriché ce qui se produit en caractéristique p pour le complexe de De Rham, et introduit l'opération de Cartier en calcul différentiel des variétés algébriques en caractéristique positive qui montre que la situation est radicalement différente de la caractéristique nulle.

On lui doit d'importantes contributions à la théorie des groupes formels, aux courbes typiques, à la construction de Witt globale, etc. En physique mathématique

on lui doit cette merveilleuse idée du groupe de Galois cosmique sur laquelle j'ai eu l'occasion de travailler.

Mais son influence est en fait bien plus grande que par le biais des seules notions qui portent son nom et sa générosité naturelle lui a permis d'offrir, il n'y a pas d'autre mot, des idées clés à d'autres mathématiciens.

C'est par exemple lui qui a expliqué à André Weil (1922 s) comment utiliser la locale compacité des adèles pour démontrer des résultats fondamentaux de théorie des nombres, au point que le livre d'André Weil *Basic Number Theory* prend ce point de vue comme base de la théorie tout entière.

C'est Pierre qui a suggéré à Grothendieck l'idée qu'il fallait non pas prendre les idéaux maximaux pour définir le spectre d'un anneau en géométrie algébrique, mais prendre les idéaux premiers puisque ce sont les seuls qui sont compatibles avec les morphismes. C'est également lui qui a donné à Grothendieck l'idée de définir un schéma comme un foncteur de la catégorie des anneaux commutatifs vers la catégorie des ensembles.

Ma première rencontre avec Pierre a eu lieu à l'Ihès, en 1976 : j'ai vu un jour au déjeuner débarquer à vélo un gaillard sportif aux jarrets impressionnants. Ma première réaction, c'était la surprise devant cette incompatibilité apparente entre son œuvre mathématique et son apparence physique, avec son allure de boy scout dont on se rend compte très vite qu'elle va de pair avec ce pragmatisme altruiste qui est si peu commun dans le monde des mathématiciens.

Nous avons travaillé ensemble à la fin des années 1970, pour Bourbaki, et nous devions nous rencontrer loin de Paris, dans le Perche où je résidais. Pierre m'a rejoint en venant de la banlieue parisienne à vélo, ce qui représente au moins 150 km qu'il a avalés sans difficulté. On a travaillé ensuite ensemble plusieurs jours et je me souviens que le soir, en plus, il m'expliquait le ciel. Il avait une connaissance absolue de l'astronomie et comme on le sait c'était aussi un extraordinaire calculateur.

Il est l'auteur en fait d'une quarantaine de séminaires Bourbaki et il était une figure essentielle de ce collectif d'avant-garde qui a transformé le paysage mathématique au xx^e siècle. Un tiers de son activité mathématique a été consacré à la rédaction des livres de Bourbaki, dont il était l'un des très rares mathématiciens à dominer l'ensemble.

Il incarnait cette générosité intellectuelle, cet engagement désintéressé envers le collectif, il n'était pas simplement un mathématicien mais un véritable artisan de la pensée, toujours soucieux de transmettre et de partager son savoir. C'était un voyageur infatigable et il mettait en pratique ses idées généreuses : il est par exemple allé un très grand nombre de fois au Vietnam ou dans d'autres pays simplement pour enseigner.

En fait, pendant des décennies, il a été un pilier de l'Ihès. Comme on le sait, cet institut est devenu un phare de la recherche mathématique, bien entendu autour, au départ, des travaux de Grothendieck. Mais pendant les décennies suivantes on peut dire que l'institut doit une grande partie de son rayonnement à l'influence de Pierre Cartier. Pour ceux qui avaient la chance de le côtoyer il était plus qu'un collègue, il était un guide, toujours prêt à éclairer les chemins obscurs de la recherche, à répondre aux questions les plus complexes ou à replacer un problème dans son juste contexte conceptuel. On était certain quand on allait au déjeuner de l'Ihès de rencontrer Pierre, souvent en retard, et on savait que si on avait une question sur laquelle on butait, une difficulté qu'on n'arrivait pas à contourner, il exposerait son point de vue, qui permettrait d'avancer.

La vie de Pierre Cartier a été entièrement dédiée à la quête du savoir, à l'exploration des mystères mathématiques et au service de la communauté scientifique. Son influence a été considérable et son héritage continuera de vivre à travers ses contributions, ses écrits, l'inspiration qu'il a insufflée à tant d'entre nous.

Le mot qui ressort aussi de sa vie, et en particulier des dernières années, c'est le mot de courage. Jamais à aucun moment je n'ai vu Pierre découragé, jamais.

Je l'ai vu peu de temps avant sa mort, il était bien sûr très diminué physiquement, mais intellectuellement il était parfaitement présent et nous avons pu converser sans qu'à aucun moment il se plaigne de sa situation.

Son exemple nous pousse à poursuivre avec passion et dévouement la recherche et la diffusion du savoir, à l'image de ce qu'il a incarné tout au long de sa vie.

Alain CONNES (1966 s)

COQUIN (François-Xavier), né le 27 janvier 1931 à La Roche-sur-Yon (Vendée), décédé le 13 juillet 2022 à Vincennes (Val-de-Marne). – Promotion de 1951 I.



À mon entrée à l'École, il m'a été donné de côtoyer quotidiennement François-Xavier Coquin. D'une promotion antérieure à la nôtre, il avait curieusement décidé de partager nos repas. À l'époque notre établissement avait encore un pied dans le passé. Qu'il suffise de rappeler que nous n'avions pas de chambre individuelle mais dormions dans un dortoir. Quant aux repas, ils se déroulaient par tables de huit, les plats étant servis par un ensemble d'officiers de bouche, originaires du même village des Pyrénées,

qui dans notre jargon étaient des « sioux », chargés du bien-être des normaliens. Une fois sa table choisie, on y restait fidèle, ce qui facilitait le service.

Voilà donc que cet aîné de la promotion 1951 partageait sa pitance avec un groupe d'élèves de la promotion 1954 qui prolongeaient ainsi des amitiés nouées en khâgne. Il y avait surtout des littéraires mais pas uniquement. À côté du mathématicien Jacques Hily, on comptait Jean-Louis Laugier, latiniste et musicien, Jean-Claude Michaud, philosophe, ou Raymond Boudon, sociologue.

Avec sa voix quelque peu enrouée, François-Xavier Coquin participait avec retenue à nos débats sur le marxisme dont nous étions entichés. Il avait choisi de s'éloigner de ses camarades de promotion pour mieux se concentrer sur ses études, en cette année de préparation à l'agrégation d'histoire. L'agrégation d'histoire avait la réputation d'être particulièrement redoutable même pour un normalien. Il l'obtint sans difficulté en 1955.

Sa carrière future allait prendre une direction inattendue : il s'inscrivit à l'École des langues orientales pour y apprendre une langue exotique, le russe. Il devint le grand historien de la Russie que l'on a connu.

Avec le temps notre camarade François-Xavier franchit toutes les étapes exigées d'un futur universitaire. Il soutint en 1969 sa thèse d'État sur un sujet qui pouvait paraître marginal mais qui révélait dans sa singularité la nature d'un pays et d'une civilisation où le meilleur côtoie le pire. Ce mémoire de quelque 800 pages qui a pour titre : *La Sibérie. Peuplement et immigration paysanne au XIX^e siècle* est l'aboutissement d'un grand travail de recherche, y compris dans les archives qui commençaient à s'ouvrir en Union soviétique.

Outre son intérêt majeur pour les spécialistes de l'histoire russe, cette étude s'inscrit dans le large corpus des travaux consacrés au colonialisme. On y découvre que, à la différence des autres grandes puissances, la Russie s'est longtemps opposée à la « colonisation » – notion que récusent d'ailleurs les historiens russes – de ces vastes espaces peuplés d'une poignée de tribus nomades. Si colonisation il y a eu, elle était toute pacifique et, au début, se limitait à l'implantation sporadique de paysans de l'Empire. Les plus hardis d'entre eux échappaient à leur condition de serfs « attachés à la glèbe » pour s'installer dans cette terre de liberté qu'était la Sibérie. Les *pomeschiki*, dont la richesse se mesurait au nombre de paysans qu'ils possédaient, obtenaient régulièrement des autorités tsaristes le renforcement d'une législation répressive à l'égard de la masse paysanne.

Ce n'est qu'à l'extrême fin du XIX^e siècle que la Sibérie est devenue une terre de « peuplement ». La Russie entraînait dans la modernité grâce à l'abolition du servage (1861), puis aux progrès de l'industrialisation dont le chemin de fer transsibérien a été le symbole et le vecteur. Cette terre vierge reste malgré tout mal aimée. Elle fut d'abord exploitée pour ses abondantes ressources naturelles, tant minières que

constituées par les composés du bois de ses forêts. Lieu traditionnel de relégation, elle hébergera ensuite les nombreux camps de travail forcé du Goulag, réservoir d'une main-d'œuvre abondante et gratuite.

Après avoir été pensionnaire de la Fondation Thiers (de 1959 à 1962) et être passé par le CNRS, notre futur historien est nommé assistant, puis maître-assistant à la Sorbonne. C'est dans cette université qu'il soutiendra la thèse de doctorat d'État dont nous avons parlé plus haut. Après des débuts comme professeur d'histoire contemporaine à l'université de Reims, F.-X. Coquin devient en 1976 professeur d'histoire des Slaves à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne où il succède à Roger Portal, Puis responsable du Centre de recherches et d'histoire des Slaves de cette même université. Consécration suprême, il est élu en 1993 au Collège de France où il occupe la chaire d'histoire moderne et contemporaine du monde russe.

Fasciné par cet État continent qu'est la Russie, notre historien cherche à en identifier la spécificité. Il la trouve dans cette forme particulière de gouvernance qu'est l'*autocratie*. Caractéristique du tsarisme, cette organisation de la société se perpétue en dépit des bouleversements. Elle s'est poursuivie malgré la révolution de 1917, malgré l'exécution du tsar régnant et de toute sa famille. L'autocratie est un régime qui se distingue de l'absolutisme et de la tyrannie qui sont l'apanage des pays occidentaux. Elle se caractérise par cette formule lapidaire : « Un Tsar, un Peuple, une Foi. »

En tant que représentant du Très Haut, le tsar dispose d'un pouvoir sans limite. Ce pouvoir n'est pas de nature tyrannique : il s'exerce vis-à-vis d'un peuple qui partage avec lui une même foi. La foi est l'élément qui donne au peuple le sentiment de son indéfectible unité. On voit immédiatement que ce système ne peut tolérer la moindre forme d'opposition. Une opinion divergente relève du crime de lèse-majesté. Le changement de paradigme introduit par la révolution politique et sociale de 1917 n'a modifié qu'en surface cette triade, la foi ayant été remplacée par un volontarisme de caractère idéologique et le tsar par un autocrate divinisé.

De Nicolas I^{er} à Staline, le maître du pays revêt la figure du père, attribut traditionnel de la divinité. À partir de là, on voit comment, plus qu'ailleurs, la réalité contemporaine est inextricablement liée à l'histoire qui l'a façonnée. Frappé par la continuité qui caractérise sur ce plan l'histoire de la Russie, F.-X. Coquin publie en 1991 chez CDU Sedes une histoire de la Russie de 1825 à 1929 qu'il intitule malicieusement *Des pères du peuple au père des peuples*.

Ce serait une erreur d'imaginer qu'il suffisait de répudier l'autocratie pour en être affranchi. Le moule autocratique continuait à façonner, même à leur insu, les esprits, et les survivances du passé devaient peser singulièrement lourd sur l'avenir du mouvement révolutionnaire.

La révolution russe de 1917 dans sa complexité est à la fois le lieu de la rupture et de la continuité. C'est ce qu'essaie d'expliquer l'auteur dans le « Que sais-je ? »

intitulé précisément *La Révolution russe* publié en 1962 pour faire bénéficier le grand public d'une vision globale, historique et dépassionnée de l'histoire récente de ce pays.

Attentif aux continuités, F.-X. Coquin ne l'est pas moins aux ruptures. Dans ses deux ouvrages sur la Révolution de 1905, il a renouvelé la perception de cet événement : la révolution de 1905 cesse d'être considérée comme la « répétition générale » de 1917 pour se voir accorder le statut à part entière de « première révolution russe ».

Pour tous ceux qui ont eu à se confronter avec la Russie, ancienne et nouvelle, la tentation était grande de vouloir se coller avec la réalité en cessant d'être spectateur pour devenir acteur.

La question a dû se poser pour le professeur F.-X. Coquin qui, observateur critique et averti de ce bolchévisme dont il décrivait les dérives avec brio, était fortement attaché à la neutralité du métier d'historien. Il s'en explique dans le recueil *Combat pour l'histoire russe* publié en 2011 chez L'Âge d'Homme, sorte de testament spirituel où il expose en quinze contributions son attitude personnelle à l'égard du pays auquel il a consacré sa vie de chercheur. Neutralité ne veut pas dire indifférence. F.-X. Coquin refuse de s'engager dans l'histoire dénonciatrice, comme si l'historien n'avait pas, de par son état, l'obligation d'instruire à décharge, non moins qu'à charge, au risque de se voir aussitôt suspecté de complaisance.

N'a-t-il pas été tenté de prendre parti ? La contribution intitulée « Pierre Pascal en émigration (1916-1933) : le témoignage des archives » introduit un dialogue subliminal entre ces deux grands universitaires, spécialistes l'un comme l'autre de la Russie. François-Xavier Coquin ne pouvait-il pas considérer Pierre Pascal (1910 l), de quarante ans son aîné, comme un prédécesseur intellectuel et spirituel ? Tous deux catholiques fervents, tous deux normaliens, ils ont néanmoins largement divergé dans leur attitude face à la révolution bolchevique.

Fidèle à une conception évangélique inspirée notamment par la spiritualité orthodoxe, Pierre Pascal voit dans le programme bolchevique une tentative de réalisation concrète de ses idéaux. De là son attirance pour les révolutionnaires dès son arrivée à Saint-Petersbourg, en tant que membre de la mission militaire à l'Ambassade de France. De là le pas qu'il franchit en 1918 en devenant membre du parti communiste de Russie. C'est que pour lui le communisme est l'expression sublime d'un peuple russe qu'il aime et qui est, selon lui, « révolutionnaire parce que chrétien ». De là une analyse très fine de l'engagement religieux de Pierre Pascal conduite par F.-X. Coquin,

Chrétien engagé dans un monde ambigu, très tôt convaincu qu'on ne rencontre le Christ qu'au service des plus humbles, il s'était mis au service de la révolution russe dans un esprit de fraternité humaine et chrétienne bien étranger au socialisme

bolchevique, puis communiste, auquel il finira par tourner le dos. La position de de son aîné est loin de trouver chez F.-X. Coquin une oreille indifférente. Mais les temps avaient changé et la naïveté des origines n'était plus de mise. L'échec de Pierre Pascal est à la mesure de celui, bien plus lourd de conséquences, de l'Internationale communiste.

Certes, du fait de sa réserve naturelle et de son refus sourcilieux de se mêler aux querelles de ses pairs, F.-X. Coquin sera resté sur un quant à soi plus ou moins délibéré. On serait tenté ici d'opposer à cette réserve le fort crédit et l'autorité toujours vivace dont il bénéficie auprès des historiens étrangers, à commencer par ceux des États-Unis, d'Italie et d'Allemagne, ainsi que la considération dont il jouit en Russie. Esprit indépendant et soucieux de le rester, Coquin n'a pas su créer une école et des disciples. On peut le regretter.

François-Xavier Coquin trouva en Roseline Legemble, agrégée de russe, une compagne qui pouvait le comprendre et le seconder. Leurs deux fils, Paul-Louis et Jean-Sylvestre, ont hérité de leur père une même volonté farouche d'indépendance. Ce qui n'empêcha pas ce dernier de suivre les traces de son père : il faisait en 1985 son entrée à l'École, en section lettres.

C'est là un cas de figure assez fréquent dans le monde des grandes écoles, qui témoigne de la constance de son attrait et de sa vigueur. Il ne met pas en cause l'objectif global visant à ouvrir plus largement les portes de la rue d'Ulm et d'y accueillir les esprits les plus variés. Car cet esprit d'ouverture ne date pas d'aujourd'hui. La brillante carrière d'un François-Xavier Coquin n'en est-elle pas la preuve ?

Gérard ABENSOUR (1954 l)

CHAUVEAU (Jean-Pierre), né le 27 juin 1931 à Reims (Marne), décédé à Nantes (Loire-Atlantique) le 4 août 2023. – Promotion de 1952 I.



Dans la petite église de Lazenay, baignée de la lumineuse chaleur de l'été berrichon, la famille de Jean-Pierre, les voisins et de très fidèles amis se sont retrouvés pour une cérémonie simple, où les lectures de la Bible alternaient avec d'affectueux témoignages, Bach et Mozart avec Schubert... beau partage de tristesse, certes, mais surtout de recueillement, d'affection, de sérénité, d'amitié profonde et vraie, qui s'est poursuivi sous les tilleuls de la maison familiale de Limeux. Dans sa splendeur, la nature elle-même semblait à l'unisson de l'hommage rendu à Jean-Pierre, lecteur passionné de Virgile et de Giono... Je ne le connaissais que depuis

les années 2000, même si j'avais lu ses travaux bien avant de le rencontrer, mais il était pour moi comme un ami de toujours. Lui succédant à l'université de Nantes, j'eus le sentiment d'un signe providentiel. Comment retracer son parcours si régulier, si fécond ? Né à Reims – c'est dans la cathédrale qu'il fut baptisé –, Jean-Pierre était issu d'une famille originaire du Berry, plus précisément de Limeux, près de Reuilly, et conserva sa vie entière la demeure familiale, chargée de souvenirs, où il s'était aménagé un grenier bibliothèque auquel il accédait par une échelle de meunier, d'ascension périlleuse, qui abritait ses studieuses retraites. Suivant sa famille partie pour Fontenay-aux-Roses, il fit ses études secondaires au lycée Lakanal avant de rejoindre en 1948 la khâgne d'Henri-IV, antichambre de l'École où il entra en 1952 dans la promotion de Jackie Derrida, de Michel Serres, de Guy Lafon. Un de ses meilleurs amis fut alors le scientifique James Lequeux, futur astrophysicien, mélomane comme lui et organisateur avec lui de mémorables concerts dans la cour aux Ernest. Agrégé des Lettres en 1955, il fut nommé d'abord au lycée Bugeaud d'Alger et s'y lia d'amitié avec un collègue germaniste, Jean Moes, qui devait devenir l'un des pères fondateurs de l'université de Metz. La splendeur des paysages de l'Algérois, si bien restituée par Camus, devait le marquer profondément. Son service militaire accompli, nommé au lycée Jules-Renard de Nevers, il y fit la connaissance de Françoise Riollet, professeur de lettres comme lui, qu'il épousa en août 1959, à Dun-le-Palestel, dans la Creuse. La mort seule devait interrompre cette union de plus de soixante années qui vit naître trois enfants, Marie, Étienne et Sophie. Du mariage de cette dernière naquit en 2002 un petit-fils particulièrement aimé, Marouane, qui entretint avec son grand-père un rapport privilégié et fut pour lui une source de joies profondes.

Accueilli en 1960 comme assistant à la Sorbonne, il fut nommé en 1965 maître-assistant à la jeune université de Nantes, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa retraite en 1992. Jean-Pierre aimait passionnément son métier, consacrant son enseignement au XVIII^e siècle, sa période de prédilection, mais aimant aussi, par exemple, faire partager son amour pour le Nerval de *Sylvie*, pour Colette, pour Giono. À différentes reprises, il accomplit plusieurs missions à l'étranger, comme *visiting professor* à Cleveland en 1969-1970, ville où il séjourna avec toute sa famille – le mélomane qu'il était s'y enthousiasma pour les derniers concerts de George Szell – puis à Cologne en 1976 et 1981, comme chercheur au Romanisches Seminar. Une vie tout entière consacrée à sa famille et à son enseignement, à la recherche et à l'écriture, une vie toute de discrétion apparente, en réalité nimbée d'une autorité scientifique considérable et reconnue dans les universités françaises et étrangères, celle d'un homme à l'œuvre extrêmement cohérente et destinée à durer autour d'un thème de prédilection, en résonance profonde avec toute sa personne : la poésie baroque française.

Il est en effet rare de relever pareille et aussi féconde cohérence entre le champ de recherche de toute une vie et un tempérament personnel, un rapport à la nature,

à la société, au langage. Certes nourri de convictions larges et fortes sur son temps, Jean-Pierre était un esprit indépendant et libre, indifférent aux honneurs, profondément sociable, un homme de promenade et de conversation, fidèle à la région de son enfance, les paysages du Berry et de la Loire, arpentés et goûtés toute sa vie. Aussi avait-il privilégié dans ses recherches un domaine en affinité profonde avec ses goûts spontanés : ce sera ce continent si divers qu'est la poésie au XVII^e siècle, qu'il a tant contribué à faire connaître, genre porté par une vision ambitieuse de la nature et des pouvoirs du langage, et au sein duquel Jean-Pierre privilégiait les créateurs les plus personnels, les plus indépendants de la comédie sociale : Théophile de Viau, Tristan L'Hermite, et bien sûr La Fontaine. Comme eux, il était habité d'une rêverie continuelle qui était comme une patrie seconde, faite d'une méditation sur les textes, sur le mystère des choses, leur beauté, rêverie qui ne s'arrêtait jamais. Marqué par la période de la guerre, passée dans la maison familiale de Limeux, il nous montrait en face de celle-ci l'école où il avait été petit écolier, à une époque où n'avait pas disparu le patois berrichon, avec un parfum de *Grand Meaulnes*... Quel plaisir de visiter avec lui et en compagnie de Françoise, la ville de Bourges, Mehun-sur-Yèvre, les églises romanes de la région, les châteaux de Jussy-Champagne, de Meillant, de Bouges, et bien d'autres. Jean-Pierre aimait et faisait aimer son pays ; sensible à la puissance inspirante des lieux, il estimait que la littérature, et la poésie, sans jamais s'expliquer complètement, s'éclairent, se goûtent davantage quand on visite le pays qui les a vu éclore. Aussi organisa-t-il pendant de longues années avec Françoise, dans le cadre de l'Université Inter-Âges de Nantes, des voyages dans la France entière à la découverte de son patrimoine littéraire, architectural et gastronomique, qui devaient être des régals de culture et d'amitié.

L'amitié, une dimension essentielle dans cette vie. De tempérament discret, Jean-Pierre était un homme d'amitié, je dirais presque un artiste de l'amitié. « Qu'un ami véritable est une douce chose ! » Il m'avait longuement parlé de ses amis, à l'égard desquels entraînait toujours chez lui une part d'admiration : Jacques Morel (1947 I) et James Lequeux, depuis la rue d'Ulm, Amédée Carriat, homme de la Creuse, fondateur avec lui de la Société des amis de Tristan, toujours active à l'heure qu'il est, Henri Laffay, son collègue de Nantes, éditeur de Voiture, Guido Saba, lecteur (et éditeur) passionné de Théophile de Viau, Yves Quéré, de l'Académie des sciences et son épouse France Quéré, la théologienne protestante, Jean-Pierre Collinet, autre grand spécialiste de La Fontaine, et beaucoup d'autres. Très diverses, et choisies en toute indépendance, ces amitiés, auxquelles il associait Françoise et toute sa famille, résultaient d'une pure affinité personnelle et nourrissaient sa vie morale, au cours d'échanges en vérité, centrés sur l'essentiel. Sans doute l'amour des lettres, et de la poésie en particulier, enrichissait-il en profondeur ces échanges, cet amour qui comme la musique est « le plus court chemin d'un cœur à un autre », pour reprendre

le titre des *Mémoires* du chef d'orchestre Jean-Claude Casadesus, qu'il m'avait prêtés. J'ai prononcé le mot musique, indissociable de toute poésie. Peut-être chez Jean-Pierre la passion pour la musique était-elle même antérieure à sa passion pour les mots. « La musique est dans tout. Un hymne sort du monde », écrit Hugo. De Bach à Mozart, à Brahms ou à Mahler, la musique a accompagné Jean-Pierre toute sa vie, a entretenu sa méditation, sa réflexion, ses conversations ; elle n'était pas dissociable de sa passion pour la poésie, et renvoyait comme elle à une autre vie plus essentielle. « Ah ! Écouter *Les Noces de Figaro*, le soir sous les arbres de Limeux » me disait-il avec délices...

J'en viens à son œuvre scientifique, impressionnante de dimension et de variété, ce que, dans sa modestie, Jean-Pierre n'aurait guère aimé entendre. Il aura pourtant été ce que l'on appelle un grand chercheur, marquant durablement l'étude d'un genre essentiel comme la poésie, sur une vaste période qui va du xvi^e siècle aux Lumières, faisant alterner vues d'ensemble sur le siècle et études plus détaillées sur la diversité des genres, et les plus grandes figures qui ont précédé l'auteur des *Fables*. Marc Fumaroli ne s'y trompait pas, qui sollicitait souvent Jean-Pierre pour ses jurys de thèse... À l'origine et au centre de cette vaste recherche, l'œuvre de Tristan L'Hermite, que Jean-Pierre contribua en profondeur à faire redécouvrir, autant par les nombreuses éditions critiques de sa poésie (*La Lyre*, sujet de sa thèse, Droz, 1977, puis les *Œuvres poétiques complètes* en deux tomes chez Champion en 2002, suivies des deux tomes des tragédies), que par la fondation de la Société des amis de Tristan, en 1980, qui donne depuis une dimension internationale aux études sur ce poète, et fut pour Jean-Pierre l'occasion de nombreux articles. Mais c'est aussi avec Théophile de Viau qu'il aura vécu sa vie entière un compagnonnage savant, éditant ce grand poète (« *Après m'avoir fait tant mourir* ». *Œuvres choisies* de Th. de Viau, Gallimard, 2002) qui n'avait rien d'un conformiste, ne cessant de l'écouter, de lui redonner sa juste place, suscitant ainsi de multiples vocations de chercheurs. Indissociable enfin de ces deux poètes dans les travaux de Jean-Pierre, La Fontaine, autre créateur qui « vivait en poésie », dont il avait édité une anthologie des *Fables* (Folio classique, 2000), qu'il avait sa vie entière scruté, écouté, médité ; de nombreux articles, ou textes de conférences, lui auront permis de mettre au jour la dimension la plus profonde de l'œuvre du « fabuliste », celle d'une récapitulation, d'une réconciliation des voix si diverses, les plus proches et les plus anciennes, les plus nobles et les plus familières, de notre patrimoine littéraire... Couronnant une vie de recherche, ce beau volume de près de 600 pages intitulé *Poètes et poésie au XVII^e siècle*, publié chez Garnier en 2012, qui regroupe un choix personnel des articles de Jean-Pierre : dans ce livre carrefour, qui brasse les genres poétiques, les inspirations, les climats littéraires, la plus haute érudition, appelée à faire date, s'exprime toujours en langue d'honnête homme. Le massif si divers de la poésie baroque s'y installe au cœur de notre culture, riche d'une mémoire

antique et médiévale, pointant vers l'avenir... Mais à côté de ce vaste ouvrage – souci de diffusion, marque de générosité –, Jean-Pierre avait donné au grand public de précieuses anthologies poétiques, d'abord dans la collection « Poésie / Gallimard » (*Anthologie de la poésie française du XVII^e siècle*, 1987), un classique, qui fut réédité, puis dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (*Anthologie de la poésie française*, tome 1, 2000), recueils qui réhabilitent mille poètes oubliés, font revivre le Grand Siècle de façon inattendue, fourmillante, sont à la lecture une « Défense et illustration » merveilleuse de la langue française. À côté de ce massif d'études poétiques, je n'ai garde d'oublier les éditions que Jean-Pierre avait données de tragédies de Corneille (*Horace* pour Folio, en 1994, *Suréna* en 1999). C'était un grand cornélien, envisageant ces œuvres dans leur dimension la plus profonde, philosophique, existentielle, sensible à la poésie de Corneille, à la dimension intemporelle de ses débats, établissant aussi des rapprochements lumineux entre Corneille et Mozart. Il faudrait également citer les nombreux articles donnés à *L'École des Lettres* quand Jean-Pierre enseignait encore dans le secondaire, les synthèses à l'intention du supérieur, comme *La Poésie des origines à 1715*, en collaboration avec Jean-Charles Payen (Armand Colin, 1968), ou encore *Lire le baroque* (Dunod, 1953), d'innombrables recensions pour des revues savantes françaises et étrangères...

Merci profondément à Jean-Pierre de tout ce qu'il a écrit, peut-être plus encore de tout ce qu'il a été. Son œuvre critique, si vaste, reste certes une référence incontournable ; mais mieux encore, sa présence chaleureuse, profonde, inspirante imprègne notre mémoire. Elle demeure parmi nous.

Jean GARAPON (1968 l)

* *
*

Lorsque j'ai intégré l'ENS en 1952, les littéraires et les scientifiques avaient peu de contacts entre eux, si ce n'est par des canulars de plus ou moins bon goût, surtout à vrai dire de la part des scientifiques dont j'étais. Bien des élèves se prenaient très au sérieux, mais il y avait heureusement des exceptions. Jean-Pierre Chauveau en était une. Je l'ai vite repéré et nous sommes bientôt devenus amis. C'est l'amour de la musique qui nous a rapprochés. Il était pianiste, moi violoniste mais nous n'avons guère joué ensemble, car le piano de l'École se trouvait dans une salle à l'acoustique impossible. En revanche, nous avons ensemble organisé des concerts : dans la cour aux Ernest, aménagée pour l'occasion, nous avons fait venir l'orchestre de chambre Jean-François Paillard, sans doute le meilleur de France à cette époque d'avant les ensembles « historiquement informés », dont le répertoire comprenait bien des œuvres encore inconnues du public. Puis ce fut celui de Jean Witold, un remarquable musicien dont nous suivions avec passion les émissions à la radio, mais qui a malheureusement sombré dans l'alcoolisme. En salle Dussane, on a pu entendre le

quatuor Loewenguth, puis un jeune pianiste franco-américain, Robert Cornman, qui nous a fait découvrir les *Visions fugitives* de Prokofiev. De bien beaux souvenirs...

Depuis, nous ne nous sommes jamais perdus de vue malgré notre éloignement et nous sommes rencontrés à de très nombreuses occasions : à Provins où Jean-Pierre a eu son premier poste, à Nançay dans le Cher à la station de radioastronomie où je travaillais, près du château présumé du Grand Meaulnes qui nous faisait rêver, puis à Nantes, notamment lors des Folles Journées dont nous étions des auditeurs assidus, et bien entendu dans sa maison de famille à Limeux et dans la nôtre aux Bondons en Lozère. Je me souviens d'une excursion à l'île de Noirmoutier où nous nous étions tous deux transformés en divinités marines en nous habillant de grandes algues ! Nos rencontres étaient très joyeuses, agrémentées de bons repas car nous étions gourmands. Dès que Jean-Pierre l'a connue, son épouse Françoise a été associée à ces activités, de même que mon épouse Geneviève. Nous connaissions bien les enfants de Jean-Pierre et de Françoise, notamment Sophie qui est toujours la discrète cheville ouvrière des Folles Journées.

Et puis, nous échangeons nos livres et nos articles. Je lisais avec délice ceux de Jean-Pierre qui me faisaient découvrir la poésie baroque du XVII^e siècle, tandis que je pratiquais la musique de l'époque, cette fois avec les instruments appropriés. Je ne suis pas sûr qu'il ait autant apprécié les aspects scientifiques de ma production, qui étaient souvent difficiles à suivre ! Heureusement, il y avait aussi, de part et d'autre, quelques écrits sur la musique qui faisaient notre bonheur.

Aucune ombre n'est venue troubler notre amitié, qui a duré soixante-dix ans. Les rares qualités humaines de Jean-Pierre, son abord si direct et si chaleureux, sa grande modestie, trop grande sans doute, y étaient pour beaucoup. Sa disparition m'a causé, et me cause toujours, une grande peine. Il était mon meilleur ami.

James LEQUEUX (1952 s)

* *
*

Jean-Pierre ou la lumière

Lumière de l'intelligence, celle du cœur et celle de l'esprit, celle de ce jeune normilien que je rencontraï en un jour béni d'août 1954 sous le ciel radieux d'Assise et à l'ombre d'un François à qui, aussitôt, j'avais prêté son visage, son sourire et son regard. Le regard matinal d'un enfant émerveillé qui contemple et découvre le monde.

Lumière de la poésie, cette poésie du XVII^e siècle dont il était devenu le spécialiste inspiré, celle de Tristan l'Hermite, de Théophile de Viau, de Ronsard, de la Fontaine aussi, une *province* relativement mal connue d'un immense continent qu'il arpentait avec bonheur, de Virgile à Rimbaud.

Et lumière de la littérature, composante majeure d'une vie ardente qu'elle imbibait et qui contribuait – Montesquieu, Proust, Flaubert... – à son style d'être.

Lumière, bien sûr, de la musique, elle qu'il ne se contentait pas d'aimer car, bien plus, elle l'habitait. Celle de Bach, dont il m'avait fait découvrir, entre bien d'autres, la Cantate BWV 8 où l'on entend les 24 coups de l'horloge qui égrènent le temps lorsqu'il nous mène à notre fin : *Gott, wenn werde ich sterben* ? Ou celle de Schumann dont nous avons, ensemble, lu plus d'une fois les pages du *Liederkreis op. 39* ou de *L'Amour et la vie d'une femme*, dont les doigts du pianiste épousaient à merveille les méandres sublimes.

Lumière de la générosité, elle qui inspirait toutes ses convictions, religieuses, politiques, éthiques, et tous les épisodes de sa vie, professionnelle, affective et familiale. Une générosité dont on ne connaissait pas bien les limites et qu'il pratiquait autant en actes qu'en paroles et, assurément, qu'en pensée.

Lumière d'une âme – puis-je la dire candide ? –, lumière qui nous aidera durablement à vivre.

Yves QUÉRÉ (1952 s), physicien

CHAUVET (Marie-Claire), épouse BANCQUART, née le 21 juillet 1932 à Aubin (Aveyron), décédée le 19 février 2019 à Paris. – Promotion de 1952 L.



La famille maternelle de Marie-Claire Chauvet est aveyronnaise, sa famille paternelle originaire du Pas-de-Calais.

Une tuberculose osseuse la tient à l'hôpital dans un corset de plâtre de sa cinquième à sa neuvième année, avec une rechute à 16 ans. Cette expérience de la maladie et de l'immobilité forcée est déterminante : pas d'école primaire, toutes sortes de lectures et une attention particulière au corps d'une part, à ce qui, jusqu'au plus apparemment insignifiant et menu, peut être perçu par l'enfant allongée d'autre part.

À partir de 1941, Marie-Claire est à Paris, qu'elle ne cessera d'habiter, de parcourir et d'aimer, hormis pendant une parenthèse de quelques années à Deuil-la Barre.

De 1943 à 1950, elle fait ses études secondaires au lycée Camille-Sée. Elle commence à écrire poésie et prose vers 15-16 ans.

En 1950, elle rencontre Alain Bancquart (Dieppe, 1934-Paris, 2022) : début d'un long « tracé du vivant » commun et d'un intense dialogue des pensées et des œuvres.

À l'issue de ses classes préparatoires au lycée Fénélon, Marie-Claire est admise en 1952 à l'École normale supérieure. Elle obtient l'agrégation de lettres classiques en 1955, année de son mariage avec Alain Bancquart qui, entré au Conservatoire

national supérieur de musique de Paris, en 1952 en classe de violon, en 1953 en alto, premier prix en 1954, poursuit ses études : musique de chambre, contrepoint et fugue, et composition dans la classe de Darius Milhaud.

En 1961, elle soutient une thèse de doctorat d'État sur Anatole France sous la direction de Marie-Jeanne Durry.

Après un bref passage dans le secondaire, à Rouen, au lycée Jeanne-d'Arc, Marie-Claire Bancquart est maître-assistant à l'université de Clermont-Ferrand puis professeur de littérature française successivement aux universités de Brest, Rouen, Créteil, Nanterre et, à partir de 1984, à Paris IV-Sorbonne dont elle devient professeur émérite en 1994.

Dans la continuité de sa thèse, éditée chez Nizet en 1962 sous le titre *Anatole France polémiste*, Marie-Claire Bancquart est l'auteur de plusieurs essais de référence sur cet écrivain, dont elle édite à elle seule les œuvres en quatre volumes dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Spécialiste de la fin du XIX^e siècle et de la Belle Époque, ses travaux (essais et éditions de texte) s'étendent aussi à Maurice Barrès, Léon Bloy, Guy de Maupassant, Charles Péguy, Jules Vallès. Elle publie également une *Fin de siècle gourmande, 1880-1900* et son amour pour Paris la conduit à s'intéresser au *Paris des surréalistes* puis aux *Images littéraires du Paris fin de siècle 1880-1900*, au *Paris « Belle Époque » par ses écrivains* et à *Paris dans la littérature française après 1945*.

Cette extension à « la littérature française après 1945 » trouve un écho dans le remarquable et utile ouvrage qu'elle dirige avec Pierre Cahné en 1992 sur la *Littérature française du XX^e siècle*.

Mais c'est surtout parce que le professeur des Universités se double d'une écrivaine attentive à la création de son temps que Marie-Claire Bancquart, loin de se cantonner à son premier domaine de recherche, est une spécialiste reconnue de la poésie des XX^e et XXI^e siècles. Un temps directrice du centre de recherche « Poésie, politique et spiritualité » à Paris-IV, on lui doit d'avoir coordonné sur la poésie française de 1945 à 1960, d'abord un colloque avec actes (*Poésie 1945-1960 : les mots, la voix*) en 1989, puis un recueil d'essais (*Poésie de langue française, 1945-1960*) en 1995. En 2000, elle organise au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle le premier colloque sur le grand poète André Frénaud (*André Frénaud, la négation exigeante*, 2004) et réalise et préface, en lien avec le Printemps des Poètes, l'anthologie *Couleurs femmes. 60 femmes poètes d'aujourd'hui* en 2010.

Les premières œuvres personnelles publiées par Marie-Claire Bancquart sont deux romans, *Le Temps immobile*, en 1960, et *Sève*, en 1961. Son premier recueil de poésie, *Mais*, suit en 1967. Six autres romans paraissent entre 1981 et 1999, ainsi que des nouvelles en 2007, et vingt-huit recueils de poésie, dont une importante anthologie personnelle accompagnée d'un inédit, succèdent sans interruption à celui de 1967.

Pour Marie-Claire Bancquart, la poésie ne peut être ni pur jeu verbal ni lyrisme débordant. Chez elle, l'exigence formelle ne connaît pas de relâche – du travail des *e* muets et des silences en écho aux études d'Alain Bancquart sur les micro-intervalles (de remarquables collaborations avec son mari musicien et compositeur ont vu le jour), jusqu'à la construction d'ensemble du recueil. Cela sans doute parce qu'une telle exigence n'est pas dissociable chez elle d'une recherche de *justesse* : l'obsession de la mort, la révolte et le refus, l'amour de la vie confronté au malaise de vivre, l'exploration de l'intime étrangeté du corps, le désir de rejoindre les grandes circulations élémentaires, l'amour, les amitiés et la douleur de devoir les perdre un jour, la caresse, la tendresse pour une herbe minuscule, le moindre animal, l'écoute de la simplicité quotidienne, le questionnement et l'inquiétude inapaisée – tous ces « passages » si caractéristiques de l'œuvre accompagnent la quête, par les mots, d'un lieu habitable ici et maintenant – *oikos* qui est aussi un lieu *juste* où l'humain ne domine plus mais *co-existe, com-patit* dans l'impermanence et l'inquiétude du vivant.

L'œuvre critique de Marie-Claire Bancquart compte, outre ses essais et éditions de textes, de nombreux ouvrages en collaboration, chapitres d'ouvrages, articles, préfaces et comptes rendus, en particulier dans la revue *Europe*. Elle a été distinguée par plusieurs prix : grand prix de la critique de l'Académie française ; grand prix de l'essai de la Ville de Paris ; prix Sainte-Beuve de la critique ; grand prix de l'Association internationale des critiques littéraires ; grand prix de l'essai de la Société des gens de lettres.

Poète, Marie-Claire Bancquart a donné des conférences en France, en Europe et dans le reste du monde. Son œuvre a fait l'objet de plusieurs études et numéros de revue, ainsi que d'un colloque à Cerisy ; elle a été couronnée par de prestigieux prix de poésie : prix Max Jacob, prix Louis Montale, prix Alfred de Vigny, prix Supervielle, grand prix d'automne de la Société des gens de lettres, prix Kowalski-grand prix de la Ville de Lyon, prix Verlaine de l'Académie française, prix Gaston Miron, prix Robert Ganzo de poésie. Marie-Claire Bancquart a été vice-présidente et membre de l'académie Mallarmé, membre des jurys des prix Apollinaire, Max-Pol Fouchet, Ivan Goll et de prix annuels. Elle était chevalier de la Légion d'honneur, commandeur des Palmes académiques, officier de l'Ordre national du mérite, chevalier des Arts et Lettres.

Malgré la maladie qui, à partir de 2012, s'est progressivement emparée d'elle, Marie-Claire Bancquart n'a jamais cessé d'écrire.

Pierre BRUNEL (1958 I)

Aude PRÉTA DE BEAUFORT (1982 L)

GASCOIN (Luce), épouse PIETRI, née le 13 mai 1931 à Marseille (Bouches-du-Rhône), décédée le 15 février 2024 à Paris. – Promotion de 1952 L.



Fille cadette d'un proviseur, Lucien Gascoin, Luce Gascoin a connu une scolarité quelque peu singulière et a fréquenté plusieurs établissements au gré des affectations de son père. C'est ainsi qu'elle a été élève au « petit collège » de Janson-de-Sailly, où elle a été accueillie en septième par décision et « protection » paternelle dans cet établissement réservé alors aux seuls garçons. À quelques autres reprises, elle a poursuivi ses études dans des établissements n'accueillant en principe que des garçons. Bachelière, elle a intégré les classes préparatoires (hypokhâgne et khâgne) du lycée Thiers de sa ville natale (où son père était revenu pour diriger le lycée Périer), sur les mêmes bancs que Marc Fumaroli, Jean Chelini et Charles Pietri (1952 I)¹ qui deviendra son époux.

Reçus tous deux aux concours (distincts) d'Ulm et de Jourdan, ils rejoignent Paris en 1952, lui s'inscrivant dans la section de philosophie, et elle visant l'agrégation d'allemand. Mais l'un et l'autre sont rapidement subjugués par l'enseignement passionnant d'Henri-Irénée Marrou (1925 I), qui les oriente vers la recherche et l'histoire du christianisme antique, dont ils seront bien vite, à des titres divers, des piliers aussi solides qu'incontournables.

Leur mariage a lieu en juillet 1955, avant l'année de préparation à l'agrégation d'histoire ; ils y sont reçus tous deux (à des concours distincts). Charles est nommé dans la foulée professeur d'histoire à Fontainebleau ; c'est là que naîtront en février 1957 leurs jumelles Anne et Sophie. À la rentrée suivante, Luce prend la succession de son mari, parti sous les drapeaux à Montargis. Elle est mutée à Paris dès 1958, d'abord au lycée Honoré-de-Balzac, puis l'année suivante à Hélène-Boucher, où elle restera cinq ans. Charles achève son service militaire à Paris, est une année membre de l'École française de Rome, avant de passer deux ans en détachement au CNRS. Luce intègre l'université, comme assistante à Lille où elle restera deux ans (1965-1967).

Ces dates coïncident avec la publication, dans la collection « Le monde et son histoire » dirigée par Maurice Meuleau (1949 I) chez Bordas-Laffont, des volumes III et IV qui mènent « de l'Occident barbare et carolingien au seuil de l'époque moderne » : du ^{vi}e au ^{xv}e siècle. Luce Pietri signe une exceptionnelle synthèse avec les mondes byzantin, musulman et asiatique, superbement illustrée, qui s'impose, grâce à son auteure jeune trentenaire, aussi bien dans les bibliothèques du grand public que parmi les instruments de travail des étudiants et de leurs enseignants. Luce est

nommée à la Sorbonne : assistante en 1967, maître-assistant l'année suivante, puis maître de conférences en 1985.

Henri-Irénée Marrou la guide jusqu'à son décès en 1987, et lui suggère le sujet de sa thèse principale, *La Ville de Tours du IV^e au V^e siècle. Naissance d'une cité chrétienne*, qu'elle soutient en décembre 1980, André Chastagnol ayant pris le relais de Marrou ; le jury est présidé par Jacques Fontaine (1940 I) et comprend William Seston (1920 I). Ce sujet comportait un important aspect archéologique et une partie littéraire non moins conséquente, puisqu'il incluait l'historien Grégoire, dont elle ne cessera durant sa carrière de faire progresser la connaissance. Cette thèse est publiée en 1983 dans la collection de l'École française de Rome et vaut à son auteur en 1985 la première médaille du concours des Antiquités de France, sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Après trois années de détachement au CNRS, elle est nommée professeur d'histoire du christianisme (Antiquité et Haut Moyen Âge) à Paris IV-Sorbonne à la rentrée 1992 et, au 1^{er} janvier suivant, directrice du centre Lenain de Tillemont², laboratoire URA 167 du CNRS, fonctions qu'elle occupera jusqu'à sa retraite en septembre 2000.

Dès 1970, elle publie des comptes rendus, contributions à des Mélanges, notices de dictionnaires, dans le *Dictionnaire de spiritualité, ascétique et mystique* ; ainsi que pour la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, publication de Paris X-Nanterre, les articles sur Amiens, Nantes, Reims et évidemment Tours, puisque la figure de saint Martin est au centre des œuvres de Sulpice Sévère comme de Grégoire.

Dès 1977 elle avait fait le point sur le pèlerinage martinien à l'époque de Grégoire lors d'un colloque tenu à Todi, ce qui lui permet de présenter une synthèse sur le pèlerinage en Occident à la fin de l'Antiquité (cosignée avec son époux) dans le recueil dirigé par Jean Chelini, *Les Chemins de Dieu. Histoire des pèlerinages* (Paris, 1982).

L'année suivante, elle publie, toujours avec Charles, dans les Mélanges pour Paul Dufournet, *Présence de l'architecture et de l'urbanisme romains*, « L'image du *vicus christianorum* chez Grégoire de Tours » (n° 18 bis de la revue *Caesarodunum* impulsée à Tours par Raymond Chevallier [1950 I]), et deux synthèses sur « Les abbés de basilique dans la Gaule du VI^e siècle » (pour la *Revue d'histoire de l'Église de France*) et « L'épigraphie du Haut Moyen Âge » pour un colloque rennais dirigé par Xavier Barral i Altet. Puis des articles sur la ville de Tours, dans le *Dizionario patristico* publié à Casale Monferrato, et Grégoire de Tours, dans la *Theologische Realencyclopädie*, prouvent l'étendue de son rayonnement.

C'est en 1985 qu'elle publie son premier article portant sur saint Julien de Brioude (et le pèlerinage à ses reliques), à l'occasion de la table ronde conjointement orga-

nisée à Rome par le CNRS et l'École française de Rome (que Charles dirige depuis deux ans), sous le titre *La Prosopographie : problèmes et méthodes*.

Elle trouve aussi le temps de collaborer à deux ouvrages majeurs :

- l'*Histoire du Christianisme* coécrite par Jean-Marie Mayeur, André Vauchez (1958 I), Marc Venard (1950 I), Luce et Charles Pietri, dont les trois imposants volumes paraissent en 1995 (II. *De 250 à 430 Naissance d'une chrétienté*), en 1998 (III. *De 432 à 610 Les Églises d'Occident et d'Orient*) et en 2000 pour le tome I : *Le Nouveau Peuple, des origines à 250* ;
- la *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, également cosignée avec Charles : deux volumes concernant l'Italie de l'édit de Milan à 604 parus en 1999 et 2000, dans la collection de l'École française de Rome.

C'est encore un exposé sur l'expression écrite et orale chez Grégoire de Tours qu'elle offre *alla Signorina* (= Marie-Noëlle de la Blanchardière, si longtemps bibliothécaire de l'École de Rome) dans les *Mélanges* qui lui sont offerts en 1995. Et un autre sur la justice dans le royaume des Francs d'après le même Grégoire, qu'elle présente cette année-là à un colloque italien d'études médiévales.

Elle part à Poznan présenter saint Martin (1999) et est traduite en polonais.

Mais elle n'oublie pas ses origines provençales. Sa bibliographie comporte des articles sur Avit de Vienne, sur Césaire d'Arles, mais aussi, pour les *Mélanges* Jacques Fontaine (collection des « Études augustinienes », n° 12, 1992) ; sur un abbé Florentin tout aussi arlésien ; sur Venance Fortunat, pour un congrès à Spolète en 1991 ; dans un article pour la revue toulousaine *Pallas* en 1991 et dans les *Mélanges* pour Yves-Marie Duval dans les « Études augustinienes » de nouveau (n°173, 2004) ; pour les *Mélanges* Ottorino Pasquato en 2002, elle traite de Serenus de Marseille à l'occasion d'une polémique qu'il soutint contre Grégoire le Grand ; et aborde le monastère de Lérins dans un article intitulé (clin d'œil à l'actualité ?) « Le lobby lérinien » du v^e au début du vii^e s., première publication cosignée avec Marc Heijmans, en 2009.

Avec Marc Heijmans, elle achèvera la série de la « Prosopographie chrétienne du Bas-Empire » : vol. 4 *La Gaule chrétienne* (314-614) en deux volumes parus en 2013.

Elle a donné pour un colloque tenu à Ligugé une biographie de Venance Fortunat intitulée *Autobiographie d'un poète chrétien : un émigré en terre d'exil ou un immigré parfaitement intégré ?* (XIV^e centenaire de la naissance du poète), et elle a tenu à promouvoir au rang d'événement majeur le Concile d'Arles tenu en 314, pour saluer l'émergence d'une Église provençale – là encore avec Marc Heijmans – pour une publication à l'occasion du XVII^e centenaire de ce concile.

La première décennie du nouveau siècle voit sa signature apparaître dans de nombreux volumes de la collection des « Sources chrétiennes » (éd. du Cerf) :

traduction et notes de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret de Cyr (en 2006 et en 2009, avec Jean Bouffartigue [1959 I] et Françoise Thélamon, aux Mélanges desquels elle collaborera, notamment pour le premier, par un excellent « Quel latin à l'usage des Grecs ? ») ; en 2013, pour la *Vie de Constantin* d'Eusèbe de Césarée – dont elle rédige introduction et commentaire (texte traduit par Marie-Josèphe Rondeau) et la « Préface » (entre guillemets) au choix d'articles d'André Mandouze, *Avec et pour Augustin*.

C'est aux Belles Lettres, dans la collection des « Classiques de l'histoire du Moyen Âge », que paraît la *Vie des Pères* de Grégoire de Tours en 2016 ; elle est suivie de *La Gloire des Martyrs* (2020), *La Gloire des Confesseurs* étant restée en manuscrit ; *La Vie et les miracles de Julien de Brioude* étaient prêts pour l'impression aux Sources chrétiennes, qui ont fait paraître *Les Miracles de Martin* juste avant son décès. Elle n'oublia jamais que Martin de Tours est le saint patron du plus grand nombre de villes et de villages dans toutes les Gaules.

Cela n'est qu'une faible partie de sa bibliographie. Cette activité foisonnante ne saurait faire oublier le professeur exceptionnel qu'elle a été, s'obligeant à la plus grande exigence dans son enseignement. Ses élèves et ses doctorants soulignent sa grande patience et son tact infini, ses exigences et sa présence. Parmi ses thésards, il faut citer Michel Perrin (1983 I), Claire Sotinel, Brigitte Beaujeard et Philippe Bernard (1986 I).

Elle fut aussi une animatrice efficace et les publications réalisées sous sa direction l'attestent mieux que tout propos : la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule* totalise seize volumes ; les prosopographies citées plus haut également pour la Gaule et l'Italie sont des instruments de travail indispensables, autant qu'ils furent ingrats dans leur élaboration... ces réalisations collectives n'ont pu aboutir que grâce à sa douce fermeté qui savait aplanir les tensions au sein des équipes.

Luce Pietri aura trouvé jusqu'au bout, dans la recherche partagée, d'inépuisables joies et satisfactions. Elle laisse une œuvre plus qu'utile : indispensable aux générations de chercheurs qu'elle a formés et à celles qu'ils formeront à leur tour.

Agnès PIETRI, sa fille, en son nom et celui de ses deux aînées

Notes (P. C.)

1. Charles Pietri (1952 I), qualifié à juste titre de prince des prosopographes après avoir été prince tala de sa khâgne, devait décéder en 1991. La notice parue dans notre *Annuaire* de 1994, signée de son camarade de promotion Jacques Rougerie et d'André Mandouze (1937 I), rappelle en introduction ses réactions ombrageuses lorsqu'il voyait son patronyme affublé d'un superfétatoire accent aigu, « par exemple dans [nos] *Annuaire*s »...
2. Charles Pietri avait dirigé ce laboratoire de 1976 à 1983, avant de partir diriger le palais Farnèse. Luce Pietri organisa un colloque international à Paris en 1998 autour de l'œuvre

de Sébastien Lenain de Tillemont (1637-1698), qui dans la lignée de Pierre Nicole fut longtemps la référence absolue pour l'histoire religieuse de la Gaule et dont l'œuvre est toujours incontournable.

Un collège de Montreuil-sous-Bois, où il vécut, perpétuait le nom de Lenain de Tillemont ; mais le département de la Seine-Saint-Denis – après avoir organisé un vote auprès des élèves de l'établissement le 2 octobre 2023 – l'a rebaptisé collège Oum Khalsoum. *Sic transit...*

* *
*

In memoriam Prof. Dr. Luce Pietri

C'est avec une immense tristesse que l'Association pour l'Antiquité tardive a appris la disparition de Madame Luce Pietri, professeur émérite à l'université de Paris IV-Sorbonne, membre d'honneur de notre Association. Éminente spécialiste de l'Antiquité tardive et de l'histoire du christianisme, notamment de la Gaule, Luce Pietri a consacré sa thèse à la ville de Tours, publiée en 1983 à l'École française de Rome. Élève d'Henri-Irénée Marrou, elle a participé aux projets initiés par ce dernier à la Sorbonne, comme le *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, pour lequel elle était chargée de la Belgique Seconde. Par ses connaissances des sources antiques, elle a joué un grand rôle dans la réussite du projet de la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, pour laquelle elle a rédigé de nombreuses notices. Épouse de Charles Pietri, ancien directeur de l'École française de Rome, elle a codirigé avec lui les premiers volumes de l'*Histoire du christianisme* (1995-2000), puis la publication des volumes de l'Italie de la série « Prosopographie chrétienne du Bas-Empire » (1990-2000), suivis en 2014 par ceux consacrés à la Gaule (avec Marc Hejmans). À la fin de sa vie, Luce Pietri est revenue à ses premières amours, en publiant en 2016 une édition de la *Vie des Pères* de Grégoire de Tours, puis en 2023 des *Miracles de Saint Martin*.

Marc HEJMANS
Association pour l'Antiquité tardive

DUCAT (Jean), né le 27 mai 1933 à Boujad (Maroc), décédé le 6 février 2024 à Ban-Saint-Martin (Moselle). – Promotion de 1953 I.

Après des études à l'École normale supérieure (Paris, 1953-1957) et après avoir obtenu l'agrégation de lettres classiques (1956), il avait été membre de l'École française d'Athènes (1960-1963). Un temps assistant à Strasbourg (1963-1965), Jean Ducat a été ensuite nommé à Nice, où, aux côtés de son épouse Fernande, il a mené toute la suite de sa carrière en animant la section d'histoire, comme professeur

de 1972 à 1994. Ses anciens étudiants se souviennent avec un respect admiratif de la rigueur intellectuelle aimable avec laquelle il savait les guider.

Ce sont les mêmes qualités, fondées sur une volonté très affirmée de cheminer toujours par les voies les mieux établies – au besoin en reconstruisant ces voies en sous-œuvre – qui donnent une valeur de référence à son œuvre, dans les deux domaines qu'il a abordés. Lui-même indiquait en effet avoir d'abord mené une carrière d'archéologue, puis une autre d'historien. Beaucoup des études de Jean Ducat se trouvent accessibles grâce au portail *Persée* où, illustrant schématiquement ces deux facettes de sa carrière, figurent, par exemple, neuf contributions au *Bulletin de correspondance hellénique* (parues de 1961 à 1995) et quinze à la revue strasbourgeoise d'histoire *Ktëma* (parues de 1982 à 2020) ; on ne rappellera ici que ce qui paraît être le plus marquant.

Dans le domaine de l'archéologie, soucieux de disposer de bases de raisonnement saines, Jean Ducat s'est fait connaître par une étude intitulée « L'archaïsme à la recherche de points de repère chronologiques » (*BCH*, 86, 1962, p. 165-184) ; désireux de fonder aussi fermement que possible les dates des établissements grecs archaïques de Sicile, il conclut, en se fondant sur l'histoire de Smyrne, que « le passage au corinthien moyen ne peut guère dater que des environs de 585 ou 580 ». Après avoir étudié « Les vases plastiques corinthiens » (*BCH*, 87, 1963, p. 431-458), Jean Ducat a publié sa thèse secondaire, *Les Vases plastiques rhodiens archaïques en terre cuite* (Paris, de Boccard, 1966) : dans cet ouvrage est analysée la production d'ateliers actifs entre environ 610 et 560-550 comme, notamment, leur diffusion. Sa thèse principale, *Les Kouroi du Ptoion* (soutenue sur épreuves et éditée aussitôt, Paris, de Boccard, 1971) est un ouvrage qui avait été longtemps attendu – puisqu'il s'agissait de publier des découvertes effectuées entre 1884 et 1935 – et qui a fait date : la finesse des analyses a permis un classement très précis non seulement de statues entières mais encore de multiples fragments. Ce sont aussi les céramiques et les petits bronzes qui ont été pris en compte de telle sorte que c'est l'histoire du sanctuaire béotien d'Apollon Ptoios, de ses origines aux guerres médiques, qui se trouve avoir été retracée. Sa réputation a valu ensuite à Jean Ducat de se voir confier la révision de *L'Art grec* (Paris, Citadelles et Mazenod, 2^e édition, 1993), un ouvrage de référence bien connu permettant à un large public d'apprécier les productions artistiques nées en Grèce antique.

Et c'est un même souci de diffusion des connaissances – qu'il avait contribué à établir sur le terrain en 1961-1963 – qui l'a mené à publier aussi, entre autres, et en collaboration, le *Guide de Délos* (École française d'Athènes, 1965 ; 4^e édition, 2005).

L'examen des questions relatives à l'Archégésion de Délos (à savoir le sanctuaire d'Anios, le fondateur mythique de la cité délienne, d'accès interdit aux non-Déliens), par le biais notamment d'une étude de vocabulaire, a conduit

Jean Ducat vers les archégètes de Sparte, nommés dans le texte de la grande Rhètra citée par Plutarque (*Lycurgue*, 6, 2) et qui sont les deux rois de la cité. Après avoir proposé un bilan historiographique remarquable de netteté et intitulé « Sparte archaïque et classique. Structures économiques, sociales, politiques (1965-1982) » (*Revue des études grecques*, 96, 1983, p. 194-225), Jean Ducat a approfondi deux thématiques qui lui avaient paru devoir retenir son attention, dans *Les Hilotes* (*BCH*, 2, Supplément XX, 1990) et dans *Spartan Education. Youth and Society in the Classical Period* (Swansea, 2006) : le succès remporté par ce dernier travail dans le monde anglophone a été tel qu'il a donné lieu à la première édition brochée d'un livre publiée par son éditeur (The Classical Press of Wales). On ne peut manquer de souligner l'intérêt de tels ouvrages, qui fournissent des modèles de méthode par la clarté de leur exposition et la façon systématique dont les discussions sont conduites, de telle sorte que notre compréhension de la société de Sparte à l'époque classique s'est trouvée grandement éclairée, par la mise au jour, en particulier, de la façon dont les Anciens concevaient la situation des Hilotes (ceux de Laconie pouvant, bien plus que ceux de Messénie, admettre leur situation dans le cadre d'une espèce de « contrat de servitude », habitués qu'ils étaient à endurer le mépris des Spartiates) sans que l'évolution proprement dite de l'hilotisme soit aisée à discerner. Et c'est aussi une conclusion qui marque les limites de nos connaissances que propose Jean Ducat quand il souligne, dans son livre sur l'éducation à Sparte, le fait que les auteurs grecs non spartiates tendaient à relever les caractéristiques propres à la cité de l'Eurotas plus que ses traits plus ordinaires à leurs yeux. Malgré tout, on peut discerner que l'essentiel de l'éducation spartiate consistait à assurer la pleine intégration de la jeunesse au corps social par la pratique d'exercices physiques à finalité militaire et la participation à des activités collectives – en particulier religieuses et culturelles.

L'importance nécessairement accordée par Jean Ducat au témoignage de Xénophon en cette matière trouvera un prolongement – à titre posthume, comme il l'avait pressenti – dans son commentaire destiné à accompagner tout le texte de la *République des Lacédémoniens*, qui vient de paraître dans la Collection des universités de France, aux Belles Lettres.

L'œuvre de Jean Ducat comme historien ne s'est d'ailleurs pas limitée à étudier, dans deux maîtres livres et divers articles, des thématiques variées en relation avec Sparte (des études particulières ont en effet traité du système d'appropriation des terres, de la cryptie ou de la place des femmes – vues comme des « sectatrices du code » incitant à toujours respecter les normes –, des « trembleurs » ayant failli au combat ou des périèques, notamment) et il a donné aussi des études éclairantes dans d'autres domaines. De cela témoignent par exemple « Hérodote et la Corse » (*Études corses* [Homages à Fernand Etti], n° 18-19, 1982, p. 49-82) ou « Aristote et la

réforme de Clisthène » (*BCH*, 116, 1992, p. 37-51) ainsi que son livre sur *Les Pénestes de Thessalie* (Besançon, 1994). En l'occurrence il s'agit certes d'examiner une situation de dépendance souvent présentée comme analogue à celle des Hilotes, mais on a surtout affaire à une importante contribution à l'histoire de la Thessalie : usant de sa méthode ordinaire, l'auteur commence par rassembler et examiner systématiquement les textes antiques disponibles et, se fondant sur ses analyses concernant les Hilotes, il relève que les Pénestes sont – à la différence des Hilotes – assez nettement conçus comme étant les propriétés de leurs maîtres respectifs plus que les propriétés d'une communauté de citoyens – fait qui facilite leur inclusion dans les forces militaires levées par leurs maîtres, dotés de grandes propriétés.

Par sa nature et par sa qualité, l'œuvre diverse de Jean Ducat, qui a fortement contribué à honorer la science historique française, survivra certainement très longtemps. Ce n'est pas sans raison qu'en apprenant sa disparition un savant américain vient de le caractériser ainsi : « *A great and generous scholar who forced us to "raise our game" to a higher scholarly level.* »

Nicolas RICHER, ENS de Lyon

GAILLARD (Françoise), épouse KÉVORKIAN, née à Paris le 10 mars 1932, décédée le 12 décembre 2022 à Faverges (Haute-Savoie). – Promotion de 1953 L.



Françoise Gaillard, ma mère, suivit ses classes préparatoires au lycée Camille-Sée à Paris, puis à Janson-de-Sailly. Ses matières de prédilection étaient la philosophie et l'allemand qui était enseigné notamment par le professeur Drijard à Janson. Elle a intégré l'ENS en 1953 à « Sèvres », 48 boulevard Jourdan. Son admission parmi les étudiantes littéraires, en section germanistique, fut l'un de ses meilleurs souvenirs. En témoignent les photographies prises autour de la « statue de l'amitié sévrienne ».

C'était l'époque de l'après-guerre. Les amies de l'ENS étaient passionnées de littérature, de philosophie et de politique. Le professeur Weinberg dirigeait le travail des étudiantes. Les discussions, le soir dans les « thurnes » étudiantes, se terminaient fort tard. Il y avait là Jacqueline Bordes, Jeanne Pigis, Mona Sohier-Ozouf, Marcelle Bouteillon-Marini (toutes 1952 L), Claude Pujade-Renaud, Éveline Fontaine-Charmeux et tant d'autres.

Pourquoi le choix de la germanistique au lendemain de la guerre, elle qui avait vécu son enfance à Paris sous les bombardements ?

Le goût de la littérature lui avait été probablement transmis par ma grand-mère maternelle qui connaissait quantité de beaux textes par cœur et l'intégralité de la botanique acquise lors ses études à la faculté de pharmacie. Cette grand-mère avait été l'une des élèves de Marie Curie, qu'elle décrivait comme une professeure de chimie brillante mais incompréhensible en raison de son accent polonais marqué. Elle avait élevé ses quatre enfants, et surtout ses deux filles, en les chassant à coups de torchon de la cuisine : « Étudiez ! Ne restez pas aux fourneaux ! »

Mon grand-père maternel, polytechnicien, était du côté scientifique de la famille. Il avait été tragiquement frappé par la mort de son frère aviateur, abattu en 1918 par les Allemands. Dans la famille de mon grand-père, on apprenait l'allemand car « il était toujours utile de parler la langue de l'ennemi ». Ma mère garda de son enfance l'absolue conviction de la désolation et du non-sens des guerres. Plus jamais cela.

Des vacances à Baden-Baden en 1950 furent une première découverte de l'Outre-Rhin, elle fut sans nul doute séduite par le chant de la Lorelei avant même d'étudier le romantisme allemand. L'hiver passé à Heidelberg en 1954-1955 l'imprégna de la douceur mélancolique des bords du Neckar. S'ajouta l'amitié des étudiants allemands du « Verein », il n'en fallut pas davantage pour faire naître chez elle le sentiment d'une « Heimat » éternelle ! La langue allemande lui devint si familière qu'elle ne se souvenait plus dans quelle langue elle avait lu un livre. Ses amis allemands répondirent présent tout au long de sa vie, tentant d'élucider ses questions incessantes de grammaire structurale.

En 1956, ma mère rencontra son futur époux Jean-Michel Kévorkian (Supélec 1955) au bal de l'école Supélec. Par jeu pour piquer la curiosité de son cavalier, elle le mit au défi de deviner sa date de naissance. Lui, déstabilisé, répondit avec hésitation par sa propre date de naissance. Ainsi ces deux-là étaient nés le même jour de la même année, le 10 mars 1932... Ma mère, vexée, pensant qu'il s'était renseigné au préalable, le traita de goujat et l'affaire faillit en rester là ! C'est ainsi qu'une normalienne littéraire rencontra un Supélec scientifique. Mon père travailla à la CGA-HBS et fut l'inventeur, avec son collaborateur M. Smeets, du brevet européen sur « le système pour la lecture et l'encodage d'une piste magnétique portée par un document, par déplacement manuel du document », largement employé pour la reconnaissance de nos tickets de métro dans les portillons d'accès, ou des billets de train. Elle ne pensait que par les livres et les mots, lui était passionné d'électricité. Un équilibre à deux jamais démenti !

Pendant sa carrière, Françoise enseigna l'allemand à l'École normale d'institutrices de Laon (1959) et, après un court passage à Châtillon-sur-Chalaronne (1965), elle enseigna dans le secondaire au lycée Francisque-Sarcey à Dourdan (Essonne) de 1969 à 1990. Elle eut à cœur de transmettre ses connaissances et d'accompagner ses élèves, y déployant tout son temps et son énergie.

Avoir une mère Sévrienne nous donnait le sentiment, à nous, ses filles, d'avoir une maman très particulière. Son bureau à Dourdan, à côté de ma chambre, était tout en longueur, en forme de couloir. Captivant pour la petite fille que j'étais ! D'autant plus qu'il était interdit d'y pénétrer en son absence ! D'abord la bibliothèque, objet de classements perpétuels : fallait-il classer les livres par auteur, ou bien par édition, pouvait-on contre raison mélanger les collections ? Cette bibliothèque était source parfois de dangers : les chutes de livres causaient des vacarmes inattendus... Ici d'énormes dictionnaires d'allemand recouverts de tissu fleuri, là des anthologies latines émergeant entre la foule des livres de poche. Plusieurs profondeurs d'ouvrages siégeaient sur les étagères. Il me semblait que les livres se battaient entre eux pour être au premier rang : celui de l'accessibilité ! Accessibilité qui n'était que temporaire, l'agencement étant sans cesse remanié. Retenant mon souffle, à pas feutrés, je parvenais jusqu'à la table jonchée de trésors : des petits carnets couverts d'une écriture minuscule, des stylos, des gommes qui attiraient ma convoitise. Mais un craquement inopiné du parquet interrompait mon exploration. Il fallait rebrousser subrepticement chemin. Quitter à regret son domaine.

Au quotidien, les bandes dessinées pour enfants telles que les Picsous côtoyaient des noms devenus familiers – quoique... sans en connaître la substance ! Gaston Bachelard, Jean-Paul Sartre (1924 l), Albert Camus... quels étaient ces héros ? Ils revenaient dans la bouche de Maman, donc nous les acceptions. Et puis Sèvres évidemment, forcément ! La grammaire structurale, la place des mots dans une phrase. Les copies des élèves à corriger, minutieusement. Le dimanche, la machine à écrire résonnait et les bandes magnétiques se cassaient pour la préparation des cours du lendemain.

Maman ne nous a jamais accompagnées sur le chemin de l'école, pas même pour la rentrée du CP, mais à la place, elle renflouait notre moral par un poème de Villon « Si j'eusse étudié au temps de ma jeunesse folle, et à bonnes mœurs dédié, j'eusse maison et couche molle. Mais quoi, je fuyais l'école comme fait le mauvais enfant... ». Notre Maman ne se préoccupait pas non plus des nourritures terrestres quotidiennes, mais à la place, elle nous servait à table, avec la complicité de notre père, des discussions géopolitiques enflammées : « cela barde au proche Orient... ». Heureusement, mon père se souciait de notre pitance.

L'été, elle nous entraînait dans des voyages vers le nord ou l'est. Peu lui importait le régime politique en place ! Sa curiosité nous menait en Finlande, URSS, RDA, Pologne. Insatiable, de musée en musée, le guide bleu sous le bras. Visiter Weimar, patrie de Goethe, Schiller, Liszt ! Y déchiffrer les manuscrits de Faust en lettres gothiques ! S'arrêter à Dresde en 1974, entièrement reconstruite à l'exception de la Frauenkirche laissée à l'époque délibérément en ruine après les bombardements alliés, au pied de la statue de Martin Luther comme symbole. S'extasier à Prague avec

ses maisons Renaissance préservées et ses églises baroques. Ne pas oublier Varsovie et ses églises reconstruites pierre par pierre d'après les souvenirs de ses habitants. Passer la douane pour l'URSS en 1977 avait nécessité plusieurs heures. La voiture avait été intégralement fouillée. Les livres emportés dans les bagages avaient fait l'objet de contrôles approfondis. Maupassant était heureusement bien plus qu'admis, ouf ! En avant vers Leningrad à la découverte des palais aux couleurs pastel au bord de la Néva. Souvenirs de longues files d'attente au musée de l'Ermitage au milieu de cohortes d'ouvriers méritants qui avaient gagné l'accès au musée comme récompense de leur travail. Il fallait surveiller ses paroles car il y avait des oreilles partout. Moscou, sa place rouge, et pourtant je trouvais les pavés plutôt gris... La basilique Saint-Basile qui nous plaisait tant. Ces longs kilomètres en voiture dans la forêt soviétique selon un itinéraire qui avait dû être enregistré en bonne et due forme auprès des autorités.

Nous suivions nos parents et gravitions autour d'eux.

Passé le temps de notre enfance et des voyages, une maison en Bretagne fut achetée en vue de la retraite¹. Les côtes d'Armor, où ma mère passait ses vacances enfant, pour leur douceur, leur beauté, accueillantes pour son goût de l'écriture. Un immense jardin au milieu des champs où se réfugier, fuir les tracasseries de l'existence et... lire. Mais impossible d'abattre un arbre dans le jardin sans entendre Ronsard s'en mêler « Ne vois-tu pas le sang le quel dégoutte à force / Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce » ?

À nous, ses trois filles (Anne, Odile, Isabelle), elle ne posait aucune question personnelle mais envoyait des livres toujours pertinemment choisis. Ces livres correspondaient parfaitement à nos préoccupations, nos lieux de vie, notre étape de vie. De quoi se désaltérer. Par exemple, les livres d'Honoré de Balzac, de Jean d'Ormesson (1944 l), de Maurice Genevoix (1912 l) et un recueil de François Villon me rejoignirent lorsque je partis habiter sur les bords de Loire. L'essentiel était l'« esprit humain », le reste (les chiffres par exemple !) faisait figure de peccadille.

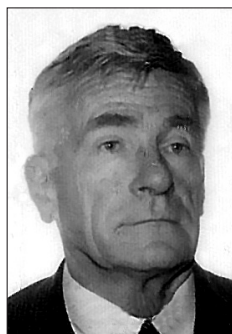
Elle évoquait souvent les petites camarades de l'ENS, qu'elle avait revues périodiquement et auxquelles elle était toujours admirablement fidèle en écriture. Certaines avaient même « commis un ou plusieurs ouvrages littéraires ». Mélange d'admiration ou d'envie ? J'ai toujours cru qu'elle laisserait derrière elle un manuscrit post-mortem. Elle a dû l'emporter avec elle là-haut. Aujourd'hui, son bureau n'a pas changé, mais il a perdu son habitante, son âme et tout son charme.

Isabelle KÉVORKIAN, sa fille

Note

1. Elle fut nommée chevalier de l'ordre des Palmes académiques.

SCHOULER (Bernard, Georges, René), né le 6 avril 1933 à Belfort (Territoire de Belfort), décédé le 10 décembre 2024 à Cournonterral (Hérault) – Promotion de 1953 I.



Bernard Schouler naît de parents tous deux instituteurs. Son enfance est marquée par la guerre lors de laquelle il vit à Gérardmer, petite ville des Vosges occupée par l'armée allemande pendant plus de quatre ans. L'école où il habite avec sa mère, dans un logement de fonction, est prise pour cible par l'artillerie américaine, puis dynamitée et incendiée par les Allemands en novembre 1944. À l'âge de onze ans, il est, trois jours durant, encerclé par un immense rideau de feu dans les quelques maisons épargnées du centre de Gérardmer où s'entassaient les réfugiés. Bernard Schouler n'en concevra pourtant aucune haine contre l'Allemagne et les Allemands. Son parcours ultérieur, y compris militaire, lui fera dénoncer avec constance les horreurs de la guerre. Il affichera toujours des convictions proeuropéennes qui le font collaborer avec les institutions de l'Union européenne pendant les années 1990 dans le but de rapprocher les pays d'Europe orientale et occidentale après la chute des régimes socialistes de l'Europe de l'Est.

Il fait ses études secondaires au lycée Victor-Hugo de Besançon où son père, revenu de captivité, a été nommé professeur d'histoire et de géographie, puis il est admis en hypokhâgne au lycée Henri-Poincaré de Nancy.

À l'école normale supérieure de la rue d'Ulm, où il est reçu en 1953, il se lie d'amitié notamment avec ses camarades de promotion Pierre Voltz et Louis Martinez. Il fréquente régulièrement la thurne que ce dernier partage avec Gilbert Dagron. Cette chambre devient très vite un lieu de rencontre où se côtoient tous ceux, normaliens ou non, qui s'intéressent soit à la Grèce moderne, comme André Tubeuf ou Jacques de Maussion de Favières, soit à la Russie, comme Louis Allain et Louis Martinez, ou aussi ceux qui sont passionnés de théâtre, comme entre autres Pierre Voltz.

Le groupe d'amis qui se rassemble autour des passions et des talents de Louis Martinez se retrouve parfois au centre de Claireau, à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, au contact du sculpteur grec Philolaos Tloupas, qui arrive de Larissa, capitale de la Thessalie et admire le poète grec Cavafis.

À l'École, même si Bernard Schouler n'a aucun engagement politique bien marqué, il prête une oreille attentive à ceux de ses condisciples qui dénoncent l'exploitation du prolétariat et les brutales répressions qui ont eu lieu en Algérie et à Madagascar après la guerre. Helléniste, il trouve scandaleux ce que les Anglais imposent alors aux Chypriotes et se sent proche de ceux qui dénoncent les outrances de la colonisation, mais il trouve rapidement intolérables les méthodes d'intimidation

et de culpabilisation utilisées par les militants communistes ou ceux qui leur sont proches.

Il est encore rue d'Ulm, lorsqu'il fait avec ses amis son premier voyage en Grèce. Il en fera de nombreux jusque dans les années 1980. Il apprend le grec moderne et favorisera plus tard le développement de l'enseignement de cette langue à l'université Paul-Valéry de Montpellier.

Il est agrégé de lettres en 1957. Soumis à l'instruction militaire obligatoire, il intègre la même année l'école d'application de l'infanterie de Saint-Maixent. Il est affecté à sa demande au service des affaires algériennes.

Le 14 mai 1958, Bernard Schouler arrive à Sidi Bel Abbès, sous-préfecture du département d'Oran, pour prendre ses fonctions en qualité d'officier responsable d'une section administrative spécialisée (S.A.S.). Le même jour, la sous-préfecture est envahie par des manifestants qui saccagent quelques pièces, en particulier le salon du sous-préfet.

Pendant ces journées insurrectionnelles qui marquent en Algérie l'effondrement de la IV^e République, il rencontre Ginette Espinosa qui deviendra deux ans plus tard son épouse pendant plus de soixante ans. Elle a vingt ans. Elle est la secrétaire du commandant du service des affaires algériennes. Elle est issue d'une famille bélabésienne modeste d'origine andalouse.

Le 17 mai 1958, il part vers son affectation à Bonnier (devenu Aïn Thrid) près de Sidi Bel Abbès. Il est frappé lors de son arrivée à la S.A.S. de Bonnier par le fait que la scolarisation touche à peine la moitié des enfants. Il découvre, médusé, la superbe méprisante de certains colons comme celui qui inspecte ses terres à cheval armé d'un fusil et fait feu sur les poules de ses ouvriers pour le plaisir de les priver de ce moyen de subsistance.

À peine arrivé, il assiste à une scène qui le choque : un simulacre de procès d'un homme qui avait fauché du blé dans le champ d'un colon. Ce procès se solde par quelques coups de poing dans la figure assénés par le sergent et une sentence, édictée par le lieutenant : le choix entre une amende impossible à payer et l'obligation de travailler gratuitement pendant trois mois sur le chantier du regroupement en cours de construction.

Un village de regroupement est en effet en train d'être construit à Bonnier : ceux qui sont astreints à la construction du regroupement sont des punis. Bernard Schouler comprend très vite qu'ils n'auront évidemment aucune envie d'y vivre lorsque celui-ci sera terminé. Ils ne touchent ni salaire ni nourriture et sont surveillés par des militaires parfois brutaux.

Le 6 juin 1958, Bernard Schouler se retrouve à quelques mètres du général de Gaulle et de Jacques Soustelle (1929 l), gouverneur général de l'Algérie, dans la

tribune officielle, à Oran, en qualité de représentant du comité de salut public de la commune de Bonnier.

Entre mai et septembre 1958, le commandement lui demande de se consacrer à une tâche prioritaire : préparer le référendum qui permettra d'adopter la constitution de la cinquième République.

En vue du référendum, sa hiérarchie lui demande aussi de procéder à l'inscription des femmes sur les listes électorales. En juin 1958, il fait une tournée des fermes pour engager les ouvriers musulmans, et leurs épouses, à voter lors du référendum.

En août 1958, il prend le commandement de la S.A.S. de Sully proche de Sidi Bel Abbès. Il est également délégué spécial pour la gestion de la commune des Amarnas.

Pendant cette période, il apprécie particulièrement les missions de renseignement qu'il fait, la plupart du temps de sa propre initiative, accompagné par un supplétif musulman qui lui sert d'interprète. Pour faire illusion, il revêt la djellaba ou la gandoura. Il parle un peu arabe : il est titulaire d'un certificat militaire d'arabe parlé.

Durant toute la durée de son commandement de la S.A.S. de Sully, le personnel sous ses ordres exécute ses missions sans qu'aucun coup de feu ne soit tiré.

Libéré de ses obligations militaires, il est nommé assistant en langues anciennes à l'université de Dakar en 1960. Il fait alors une démarche pour obtenir un poste à l'université d'Oran, alors en cours de création, et ce alors même qu'à la fin de 1959 l'indépendance de l'Algérie lui paraît inéluctable. Amoureux de ce pays où il se marie en 1960, il souhaite contribuer à l'émergence d'une nouvelle nation, certes indépendante, mais restant liée à la France par des liens forts dont il constate, le temps passant, l'inexorable délitement voire la rupture.

Il rejoint la France en 1964 après quatre ans passés au Sénégal avec son épouse, sa fille aînée y étant née en 1963. Il est alors affecté à la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Montpellier, d'abord en qualité d'assistant, puis, à partir d'octobre 1966, en qualité de maître-assistant, et, à partir d'octobre 1973, de chargé d'enseignement en grec.

À Cournonterral, près de Montpellier, où son épouse et lui font construire une maison en 1975, il cultive la vigne pendant plus de quarante ans. Il est sociétaire de la cave coopérative.

L'agitation sociale et universitaire du début des années 1970 le conduit à s'engager dans le syndicat autonome des universités dont une section vient de se créer à l'université Paul-Valéry sous l'impulsion de son collègue André Martel, futur président de l'université.

Conscient de la nécessité de réformer l'université, il s'inquiète de l'agitation politique qu'elle connaît. Les membres du syndicat autonome des universités avec lesquels il prend les rênes de l'université Paul-Valéry en 1975 sont presque tous officiers de réserve

et ont servi en Afrique du Nord : Guy Romestan, maître de conférences en histoire ancienne, André Dubois et le professeur Jean-Marie Lassère. Christian Verlaque, seul non-officier membre de ce groupe, était membre d'une cellule d'auto-défense à Alger.

Bernard Schouler est en effet lui aussi officier de réserve, capitaine du service d'état-major de 1970 à 1979, chargé de cours à l'école d'application de l'infanterie de Montpellier. En octobre 1984, il est promu chef de bataillon de réserve des troupes de marine. Son attachement à l'armée demeure important : pourtant nommé chevalier en 1978, puis officier en 1995, des Palmes académiques, il n'attachera du prix qu'à celles de ses décorations obtenues à titre militaire comme celle de chevalier de l'Ordre national du mérite qui lui est octroyée en 1975.

La thèse de troisième cycle de Bernard Schouler est publiée en 1973 aux éditions des Belles-Lettres. Elle est consacrée aux discours moraux de Libanios, professeur de rhétorique et écrivain prolifique du IV^e siècle de notre ère, très insuffisamment traduit jusqu'alors.

Bernard Schouler devient peu à peu spécialiste de Libanios auquel il demeurera fidèle dans ses recherches y compris après son départ à la retraite en 2002.

Il obtient son doctorat d'État en 1977 après avoir rédigé une étude de plus de mille pages intitulée *La tradition hellénique chez Libanios* publiée en 1984 dans la collection des Études anciennes, aux Belles-Lettres. En 1979, il est nommé professeur à l'université Paul-Valéry de Montpellier.

À partir des années 1970, il s'investit dans des fonctions administratives souvent en rapport avec la formation professionnelle des enseignants du premier et du second degré.

De 1973 à 1982, il dirige la cellule d'information et d'orientation de son université, fonctions dont il démissionne en 1982 au lendemain de l'élection de Pierre Vitoux (1948 I) à la présidence de l'université et qui succède à André Martel dont Bernard Schouler faisait partie de l'équipe.

Parallèlement, entre 1980 et 1982, il est nommé responsable académique du diplôme d'études universitaires générales (Deug) et, à partir de 1981, délégué académique de liaison entre les universités et les écoles normales. Il démissionne de ces fonctions en 1982 dans le même contexte politique d'arrivée de la gauche au pouvoir.

En mars 1984, Bernard Schouler est nommé directeur de l'unité d'enseignement et de recherche (UER) de langues et civilisations classiques, fonctions qu'il occupe jusqu'en avril 1986, puis à partir de cette date, il est directeur du département de langues et littératures anciennes de l'université Paul-Valéry. Il occupe ces fonctions jusqu'en avril 1989. Il est ensuite responsable de la section de grec.

De 1987 à 1991, il est directeur du centre pédagogique régional de Montpellier, institution chargée de la formation pratique des professeurs d'enseignement général

du second degré avant la création des instituts universitaires de formation des maîtres (IUFM).

Il est ensuite nommé directeur adjoint de l'IUFM de Montpellier en 1991. Il est chargé de la direction de l'antenne de Nîmes de 1992 à 1998. Il quitte les fonctions de directeur adjoint de l'IUFM frappé par la limite d'âge.

Tout en assumant ses fonctions de direction de l'IUFM, il choisit de continuer à enseigner, mû par un souci de maintenir dans son activité une forme d'équilibre entre la recherche, la formation et les charges administratives.

Il donne alors notamment des cours sur Thucydide, Plutarque, le *Gorgias* de Platon, Saint Jean Chrysostome (*Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants*) et sur l'*Autobiographie* de Flavius Josèphe et prépare des candidats à la redoutable épreuve du thème grec au concours de l'agrégation de lettres classiques.

Il encadre également de nombreux travaux de recherche. Il dirige le travail de Pierre-Alain Drules, sur la culture et la création dans l'œuvre de Dion de Pruse dit Dion Chrysostome, sophiste des ^{1^{er}} et ^{1^{re}} siècle de notre ère.

Il dirige le travail de recherche d'Henry Fruteau de Laclos qui soutient en 1999 sa thèse de doctorat sur les *Progymnasmata* de Nicolaos de Myra (plus connu sous le nom de Saint Nicolas) dans la tradition versicolore des exercices préparatoires de rhétorique.

Il est de 1991 à 1994 le premier directeur du Centre de recherche sur les civilisations antiques de la Méditerranée (Cercam).

Parallèlement, il est membre de l'équipe de recherche sur l'hellénisme post-classique de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et du comité français des études byzantines du Collège de France.

À la même époque, Bernard Schouler participe à plusieurs programmes de recherche sur l'éloquence grecque à l'époque impériale, à la traduction et à l'édition des lettres, déclamations et discours de Libanios, et sur l'esthétique et l'éthique chez les sophistes.

Il collabore aussi au programme de recherche sur la rhétorique grecque post-aristotélicienne et, dans ce cadre, contribue à l'interprétation de la valeur pédagogique des doctrines enseignées dans les écoles littéraires telles qu'elles apparaissent chez Hermogène et ses commentateurs de l'époque byzantine.

Il transmet son érudition à un ancien étudiant, Pierre-Louis Malosse, qu'il avait connu au début des années 1970 qui, après être passé par l'enseignement secondaire pendant une vingtaine d'années, soutient une thèse sous sa direction en 1998 intitulée *Libanios, discours LIX : texte, traduction et commentaire*. De cette recherche naîtra une amitié fondée sur une collaboration dans la recherche douloureusement brisée par le décès prématuré en 2013 de son ancien étudiant.

La fille de Bernard Schouler, Marianne, née en 1972, marche également sur ses traces en devenant professeur de lettres classiques, fonctions qu'elle exerce en Belgique puis à Valenciennes où elle enseigne le grec dans un lycée.

Dans les années 1990 et 2000, Bernard Schouler participe aux sessions de linguistique et de littérature à Aussois en Savoie puis à la Baume près d'Aix-en-Provence organisées en lien avec l'École normale supérieure et les éditions rue d'Ulm. Il y fait plusieurs communications remarquées notamment sur les origines antiques de l'autobiographie.

La chute des régimes socialistes en Europe de l'Est dans les années 1990 lui donne l'occasion d'y développer son activité. De 1997 à 2001, la Commission européenne le charge de la responsabilité d'un programme de coopération universitaire avec l'Albanie dans le cadre du programme Tempus Phare (trans-European Cooperation Scheme for Higher Education) qui a pour but notamment de soutenir le développement de l'enseignement supérieur en Europe orientale.

En 2002, à sa retraite, il devient professeur émérite. Il dirige des travaux de recherche notamment sur la conception de l'individu chez les historiens grecs Hérodote, Thucydide et Xénophon, sur la recension epsilon du roman d'Alexandre (thèses de Georgia Nicoletsá et de Christine Sempéré).

Jusqu'en 2010, Bernard Schouler développe une intense activité intellectuelle qui se traduit par des publications sur l'auteur dont il est spécialiste, Libanios, mais également sur d'autres sujets. Il travaille sur la biographie et la magie chez Eunapésen 2000 ; il écrit sur Gaza dans l'antiquité tardive ; il est chargé d'écrire l'article sur le mot « persona » publié dans l'*Historisches Wörterbuch der Rhetorik* en 2003 ; il travaille sur l'autobiographie de Flavius Josèphe en 2005 ; il étudie les grammairiens et les philosophes dans l'antiquité gréco-romaine en 2008, et publie sur les origines antiques de l'autobiographie.

Il consacre à la justice au IV^e siècle une publication parue en 2006 : *Un enseignant face aux prisons de son temps* (Presses universitaires du Mirail).

En 2013, il publie un texte autobiographique sur son expérience militaire et notamment de chef de section administrative spécialisée en Algérie que lui a commandé le centre d'histoire militaire de Montpellier. Ce texte paraît dans *les Cahiers de Montpellier* sous le titre *Un officier dans l'Oranais*. C'est le seul texte autobiographique qu'il ait publié. Lui qui a tant travaillé sur l'émergence de ce genre dans l'antiquité, notamment avec Libanios, il ne laisse comme autobiographie que cette unique publication plutôt institutionnelle dans laquelle il livre cependant en filigrane, quelques impressions et opinions personnelles sur cet épisode de sa vie qui l'a tant marqué : son long séjour en Algérie, ce pays rêvé devenu réel qu'il a pendant un temps cru pouvoir faire sien.

En 2015, pourtant déjà affaibli et affecté par la longue maladie de son épouse, il achève un travail considérable qui lui tenait fortement à cœur, commencé plusieurs années plus tôt avec son collègue et ami Pierre-Louis Malosse : la traduction inédite et le commentaire de deux textes de Libanios *L'apologie de Socrate* suivi de *Socrate condamné au silence* qui paraissent en octobre 2024 quelques semaines avant sa disparition (Collection Budé, Belles-Lettres).

Clément SCHOULER, son fils

HAÏSSINSKI (Jacques), né le 22 novembre 1935 à Paris, décédé le 26 mars 2024 à Massy (Essonne). – Promotion de 1954 s.



Jacques et moi sommes entrés à l'École normale en 1954. Il avait un an de moins que moi : il était entré en trois-demi, après une année seulement de Mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis. Nous avons vite formé un petit groupe de scientifiques, matheux et physiciens, parmi lesquels les plus doués étaient Adrien Douady (qui deviendra un grand mathématicien) et Paul-André Meyer (un grand probabiliste). Nous suivions, Jacques et moi, avec peine les cours d'Henri Cartan (1923 s) et de Jean-Pierre Serre (1945 s) ; Adrien nous répétait « c'est évident ! », tandis que Paul-André nous les éclairait avec pédagogie... Au mariage de notre condisciple Pierre Jullien en Haute-Provence, Jacques s'est distingué... en mettant sa Dauphine sur le toit !

Jacques avait été « enfant caché » : il avait passé son enfance dans le Gers, protégé de l'occupant par des habitants envers lesquels il avait gardé une grande reconnaissance. Il m'avait présenté son père Moïse, radiochimiste réputé, né en Ukraine. Celui-ci avait rêvé d'être rabbin, mais était devenu assistant de Marie Curie après avoir émigré en France !

Jacques et moi avons appris ensemble la mécanique quantique, enseignée au laboratoire de physique de l'École par André Martin (1949 s). Jacques s'est alors dirigé vers la physique des hautes énergies. Après l'agrégation en 1958, il trouve une place à l'accélérateur linéaire de Stanford, dont il revient avec une thèse, et la femme qui sera toute sa vie à ses côtés, Yvette !

Nos chemins se sont de nouveau rapprochés à Orsay, à la fin des années 1960 quand je rejoins le Laboratoire de physique des solides, alors que lui travaillait sur les Anneaux de collisions d'Orsay installés au Laboratoire de l'accélérateur linéaire. Plus tard, il deviendra vice-président du Centre universitaire d'Orsay.

Jacques prendra enfin en 1992 des responsabilités scientifiques au CEA, devenant un des grands spécialistes de la relativité. Ses compétences l'ont ainsi conduit à être un des principaux responsables des données recueillies par le satellite Planck, qui a permis de mettre en évidence les fluctuations du fonds diffus cosmologique de l'Univers. Professeur à Orsay, il avait par ailleurs activement collaboré à l'Union rationaliste avec Jean-Pierre Kahane (1946 s), ancien président de l'université Paris-Sud. Il a reçu en 2001 le prix Félix Robin de la Société française de physique.

Durant toutes ces années et jusqu'à encore récemment, nous sommes restés naturellement très proches. Déjà, lorsque nous travaillions tous les deux à Orsay, nos enfants jouaient ensemble dans mon jardin à Boullay-les-Troux. Par la suite, notre petit groupe d'amis scientifiques de la promotion 1954 (Adrien Douady, Pierre Jullien, Jean Pradines...) se retrouvait chaque année dans la maison de Jacques et Yvette à Bures-sur-Yvette (forcément), où il repose maintenant. Je remercie son fils Peter pour son soutien à l'écriture de cette notice.

Wladimir MERCOUROFF (1954 s)

CHEMLA (Chantal), née le 13 octobre 1936 à Tunis (Tunisie), décédée le 9 juin 2024 à Paris. – Promotion de 1955 L.



Née en 1936 à Tunis, Chantal Chemla accomplit sa première scolarité en Tunisie, d'abord à l'école primaire, puis au lycée de Jeunes Filles, jusqu'au baccalauréat, à une époque où moins de 50 % des candidats étaient reçus à l'examen. Au terme de ses études secondaires, elle se découvre, elle qui, selon sa propre expression, n'avait fait que du latin, une passion pour le grec, langue indispensable si elle veut intégrer une classe préparatoire littéraire au lycée Fénelon à Paris. Elle rattrape très vite, et même de façon surprenante, son retard et entre en hypokhâgne au lycée Fénelon, loin de sa Tunisie natale, entre le Quartier latin et Saint-Germain-des-Prés, pour préparer le concours de l'École. Il y règne une discipline stricte mais la préparation ouvre la voie royale. Chantal intègre en 1955 l'École normale supérieure – de Jeunes Filles, comme il était bien précisé alors. Cette promotion est un peu agitée, en raison de la guerre d'Algérie : une des plus célèbres sévriennes de cette promotion, considérée comme une agitatrice, est renvoyée par la directrice Marie-Jeanne Durry, mais le général de Gaulle lui rendra ses titres et elle fera une grande carrière : Fatima-Zohra Imalhayène est devenue Assia Djebar, célèbre femme de lettres élue en 2005 à l'Académie française. Chantal eut aussi comme camarade Jacqueline Risset, grande

italianiste et traductrice de Dante et elle-même poétesse. Chantal est brillante et studieuse, elle passe avec succès l'agrégation de Grammaire devient même la plus jeune agrégée. Avant l'instauration de la mixité, les contacts n'en étaient pas moins fréquents avec l'École de la rue d'Ulm, celle des garçons, et Chantal se lie avec un scientifique, Gilbert Dana : ils se marient, Chantal doit alors quitter l'internat du boulevard Jourdan, mais la rue d'Ulm sait se montrer accueillante. Chantal pense à préparer une thèse qui devait porter sur le vocabulaire latin. Mais l'arrivée d'un premier enfant, Michel, rend difficile la poursuite de ses recherches et elle renonce alors au doctorat. Comme ses condisciples, elle se consacrera à une noble mission, celle de l'enseignement, de la transmission des savoirs, à un moment où toutes les portes ne sont pas ouvertes pour les jeunes filles.

Dans les années 1950 et 1960, les professeurs agrégés étaient respectés dans les lycées, où une salle leur était même réservée. La discipline y régnait encore et Chantal avait une main de fer face à des lycéennes parfois rebelles et déjà contestatrices : elle savait s'imposer. Sa carrière commence aux lycées de Meaux et de Beauvais puis elle est nommée dans plusieurs lycées parisiens, Edgar-Quinet, Claude-Monet, Romain-Rolland, Gabriel-Fauré. Elle se consacre à son enseignement et ses dons pédagogiques, son engagement font merveille pour aider les lycéennes, en particulier celles du foyer de la rue du Docteur-Blanche, célèbre internat parisien. Au lycée Gabriel-Fauré, où elle voit arriver des enfants d'émigrés, elle pose les bases d'un programme Français langue étrangère, appelé à un grand avenir. Son engagement et son dévouement lui ont valu l'obtention des Palmes académiques.

Chantal a mené son combat pour les humanités, le latin et le grec, dans le cadre des Associations régionales des enseignants de langues anciennes, en particulier l'ARELAP, dont les actions sont centrées sur l'Académie de Paris. Elle fait partie de ceux qui pensent que non ! le latin et le grec ne sont pas inutiles, mais sont la base d'un enseignement humaniste qui ouvre l'esprit et forme les futurs citoyens.

Quand elle ne se consacre pas à la cause du latin et du grec, Chantal a une seconde passion : Alexandre Dumas. Dans le cadre de la Société des amis d'Alexandre Dumas, fondée par Alain Decaux en 1971 pour sauver le château de Monte-Cristo, elle se montre une militante infatigable dans le combat qui conduira l'écrivain au Panthéon.

La Société des amis d'Alexandre Dumas publie chaque année un volume consacré à un thème précis et, en 2004, Chantal a collaboré au n° 31 dont le thème est la peine de mort. Elle a aussi rédigé la préface des *Histoires de fées et de sorcières* d'Alexandre Dumas, ouvrage paru en 2002 dans une collection de Poche (Pocket Classiques).

Cet amour de l'Antiquité et de Dumas l'a amené à croiser un collègue latiniste, Claude Aziza, spécialiste du genre du péplum, vulgarisateur de romans

historiques. À côté de nombreux romans historiques (dont *Le Fils de Ben Hur*, de Roger Bourgeon, en 1985, dans la collection « Grands romans historiques » chez Presse Pocket), Claude Aziza a évidemment publié, en 2020, *Le Comte de Monte-Cristo* (Les Presses de la Cité, « Omnibus »).

Estimant que l'histoire des religions est un moyen d'éclairer les citoyens, elle a collaboré, avec Nicole Rastetter et Cathy Boëlle (avec une préface de Claude Aziza), à un ouvrage fort utile, paru en 2004, dans la collection « Pocket Jeunesse », un *Petit dictionnaire des religions*, où sont mises en regard les quatre grandes religions actuelles. Très attachée à la laïcité et à la tolérance, Chantal avait d'ailleurs rejoint Le Grand Orient de France, d'obédience maçonnique, mettant sa culture et son énergie au service de l'idéal républicain.

Il y a quelques années, Chantal avait retrouvé Jacqueline Champeaux, une camarade de promotion, spécialiste de religion romaine (avec une thèse monumentale sur la déesse Fortuna, deux volumes parus en 1982 et 1987 dans la « Collection de l'École française de Rome »), qui termina sa carrière à la Sorbonne : elles avaient eu une grande joie à se retrouver, à évoquer des souvenirs et à comparer leurs parcours, au service d'un même idéal, d'une même vocation, près d'un demi-siècle plus tard, comme si elles s'étaient quittées la veille : si forts sont les liens qui se tissent au sein d'une promotion !

Le parcours de Chantal a été un combat en faveur d'un humanisme universel. À la suite de ses années de formation, son parcours est le reflet d'un idéal. En tant que sévrienne, elle illustre bien une forme de l'esprit normalien, une grande curiosité intellectuelle associée à un indéfectible engagement pour les valeurs d'un humanisme universel.

Charles GUITTARD (1969 I)

POMMIER (René), né le 11 décembre 1933 à Lyon (Rhône), décédé le 10 mai 2024 à Viriat (Ain)¹. – Promotion de 1955 I.



Sa dernière œuvre est parue deux mois avant sa mort : *Bilan de la foi chrétienne*². Dans l'avant-propos de cet ouvrage, il rappelle que son premier livre portait déjà sur la religion : *Une croix sur le Christ*. La réflexion sur l'Écriture Sainte est donc au cœur de son travail. Il est vrai néanmoins que René Pommier est surtout connu pour ses études universitaires. Venu du lycée du Parc, il était de la même promotion que le caïman de lettres Jacques Bersani, le linguiste Claude Hagège et le bibliothécaire Pierre Petitmengin. L'École ne l'éloigne pourtant pas de

Bourg-en-Bresse, qu'il a toujours habité. Il y enseigne au lycée à partir de 1963 et ne quittera pas son domicile lorsqu'il est nommé à la Sorbonne : « turbo-prof » à l'envers, puisque c'est depuis Bourg qu'il se rend à Paris pour y donner ses cours.

Il est en effet assistant à Paris-IV en 1976, puis maître de conférences en 1989 après la soutenance de sa thèse sur Racine, dirigée contre la critique de Roland Barthes. C'est cet aspect de sa carrière que l'on a retenu. Mais sa première compétence était l'explication de textes : un recueil de 1990 regroupe M^{me} de La Fayette, Chateaubriand, Mallarmé, Giraudoux, un autre de 1993 Agrippa d'Aubigné, Molière, Montesquieu, Laclos, Apollinaire, un troisième Bossuet, Racine et Baudelaire, un quatrième Montaigne, Pascal, Diderot et Flaubert, un cinquième Molière, Bossuet, Montesquieu. On reconnaît là les auteurs inscrits au programme de l'agrégation. Il faut y ajouter des études plus développées sur le *Tartuffe*, *Britannicus*, les *Maximes* de La Rochefoucauld et le *Dom Juan* de Molière.

Pour fastidieuse qu'elle soit, cette énumération prouve que René Pommier s'est d'abord occupé d'expliquer des textes sans *a priori* idéologique. Il intitule ses études « explications littéraires » sur le modèle de ce qu'avaient proposé en 1942 Paul Crouzet (1892 l) et Jacques Desjardins (1911 l). Son étude plus polémique sur Pascal s'intitule significativement : *O Blaise ! À quoi tu penses ?* C'est évidemment cet aspect de son œuvre que l'on a retenu : l'essai *Assez décodé !* a obtenu le prix de la critique de l'Académie française en 1979. La thèse *Racine et la nouvelle critique : le Sur Racine de Roland Barthes*, soutenue en 1986, publiée en 1988, et rééditée, corrigée et augmentée, en 2008, a fait sensation parce qu'elle critiquait de façon virulente le travail d'un intellectuel reconnu. En 2017, René Pommier a accentué sa critique en publiant *Roland Barthes : grotesque de notre temps, grotesque de tous les temps*. Cette polémique a touché d'autres universitaires célèbres : Anne Ubersfeld (1938 l), ridiculisée pour sa lecture freudienne des *Feuillantines* de Victor Hugo, René Girard, « un allumé qui se prend pour un phare », en 2010 et Pierre Barbéris, *Un marchand de salades qui se prend pour un prince : réponse du « petit Pommier » au « grand Barbéris »*, publié en 1986 et repris en 2007 sous le titre plus sobre : *Le Misanthrope : de son interprétation et de la prétendue pluralité des sens*. L'origine de ces pamphlets est toujours la même : René Pommier récuse les théories psychanalytiques de Freud ou marxistes des idéologues communistes qui tendent à tout ramener à la situation sociale de leurs personnages.

Si la grandeur de Pierre Barbéris est mentionnée de façon ironique, René Pommier reconnaît à son homonyme Jean Pommier (1913 l), professeur de littérature moderne au Collège de France, une véritable grandeur. L'auteur d'*Aspects de Racine* pense qu'un écrivain n'écrit pas pour être « décrypté dans un avenir indéterminé par un critique d'une perspicacité quasi miraculeuse ». Il est convaincu que l'auteur écrit « pour être compris aussi pleinement et aussi rapidement que possible par le plus de lecteurs

possible »³. La question est de savoir si l'œuvre atteint son but. René Pommier en donne un exemple tiré du *Sermon du mauvais riche* de Bossuet. Si Dieu a donné aux « grands » tant de richesses, c'est pour qu'ils viennent en aide aux pauvres. Mais s'ils en ont la possibilité, ils n'en ont plus la volonté : « vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres (...) et la grandeur, au contraire, les rend dédaigneux ». Ainsi, contrairement à Jacques Truchet (1941 l), le spécialiste de Bossuet qui admire sa hardiesse, René Pommier voit dans le raisonnement du sermon un « plan social bien mal conçu ». Dieu ne fait rien pour les pauvres...

La critique peut porter également sur la manière d'écrire. Dans le *Panegyrique de saint Paul*, Bossuet admire la rude simplicité du saint. À Athènes même, haut lieu de la rhétorique, l'apôtre se glorifie de ses faiblesses. Mais Bossuet ne renonce pas à l'éloquence pour le célébrer : « Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet paraît si vaste, si relevé, si majestueux que mon esprit, se trouvant surpris, ne sait où s'arrêter dans cette étendue. » René Pommier a beau jeu de relever le passage d'un rythme quaternaire au rythme ternaire des trois adjectifs, avec un effet d'amplification en fin de phrase. Ainsi, la forme éloquente choisie par Bossuet ne correspond pas du tout à la leçon de simplicité qu'il veut donner à ses auditeurs.

Un texte beaucoup plus court, mais très commenté, permet d'opposer, dans les nombreux commentaires dont il a fait l'objet, les extravagances et les hypothèses raisonnables. Le point de départ est le vers unique (monostique) de *Chantre*, dans *Alcools*. La trompette marine est connue des lecteurs du *Bourgeois gentilhomme*. M. Jourdain voudrait dans un concert une « trompette marine », instrument à une seule corde. Mais mieux vaut, dans *Chantre*, opposer le pluriel *des trompettes marines* au singulier « l'unique cordeau », unique comme le vers de *Chantre*. Pourquoi « cordeau » ? Corde n'entre pas dans le vers. Cordon est trop prosaïque. Cordeau a le mérite de pouvoir se décomposer en « cor d'eau », qui s'accorde avec la trompette marine. René Pommier n'est pas insensible à l'esprit de canular qui anime Apollinaire. Reste à justifier le « et » sans lequel l'alexandrin serait bancal. Pommier semble se rallier à l'explication proposée par Henri Ziéglé (1938 l)⁴ : « Ce vers est le dernier terme – le terme important – d'une énumération. » Mais l'explication semble trop simple pour être vraie... L'intérêt de ce commentaire paraît être de confronter des approches diverses, d'universitaires confirmés, comme Marie-Jeanne Durry ou Michel Decaudin, et d'auteurs d'articles comme Georges Zayed, Kochman ou Ziéglé. René Pommier s'improvise président de jury, sans indulgence.

C'est là une posture exceptionnelle. D'ordinaire, il préfère régler son compte à un adversaire unique, d'où le caractère polémique de ses explications. Sa première

exigence, on l'a vu, est celle de la simplicité et de la clarté. À propos de l'épigramme de Trissotin dans les *Femmes savantes*, le poète dit : « Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher. » Le savant Georges Couton hésite entre sens judiciaire et sens politique pour le mot « cour », alors qu'il s'agit de la cour de l'immeuble occupé par Philaminte : mais, commente René Pommier, « Molière n'était pas dix-septémiste » et c'est le sens courant qui s'impose. À l'opposé, la linguistique et la sémiologie ont développé une nouvelle préciosité. René Pommier cite l'ancien président de la Sorbonne, Georges Molinié : la déclaration « j'aime Britannicus » destinée à refuser l'amour de Néron est commentée en ces termes : « la portée illocutoire s'épuise dans la profération jubilatoire du signifiant de l'affect et du signifiant de l'aimé ». Or cette « profération » ne saurait être « jubilatoire » puisque Junie sait ce qu'elle risque à refuser l'amour d'un empereur tyrannique.

L'autre critique majeure est de se tromper d'époque. Dans son commentaire du *Misanthrope*, Pierre Barbéris voit dans Célimène une plébéienne parvenue, de « celles qu'on n'épouse pas ». Mais si elle emploie parfois des expressions triviales, c'est qu'elle maîtrise parfaitement tous les niveaux de langage, de la trivialité (« Elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois ») à la préciosité. M^{me} de Sévigné bénéficie de la même liberté de ton pour les mêmes raisons : les gens cultivés du XVII^e siècle n'ont pas un langage gourmé. René Pommier use lui-même de ces divers niveaux de langue quand il s'abandonne à sa verve polémique. Évoquant un critique subalterne de Molière qui ne sait pas, comme la linguiste Jeannine Rey-Debove, « s'habiller de sabir pour servir ses salades », il conclut : « il devra se résigner à n'être jamais qu'un subalterne de la baliverne, un arpette de la sornette, une haridelle de la faribole, un paria de la "couillonade" ».

Le goût de René Pommier ne le porte pas moins vers la grandeur, et vers ce qui va de pair avec elle, la dérision de l'ironie. L'un de ses meilleurs articles évoque le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* : « Un jour, me promenant dans une église déserte, j'entendis des pas se traînant sur les dalles, comme ceux d'un vieillard qui cherchait sa tombe. Je regardai et n'aperçus personne ; c'était moi qui m'étais révélé à moi. »

Jean HARTWEG (1966 I)

* *
*

J'ai correspondu avec René Pommier avant de le rencontrer. J'avais publié dans une revue aujourd'hui disparue, *Contrepoint*, un article dans lequel je montrais les insuffisances et les faiblesses des critiques que Péguy (1894 I) avait adressées à Taine et à Renan. Je reçus une lettre fort aimable d'un maître assistant à la Sorbonne, qui n'avait jusque-là publié que de brefs articles, précisément sur Renan, dans le *Bulletin de l'Union rationaliste*. En des termes élogieux il me faisait part de son soutien. Il s'agissait

de René Pommier. Je n'y pensais plus lorsque, un peu plus tard, parut sous sa signature un plaisant *Assez décodé* ! Ce pamphlet qui fustigeait les aspects les plus ridicules de la « nouvelle critique » recueillit l'approbation de maîtres éminents, à commencer par celle de Raymond Aron (1924 I). Cette publication fut suivie de bien d'autres. J'eus l'occasion de rendre compte très favorablement de certaines d'entre elles. Nous avions des occasions de nous rencontrer, notamment lors de manifestations de l'Association des anciens élèves de l'École à laquelle il ne manquait pas de marquer sa fidélité.

À la première de ces rencontres j'éprouvais une certaine surprise. J'avais lu la prose d'un polémiste qui trempait sa plume dans le vitriol et dont les propos étaient souvent marqués d'une singulière violence verbale, notamment pour caractériser les thèses qu'il pourfendait ainsi que leurs auteurs. Non sans une certaine appréhension je m'attendais à faire la connaissance d'une pile électrique, que dis-je ? d'entrer en contact avec un câble de courant à haute tension. J'eus devant moi un homme tranquille et souriant, modeste et presque timide. Je l'interrogeai sur une éventuelle filiation avec le regretté grand maître des études renaniennes, Jean Pommier (1913 I). Il me répondit par la négative en ajoutant : « Il s'agit là du grand Pommier, moi je ne suis qu'un tout petit Pommier ! » Confirmation, s'il en était besoin, des pages du *Contre Sainte-Beuve* dans lesquelles Proust établit une séparation entre la personnalité empirique, celle que connaissent les contemporains, et même les familiers, d'un auteur, et le moi profond, souvent secret, lieu de la personnalité créatrice.

Non, contrairement à ce qu'une lecture superficielle de ses écrits aurait pu faire croire, René Pommier n'était pas un homme méchant. Il déployait une très grande bienveillance à l'égard de ses jeunes collègues, réservant sa hargne aux usurpateurs, aux faux maîtres qui dissimulaient le vide de la pensée et de la sensibilité sous les oripeaux d'un jargon incompréhensible. Sa critique des contaminations de la stylistique par la sémiotique était salubre. Il est dommage qu'elle n'ait pas connu la diffusion qu'elle méritait. Son combat contre les Trissotins de l'interprétation a pu le conduire à quelques injustices. Je lui fis part un jour de mon désaccord sur sa croisade contre René Girard. Je lui concédai que, si l'on pouvait regretter la généralisation d'hypothèses valables pour des domaines bien délimités, René Girard avait été le seul à fournir la pratique, sinon la théorie, d'une judicieuse application de la notion de structure à l'étude des chefs-d'œuvre du roman français. Aujourd'hui encore *Mensonge romantique et vérité romanesque* reste à cet égard insurpassé. J'avais aussi du mal à comprendre son animosité persistante à l'égard de Freud. Le rationaliste qu'il était aurait pu manifester un peu plus de sympathie à l'égard d'un médecin non moins rationaliste amené par la force des choses à constater qu'il est des royaumes que la raison ne connaît pas.

Ces réserves n'altèrent point l'admiration qu'inspire un souci constant de la vérité. Dans l'étude des grands textes, René Pommier entendait ne pas faire abstraction de leur

beauté, attentif qu'il était à chercher et à identifier les moyens par lesquels l'auteur avait pu susciter une émotion esthétique que l'explication devait caractériser. C'était là pratiquer selon l'esprit et la lettre l'explication de textes dans toute la dignité de l'exercice. Les recueils d'explications qu'il a publiés illustrent parfaitement cet idéal, par-delà la dénonciation des contresens de ses prédécesseurs. Ils constituent la part positive d'une œuvre critique appelée à durer. Dans une préface René Pommier fait une confidence significative en indiquant qu'il apprenait par cœur chacun des textes qu'il se proposait d'analyser devant ses étudiants, en préalable à l'explication. L'imprégnation allait ainsi de pair avec le recul critique de l'explication proprement dite.

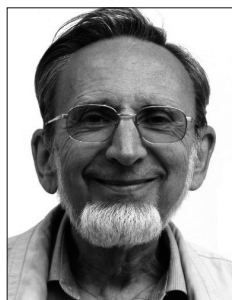
La part de polémique dont il étayait ses analyses aurait pu le conduire sur une voie dangereuse. Le sentiment d'avoir raison aboutit chez certains esprits faux au sentiment d'être le seul à avoir raison. Le négationnisme s'est développé à partir d'une telle dérive dont, pétri d'humanité, René Pommier a toujours su se garder.

Jean-Thomas NORDMANN (1966 I)

Notes

1. Il est mort à Viriat, près de Bourg-en-Bresse et il est enterré à Ronchamp.
2. Bilan de la foi chrétienne, éditions Orizons, mars 2024
3. Présentation de la thèse sur Roland Barthes le 11 janvier 1986, reprise dans *Études littéraires* p 178
4. À propos de « Chantre » d'Apollinaire, Revue des Sciences humaines, octobre-décembre 1971 p 627

RODDIER (François), né le 23 septembre 1936 à Paris, décédé le 19 août 2023 à Hyères (Var). – Promotion de 1956 s.



François Roddier, enfant unique, étudia au lycée du Parc à Lyon jusqu'à son baccalauréat. Sa famille s'installant à Paris, il rejoint alors le lycée Janson-de-Sailly, où Georges Guinier (1908-1993), exceptionnel professeur et frère du physicien André Guinier (1930 s), venait d'inaugurer la chaire de physique à la rentrée 1954 dans une nouvelle classe de Mathématiques supérieures, très vite connue comme la « Taupe atomique ». Cette ouverture visait à créer une filière préparatoire aux concours qui fût orientée vers une physique moderne, sans évidemment négliger les mathématiques. Après de Georges Guinier, Jean Debiesse depuis le CEA, où le besoin de physiciens se manifestait fortement, avait accompagné cette création. Quelques écoles, dont la rue d'Ulm (groupe II bis), s'étaient engagées à créer un concours en harmonie avec le nouveau programme qui

serait enseigné pendant les deux années de préparation. Mais il fallait renoncer à présenter Polytechnique, qui n'adhérera à cette nouvelle filière « pour physiciens » et n'ouvrira un concours que des années plus tard... Comme nombre d'entre nous et de ceux qui nous succédèrent, entrant à l'ENS ou dans d'autres écoles, François Roddier trouve dans ces années de classe préparatoire une formation exceptionnelle en physique et en mathématiques, marquée notamment par une pratique expérimentale qui ne le quittera plus. De cette année de taupe atomique, sept garçons intègrent Ulm et deux autres l'année suivante, deux filles entrent à Sèvres. Ce résultat exceptionnel et à dire vrai inattendu doit beaucoup à la qualité de l'élan qui porta alors les professeurs, créateurs de cette nouvelle filière. Entre hypotaupe et taupe, la maison familiale de la marraine de François, à Arnay-le-Duc en Bourgogne, lui permet des « vacances astronomiques » pendant lesquelles il construit son propre télescope, selon les plans alors célèbres de l'opticien astronome Jean Texereau.

À l'École, François demeure un élève discret, travailleur, souvent fatigué par cette maladie coélique dont il ne découvrira la réalité que bien plus tard et qui sera pour lui l'occasion d'une réflexion profonde sur la nourriture dans nos sociétés (F. Roddier, *Le Pain, le levain et les gènes*, éd. Parole, 2007). En troisième année, son diplôme d'études supérieures est préparé dans le laboratoire de Jacques Blamont (1948 s), encore au sein du Laboratoire de physique de l'École. Une mémorable expédition à Colomb-Béchar pour le lancement d'une fusée Véronique, afin d'étudier la haute atmosphère par éjection de sodium, offre à François sa première véritable expérience de recherche. Jacques Blamont crée son propre laboratoire au fort de Verrières-le-Buisson, que, sitôt passée l'agrégation de sciences physiques, François rejoint pour entrer en 1962 au CNRS – autre époque – et préparer son doctorat d'État. Son habileté expérimentale s'attaque à la détection de raies spectrales du Soleil par résonance d'un jet atomique, héritage du laboratoire de Kastler et Brossel, et à la difficile mesure de l'effet Einstein, qui exprime le décalage gravitationnel relativiste des raies émises dans la photosphère du Soleil. Sa manip' est successivement installée à l'observatoire de Meudon, puis à l'observatoire de Marseille (1963), enfin à l'observatoire de Kitt Peak (Arizona) en 1965 où le grand miroir du MacMath-Mayall Solar Telescope offre un pouvoir collecteur de lumière dont il n'existe nul équivalent en France. Admiratif de l'accueil qu'il reçoit dans cet observatoire, l'amitié attentive de François invitera l'auteur de ces lignes, alors engagé dans une thèse aux conditions difficiles, à le rejoindre en Arizona. Une dizaine de publications sortent de ce travail très original d'analyse spectrale par jet atomique, dont la première dans la prestigieuse *Physical Review*. Sa thèse d'État est soutenue en décembre 1965 à la Sorbonne et la passion de François pour l'enseignement, qui ne le quittera jamais, le conduit à accepter aussitôt un poste de professeur à l'université de Nice où l'observatoire du Mont-Gros, dont Jean-Claude Pecker (1945 s) vient de prendre la direction, est en pleine rénovation.

Claude Sivirine, physicienne et elle-même issue de la « taupe atomique », rejoint Nice, y prépare son doctorat sous la direction de François et l'épouse en 1967 ; leurs trois enfants Nicolas, Mireille et Dominique seront élevés à Nice, ville que le couple ne quittera qu'en 1984 pour les États-Unis. C'est à Nice qu'il se passionne pour la voile sur son bateau *Nihoa*, naviguant avec son ami astronome Antoine Labeyrie et discutant optique en tenant la barre.

Très vite, François révèle des qualités pédagogiques exceptionnelles, invente des travaux pratiques originaux pour ses étudiants, séduit ses collègues mathématiciens par sa vision de la transformation de Fourier, objet de son premier livre (1984) qui est nourri des cours de licence que Laurent Schwartz (1934 s) nous avait prodigués.

Autour de 1971, l'étude du Soleil et l'héliosismologie, sujet donné à son premier doctorant Éric Fossat, passent progressivement au second plan, et le laboratoire de François se développe autour de l'obtention d'images astronomiques de qualité, qu'il s'agisse du Soleil ou des étoiles, malgré la turbulence de l'atmosphère terrestre, peu comprise alors. À partir de 1970, l'invention par Antoine Labeyrie de la *speckle interferometry* – interférométrie des tavelures permettant de vaincre partiellement la limite atmosphérique et d'obtenir la résolution angulaire théorique d'un télescope – devient une formidable stimulation pour cette équipe, qui prend au sérieux ces nouvelles pistes, accueillies pourtant avec scepticisme par une partie de la communauté astronomique. Cinq ans plus tard, Labeyrie, installé à la nouvelle station d'observation installée au plateau du Calern non loin de Nice, renouvelle les idées anciennes d'Hippolyte Fizeau sur l'interférométrie optique, qui avaient permis en 1920 à Albert Michelson la première mesure directe d'un diamètre d'étoile. Ces deux étapes, révolutionnaires, vont marquer dans les décennies qui suivent le développement de l'astronomie, faite avec des télescopes optiques depuis le sol terrestre. La résolution angulaire des images, limitée depuis Galilée et Newton par l'agitation de l'atmosphère terrestre autour de la seconde d'arc, va faire un bond considérable et permettre des observations que l'on n'imaginait alors possibles qu'avec des télescopes placés dans l'espace.

Désormais, la ligne est tracée pour François, et il n'en dévient plus jusqu'à sa retraite, apportant des contributions majeures depuis Nice, puis depuis les États-Unis. En effet, ni l'université de Nice, à laquelle il s'est dévoué corps et âme pendant deux décennies, ni ses élèves ne savent retenir ce professeur exceptionnel. François et son épouse font un court séjour à Garching, siège de l'European Southern Observatory, où s'élabore le projet du Very Large Telescope européen : l'ESO ne sait pas non plus les retenir. François l'astronome s'exile à Tucson (Arizona) au sein du National Optical Astronomical Observatory fondé en 1984, puis à l'université de Hawaï à Honolulu, non loin de la Grande Île où le grand télescope optique Canada-France-Hawaii (CFH), au miroir primaire de 3,6 m de diamètre, a été inauguré sur le

sommet du Mauna Kea en 1979. En 2000, François prend sa retraite et revient vivre en France, et s'installe à Carqueiranne (Var) avec son épouse. Son dernier article d'astronomie est daté de 2004, il passe alors à un autre sujet, que nous évoquons plus loin.

Une centaine de publications de rang A, accompagnées d'un grand nombre d'autres, sortent entre 1970 et 2004 et marquent, selon trois directions principales, un constant approfondissement de cet objectif : obtenir des images astronomiques le plus détaillées possible.

La première direction est celle explorée à Nice, notamment avec son doctorant Jean Vernin. Il s'agit de comprendre l'effet de l'atmosphère sur les images et surtout de lui donner un cadre théorique d'optique fondamentale. Entre 1973 et 1988, les publications théoriques, s'appuyant le plus souvent sur ses propres mesures, débalaient le sujet et aboutissent en 1989 à une publication majeure, qui fera référence pour tous, établissant un formalisme complet pour la formation des images astronomiques en milieu turbulent, donc depuis le sol terrestre. Sur ces bases, François conçoit un instrument capable de mesurer les propriétés de l'atmosphère et ainsi de guider le choix des sites d'installation de nouveaux télescopes. Plusieurs de tels instruments sont en fonction aujourd'hui.

La deuxième direction accompagne l'émergence de l'optique adaptative, cette nouvelle technique, proposée dès 1958 mais impossible à réaliser alors, qui permet peu ou prou de supprimer la dégradation des images, atteignant la limite de diffraction d'un télescope et offrant une perspective entièrement nouvelle à la construction de télescopes optiques géants. Prudent et même initialement sceptique, François suit de près un projet en Arizona, ainsi que celui que je poursuis en France avec l'Onera et l'Eso. Nous aboutissons en 1989 à une première mondiale et François invente et réalise alors une nouvelle conception de l'optique adaptative, démontrant son aisance en mathématique. Les instruments qu'il installe à Hawaï sur le télescope CFH, les collaborations qu'il développe et surtout ses résultats astronomiques nombreux font même une couverture de la revue *Nature*. Ses images infrarouges de disques proto-planétaires – la première exoplanète est découverte par Mayor & Queloz en 1995 –, de Neptune, des anneaux de Saturne, révèlent une foule de détails inconnus. François est toujours hésitant à engager de jeunes chercheurs depuis ses déboires niçois et il me faudra user de beaucoup d'insistance pour qu'il accepte de diriger la thèse d'Olivier Guyon (1996 s), que je lui envoie et qui fait depuis une brillante carrière, aux États-Unis hélas !

Enfin la troisième direction vise, ici encore, à approfondir le cadre théorique de l'interférométrie optique « à la Fizeau et Michelson », telle que ranimée par Labeyrie en 1975 à Nice. Cela est particulièrement nécessaire en cette décennie 1980, qui est celle où naissent, aux États-Unis comme en Europe, les projets de futurs télescopes

géants, offrant la possibilité de mettre en œuvre ces nouvelles techniques optiques, interférométrie et optique adaptative. Une série d'articles, auxquels j'ai parfois le plaisir de collaborer, établissent les performances et les limitations atmosphériques de l'interférométrie. Ces analyses jouent un rôle majeur dans la décision européenne de 1987, prise par le Conseil de l'Eso, de réaliser le Very Large Telescope européen à installer au Chili, en le dotant d'un mode interférométrique (VLTI) qui depuis les années 2010 accumule les découvertes, notamment pour l'étude du trou noir massif situé au centre de notre Galaxie – objet du prix Nobel de physique en 2020.

Tous ceux qui ont côtoyé François durant ces années si fécondes, rencontré son épouse Claude et ses fils Nicolas et Dominique, qui tous trois signèrent avec lui certaines de ses publications, se souviennent de ce travailleur infatigable à l'esprit rigoureux, toujours à la recherche de la solution originale, la plus simple possible et techniquement faisable : un vrai physicien, disait-on de lui, qui aimait le travail des mains autant que celui de l'esprit.

Sa retraite marque un tournant dans ses préoccupations, qui s'inquiètent des inégalités et injustices des sociétés contemporaines. Convaincu que la physique peut donner une explication ultime, non seulement des phénomènes dits « naturels », mais également des phénomènes sociaux observables lors de l'évolution de l'humanité depuis ses origines, François revient à la thermodynamique étudiée à l'École et tente une synthèse majeure, qu'il développe avec nombre d'interlocuteurs de par le monde et qu'il publie, également aux éditions Parole, sous des titres explicites : *Thermodynamique de l'évolution. Un essai de thermo-bio-sociologie*, puis *De la thermodynamique à l'évolution. Le tourbillon de la vie*. Son fil conducteur est la notion souvent mal comprise d'entropie et le rôle fondamental que joue ce concept dans l'apparition de structures dans l'univers, en satisfaisant au principe de maximisation de production d'entropie. Il a su montrer comment l'équivalence entre entropie thermodynamique et entropie d'information (ou de Shannon) s'appliquait à des systèmes physiques, chimiques, biologiques et même sociétaux. Il reprend et étend les idées de Richard Hawkins sur les mêmes, transmettant plus d'information que les gènes et s'adaptant plus rapidement pour mieux dissiper l'énergie et utiliser les ressources. Il postule alors que ces lois s'appliquent aussi à l'évolution culturelle et qu'il existe un principe sous-jacent organisant toute structure, des molécules aux organismes puis aux sociétés.

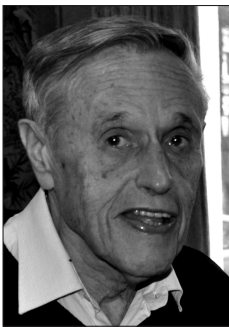
Les principes de la thermodynamique des systèmes ouverts s'appliquant à nombre de situations, il lui paraît valable de les étendre à la culture et à l'économie, ce que d'aucuns ont critiqué comme dépassant le champ de validité de principes aussi simples. Dans son dernier ouvrage, le physicien utilise l'équation des gaz de Van der Waals pour décrire avec précision le cycle économique dépression → inflation → stagflation → effondrement... que ne décrit pas l'économie classique.

Sa fille Mireille, professeur à l'université du Michigan, poursuit aujourd'hui un travail qu'il n'a délaissé que lorsque ses forces déclinèrent à l'extrême.

Personnalité majeure de l'astronomie du xx^e siècle, François Roddier a marqué par sa bienveillance, souvent teintée de timidité, tous ceux qui le rencontrèrent, ses élèves et ses collègues.

Pierre LÉNA (1956 s)

MORRISON (Christian), né le 20 octobre 1936 à Paris, décédé le 5 décembre 2022 à Ville-d'Avray (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1957 I.



Enfant unique d'un père (Henri) fonctionnaire à la préfecture de police de Paris, élève au lycée de Montmorency – où François Chamoux (1934 I) était alors professeur de grec, et toute la classe alla assister à sa soutenance de thèse en Sorbonne –, il intègre l'École à la seconde tentative après avoir été admissible la première année à ce concours, préparé à Louis-le-Grand en compagnie de son ami Frantz Fabre (1957 I) auquel le lia toute sa vie l'amour de la montagne. Il n'y fut jamais interne. Il suit le cursus de la section d'histoire, qui le conduit à l'agrégation obtenue en 1961, l'année de son mariage avec Cécile Pognan (1958 L), qui lui donnera quatre enfants, Emmanuelle, François, Alexis et Olivier, et profitera de ses conseils pour reconsidérer l'histoire de l'économie byzantine. Parallèlement, il entreprend à la faculté de Droit une licence d'économie, car il considère qu'une solide formation en économie est indispensable pour étudier sérieusement l'histoire économique. Il complète cette licence par un mémoire sur Forbonnais. Il est de la première promotion à ne plus être concernée par le maintien de l'ordre en Algérie et, agrégé d'histoire, il passe une année au Lycée militaire d'Autun, où il enseigne l'histoire.

À son retour de Bourgogne, il est immédiatement recruté comme assistant à ce qui s'appelait encore la faculté de droit et des sciences économiques, avec l'approbation et le soutien du directeur de l'École Jean Hyppolite (1925 I) et du doyen Gabriel Le Bras. Il soutient en 1965 une thèse sur *La Répartition des revenus dans les pays en développement*, publiée aux éditions Cujas en 1968 : c'est un sujet neuf et l'axe majeur de ses travaux à venir. L'année suivant cette soutenance, il est reçu à l'agrégation des facultés de droit et de sciences économiques. Au lieu de rester en France, il choisit Tunis comme premier poste, pour trois années inoubliables (1967-1970), marquantes aussi bien pour les membres de l'auditoire, qui découvrent

un enseignement scientifique rigoureux et des principes de politique économique efficiente qu'ils mettront ensuite au service de la croissance remarquable de leur pays dans les trois décennies suivantes (voir les deux témoignages concluant cette notice), que pour lui-même et sa famille.

Clermont-Ferrand est une étape de deux années sur le chemin du retour vers Paris, tout aussi fructueuse, comme l'atteste plus bas Patrick Guillaumont. En 1972, le voici, pour vingt-sept ans, professeur à l'université de Paris I (Panthéon-Sorbonne) où il succède à Gaston Leduc, fondateur du Centre d'études du développement ; en 1977 le CNRS crée à son intention le Laboratoire d'économie politique de l'ENS¹ après son bref passage à la direction de l'Ismea, tôt interrompu sous l'influence de François Perroux. Revenu à l'École, il retrouvait son camarade de promotion Jean Ibanès, trop tôt disparu et auquel il consacra une émouvante notice (*Annuaire de l'Association*, 1986, p. 130-133). Il y explique comment ils étudièrent en binôme histoire, droit et économie, et ce fut Christian qui sut convaincre Jean de s'engager dans ce double cursus : orientation originale et novatrice qui fit de lui un pionnier, créateur et directeur du Centre de sciences humaines de l'École après 1968, directeur chez Bordas d'une collection de manuels destinés à l'enseignement de l'économie dans le secondaire où Morrisson collabora au volume de 2^{de}², et qui aboutit à la création d'un concours B. Jean Ibanès (avec le soutien de Morrisson) fut ainsi l'artisan de la modernisation de l'École avec l'ouverture de nouveaux débouchés. Des générations d'élèves pourront lui en être reconnaissants, car « l'avenir de l'École ne pouvait se limiter à prolonger son passé ». Une trentaine d'années après ce bouleversement, Pierre Petitmengin (1955 I) pouvait déclarer : « Le concours B a sauvé l'École littéraire³. »

Le laboratoire fusionne fin mars 1981 avec d'autres équipes de l'École des Mines et de l'École des hautes études en sciences sociales (installées 48 boulevard Jourdan) : après avoir pris le nom de Delta, l'ensemble devient PSE, Paris School of Economics. François Bourguignon en présente l'historique ci-après dans sa contribution. Christian Morrisson qui avait été entre 1972 et 1974 chargé de mission auprès de Pierre Bauchet, directeur du département de Sciences sociales du CNRS, est nommé le 1^{er} avril 1981 à sa succession, en remplacement d'Edmond Lisle⁴, par le conseil d'administration. En octobre 1981, le nouveau ministre de la Recherche, Jean-Pierre Chevènement, exige sa démission ; il s'en est expliqué dans une lettre au président du CNRS où figurait cette phrase péremptoire : « M. Morrisson n'est pas le mieux placé pour donner aux sciences sociales l'impulsion qu'elles méritent aujourd'hui » : le président et le directeur général du CNRS répondent alors à leur ministre de tutelle par leur propre démission, et rendent public le dossier⁵. Gilbert Dagron (1950 I), professeur au Collège de France, démissionne également

du Conseil et du Comité scientifique du CNRS et dénonce dans *Le Monde* cet « abus de pouvoir⁶ ».

La réputation de Christian Morrison et de ses travaux dépassant le cadre hexagonal et donc les querelles politiciennes, c'est par l'OCDE qu'il connaît une nouvelle étape de sa carrière : le voici à partir de 1984 chef de division au centre de développement de cette organisation internationale où il innove en 2006 en créant une base de données sur les discriminations envers les femmes, dont l'éducation et l'autonomie sont à ses yeux une condition indispensable du développement. Il continue à diriger les thèses de l'Université, dont il était administrativement détaché, et à animer les séminaires de Paris-I. Lorsque les dix années de détachement furent achevées, il y redevint professeur à part entière, et quelle part ! Il était aussi, depuis 1994, chevalier de la Légion d'honneur.

De nombreuses publications ont été assurées par l'OCDE, notamment celles qui concernent les démocraties africaines ou asiatiques, les conditions de leur développement par le commerce ou leur agriculture. Il a rédigé, seul ou en collaboration, vingt-six monographies ; d'*Ajustement et équité dans les pays en développement* (coécrit avec François Bourguignon, 1992) jusqu'à *La croissance de l'économie tunisienne en longue période* (avec Béchir Talbi, 1996) élargi dans ce qui fut son dernier livre, *Politique et développement au Maghreb depuis l'indépendance* (avec B. Talbi, Tunis, éditions Latrach, 2019). Un de ses « Que sais-je ? » sur *La Répartition des revenus* a été traduit en chinois. Les éditions Thémis diffusent toujours son manuel portant le même titre (depuis 1996).

Il faudrait citer une centaine d'articles parus dans des revues françaises ou anglo-saxonnes, sur la croissance, les politiques d'ajustement, l'éducation, la malnutrition, l'inégalité des sexes, le rôle des femmes, la répartition des revenus et la fiscalité, les dépenses publiques et l'histoire économique moderne et contemporaine, qu'évoquent plus bas François Bourguignon, Patrick Guillaumont, ainsi que ses amis tunisiens et ses anciens étudiants.

Il aura lutté dix années contre l'évolution d'une maladie de Parkinson, diagnostiquée en 2012 et brusquement aggravée au début 2022 ; à la réduction de sa mobilité, à la perte de son autonomie, vinrent s'ajouter de pénibles atteintes à sa mémoire dont il était conscient. Entouré par sa famille, il ne put obtenir de s'éteindre à son domicile, mais il fut soutenu jusqu'au bout par la présence des siens.

Gabrielle CADIER-REY

Notes

1. C'est en quelque sorte la lointaine renaissance d'un laboratoire portant ce nom, ayant existé de 1867 à 1874 sous l'impulsion de Pierre Levasseur [1849 I] avant son installation

- au Collège de France, et timidement repris dix ans plus tard par un cours confié à une personnalité extérieure.
2. Ainsi pour les classes de seconde, le manuel *Initiation aux faits économiques et sociaux* (1969, réédité en 1977).
 3. Voir et écouter Pierre Petitmengin à la 28^e minute de son entretien sur le site www.oral-mens.ens.fr.
 4. E. Lisle, « Les sciences sociales en France : développement et turbulences dans les années 1970 », in *Revue pour l'histoire du CNRS*, 7/1, 2001. <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/543>.
 5. Sur cette crise et le refus du nouveau président du CNRS, Jean-Jacques Payan (1956 s), nommé par le ministre, de céder à ses injonctions, voir le témoignage de J.-J. Payan et de Laurence Paye-Jeanneney, *Le Chantier universitaire* (1988), p. 18-22.
 6. Lettre ouverte publiée sous ce titre dans *Le Monde* du 30 octobre 1981.

* *
*

Témoignage de François Bourguignon

C'est une grande personnalité de la recherche et un grand honnête homme qui a disparu, honnête, dans le sens Renaissance du terme, mais aussi dans le sens propre de probité dans la recherche et la gestion du bien commun. En témoignant sa contribution majeure à la discipline économique à laquelle j'ai parfois été associé, mais aussi son action dans la communauté scientifique en faveur des sciences sociales lors de son passage à la direction de ce champ disciplinaire au CNRS puis au profit de l'économie du développement au sein de l'OCDE. Il laisse derrière lui une œuvre scientifique riche, diverse et, à bien des égards, pionnière. Seul ou en collaboration avec d'autres chercheurs, il a notamment été l'un de ceux qui ont contribué à installer la question de l'inégalité et de la pauvreté au centre de l'économie du développement, à une époque où le concept de développement était trop souvent pris comme synonyme de croissance du revenu national par habitant sans considération pour la répartition du produit de cette croissance dans la population. Cette question est devenue aujourd'hui absolument centrale, que ce soit dans la recherche ou dans l'élaboration et l'évaluation de politiques de développement.

Ceux qui ont reçu son enseignement ou ont collaboré avec lui sont unanimes à saluer un chercheur appliqué, érudit, exigeant, intègre et particulièrement méticuleux. Il a souvent joué un rôle déterminant dans leur carrière. En ce qui me concerne, je lui dois énormément, et tout particulièrement de m'avoir retenu en France au milieu des années 1970, alors que j'étais sur le point de migrer définitivement vers le système universitaire nord-américain. Il m'a confié un jour que, d'une certaine façon, il avait parié sur moi et qu'il était heureux de constater qu'il ne s'était pas trompé. J'en ai été évidemment très flatté. J'ai pensé qu'il se référait en partie à

la transformation progressive à laquelle j'ai pu œuvrer du Laboratoire d'économie politique qu'il avait créé à l'École normale d'abord en un département et laboratoire, le Delta, installé sur le campus Jourdan de l'École, puis en École d'économie de Paris – PSE en anglais – une institution de recherche et d'enseignement de notoriété mondiale. Lorsqu'ils rappellent aujourd'hui l'historique de cette institution, les directeurs de PSE ne manquent jamais de mentionner que Christian est celui qui avait scellé la pierre angulaire de cette construction.

Peut-être avait-il aussi en tête les travaux que nous avons conduits ensemble et, à une certaine époque, avec Tony Atkinson, une autorité mondiale en matière d'inégalité trop tôt disparue et pour lequel Christian avait une grande admiration, dans les combles de la rue d'Ulm. Je me rappelle nos longues discussions, son souci du détail et de la précision, sa foi dans les chiffres, et son extraordinaire opiniâtreté à obtenir les résultats qu'il pressentait. Au total, nous avons publié ensemble une vingtaine d'articles dans des revues françaises et internationales et deux livres sous les auspices de l'OCDE. Je ne sais pas s'il a suivi dans ses dernières années les statistiques de bibliométrie de ses travaux. Si oui, je suis sûr qu'il aura été particulièrement heureux de constater que notre article sur l'évolution de l'inégalité mondiale des revenus de la Révolution industrielle à nos jours, publié dans *l'American Economic Review*, a été cité plus de 2000 fois dans la littérature économique, ce qui en fait un vrai classique de la discipline.

Il était resté une autorité incontestée dans ce domaine qui le passionnait de l'histoire économique. J'en avais encore discuté avec lui lors de notre dernière rencontre et à plusieurs reprises on m'a récemment demandé ses coordonnées pour lui envoyer des papiers à référer. Le sujet évolue, en partie du fait de l'accessibilité nouvelle à certaines données ou la possibilité de corriger certaines imprécisions. C'est un regret permanent que de ne pas pouvoir continuer d'échanger avec lui sur ces évolutions.

François BOURGUIGNON

Directeur émérite, Paris School of Economics

* *
*

Témoignage de Patrick Guillaumont¹

Christian,

Voici soixante ans que dans l'amitié nous avons cheminé ensemble, attirés par un grand sujet d'intérêt commun, le développement économique. Et te voici maintenant au bout du chemin. Tu en as franchi le seuil, qui est au-delà de ce développement auquel tu as consacré ta vie.

Nous nous étions connus toi, Sylviane et moi, assistants en économie à la faculté de Paris, déjà orientés vers l'analyse du développement, toi avec cette formation incomparable que donne le passage par la rue d'Ulm et la connaissance intime de l'histoire, qui te conduisit à l'agrégation d'histoire. Parallèlement Cécile, normannoise comme toi, fréquentait à sa manière l'économie à travers la numismatique et l'histoire, ce qui devait la conduire, comme toi, au sommet de sa discipline. Chemin faisant, vous élevez l'un et l'autre vos quatre enfants, qui t'ont accompagné jusqu'ici. Magnifique preuve de la compatibilité entre la vie professionnelle et la vie familiale !

Nous nous sommes retrouvés proches à nouveau, quand, au retour de Tunis où tu avais été affecté à l'issue de l'agrégation des facultés de Droit et de Sciences économiques, tu as choisi en 1970 de venir à l'université de Clermont avant d'être appelé à Paris en 1972 où tu vas enseigner pendant près de trente ans et créer le Laboratoire d'économie de l'ENS, terreau de Paris School of Economics. Tu fis d'ailleurs à l'époque une amicale pression pour que je t'y rejoigne, pression à laquelle je n'ai pas cédé, à tort ou à raison ! Tu ne cessas pas au demeurant d'être fidèle à Clermont, notamment en acceptant, une fois créée la Ferdi, Fondation pour les études et recherches sur le développement, d'en être un Senior Fellow actif et prestigieux.

Le ressort profond de tes travaux est au fond une recherche à la fois humble et ambitieuse reposant sur l'analyse des faits. Convaincu que le développement est souhaitable, tu consacres tous ses efforts à examiner sans *a priori* les politiques qui l'ont favorisé ou au contraire retardé. Tu sais aussi que le développement ne rend pas nécessairement les hommes meilleurs, et qu'au-delà du développement il y a une finalité transcendante, celle qui t'as donné rendez-vous aujourd'hui. Au temps du concile Vatican II, le père Laurentin opposait deux conceptions des relations entre le développement et les fins dernières de l'homme, qui nous ramènent un peu en Auvergne, l'une dans l'esprit de Pascal où les deux notions sont sans rapport l'une avec l'autre et celle qui est plutôt dans l'esprit de Teilhard, où il y a au contraire continuité de l'une à l'autre. Je ne sais vers laquelle tu penchais secrètement. Mais je sais que maintenant, rendu auprès du Père, tu dois savoir où le développement nous conduit. Demeure dans la paix du Christ !

Patrick GUILLAUMONT
professeur émérite d'économie à l'université Blaise-Pascal

* *
*

Témoignage des amis tunisiens

La Tunisie vient de perdre un ami de longue date. À peine reçu au concours d'agrégation de sciences économiques en 1966, Christian a choisi le poste proposé à Tunis et est venu s'y installer avec sa famille pour exercer sa nouvelle charge. Très tôt il adopte le pays et s'y fait remarquer par sa bonté et sa générosité. Il aborde les

gens avec chaleur, il est à leur écoute, il les met à l'aise et ces derniers le perçoivent bien. Il met toutes ses qualités humaines et scientifiques au service du pays. Alors que l'Université tunisienne est à peine naissante et manque de professeurs, Christian n'hésite pas à accepter une surcharge de travail en assumant de nombreux cours supplémentaires et en contribuant à faire vivre au sein de la faculté une atmosphère universitaire. Étudiants et assistants se sont rendu compte qu'ils avaient affaire à une personnalité exceptionnelle, résolue à les aider à assimiler les enseignements qu'il leur prodiguait et à les faire avancer dans leurs recherches. Comme se le rappelle son autre ami, Béchir Talbi, son merveilleux cours sur les systèmes et structures économiques leur permettait de comprendre les transformations vécues en Tunisie à la fin des années 1960, et plus tard dans d'autres pays (notamment en Europe de l'Est). Et ses conclusions se révélèrent essentielles lorsqu'ils eurent à se confronter aux réalités économiques. Christian avait ainsi contribué activement à former la première génération des économistes tunisiens ; certains ont fait carrière dans le monde académique ou sont devenus ministres, les autres ont servi dans l'agence pour la Promotion de l'industrie.

Une fois rentré en France, il n'a pas pour autant rompu avec le pays. Bien au contraire, il a toujours gardé un lien quasi affectif avec lui et cela d'abord en accueillant des étudiants tunisiens venus poursuivre leurs études au sein du Centre d'études du développement de l'université de Paris-I qu'il dirigeait. Il les y aidait par son expérience dans l'avancement de leurs mémoires et thèses.

De surcroît, il introduisit le cas de la Tunisie dans les programmes du Centre de développement de l'OCDE sur la croissance. Ces publications² servent encore de références à de jeunes chercheurs tant en France qu'en Tunisie, jusqu'au dernier de ses livres, écrit avec Béchir Talbi, sur l'évaluation des politiques économiques des trois pays du Maghreb depuis l'Indépendance³.

Dans les années 2010, la faculté de Tunis avait lancé un colloque annuel portant sur un thème d'actualité. En 2018, Christian y avait été convié pour y donner une contribution. Au moment où il entrait, un peu en retard, dans la salle d'Hammamet où se tenait la séance d'ouverture, il fut ovationné par un public enthousiaste qui lui rendait ainsi un hommage des plus vibrants.

Juste tribut à celui qui, avec sa famille, a aimé le pays auquel il a rendu des services inestimables.

C'était cela Christian Morisson ; que le Tout Puissant ait son âme.

Abdeljabbar Bsaïb

professeur émérite à la faculté des sciences économiques de Tunis et ancien doyen

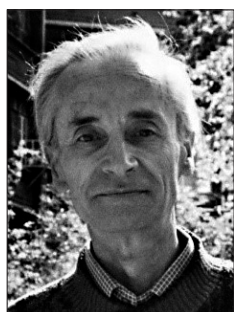
Béchir TALBI

professeur émérite à l'université el-Manar, Tunis

Notes

1. Lu par Olivier Morisson lors des obsèques œcuméniques en l'église de ville d'Avray, le 13 décembre 2022.
2. A. Bsaïs et Ch. Morisson *Les Coûts de l'éducation en Tunisie*, Cahiers du Ceres, Série économique, n° 3, [Tunis] 1970 ; *Formation et emploi en Tunisie (orientation, emploi, chômage et profil de revenu des anciens élèves du 2nd degré)*, Cahiers du Ceres, Série économique, n° 4, [Tunis] 1976.
3. B. Talbi et Ch. Morisson, *La Croissance de l'économie tunisienne en longue période*, Paris, OCDE, Centre de Développement, 1996, et surtout *Politiques économiques et développement au Maghreb depuis l'Indépendance*, Tunis, Latrach, 2019, étude sans équivalent dans la bibliographie actuelle.

TOULOUSE (Gérard), né le 4 septembre 1939 à Vattetot-sur-Mer (Seine-Inférieure), décédé le 7 août 2023 à Paris. – Promotion de 1959 s.



Gérard Toulouse est né le jour de la déclaration de guerre, dans la maison de vacances familiale en Normandie, où sa mère était allée se réfugier pour la naissance. Comme il l'a écrit plus tard¹ : « Par coïncidence, pour ma génération, la durée de l'Occupation s'est ajustée sur la période d'amnésie infantile », mais il ajoute plus loin : « Une intuition précoce m'avertissait que plaie si profonde ne se soignerait pas par l'oubli, et continuerait de suppurer. »

Après la guerre, la famille Toulouse s'installe à Tours et c'est au lycée Descartes que Gérard fait de brillantes études secondaires et classes préparatoires qui l'amènent à être reçu en 1959 au concours d'entrée de notre École en section mathématiques. Il choisit la physique en seconde année et obtient l'agrégation en 1963. Son camarade de promotion Daniel Treille se souvient d'un Gérard joyeux, bon skieur, bon tennisman, amateur de musique ; ils resteront amis jusqu'aux derniers jours. Un peu plus tard, Gérard épouse Nicole Schnitzer, musicienne et artiste lyrique, qui sera la compagne de toute une vie où la musique aura une place prépondérante. Ils auront deux enfants, Myriam et Édouard.

À la sortie de son service militaire, Gérard Toulouse est recruté en 1965 comme chercheur CNRS au laboratoire de physique des solides de l'université d'Orsay. C'est là qu'il soutient sa thèse d'État en 1968 avec André Blandin (1953 s) qui lui propose un sujet sur l'effet Kondo, c'est-à-dire la variabilité de résistance de certains alliages liée à l'introduction d'impuretés magnétiques. Gérard Toulouse montre qu'il existe, dans certaines conditions, une limite à cette variabilité qui sera rapidement appelée « limite de Toulouse » et fera l'objet de nombreuses recherches et expérimentations.

Cette percée lui vaut, déjà très jeune, une certaine renommée internationale et il part alors en 1969 pour un séjour postdoctoral de deux ans à l'université de Californie San Diego à La Jolla. Selon ses propres mots : « Ce séjour est un enchantement, une lune de miel (je m'y suis marié) et une seconde naissance (après celle de la rue d'Ulm dix ans plus tôt). » À son retour à Orsay, il est « plein d'élan pour impulser des travaux sur des thèmes novateurs [...] et porteur d'avis pratiques pour rénover, améliorer les méthodes de travail ». Ses idées sont peut-être entendues mais pas assez suivies d'effet à son goût. Après un séjour à l'Ihes en 1975-1976 et confronté, selon lui, à « un *statu quo* démoralisant » qu'il avait déjà pu mesurer en Mai 68, il préfère quitter Orsay en 1976 pour rejoindre le département de physique de l'École normale supérieure auquel il restera attaché jusqu'à sa retraite et dont la pluridisciplinarité et l'ouverture vont nourrir ses activités de chercheur.

Avec Édouard Brézin, alors directeur du département, il fonde le laboratoire de physique statistique. Au début des années 1970, il s'intéresse aux transitions de phase, ce qui l'amène à publier, avec Pierre Pfeuty, un livre sur le groupe de renormalisation (Wiley, 1977). Puis dans une série de travaux commencée avec Maurice Kléman, Louis Michel, et ensuite le mathématicien Valentin Poenaru, il s'attaque à la classification des défauts topologiquement stables des milieux ordonnés. Il s'agit d'une des toutes premières applications de la topologie en physique de la matière condensée. À la fin de la décennie, Gérard Toulouse comprend très tôt l'importance du problème des verres de spin (alliages métalliques contenant des impuretés magnétiques). Il introduit le concept de frustration pour décrire l'impossibilité d'un système à satisfaire simultanément toutes ses interactions et consacre plusieurs travaux, en particulier avec Jean Vannimenus (1966 s), Yves Pomeau (1961 s) et Bernard Derrida (1971 s), à l'étude des systèmes frustrés. Il poursuit ses recherches sur les verres de spin en étudiant des modèles de champ moyen. S'ensuivent plusieurs articles majeurs comme ceux sur la coexistence d'un ordre verre de spin et d'un ordre ferromagnétique avec Marc Gabay, sur l'interprétation physique de la nature de la phase verre de spin telle que prédite par la brisure de symétrie des répliques avec Marc Mézard (1976 s), Giorgio Parisi (qui obtiendra sur ces sujets le prix Nobel en 2021), Nicolas Sourlas et Miguel Virasoro, sur la structure ultramétrique des états, et enfin, avec Scott Kirkpatrick, sur le lien entre verres de spin et problèmes d'optimisation comme celui du voyageur de commerce.

Au cours des années 1980, il s'absente de l'ENS à deux reprises : il passe une année (1985-1986) à l'École supérieure de physique et chimie industrielles puis une autre année (1987-1988) à l'Institut pour les études avancées de l'Université hébraïque de Jérusalem.

Parallèlement à son intérêt pour les problèmes de verres de spin, Gérard Toulouse entreprend au début des années 1980, en particulier avec le physicien libanais

Rammal Rammal, plusieurs travaux sur les fractals qui se prolongent par une étude de réseaux supraconducteurs et de l'effet Hall quantique. Dans un autre domaine, au milieu de la décennie, Gérard Toulouse fait partie, parmi les physiciens, des premiers à comprendre l'importance du modèle de Hopfield et de la théorie des verres de spin dans l'étude des réseaux de neurones. Il publie plusieurs travaux consacrés à la capacité des réseaux de neurones formels d'abord avec les neuroscientifiques Jean-Pierre Changeux (1955 s) et Stanislas Dehaene (1984 s), puis avec le physicien Jean-Pierre Nadal, et enfin il publie en 1997 avec Hanoch Gutfreund le livre *Biology and Computation : a Physicist's Choice* (World Scientific Publishing).

Grand théoricien, Gérard Toulouse a ainsi non seulement apporté des contributions majeures au cœur de la physique de la matière condensée, mais a aussi ouvert de nouveaux horizons de recherche dans d'autres disciplines. Il aura joué un rôle de fédérateur et d'animateur au sein du département de physique de l'École normale supérieure : organisation de groupes de travail communs avec des chercheurs appartenant à des laboratoires différents, attraction de professeurs invités prestigieux, obtention des tout premiers contrats européens. Il portait aussi une grande attention aux jeunes chercheurs, devinant les moments de désarroi qu'ils pouvaient traverser et leur apportant alors des conseils bienveillants, comme, disait-il, André Blandin l'avait fait pour lui autrefois. Il a manifesté toute sa vie un grand attachement à notre École.

Gérard Toulouse a été honoré de nombreuses distinctions :

- 1969 : Médaille de bronze du CNRS ;
- 1976 : Prix Langevin (Société française de physique) ;
- 1979 : Prix Triossi (Académie des sciences) ;
- 1983 : Prix Holweck (Société française de physique et British Institute of Physics) ;
- 1989 : Grand Prix du CEA (décerné par l'Académie des sciences) ;
- 1990 : membre correspondant de l'Académie des sciences (Paris) ;
- 2000 : membre fondateur de l'Académie des technologies ;
- 2005 : membre honoraire de l'Académie de Palestine pour la science et la technologie.

À côté de son activité de physicien, Gérard Toulouse s'est beaucoup investi sur des questions de droits de l'homme, de mouvements pour la paix, d'éthique. Il fut de tous les combats contre les guerres, les dictatures, l'impérialisme. Et concernant l'éthique en sciences, rappelons quelques-unes de ses responsabilités :

- membre à sa fondation en 1994 du Comité d'éthique pour les sciences (Comets) du CNRS ;
- vice-président puis président du Comité des sciences exactes et naturelles de la Commission nationale française pour l'Unesco (1997-2009) ;

- vice-président de l'Association française du mouvement Pugwash (1998-2010) ;
- vice-président de l'Académie européenne des sciences, des arts et des lettres (2004-2010) ;
- membre du Comité d'éthique conjoint Inra-Cirad (2007-2016).

Gérard avait une vision large de ces sujets qui englobait l'éthique dans le fonctionnement des institutions scientifiques : c'était un pan majeur de son combat d'inciter les institutions scientifiques et politiques à se doter de contre-pouvoirs, à protéger les lanceurs d'alerte, à combattre les abus de position et à se fixer des règles internes plus éthiques en général.

Il convient d'ajouter une initiative personnelle qui va intervenir à la suite de la vente en 1996 de l'entreprise familiale de distribution fondée depuis plusieurs générations. Gérard convainc alors son frère et ses sœurs de créer, avec une partie de l'argent de la vente, une fondation familiale, La Ferthé, à mission philanthropique, qui va soutenir des initiatives dans les domaines culturels, scientifiques, sociaux, et être en même temps un outil de cohésion au sein de la famille (de fait, la fondation est aujourd'hui en cours de transmission à la deuxième génération).

Au-delà de tous ces engagements, Gérard Toulouse menait une profonde réflexion sur la position que doit avoir le scientifique dans les grands débats. Il a tenu pendant une dizaine d'années une chronique dans le cahier « Sciences et Éthique » du journal *La Croix*, et la lecture de ces textes, rassemblés en 2016 par Lucie Marignac pour les éditions Rue d'Ulm, *Sciences & éthique. Choix de chroniques (2003-2011)*, montre l'étendue de sa culture et la profondeur de ses analyses et aussi de ses interrogations. Notre directeur Frédéric Worms (1982 l) le rappelait lors de ses obsèques : « Toutes ses inquiétudes, ses actions et réflexions étaient animées par ce double souci et cette double rigueur de la science et de la justice, inséparablement. Le tout lié par une présence souriante, attentive, inlassable. »

Cette exigence morale surplombait toutes ses actions, et il a pu lui arriver dans certaines circonstances de heurter ses collègues par son intransigeance. Comme le lui écrivait déjà en 1995 son ami Philippe Nozières (1951 s) : « tu es de bon conseil – un peu Don Quichotte, peut-être, mais pour beaucoup d'entre nous la conscience de la communauté ! »

C'est un grand scientifique qui nous a quittés mais aussi, effectivement, une conscience qui entendait lutter sans concession contre toutes les injustices.

Bernard DERRIDA (1971 s)

Jérôme BRUN (1969 s)

Les auteurs remercient très sincèrement Myriam Toulouse qui les a encouragés et soutenus dans l'écriture de cette notice.

Note

1. Les citations sont extraites d'un de ses rares textes autobiographiques : « Sens d'une exploration », in *Le Goût de la science. Comment je suis devenu chercheur*, textes rassemblés par Julie Clarini (Alvik, 2005).

PICARD (Olivier), né le 4 mars 1940 à Bernay (Eure), décédé le 1^{er} septembre 2023 à Thasos (Grèce). – Promotion de 1960 I.



Olivier Picard naquit en Normandie, mais c'est en Tunisie qu'il passa son enfance, car son père Gilbert-Charles Picard, spécialiste de l'Afrique romaine, était directeur du service des Antiquités, tandis que sa mère Colette Picard travaillait sur le site de Carthage et consacrait des études à la culture punique. Les grands sites de la région ont donc constitué le décor de sa vie quotidienne jusqu'à l'installation de la famille à Strasbourg, où il découvrit à 15 ans la rudesse du climat local. Il passa alors du lycée de Carthage au lycée Fustel de Coulanges, où il resta jusqu'à l'hypokhâgne. Pour la khâgne, il vint à Paris au lycée Henri-IV. C'est à cette époque que remontent les débuts de solides et longues amitiés, parmi lesquelles on peut citer celle nouée avec le byzantiniste Jean-Pierre Sodini et le latiniste Philippe Heuzé que, jusqu'à la fin de sa vie, il retrouvait régulièrement à Thasos en famille.

Olivier Picard fut reçu à l'École normale supérieure en 1960 et y resta jusqu'en 1965, bénéficiant après l'agrégation d'histoire obtenue en 1964 d'une année supplémentaire pour préparer le concours de l'École française d'Athènes. En effet, c'est vers l'hellénisme qu'il choisit de se tourner, influencé en cela par la beauté des poèmes homériques et peut-être par l'admiration pour son grand-père Charles Picard (1905 I). Sur les bancs de l'École, il rencontra Paule Buffet, elle-même élève de l'École normale supérieure de Sèvres (1959 L), qu'il épousa en 1965 et qu'il eut à ses côtés pendant toute sa vie. De leur union naquirent trois enfants, Agnès, Luce et Clément.

Reçu à l'École française d'Athènes, Olivier Picard s'y installa comme membre avec Paule à la fin de 1966 après avoir achevé son service militaire passé à enseigner à l'École d'application de l'artillerie à Châlons-sur-Marne. Ils restèrent à Athènes jusqu'en septembre 1971. Olivier Picard y retrouva Pierre Ducrey, membre suisse de l'École française d'Athènes, avec lequel il s'était déjà lié d'amitié à Paris, quand ils suivaient ensemble les enseignements de Louis Robert (1924 I) et de Georges Le Rider (1948 I) à l'École pratique des hautes études, ou encore de Pierre Demargne (1922 I) à l'Institut d'art et d'archéologie de la rue Michelet. De 1967 à 1971,

Pierre Ducrey et Olivier Picard conduisirent ensemble les fouilles de Latô en Crète. Dès 1967, Olivier Picard commença aussi à mener des fouilles à Thasos dans le nord de l'Égée.

C'est au cours de ces années qu'il se tourna définitivement vers la numismatique, discipline à laquelle l'avaient initié à Paris les enseignements de Louis Robert et, plus encore, de Georges Le Rider. Il se lança d'une part dans l'étude du monnayage de Chalcis auquel il consacra son doctorat d'État, soutenu en 1976 et publié en 1979 (*Chalcis et la Confédération eubéenne. Étude de numismatique et d'histoire*, Bifar 234), d'autre part dans celle des monnaies trouvées dans les fouilles de Thasos. Dès ces années de membre, il noua des relations d'amitié étroite et fidèle avec plusieurs collègues grecs, en particulier Manto Oeconomidès, directrice du musée numismatique d'Athènes, et Chaïdo Koulouli-Chrysanthaki, directrice de l'Éphorie des Antiquités préhistoriques et classiques de Macédoine orientale à Kavala.

De retour en France en 1971, Olivier Picard enseigna pendant dix ans à l'université de Paris X-Nanterre, comme assistant d'abord, puis maître-assistant de 1974 à 1979, enfin comme professeur des Universités de 1979 à 1981.

En 1981, il fut nommé directeur de l'École française d'Athènes et exerça cette fonction jusqu'en 1992. Ce jeune directeur n'hésita pas à moderniser considérablement l'École. Il y imprima sa marque, notamment en créant une section moderne et contemporaine. Il développa les services techniques et agrandit la bibliothèque avec l'aménagement d'une salle au sous-sol. Les programmes archéologiques lancés sous son impulsion montrent l'ouverture aux méthodes nouvelles d'alors : l'École se lança dans ses premières fouilles sous-marines, sous la direction de Jean-Yves Empereur, dans le port de Thasos et dans celui d'Amathonte à Chypre. Des recherches sur l'organisation des territoires furent lancées par des prospections systématiques à Thasos, Délos et Malia. Le recrutement comme membres, pendant ces années, de spécialistes de la musique grecque antique ou encore du verre témoigne également de l'ouverture à de nouveaux champs de recherche, à côté du renforcement des disciplines plus classiques.

C'était une époque de bouleversements en Europe : les pays communistes s'ouvraient sur l'extérieur, dès avant la chute du mur de Berlin et la dislocation de l'Union soviétique. Olivier Picard orienta l'École vers des collaborations avec les pays du nord des Balkans et de la mer Noire. La plus fructueuse et durable fut celle nouée avec l'Institut archéologique de Tirana en Albanie. Olivier Picard s'y investit personnellement et travailla pendant de longues années avec Shpresa Gjongecaj-Vangjeli, archéologue spécialiste de numismatique, devenue par la suite directrice de l'Institut. Ensemble, ils travaillèrent sur le monnayage d'Apollonia d'Illyrie, où Olivier Picard retrouvait certaines des problématiques qui l'occupaient à Thasos – les relations entre une colonie grecque côtière et les peuples autochtones de l'arrière-pays,

ici les Illyriens, là les Thraces. Cette longue et étroite collaboration aboutit notamment à la publication en français, en 2019, du gros ouvrage de Shpresa Gjongecaj-Vangjeli sur les *Trésors de monnaies antiques trouvés en Albanie*.

Olivier Picard était très apprécié à la fois du personnel administratif de l'École d'Athènes, qui n'a jamais tari d'éloges à son égard, et des jeunes membres dont il a accompagné avec bienveillance et dévouement les premiers pas dans le monde de la recherche. Jusqu'à la fin de sa vie, il n'a cessé de soutenir l'École française d'Athènes, notamment en représentant l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans son conseil d'administration et en présidant le concours d'entrée. Chaque année, les séjours à Athènes étaient pour lui l'occasion de faire la connaissance des nouveaux membres, auxquels il prodiguait conseils et encouragements, et d'entretenir les liens avec les collègues grecs. L'accueil chaleureux qu'il recevait dans toutes les institutions grecques est à la mesure de l'intérêt qu'il leur portait et de son propre sens de l'hospitalité.

Après son retour en France en 1992, Olivier Picard reprit avec plaisir son métier de professeur. Il retrouva pour un an l'université de Paris X-Nanterre, avant de passer en 1993 à Paris IV-Sorbonne, où il succéda à Georges Le Rider à la chaire d'histoire et de numismatique grecques. Il y resta professeur jusqu'à sa retraite en 2009. Il enseignait à tous les niveaux et s'investissait particulièrement dans la préparation aux concours d'enseignement, rédigeant des manuels d'agrégation qui ont formé plusieurs générations d'étudiants et futurs professeurs et restent des ouvrages fondamentaux. Durant les deux années universitaires 1993-1995, à l'invitation de son ami Pierre Ducrey, qui y occupait alors le poste de recteur, il assura à l'université de Lausanne, en qualité de professeur invité, un enseignement d'histoire ancienne qui connut un grand succès. Il illustra à cette occasion ses qualités de formateur et de pédagogue.

Au cours de ces années, Olivier Picard aborda de nouveaux terrains de recherche. Il s'est toujours beaucoup intéressé aux aspects techniques de la frappe monétaire et s'est passionné pour l'apport des analyses métalliques à la discipline. La collaboration avec Jean-Noël Barrandon, fondateur du centre Ernest Babelon à Orléans, initiée dès la fin des années 1970, aboutit en 2007 à l'ouvrage sur les bronzes hellénistiques de Marseille, où une nouvelle chronologie est proposée.

À l'autre bout de la Méditerranée, l'amitié étroite qu'Olivier Picard avait nouée avec Jean-Yves Empereur, qui avait été secrétaire général de l'École française d'Athènes, conduisit ses pas jusqu'à Alexandrie. En effet, Jean-Yves Empereur, devenu directeur du Centre d'études alexandrines qu'il venait de fonder, lui confia l'étude et la publication des monnaies trouvées dans les fouilles du Centre, ce qui amena Olivier Picard à travailler sur l'Égypte lagide. Chaque hiver à partir de 1993, Olivier Picard se rendait avec Paule à Alexandrie, qui lui rappelait un peu la Tunisie de son enfance.

Au bout de quelques années, Olivier Picard s'entoura pour ce travail de plusieurs de ses disciples et l'entreprise collective aboutit à un colloque international et à une publication complète du matériel des fouilles en 2012 : *Les monnaies des fouilles du Centre d'études alexandrines. Les monnayages de bronze à Alexandrie de la conquête d'Alexandre à l'Égypte moderne* (Études alexandrines 25).

La carrière d'Olivier Picard fut couronnée en 2009 par son élection comme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était correspondant depuis 2001. Il y assura avec passion et dévouement la défense de la numismatique, aux côtés de Cécile Morrisson (1958 L), et plus largement de l'histoire et de la civilisation grecques. En 2023, il présidait conjointement l'Académie et l'Institut de France.

Olivier Picard n'a jamais cessé de s'investir considérablement dans les tâches collectives, faisant bénéficier plusieurs institutions de son expérience et de ses talents d'administrateur. Il fut le premier directeur de la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie à Nanterre, de 1996 à 1999, et le premier directeur de l'École doctorale « Mondes antiques et médiévaux » à Paris IV-Sorbonne, de 2004 à 2009. Il était très actif dans les sociétés savantes, notamment l'Association pour l'encouragement des études grecques, la Société française de numismatique, la Société française d'archéologie classique. Les marques de reconnaissance internationale ont été nombreuses, de la part des pays des Balkans, de la Commission internationale de numismatique, de la Société américaine de numismatique et d'autres institutions.

Olivier Picard s'est intéressé à la monnaie grecque (*nomisma*) comme élément des institutions d'une cité grecque et de ses lois (*nomoi*). Confrontant les textes anciens et les inscriptions à la monnaie, il a mis en évidence la distinction que faisaient les Grecs entre monnaie hellénique d'une part, commune à tous les Grecs selon les mots de Platon, utilisée pour les paiements importants faits par un État plutôt en direction de l'extérieur, et monnaie locale d'autre part, « épichorique » dans la terminologie grecque, utilisée à l'intérieur de la cité pour les menus échanges de la vie quotidienne. C'est là un de ses plus grands apports à la numismatique grecque : il faut prendre en compte tous les monnayages frappés ou, à défaut, utilisés par une cité pour en comprendre l'histoire et la politique monétaire. Partant, Olivier Picard a été pionnier dans l'étude des petites dénominations d'argent et plus encore dans celle des monnaies de bronze, découvertes principalement dans les fouilles et qui étaient largement délaissées jusque-là par les numismates au profit des métaux plus nobles – un matériel abondant, dont l'absence même, ponctuelle ou plus durable, pouvait être utilisée pour retracer l'histoire de l'État émetteur. Il a en outre produit une réflexion originale sur les transferts d'argent et les pratiques de thésaurisation.

Olivier Picard laisse une œuvre monumentale, au sein de laquelle se distinguent trois piliers majeurs – Chalcis, Thasos et Alexandrie.

Dans l'ouvrage sur Chalcis, l'enjeu central était celui des relations entre la cité et la confédération eubéenne. Le monnayage de la confédération eubéenne avait été attribué à l'atelier d'Érétrie. Olivier Picard reprit la question et démontra qu'il fallait en réalité l'attribuer à Chalcis et que le monnayage de la cité et celui de la confédération n'étaient pas frappés parallèlement, mais alternaient dans le temps. Fort de cette démonstration, il offrit une reconstitution magistrale de l'histoire de l'Eubée tout entière depuis la fin de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la conquête romaine.

Le monnayage et l'histoire de la cité de Thasos ont occupé Olivier Picard des années 1970 jusqu'à la fin de sa vie, non seulement parce que l'identification, l'enregistrement sur papier d'abord puis sur ordinateur, l'analyse historique enfin des milliers de monnaies livrées par les fouilles, en plus des monnaies d'or, d'argent et de bronze des collections publiques et privées en vue de la constitution du corpus, représentait un travail de titan, mais aussi parce que Thasos a constitué pour lui le laboratoire d'une réflexion plus large sur le rôle de la monnaie dans les cités grecques, réflexion sans cesse remise sur le métier de l'historien. Ses principaux articles sur Thasos ont été rassemblés dans un volume paru en 2023, *Thasos et sa monnaie* (BCH Supplément 67), qui montre l'ampleur du travail accompli et l'acuité de la réflexion sur le lien entre monnayage, tribut, exploitation des mines, sur le rôle régional de la monnaie thasienne qui suscita à plusieurs reprises des imitations par les tribus thraces du continent, sur l'évolution du système de comptabilité.

Dans le volume sur les monnaies des fouilles d'Alexandrie, Olivier Picard proposa une révision complète du monnayage de bronze frappé par les Lagides à Alexandrie, enrichie de liens avec le monnayage d'or et d'argent et du recours aux sources papyrologiques. On suivait jusque-là le classement de Svoronos pour le monnayage lagide, qui était un classement par règne. Olivier Picard, avec Thomas Faucher, a montré que, si ce mode de classement convenait pour d'autres royaumes hellénistiques, il ne pouvait pas s'appliquer au monnayage des Lagides, qui renvoie constamment au fondateur de la dynastie, et qu'à Alexandrie l'instauration des différentes séries de bronze ne correspondait pas à un changement de règne mais répondait à une autre logique, la politique monétaire des Lagides ayant ainsi sa propre autonomie. Une fois posés les principes de classement, la succession des différentes séries se déploie sous les yeux du lecteur selon une logique impressionnante. Les années 220-200 sont une période de difficultés mais une grande mutation s'opère ensuite en 197 : par une réforme monétaire qui s'accompagne d'un passage à un nouveau système de comptabilité, les Lagides ont su innover et faire évoluer le monnayage de bronze tout en gardant comme référence le tétradrachme d'argent, qui ne montre aucun signe de dégradation.

Olivier Picard était très attaché à son enseignement et à ses élèves. Il attira de nombreux doctorants, Français et étrangers, venus en nombre de Grèce, mais aussi d'Albanie, de Turquie, de Syrie et du Canada, comme le montre le volume en son

honneur, paru peu de temps avant son décès, *ANTIAΩPON. La monnaie grecque entre guerre et commerce. Mélanges de numismatique, d'épigraphie et d'histoire offerts à Olivier Picard (Meletēmata 85)*, où l'on trouve sa bibliographie complète.

Olivier Picard aimait le contact humain et le travail en collaboration. Il aimait former la jeunesse et il emmenait régulièrement des étudiants pour les initier à ses côtés, dans un étroit compagnonnage, à l'étude ardue des monnaies de fouilles, à Thasos ou à Alexandrie. Sous une apparence sévère, voire magistrale, Olivier Picard dissimulait un sens de l'humour et un caractère espiègle. Tout en se donnant des airs parfois solennels, il cultivait l'ironie vis-à-vis de lui-même et des autres, avec, souvent, une bonne dose d'autodérision, qui contribuait à lui donner une grande humanité. De son grand-père Charles, il avait hérité l'art de créer des jeux de mots, des contrepèteries et des astuces et plaisanteries de toutes sortes, qu'il dissimulait soigneusement ou censurait si nécessaire, à son grand regret. Il était profondément attaché à sa famille, en particulier à son épouse, à ses enfants et à ses petits-enfants. Il avait été heureux que ces derniers puissent assister à la remise de l'ultime de ses nombreuses distinctions, son élévation au grade de Commandeur de l'ordre du Mérite, en 2021, dans les salons de l'Institut de France. Il était aussi Commandeur de l'ordre des Palmes académiques et Chevalier de la Légion d'honneur.

Il se rendait tous les étés à Thasos pour y travailler, encore et toujours. C'est là, à l'issue d'un dernier été consacré à des moments partagés avec sa famille et à des discussions avec de vieux amis, des collègues de longue date et de jeunes chercheurs, qu'il a rendu son dernier soupir, dans ce lieu qu'il aimait tant et qui a servi de fil conducteur à son œuvre scientifique.

Marie-Christine MARCELLESI (1990 l)

PERTHUISOT (Vincent), né le 15 mars 1945 à Alger (Algérie), décédé le 6 janvier 2024 à Paris. – Promotion de 1964 s.



Vincent est né à Alger, où son père était affecté comme médecin militaire. Lors de ses premières années, sa famille s'est déplacée suivant les affectations de son père, d'Alger à Dakar, puis Toulon. Ses parents lui ont donné une éducation stricte, respectueuse du travail et du devoir, à laquelle il a été attaché toute sa vie.

Brillant élève, il fit ses études secondaires au lycée Dumont d'Urville de Toulon, puis au Prytanée militaire de La Flèche, et ses classes préparatoires au lycée du

Parc à Lyon où il choisit de s'orienter vers les sciences naturelles en préparant le concours de l'École normale supérieure. Il y fut admis en 1964, et c'est alors que nos chemins se croisèrent puisque nous fûmes cothurnes durant notre première année et que commença une amitié de presque soixante ans. Bien que n'ayant pas suivi le même cursus – il était géologue, j'étais biochimiste –, nous partageons soirées et week-ends tout en découvrant les privilèges d'une vie d'étudiants salariés habitant dans le Quartier latin. Après les années très studieuses en classes préparatoires, nous découvrons une liberté et une autonomie bienvenues au sein des « natus » au « noyau dur » desquels nous appartenions. Les promotions 64 et 63 étaient d'autant plus proches que la promotion 1963 comprenait Jean-Pierre, frère aîné de Vincent et lui aussi géologue. La solidité de ces relations s'est confirmée avec le succès des réunions que nous avons coorganisées pour les 50 et 55 ans de notre promotion de « natus ». La promotion 1964 ne comportait que deux géologues, lui et Simon Amaudric du Chaffaut avec lequel il travaillait en binôme, partageant enseignements et stages sur le terrain ; ils furent même recrutés comme « experts sismologues » par le laboratoire de géophysique de Pierre Mechler (1957 s).

Les années d'École furent l'occasion d'accumuler des souvenirs restés intacts dans notre mémoire et que nous prenions plaisir à évoquer bien des années après : stage à la station marine d'Arcachon, organisation des « pots de la nature », qui contribuaient à cimenter les liens entre promotions successives, évènements de mai 1968 au cours desquels, avec notre vieille 203 familiale transformée en ambulance, nous avons joué les « secouristes », soirées dansantes dans les caves de l'ENS... pour ne prendre que quelques exemples.

La préparation à l'agrégation en 1968 fut l'occasion pour Vincent de faire la connaissance d'Annie Taton, sa future épouse, tandis que l'accueil de la nouvelle promotion fut l'occasion pour moi de rencontrer Françoise Veillet, ma future épouse. Mais je fus le plus rapide pour me marier, avec bien sûr Vincent comme témoin.

Agrégé de sciences naturelles en 1969, comme Annie, Vincent prépara sa thèse de doctorat au laboratoire de géologie de l'École sous la direction du professeur André Jauzein (1946 s), avec qui Vincent et son frère avaient des relations privilégiées, et avec qui il garda d'excellentes relations toute sa vie. Pendant cette période, il exerça les fonctions d'agréé préparateur à l'École, puis de maître-assistant, enseignant en particulier dans le cadre de la préparation à l'agrégation SVT (Sciences de la Vie, sciences de la Terre).

Sa thèse, *Dynamique et pétrogenèse des extrusions diapiriques de Tunisie septentrionale*, soutenue en juin 1978, constitue un travail tout à fait impressionnant qui l'a amené à effectuer de nombreuses missions en Tunisie, notamment dans la région de Tébourouk. Vincent est ainsi devenu un expert reconnu dans le domaine du comportement des matériaux plastiques salifères dans les bassins sédimentaires, avec

des collaborations très variées (universités, offices des mines, Institut du Pétrole, Institut de physique du globe) et des missions d'études régionales et d'expertise en Afrique du nord, dans le sud-est de la France, en Espagne, au Yémen, en Irak, etc.

En 1983, Vincent fut nommé professeur de géologie à la faculté des sciences d'Orléans et à l'Esem (École supérieure de l'énergie et des matériaux, une école interne), ce qui l'obligea à une organisation complexe entre sa vie professionnelle à Orléans et sa vie familiale à Paris. Après avoir été responsable d'une filière de cette école, il en devint, en 1991, directeur adjoint et directeur des concours puis, de 1997 à 2002, directeur, une expérience professionnelle qu'il a trouvée très enrichissante. Il devint professeur de première classe en 1991.

Son enseignement très varié se partageait de façon équilibrée entre la faculté des Sciences et l'Esem et couvrait les trois cycles de la faculté et les trois années de l'école d'ingénieurs : géophysique, métallogénie sédimentaire, géodynamique de surface, géologie structurale... manifestement un service très lourd avec tout un ensemble d'enseignements nouveaux à créer, qui contrastait avec celui plus léger de l'ENS. Il s'est beaucoup investi dans l'organisation des concours et a participé activement à la mise en place du groupe « Archimède » coordonnant les concours de 34 écoles internes d'ingénieurs réparties sur tout le territoire et dont il a été le président. Il s'est également impliqué dans la création de la banque d'épreuves G2E (Géologie, Eau, Environnement) des écoles formant aux métiers des sciences de la terre, qu'il a présidée de 1999 à 2002.

Concernant ses activités de recherche, Vincent est devenu un spécialiste de ces structures si particulières et si répandues que sont les « diapirs » et dômes de sel. La plasticité et la solubilité des roches salines leur confèrent en effet un comportement bien particulier, tant du point de vue de la déformation que de la circulation des fluides et du piégeage d'autres formations minérales.

Son activité de recherche s'est d'abord déroulée en Tunisie, où étaient connues de nombreuses structures diapiriques. Par la suite, son travail concernant les aspects structuraux, pétrographiques et sédimentologiques s'est élargi aux autres pays du Maghreb (Algérie, Maroc) et au Sud-Est de la France, avec la direction ou le soutien de plusieurs thèses.

Les structures diapiriques formant fréquemment de bons pièges à hydrocarbures, Vincent a collaboré avec le milieu pétrolier, en particulier avec la compagnie Total, ce qui l'a amené à participer à de nombreuses missions en France et à l'étranger.

Enfin, l'existence fréquente de concentrations de minerais métalliques (plomb-zinc) à proximité de ces structures, notamment en Tunisie, l'ont conduit à collaborer étroitement avec les services officiels concernés, en Tunisie et au Maroc, ainsi qu'avec le laboratoire de Géologie appliquée de l'université Paris-VI, qu'il avait fréquenté

comme étudiant dans sa jeunesse. Cette dernière collaboration s'est également traduite par l'encadrement de plusieurs thèses soutenues dans cette université. Ces travaux sont à l'origine d'un programme de recherche de gisements autour de certains diapirs de Tunisie élaboré par le Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM), qui a permis la découverte d'un gisement d'importance économique. Trois termes résument donc les activités de recherche de Vincent : roches salines, diapirs, Afrique du Nord.

Ces travaux ont donné lieu à une cinquantaine de publications, sans compter les nombreux rapports à finalité industrielle rédigés dans le cadre de divers contrats, en particulier avec le pétrolier Total.

Pendant les trois dernières années de sa carrière, son mandat de directeur de l'Esem s'étant achevé, Vincent s'est investi dans une nouvelle voie, comme chef de projet à la « mission Val de Loire » à Tours, pour développer des projets en lien avec la valorisation du patrimoine et des paysages du Val de Loire. Nommé directeur scientifique de l'Institut international Fleuves et Patrimoine, créé conjointement par cinq universités du Val de Loire, en collaboration avec le BRGM et l'Institut national d'horticulture d'Angers, et avec le soutien des régions Centre et Val de Loire, sous l'égide du Centre du patrimoine mondial de l'Unesco, il a été un véritable précurseur dans un domaine devenu depuis de plus en plus d'actualité, avec trois missions complémentaires : formation, recherche et expertise.

Il a fait partie pendant de nombreuses années du comité de rédaction de la revue *Géochronique* éditée par la Société géologique de France et le BRGM. Il était également membre du conseil d'administration de l'association du Géodrome, une aire d'attraction et de démonstration géologique particulièrement réussie, située sur l'autoroute A10 au nord d'Orléans.

Très compétent, responsable et dynamique comme géologue, chercheur, enseignant et directeur, il a toujours suivi de près ses nombreux doctorants, stagiaires et jeunes collaborateurs et a conservé toute sa vie de fidèles amitiés avec ses camarades de l'École. Il émanait de lui une autorité naturelle qui s'imposait à ses interlocuteurs professionnels, sans qu'il se prenne trop au sérieux pour autant.

Il y a tout juste cinquante ans, en décembre 1973, Annie et Vincent se marièrent à Paris, à la mairie du 5^e arrondissement. Leur famille s'agrandit durant les six années suivantes par les naissances successives de François, Rémi et Hélène et, plus récemment, par l'arrivée de leurs conjoints respectifs Célia, Élodie et Benoît, et de huit petits-enfants Florian, Alix, Sixtine, Adrien, Raphaël, Augustin, Mathilde et Élise. Vincent aimait beaucoup sa famille, qui appréciait ses talents de cuisinier et de bricoleur ainsi que l'attention qu'il portait à chacun.

Nos familles se rencontraient régulièrement, mais sans doute trop rarement, et chacune de ces rencontres était l'occasion de se rappeler les bons souvenirs de nos

années d'École. J'appréciais tout particulièrement notre complicité et le sens de l'humour pince-sans-rire de Vincent.

Vincent s'est éteint le samedi 6 janvier après une période où il a été très entouré de toute sa famille. Sa disparition laisse un grand vide. Il nous manquera beaucoup à tous.

René LAFONT (1964 s)

Un grand merci à Nicole Capitaine, sa belle-sœur, et à Simon Amaudric du Chaffaut pour leur contribution très appréciée à la rédaction de cette notice.

PELUS (Marie-Louise), épouse KAPLAN, née le 11 février 1945 à Pont-de-Vaux (Ain), décédée le 17 février 2024 à Bourg-en-Bresse (Ain) – Promotion de 1965 L.



Marie-Louise n'est plus. Avec elle disparaît le lien qu'elle maintenait année après année non seulement entre les historiennes de différentes promotions de l'ENS de « Sèvres » dispersées en divers lieux mais dans le cercle des amitiés contractées dans le cadre de nos études. Car Marie-Louise était la plus loyale et la plus fidèle des amies. C'est, spontanément, le premier souvenir qu'évoquent tous ceux et celles qui la pleurent depuis l'annonce de son décès à l'hôpital où elle était entrée pour une intervention qui d'après le chirurgien aurait dû être banale, à la suite d'une fracture du fémur. Marie-Louise n'a pas supporté le choc opératoire. Son état de santé s'était, il est vrai, dégradé fortement depuis 2020 et l'avait considérablement affaibli. Tous ceux et celles que j'ai approchés pour préparer cette notice, collègues, disciples et amis, soulignent autant que sa vivacité intellectuelle ses immenses qualités humaines : bon cœur, bon sens, générosité, droiture, dévouement, bienveillance, grande disponibilité à autrui. Elle fut une directrice de thèse exceptionnelle, prodiguant sans compter son savoir et son énergie et soutenant ses étudiants à l'aube de leur carrière.

Nous nous sommes rencontrées pour la première fois à « Sèvres » à la fin du mois de juin 1965, à l'issue des entrevues particulières réservées par la surveillante générale de l'époque aux mieux classées pour les guider dans leur choix de spécialité. Marie-Louise fut en effet reçue au deuxième rang du concours d'entrée, après des classes préparatoires à Lyon où elle avait noué des amitiés solides. Elle était alors déjà détentrice d'une licence d'allemand quasi complète. Peu nombreuses étaient alors celles qui s'engageaient dans des études d'histoire et de géographie (car à l'époque

l'agrégation dite « féminine » était ainsi dénommée). Nous n'étions que deux dans la promotion 1965 L et fûmes immédiatement et chaleureusement accueillies par les promotions d'historiennes (pas mieux étoffées) des deux années précédentes, comme nous le fîmes nous-mêmes ensuite pour les deux promotions suivantes. Nous suivions toutes d'ailleurs les mêmes leçons de nos caïmans et nous effectuions avec nos maîtres les mêmes excursions sur le terrain, où nous nous étions fait une spécialité de la composition de chansons parodiques. Le petit cercle des historiennes se retrouvait régulièrement dans la chambre toujours fleurie de Marie-Odile Assmus (maintenant Assmus-Augé, 1964 L) ou le soir dans celle de Bettina Stromwasser (devenue Reigney, 1964 L) pour y parler à bâtons rompus, mais s'élargissait alors à des amies d'autres disciplines littéraires : Anne-Marie Moulin (1963 L), Suzanne Colsaët (1963 L), Jacqueline Barrès-Bréda (1964 L), Christiane Chauviré (1965 L) et Hélène Roussel (1965 L)... voire la lectrice d'anglais et l'interne en médecine de garde à l'École. Une caractéristique commune au sein de ce cercle était la diversité des centres d'intérêt, attestée par la poursuite plus ou moins clandestine d'études parallèles alors assez mal vues de l'administration : langues orientales diverses, médecine, sciences politiques dans mon cas.

Marie-Louise et moi avons préparé ensemble certificats de licence et agrégation, suivant une division du travail qui convenait à chacune. Nos chambres étaient mitoyennes. Les boîtes de Triscottes dans lesquelles Marie-Louise, bourreau de travail, conservait ses fiches et notes de lecture – plus tard ses plans de cours – sont restées légendaires à l'École. Je possède encore un service à déjeuner de faïence dans le style de Delft acquis avec les « bons de fidélité » qui figuraient sur chaque paquet consommé. Ayant été choristes depuis le collège, nous chantions volontiers à deux voix notre répertoire. Dotée d'une voix assurée d'alto, Marie-Louise fit après sa sortie de l'École pendant plusieurs années les beaux jours de l'Ensemble Bach de Paris créé en 1965 par Justus von Websky, qui lui fit même prendre des cours de chant pour lui confier de petits soli. Plusieurs enregistrements des cantates, oratorios et Passions sous le label Charlin en témoignent. Ensemble nous nous rendîmes pour la première fois dans un institut de beauté dans le cadre d'une promotion « Beauty Twin Debs » relayée par l'ENS et suivîmes avec profit des cours de diction proposés par l'École où Marie-Louise ordinairement si discrète révéla un tempérament insoupçonné dans des jeux de rôles. Je regrette de ne pas l'avoir accompagnée à Minsk (encore une opportunité offerte dans le cadre de notre scolarité) pour un stage intensif d'apprentissage du russe d'où elle revint avec un superbe pendentif d'ambre offert par un ami soviétique avec lequel elle entretenait quelque temps une correspondance « philosophique ».

Ensemble nous nous engageâmes dans les mouvements de Mai 1968 et la coordination inter-ENS puis en 1969 dans celui des candidats au Capes et à l'agrégation. Nous n'en passâmes et réussîmes pas moins les épreuves des deux concours, habillées

toutes deux en bleu blanc rouge pour l'oral du Capes de géographie qui se déroulait un 14 juillet. De nouveau, à l'agrégation cette fois, Marie-Louise fut classée deuxième. Catholique sans être tala (elle avait perdu la foi à la fin de sa vie et demanda un enterrement civil), elle m'avait attirée au Sgen-CFDT auquel elle resta fidèle au cours de sa carrière universitaire, mais que j'abandonnai pour la Fen dont j'avais jugé le soutien plus efficace dans notre combat pour l'octroi plus systématique aux Sévriennes d'une année supplémentaire après l'agrégation afin de démarrer des travaux de recherche, faveur qui pour la rue d'Ulm allait de soi. D'ailleurs, nous eûmes gain de cause et Marie-Louise entreprit sous la direction de Pierre Jeannin (1946 l), directeur d'études à l'Ehess, dont elle édita plus tard en 2002 les *Marchands d'Europe : pratiques et savoirs à l'époque moderne* aux Presses de l'ENS, sa grande thèse sur Wolter von Holsten marchand de Lübeck, tout en postulant sur les postes d'assistants ouverts dans les universités. Elle fut recrutée en 1970 par la toute jeune université d'Amiens où elle effectua une partie de sa carrière. À cette époque, nous partagions avec la germaniste Chantal Simonin (1965 L) à Montrouge un vaste appartement pompeusement baptisé « phalanstère », accueillant à tous les amis et amies de passage sur le modèle des communautés en vogue à la fin des années 1960 et siège d'activités plus ou moins bénévoles de traduction de l'allemand. Après mon départ en 1971 pour Grenoble et son Institut d'études politiques, l'expérience se prolongea pour Marie-Louise pendant quelques années avec d'autres compagnes (en premier lieu l'historienne Joëlle Beaucamp, 1966 L) au même endroit puis à Gentilly, avant qu'elle s'installât seule à Montrouge.

Malgré ses succès scolaires puis ses accomplissements universitaires, Marie-Louise était d'une très (trop ?) grande modestie, qu'elle devait peut-être à son origine sociale : un père employé de l'Union électrique de Pont-de-Vaux, bricoleur de génie, qui construisit de ses mains pour Marie-Louise une maison à Montrevel-en-Bresse pour la doter à l'égal de son frère et sa sœur ; une mère restée au foyer après avoir brièvement travaillé dans l'épicerie familiale ; une enfance provinciale loin de la vie culturelle des métropoles ; une scolarité de la sixième au baccalauréat au collège de Pont-de-Vaux où une réussite comme la sienne avait un caractère exceptionnel. Marie-Louise a souvent dit à son mari qu'elle devait sa vocation d'enseignante et de chercheuse aux professeurs de qualité qu'elle y avait connus et qui l'encouragèrent. Authentiquement bûcheuse, elle raillait parfois ma facile assurance (« Gisèle est née le jour de la Saint Modeste ! »). Bien qu'elle fût appréciée et s'intégrât facilement et allègrement en bonne camarade dans tous les groupes, elle manqua quelque temps de confiance en sa capacité de séduire et de réaliser son aspiration à fonder un foyer. À cet égard, la rencontre dans un club de randonnée de Jean-Pierre Kaplan, docteur ès sciences alors chercheur scientifique dans un grand groupe pharmaceutique, dont l'humour caustique et le bon sens s'accordaient aux siens et qu'elle épousa en 1986

à Bourg-la-Reine après plusieurs années de vie commune – puis dont elle adopta le fils – constitua dans sa vie un important facteur d'épanouissement et d'équilibre.

En 1975, après maints étés passés aux archives de Lübeck et autres villes hanséatiques, elle soutint avec succès sa thèse sous le titre : *Wolter von Holsten, marchand lubeckois dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Contribution à l'étude des relations commerciales entre Lübeck et les villes livoniennes*. Le choix du sujet faisait appel à ses capacités linguistiques de germaniste (étendues au néerlandais et au danois) et notamment à sa maîtrise du moyen bas allemand autant qu'à sa formation de paléographe. Cette thèse fut coéditée dès 1981 par l'ENSJF et par le Böhlau Verlag dans sa collection consacrée à l'histoire de la Hanse (« Quellen und Darstellungen zur Hansischen Geschichte »), ce qui reste un cas unique. Elle installa la réputation de Marie-Louise comme spécialiste incontestée de la Hanse et du commerce du Nord dans la première modernité aussi bien en Allemagne et en Europe orientale que dans notre pays.

Par le plus grand des hasards, je suis tombée un mois après la disparition de Marie-Louise sur un exemplaire de cette édition très soignée, dans un délestage de la Bibliothèque municipale de Nice à laquelle sans doute sa dédicataire l'avait offert. Quel magnifique travail, quelle rigueur exhaustive dans l'exploitation des documents et dans la démarche, quelle richesse dans l'information et les annexes, quelle langue claire et impeccable ! À partir d'un fonds d'archives encore inexploité de la ville de Lübeck désigné sous le nom de Testament de Wolter von Holsten et des recoupements minutieux opérés avec les archives d'autres villes, Marie-Louise Pelus a composé une monographie qui parvient, à partir de l'étude d'un homme et d'une entreprise de taille relativement modeste, à restituer un tableau complet du commerce hanséatique de l'époque, et à faire apparaître le réseau de relations tissé à travers l'activité commerciale de son marchand. Un coup de maître qui fut le prélude à une vie d'investigations dans les pays riverains de la Baltique et de la mer du Nord ; sa curiosité s'étendit à toute l'histoire moderne des Provinces Unies, de la Pologne et de la Russie. En témoignent les actes d'un colloque tenu en 1999 à l'université Paris VII-Diderot sur *La Pologne et l'Europe occidentale du Moyen Âge à nos jours* dont elle dirigea avec notre ami Daniel Tollet la publication à Poznań (Presses de l'université Adam Mickiewicz) et Paris-Diderot (2003-2004) ; la présentation (avec Sophie Cœuré et Yann Richard) d'une publication sur *La Russie et le monde à l'époque moderne : espace régional et routes continentales* (Fondation pour la science) – et bien sûr son manuel sur *L'Europe du XVI^e siècle* (Hachette Éducation, 1998), réédité à deux reprises en 1999 et 2007, et régulièrement cité dans les bibliographies de concours. Elle fit d'ailleurs partie du jury de l'agrégation de 2001 à 2004 en raison de sa compétence reconnue.

Marie-Louise resta longtemps une figure éminente de l'université de Picardie où elle fut successivement assistante, maîtresse de conférences et à partir de 1992

professeure. De cet ancrage picard nous restent deux articles dans la *Revue du Nord* qui débordent plus ou moins de son champ privilégié de recherche : l'un sur les *Marchands et échevins d'Amiens dans la seconde moitié du XVI^e siècle* (1982, tome 64, n° 252), l'autre sur *Amiens ville ligueuse : le sens d'une rébellion* (1996, tome 78, n° 315). En 1994, elle devint professeure d'histoire moderne à l'université Paris VII-Diderot au sein de laquelle elle exerça jusqu'à sa retraite en 2009 et même bien au-delà en tant que professeur émérite. Son époux Jean-Pierre, reconverti entre-temps dans le droit de la propriété industrielle, avait déjà pris sa retraite dans la maison de Montrevel, que Marie-Louise animait encore à Paris VII un séminaire et restait impliquée dans la formation d'étudiants avec la bienveillance dévouée qui la caractérisait : elle suivit jusqu'au bout ses thésards (elle fit soutenir quatre thèses entre 2004 et 2013) et coencadra, pour le plus grand bénéfice des étudiants auxquels elle mit ensuite le pied à l'étrier, des mémoires de master dirigés par des collègues. Je me rappelle lui avoir plusieurs fois rendu visite dans le bureau qu'elle conservait sur le parvis de Tolbiac. Elle fut rejointe à Paris VII par Annie Lacroix-Riz (1967 L), Marie-Noëlle Bourguet (1968 L) et Fara Esoavelomandroso (auditrice libre en 1968-1969) dont, toujours fidèle aux liens tissés dans le cadre de l'ENS, elle soutint la candidature.

Dotée d'un sens aigu du travail collectif et des responsabilités de chacun, elle prit pleinement sa part des multiples tâches administratives nécessaires au fonctionnement de l'université. Elle fut ainsi directrice de l'UFR GHSS (Géographie, Histoire et Sciences sociales) et à partir de 2002 du laboratoire « Sociétés occidentales » puis du laboratoire ICT (Identités, Cultures, Territoires) issu en 2005 d'une fusion avec le Centre d'études et de recherches intereuropéennes contemporaines dont elle fut la cheville ouvrière. Elle y joua avec constance la carte de l'ouverture géographique et pluridisciplinaire, favorisant le décroisement entre spécialités et les synergies entre laboratoires aussi bien qu'avec d'autres institutions, ainsi que le développement des études transnationales. Elle-même collaborait régulièrement à la revue *Francia* de l'Institut historique allemand de Paris et était depuis 2015 correspondante en France de la Société d'histoire de la Hanse (Hansischer Geschichtsverein). Elle fut honorée en 2019 du titre de membre correspondant de la Société d'histoire ancienne de Lübeck (Verein für Lübeckischer Geschichte und Altertumskunde) dont le diplôme, à défaut d'une cérémonie de remise retardée par la crise du Covid puis la maladie de Marie-Louise, fut envoyé à titre posthume à son conjoint. Elle appuya la création de la revue interdisciplinaire *Sociétés plurielles* en collaboration avec l'Inalco où officiait notre ancienne condisciple Catherine Durandin (1966 L) et contribua à impliquer son laboratoire dans le GIS (groupement d'intérêt scientifique) Collège international des sciences du territoire dont l'université Paris-Diderot était un partenaire fondateur.

De cette large ouverture et de ces collaborations témoignent des ouvrages en tandem ainsi que les thèmes des séminaires qu'elle anima et des colloques qu'elle organisa en tant que directrice du laboratoire ICT, les uns comme les autres débouchant sur des publications dont elle assumait la direction. Ce furent d'abord en 2006 un livre cosigné avec Claude Debru (1965 I) et Jacqueline Carroy (1965 L) : *Unité et globalité de l'homme, Des humanités aux sciences humaines* (Syllepse) et un colloque international sur le thème « Étrangers. Contacts et regards croisés. Visiteurs, réfugiés, travailleurs contraints de l'Antiquité à nos jours » dont les Actes furent publiés dès 2008 sous le titre *Étrangers et Sociétés. Représentations, coexistences, interactions dans la longue durée* aux Presses universitaires de Rennes. En 2010, un colloque international impliquant plusieurs laboratoires de l'université Paris-Diderot fut organisé avec le soutien de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration et la Mairie de Paris sur le thème : « Aux frontières orientales de l'Europe : migrations et mutations dans les espaces postcommunistes. Réalités et représentations ». Un colloque de 2016 « Exilés, réfugiés, migrants en ville : formes d'exclusion et stratégies d'insertion (Europe, 1945-2016) » déboucha sur une publication à quatre mains avec Liliane Crips : *De l'esclavage à l'intégration : vivre et combattre l'exclusion. Parcours de migrants et politiques d'insertion (Europe et Amérique du XIX^e siècle à nos jours)* (Michel Houdiard éditeur, 2020).

Les Actes du séminaire doctoral « Du cosmopolitisme à l'internationalisme : peut-on être "citoyen du monde" à l'heure des mondialisations ? (XV^e- XIX^e siècle) », qu'elle mit en place en 2012 avec d'autres collègues, furent publiés dans la revue *Encyclo* (revue de l'école doctorale Sciences des sociétés, au lancement de laquelle elle prit part) sous le titre *Être citoyen du monde* (1 et 2) sous les signatures de Marie-Louise Pelus, Anne-Marie Bernon Gerth, Liliane Crips et Nicole Gabriel. Dans la même ligne pluridisciplinaire. Marie-Louise anima aussi plusieurs enquêtes collectives sur la thématique « Échanges, flux, mobilités ». Dans son dernier livre, elle s'associa au géographe Dominique Rivière pour une réflexion sur les politiques patrimoniales contemporaines qui allait bien au-delà de l'époque moderne qui était sa spécialité : *De Rome à Lübeck et Dantzig. Politiques et processus de patrimonialisation dans les villes historiques d'Europe de 1945 à nos jours* (Presses de l'Inalco, 2019), livre qui connut un certain succès.

Elle n'en continua pas moins de 1981 à 2019 à multiplier sur son cœur de recherches hanséatique articles, communications scientifiques dans différents colloques et collaborations à des Mélanges ou Hommages (*Études Robert Delort*, 1997 ; *Mélanges Bernard Vogler*, 2003 ; *Hommages à Jean-Pierre Bois*, 2013 ; *Hommage à Jochen Hoock*, 2019) ainsi qu'à d'autres ouvrages collectifs. J'en ai dénombré plus d'une vingtaine (23 exactement) en recoupant les recensions effectuées en Allemagne (Regesta Imperii) et en France (Persée et OpenEdition), dont trois articles ou contributions

directement écrits en allemand et deux en anglais (dont un fascicule de la collection « The Northern World », Brills), auxquels s'ajoutent une collaboration à la revue des *Annales* sous la forme de neuf comptes rendus d'ouvrages et, hors champ hanséatique, une collaboration à l'édition polonaise des actes du colloque *Toute la France est polonaise ! La présence polonaise en France aux XIX^e et XX^e siècles* tenu en 2004. Les revues et collections sont françaises (*Histoire, Économie et Société* ; *Siècles – Cahiers du CHEC* ; *Sources : Travaux historiques* ; *Revue du Nord* déjà citée) et allemandes (*Quellen und Darstellungen zur hansischen Geschichte* déjà cité ; *Zeitschrift des Vereins für Lübeckische Geschichte und Altertumskunde* ; *Beiträge zur hansischen Kultur-, Verfassungs- und Schiffahrtsgeschichte*). Encore ces recensions ne mentionnent-elles pas la collaboration de Marie-Louise au *Dictionnaire des personnages historiques* dirigé par Jean-Louis Voisin auquel elle m'avait associée, un usuel en Livre de Poche édité en 1995 par la Librairie générale française, collection « Encyclopédies d'aujourd'hui », et réédité en 2001.

Ces productions diverses n'ont rien d'une déclinaison paresseuse d'un même matériel. Chacune au contraire est un modèle de travail et de méthode scientifique, bâtie sur la présentation et l'exploitation fouillée de documents d'archives, comme le fut son premier opus sur Wolter von Holsten. Je n'en citerai qu'une : « Le livre et la langue comme clés de contact : deux manuels d'apprentissage des langues slaves dans les villes hanséatiques », in *Le Livre technique avant le XX^e siècle. À l'échelle du monde* (CNRS Éditions, 2017) – car j'y ai retrouvé avec émotion des trouvailles dont Marie-Louise nous avait entretenues déjà dans les réunions du petit cercle des Sévriennes en insistant sur leurs détails croustillants : deux manuels à l'usage des marchands, pas très différents de nos modernes petits guides de conversation en voyage.

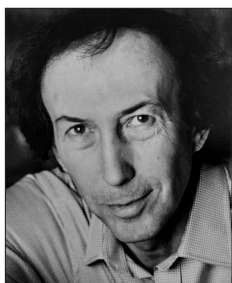
Membre du centre de recherches interdisciplinaires sur l'Allemagne (Cria) de l'École pratique des hautes études, elle continua après sa retraite d'animer à Paris VII un séminaire « Histoire et civilisation du monde germanique du Moyen Âge à nos jours : méthodologie et problématiques » où elle livrait la quintessence d'un demi-siècle d'activités de recherche et d'échanges scientifiques poursuivis des deux côtés du Rhin. Ses relations privilégiées avec l'Allemagne et la réputation de ses travaux ont contribué à établir l'université Paris-Diderot comme un centre d'études et de formation sur les mondes germaniques reconnu dans les deux pays. « Elle aimait nouer des liens au-delà des frontières nationales, universitaires et disciplinaires, tout comme elle savait cultiver les amitiés. » Tout est dit dans cet hommage rendu post mortem à Marie-Louise par ses collègues du laboratoire ICT-Les Europes dans le monde, qu'elle avait contribué à fonder et faire rayonner.

Son tout dernier travail, dans sa retraite de Montrevel-en-Bresse, a néanmoins été consacré à une recherche contemporaine conduite avec deux érudites locales :

les parcours de son père, acteur de la Résistance dans l'Ain, et de son oncle officier, fauché avec ses tirailleurs au début de la guerre. Marie-Louise est décédée avant d'avoir pu en finaliser la publication. Ce serait une belle chose de pouvoir éditer en hommage ce chant du cygne. Elle tint à ce qu'on écrivît sur sa tombe : « Ancienne élève de l'ENS » – preuve de l'attachement qu'elle garda toute sa vie à son École, ses belles rencontres et tout notre passé commun.

Gisèle DESSIEUX (1965 L)

AUDIBERT (Louis), né à Nîmes (Gard), le 23 juillet 1945, décédé à Paris le 6 mai 2004. – Promotion de 1966 I.



Issu d'une vieille famille d'Arles, Louis Audibert y a accompli sa scolarité jusqu'au baccalauréat, puis est « monté » à Paris en 1963 pour entrer comme interne au lycée Louis-le-Grand en classe préparatoire, d'abord à un concours scientifique, puis après une année de maths sup, au concours de l'École normale supérieure (lettres). Admis en 1966, il s'orienta vers la philosophie dont il devint agrégé en 1970. Fou de cinéma, il anima le ciné-club de l'École, faisant une belle place aux cinémas américain (ah, les

jambes de Cyd Charisse dans *Party Girl...*) et italien, en particulier aux films de Fellini qu'il rencontra ultérieurement plusieurs fois.

Après un passage à la Fondation Thiers, il enseigna, en particulier au lycée de Limeil-Brévannes, mais de bonne heure il contracta, sans y avoir vraiment pensé, le virus de l'édition. Il entra en 1978 chez Flammarion pour y prendre en charge les sciences humaines et les célèbres collections de poche « GF » et « Champs ». Ses débuts furent marqués par un coup d'éclat, la publication en 1980 du livre d'Élisabeth Badinter *L'Amour en plus. Histoire de l'amour maternel XVII^e-XX^e siècle* qui fut non seulement un grand succès de librairie (plus de 400 000 exemplaires), mais aussi matière à d'innombrables débats passionnés.

Sans rencontrer un égal succès public, plusieurs des livres qu'il fit écrire et éditer sont restés des « classiques » dans leur domaine. Ainsi la très belle traduction que Jacqueline Risset (1955 L) donna de la *Divine Comédie*. On doit également à Louis Audibert d'avoir publié le *Dictionnaire critique de la Révolution française* (1988) de François Furet et Mona Ozouf (1952 L), *La Fin de l'histoire et le dernier homme* (1992) de Francis Fukuyama et *1938-1948 Les Années de tourmente. De Munich à Prague. Dictionnaire critique* (1995) de Jean-Pierre Azéma et François Bédarida. Son intérêt, loin de se limiter aux sciences humaines, s'étendait

aussi à la science : il fit traduire et publier le livre de Stephen Hawking *Une brève histoire du temps* (1988).

Dix-huit années ayant passé, désireux de se renouveler, il quitta Flammarion en 1996 pour prendre la direction de Hachette Littérature tout en étant conscient des risques qu'il prenait en rejoignant un groupe qui n'avait rien de familial. Pour ne citer que quelques exemples de son activité, il y poursuivit la collection « Histoire de France » avec la réédition augmentée et mise à jour du volume *La République 1880-1995* dû à Maurice Agulhon (1946 I) et publia *Le Temps de l'Espagne XVI^e-XVII^e siècles. Les Siècles d'or* dont les auteurs étaient Bartolomé Benassar et Bernard Vincent.

En désaccord avec les dirigeants de Hachette et à l'occasion d'une restructuration, il quitta le groupe en 2000 et se lança personnellement et directement dans le métier d'éditeur sous son nom. Ainsi naquirent les éditions Louis Audibert. Le prix Femina essai vint récompenser une biographie du commandant Massoud par Michaël Barry. L'histoire se taillait une place de choix dans le catalogue : *Brève histoire du fascisme* (2002) de Renzo de Felice, *Ordre du jour : Génocide, le 20 janvier 1942* (2002) de Mark Roseman, *À la recherche du Moyen Âge* (2003) de Jacques Le Goff (1945 I) et *L'Amérique vraiment impériale ?* (2003) de Stanley Hoffmann.

Mais il s'intéressait également aux questions touchant la famille, parents et enfants confondus : *La Récré expliquée aux parents* de Julie Delalande ou *Du côté des filles. Dico des adolescentes* sous la direction d'Anne Blanchard. Il n'avait pas non plus hésité à lancer en direction des adolescents (ou de leurs parents...) deux collections de petits ouvrages pédagogiques, judicieusement dénommées « Brins de philo » avec l'aide de Christian Delacampagne et « Brins de psycho ».

Malheureusement, à peine trois ans après la fondation de sa maison, la maladie se déclara, le contraignant à s'éloigner petit à petit de ses activités et la société ne survécut guère à sa disparition en mai 2004, alors que son catalogue comprenait déjà plus de 50 titres, ce qui constituait une belle performance pour une maison ambitieuse et exigeante, mais de petite taille et dont la colonne vertébrale était les sciences humaines et l'histoire.

Il laissait derrière lui son épouse Caroline, Fanny et Olivier, leurs deux jeunes enfants.

Profondément attaché à la culture provençale et au monde de la tauromachie, héritier en cela de son père qui avait présidé les arènes d'Arles, il était un aficionado averti qui n'aurait manqué sous aucun prétexte les grandes férias telles que celle de Séville. Le premier voyage que nous fîmes à quatre, une fois entrés à l'École, nous emmena en Andalousie. Il avait d'ailleurs choisi le taureau de Camargue comme marque de sa maison d'édition. Et c'est en Arles qu'il fut initialement inhumé avant de rejoindre son épouse, décédée cette année, au Père-Lachaise.

À toutes et à tous, il présentait l'image d'un homme aimant tout ce que la vie pouvait lui offrir, ainsi la découverte en 1976, lorsque c'était encore possible, à pied, à cheval ou en bus, du Nord-Ouest pakistanais et du pays des Kalash ou la piste du Centre en Afghanistan. Discrètement attaché à sa foi catholique, fidèle en amitiés, très intelligent, d'une grande finesse qui fit merveille dans ses relations avec ses auteurs, il se distinguait aussi par une profonde bienveillance envers tous et par une élégance qui marquait aussi bien ses attitudes que ses propos ou sa belle écriture.

Pierre-François RACINE (1966 l)

VIALLE (Jean-Louis), né le 19 octobre 1946 à Égletons (Corrèze), décédé le 9 janvier 2024 à Saint-Didier au Mont-d'Or (Rhône). – Promotion de 1966 s.



Jean-Louis Vialle est issu d'une famille installée en Corrèze depuis le ^{xvii}e siècle – nous devons cette information à Jean-Louis lui-même qui a établi avec soin son arbre généalogique. Son père, Jean Vialle (1944 s), professeur de chimie, est nommé dans les années 1950 à l'université de Caen. La famille s'installe alors dans cette ville où Jean-Louis fera ses études secondaires et ses classes préparatoires. Il est reçu à l'École au concours mathématiques en 1966, certainement l'un des rares élèves à avoir intégré

depuis une prépa scientifique caennaise. Une fois entré à l'École, en pleine effervescence de la physique atomique avec Alfred Kastler (1921 s) – qui reçoit le prix Nobel en 1966 –, il opte pour la physique et passe l'agrégation en 1969.

À sa sortie de l'École, Jean-Louis Vialle... y reste comme caïman de physique et il est notamment responsable de la préparation à l'agrégation. En parallèle, il commence sa carrière de chercheur au laboratoire Aimé Cotton où il effectue dans les années 1970 de très belles expériences de physique atomique : déviation d'un jet atomique par la lumière, premières expériences haute résolution avec un laser accordable, observation pour la première fois de la raie de résonance du francium au Cern.

Il est nommé en 1983 professeur à l'université Claude-Bernard Lyon 1 (UCBL) dans le domaine de la physique atomique et moléculaire, et occupera ce poste jusqu'à la fin de son éméritat en 2015. Il dirige l'UFR de physique durant huit ans, de 1996 à 2004. À l'UCBL, il développe des expériences haute résolution pour mesurer les niveaux d'énergie des atomes, et dirige plusieurs thèses sur ce sujet. À partir de 1989-1990, il s'implique dans la création du centre interlaboratoires de recherche sur les agrégats. En collaboration avec son élève Michel Pellarin, il développe à Lyon les sources d'agrégats qui ont permis l'étude des agrégats libres et des agrégats déposés

sur des surfaces et l'essor de la nanophysique. Il s'est particulièrement intéressé aux propriétés optiques remarquables (résonances géantes) des nanoparticules de métaux nobles, cuivre, argent et or.

Il sera également un enseignant passionné et passionnant. Les générations d'étudiantes et d'étudiants qui ont suivi ses cours se souviennent de lui comme d'un enseignant très actif et inventif, et ses collègues aussi ! À l'université, il a assuré la coordination de la licence de physique pendant de nombreuses années. Lors de l'installation de l'ENS de Lyon sur le campus Monod en 1987, il s'implique fortement dans la création d'un magistère commun UCBL-ENS dont il est l'un des quatre cofondateurs avec Gérard Fontaine, Jean-Pierre Hansen et Bernard Bigot, magistère qu'il dirige ensuite pendant une dizaine d'années et qui donne lieu au master des sciences de la matière. À l'ENS de Lyon, ses cours du vendredi matin restent très vivaces dans la mémoire des nombreuses promotions qui les ont suivis assidûment malgré les soirées étudiantes de la veille. « Monsieur Vialle, c'était des cours recherchés, avec ses polys écrits d'une belle écriture ronde et ses schémas éclairants », dit l'un de ses anciens étudiants avec émotion.

Jean-Louis aimait et pratiquait le sport. Il faisait régulièrement des randonnées dans la région lyonnaise et en montagne, mais c'est avec le rugby qu'il a marqué notre mémoire. Jacques Massot (1968 I) se souvient :

C'est Jean-Louis Vialle qui dans les années 1966-1967 a relancé une équipe de rugby à l'ENS. La pratique de ce sport a permis au littéraire que j'étais de connaître et d'apprécier le « matheux » Jean-Louis. C'était un joueur altruiste et courageux qui jouait aussi bien au poste de talonneur que de demi-de-mêlée. Il adorait les contacts et ne rechignait jamais aux tâches obscures des combats d'avants. Au poste de demi-de-mêlée, il était un neuvième avant et un capitaine exemplaire sans avoir à donner de la voix pour que les troupes le suivent ! Il préférait les terrains gras aux terrains secs, Jacques Fouroux plutôt que Pierre Danos !

Il a continué à jouer avec nous après m'avoir passé le brassard de capitaine, alors qu'il était devenu caïman et m'a aidé, dans cette lourde et difficile tâche, à réveiller nos coéquipiers le samedi matin pour aller à l'entraînement à la cité U. Il organisait également de mémorables rencontres entre l'équipe des anciens et celle des « jeunes » de l'École ; ces derniers ne gagnaient pas toujours ! De très beaux souvenirs de Jean-Louis que nous avons eu le plaisir de revoir en mars 2016 lorsque nous nous sommes retrouvés, lors d'un dîner des anciens rugbyemen, cinquante ans après ! C'était un Jean-Louis inchangé, souriant, modeste et généreux que nous avons retrouvé. En pleine forme, du moins nous avait-il semblé.

C'est pour moi une grande chance d'avoir connu Jean-Louis grâce à l'alchimie que l'École, seule, permet, en mêlant les talents littéraires et scientifiques.

Nous adressons toute notre sympathie à ses deux enfants, Isabelle et Julien, et les remerciements pour leur aide à la rédaction de cette notice.

Michel BROYER (1967 s), collègue et ami de Jean-Louis Vialle

EHRMANN (Jean-Pierre), né le 23 janvier 1951 à Ingwiller (Bas-Rhin), décédé le 14 novembre 2023 à Suresnes (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1970 s.



Jean-Pierre Ehrmann est l'aîné d'une fratrie de quatre enfants (deux garçons, deux filles). Sa famille est originaire de l'est de la France mais ses parents travaillaient dans les travaux publics et c'est à Douala (Cameroun) qu'il a fait ses premiers pas, avant d'autres déménagements à travers toute la France au gré des chantiers.

Pensionnaire à l'institution Guynemer à Compiègne, il fut ensuite un élève brillant du lycée de Muret (Haute-Garonne) quand ses parents se sont définitivement implantés en région toulousaine où son père était directeur régional de Spie Batignolles.

Il fit ses classes préparatoires au lycée Pierre-de-Fermat de Toulouse, réussit en 1970 avec brio tous ses concours d'entrée aux grandes écoles d'ingénieur mais c'est sur l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, où il est admis dans les premiers, que se portera son choix. Il suivit le cursus mathématiques, obtint l'agrégation puis fut nommé professeur en classes préparatoires au lycée Honoré-de-Balzac à Paris, poste qu'il conservera jusqu'à la fin de sa carrière.

Il fut un professeur exceptionnel, par son talent de pédagogue pour les mathématiques mais aussi par l'attention qu'il portait à tous ses élèves, particulièrement ceux issus de quartiers difficiles de la Seine-Saint-Denis pour lesquels le passage au lycée Balzac représentait une chance que Jean-Pierre les aidait à saisir.

Sa passion et ses dons exceptionnels pour les mathématiques l'ont amené à prendre une part importante dans l'animation du site *Les-Mathématiques.net* où il intervenait sous le pseudonyme de Poulbot en résolvant de façon élégante à peu près tous les problèmes de géométrie du triangle posés par les membres, souvent des professeurs de prépa. Jean-Pierre a d'ailleurs publié quelques résultats originaux dans une revue spécialisée, *Forum Geometricorum*.

Outre les mathématiques, il a développé dès la rue d'Ulm une passion pour le bridge en rejoignant notre petit groupe formé autour du futur champion du monde Philippe Vanhoutte (1969 s). Jean-Pierre y était très apprécié pour ses capacités d'analyse, son humour et son amour des bonnes tables même à des heures avancées

de la nuit... Il poursuivra les compétitions, avec souvent comme partenaires ses amis et camarades de promotion Yves Langevin et Michel Volcker, et côtoiera les sommets du classement national.

Ses autres passions étaient l'histoire et la musique classique, plus particulièrement l'opéra.

Une pleurésie foudroyante l'a emporté en moins d'un mois. Sa famille, ses amis, notamment son amie Nicole Vergé qui l'a fidèlement accompagné et soutenu, ainsi que ses anciens collègues et élèves, sont venus lui rendre hommage au cours d'obsèques émouvantes.

Je remercie Pascale Ehrmann, sœur de Jean-Pierre, de m'avoir aidé dans la rédaction de cette notice.

Jérôme BRUN (1969 s)

COHEN (Daniel), né le 16 juin 1953 à Tunis (Tunisie), décédé le 20 août 2023 à Paris. – Promotion de 1973 s.



Dans quelques rares situations de l'histoire de l'humanité, un groupe d'hommes et de femmes, en raison des circonstances, de leur talent, de leur rigueur et de leur exigence, changent radicalement leur discipline. Les impressionnistes, le Bauhaus, les Bourbakistes, les physiciens quantiques sont autant d'exemples sans constituer une liste exhaustive. Il est peut-être trop tôt pour l'affirmer mais on rencontre probablement un cas similaire avec les économistes réunis autour de Daniel Cohen et l'École d'économie de Paris.

La formation

Daniel Cohen est le dernier né en Tunisie d'une famille installée dans ce pays depuis deux mille ans, père médecin, mère pharmacienne. Il grandit en France avec son frère Michel dans une pension de famille rue des Écoles, tout près de l'École polytechnique. Leur père leur montre régulièrement cet olympe par la fenêtre en leur indiquant que c'est là qu'ils doivent aller. Les enfants grandissent dans une atmosphère familiale où la connaissance est la valeur la plus importante, à côté de solides valeurs morales. Daniel reçoit aussi de ses oncles un sens affirmé de l'humour, une bienveillance indéboulonnable, et un goût affûté pour le paradoxe et la contradiction. Il entre au lycée Louis-le-Grand, est reçu à l'X et à Ulm en 1973... et ne suit pas complètement le vœu de son père en choisissant d'intégrer cette dernière. Son frère Michel satisfera l'ambition familiale en intégrant l'X en 1979.

À l'École, Daniel poursuit le cursus de mathématiques jusqu'en quatrième année, avec au passage l'agrégation en 1976. Cependant, à l'époque, Jean Ibanès (1957 l), un « intrus » dans une école entièrement tournée vers les sciences fondamentales ou les lettres, proposait une série de cours d'économie pour lesquels il avait invité quelques grands noms de la discipline de l'époque, aussi bien en économie mathématique qu'en économie politique. Attirés par l'ouverture qu'apportaient des cours en marge de nos disciplines principales, nous fûmes quelques-uns, dont Daniel, à profiter, parfois goulûment, de ces cours. Jean-Luc Dallemagne enseignait le marxisme à peine appliqué. Jean-Claude Milleron, Paul Champsaur et d'autres nous initiaient aux modèles économétriques. Tout cela nous apportait des connaissances, mais pas la compréhension améliorée du monde que nous venions chercher. Une analyse politique d'un côté, des modèles de l'autre, ont rapidement inspiré à Daniel l'idée qu'il y avait lieu de chercher une autre voie.

La suite lui a donné raison.

L'œuvre

Après son service militaire en coopération au Venezuela, il soutient avec succès une thèse de troisième cycle en économie à l'université de Nanterre en 1979, puis une thèse d'État en sciences économiques en 1986, et enfin passe l'agrégation du supérieur d'économie en 1988. Après un premier poste à l'université de Nancy en 1988, il sera nommé professeur d'économie à l'École normale supérieure en 1991, un poste qui semblait fait pour lui dans ce lieu devenu carrefour de toutes les disciplines et qu'il gardera durant toute sa carrière. Sans oublier un tour par Harvard en 1980 où il rencontre de nombreux économistes, fréquente Olivier Blanchard et sympathise avec Jeffrey Sachs, qui conseillera Boris Eltsine sur les privatisations post-soviétiques. Avec Jeffrey Sachs, il s'intéresse aux crises de la dette souveraine et, goût pour les travaux pratiques, part conseiller le gouvernement bolivien sur la lutte contre l'hyperinflation. C'est le moment où les crises des dettes publiques se succèdent. Comme ils viennent de développer tout un arsenal théorique, Daniel Cohen et Jeffrey Sachs sont invités partout. On les verra en Bolivie, et plus tard en Russie et en Argentine. Amusée, l'économiste nobélisée Esther Duflo (1992 l) commente : « à l'époque, les économistes allaient effectivement effectuer des missions avec une attitude un peu cow-boy, dans des pays endettés », avant d'ajouter : « que des garçons, d'ailleurs ».

Ces premières expériences confirment l'intuition de Daniel que l'économie peut contribuer à changer les choses, à alléger la souffrance des peuples des pays endettés et cela restera un moteur puissant de sa pensée économique. Expert désormais reconnu, il multiplie ses missions de conseil auprès du FMI, de la Banque mondiale puis de la banque Lazard. Avec déjà des intuitions tout à fait hétérodoxes :

Thierry Verdier, élève de Daniel, se souvient qu'à l'époque le consensus parmi les économistes était que les pays endettés ne devaient pas racheter leur dette sur le marché secondaire car cela reviendrait à faire monter le prix de celle-ci. Mais Daniel eut l'intuition qu'à petites doses, incognito, un tel rachat était possible, voire bénéfique. Intuition réfutée sur le moment. Dix ans plus tard, au moment de restructurer la dette mexicaine, Thierry Verdier raconte qu'il y manquait huit milliards sur cinquante, écoulés exactement comme Daniel l'avait imaginé.

En 1994, il publie son premier ouvrage, *Les Infortunes de la prospérité*, chez Julliard, dans lequel il montre les limites de l'État providence, dans un monde où la croissance est désormais limitée. Vient ensuite *Richesse du monde, pauvreté des nations* (Flammarion, 1997), où il porte un éclairage nouveau sur la pauvreté, avec l'étude du développement de Singapour et de Hong-Kong comme élément d'optimisme. Puis *Nos temps modernes* (Flammarion, 2000), ouvrage qui fait pièce à l'idée, à la mode à l'époque, que la révolution technologique à l'œuvre allait amener la fin du travail et de l'emploi.

Cette carrière d'économiste d'influence, d'intellectuel de plus en plus connu du grand public est menée de front avec une carrière d'enseignant et de pédagogue. Au début des années 1990 Daniel crée avec Christian Baudelot (1960 l) le département de Sciences économiques et sociales de l'École normale supérieure, dirigé par ce dernier. Soutenus par le directeur de l'École Étienne Guyon (1955 s), ils installent ce département boulevard Jourdan, rejoints bientôt par le Delta (entité ayant fusionné quelques années plus tôt le Centre d'économie quantitative de l'Ehess et le Laboratoire d'économie politique de l'ENS), le Lea (Laboratoire d'économie appliquée de l'Inra), une équipe de Cartographie, puis le Cepremap (à l'époque Centre d'études prospectives d'économie mathématique, devenu aujourd'hui le Centre pour la recherche économique et ses applications). Tout cela crée une pluridisciplinarité de fait avec des discussions entre toutes les disciplines. Selon Christian Baudelot, « on y parlait beaucoup et riait énormément ». Inutile de dire que Daniel n'y était pas pour rien.

Daniel Cohen est au tournant des années 2000 nommé au conseil d'analyse économique auprès du Premier ministre, où il reste de 1997 à 2012. Bruno Lemaire (1989 l), dans une allocution prononcée lors de la journée d'hommage à Daniel du 29 septembre 2023, lui attribuera un rôle très important dans l'adoption de l'Euro.

Avec *La Mondialisation et ses ennemis* (Grasset, 2004), Daniel Cohen livre une analyse tout à fait inédite des conséquences de la mondialisation et accède du même coup à une renommée étendue auprès du grand public. Il écrivait dans *Libération* depuis le début des années 1990, puis au *Nouvel Observateur* puis au *Monde*. Son écriture devient très fluide et accessible. Les *Trois leçons sur la société post-industrielle* (Le Seuil, 2006) reprennent des conférences données dans le cadre du cycle

de conférences « Grand angle » organisé par le mécénat Altadis et la République des idées en 2005. Il conforte son intuition sur les transformations à l'œuvre de l'industrie et leurs conséquences sur la fin du pacte « production-protection » qui liait, après-guerre, salariés et patrons. Il ne cessera de revenir sur ce point sous diverses formes par la suite.

En 2006, l'École d'économie de Paris, PSE pour Paris School of Economics, aboutissement d'efforts de persuasion où chacun reconnaît la part énorme prise par Daniel Cohen, est créée sous la forme d'une Fondation de coopération scientifique entre six entités : l'ENS, l'EHESS, l'Université de Paris Sorbonne (dite Paris-I), l'École nationale des Ponts et Chaussées, le CNRS et l'Inra. Thomas Piketty (1989 s) en est le premier directeur mais cède vite la place à François Bourguignon.

Daniel reste très proche de cette école dont il a rêvé, qu'il a conçue et fondée avec Thomas Piketty. Il en est vice-président et y inspire de nombreuses initiatives.

En 2008, la crise dite des *subprimes* déclenche une crise de confiance financière mondiale. Il s'ensuit un risque grave de défaut pour la dette grecque, laquelle risque d'entraîner la chute de l'Euro. Daniel conseille la Grèce lors des diverses restructurations de 2012 et 2015. Benoît Cœuré du Club de Paris se souvient : « Il était plutôt en face de nous, mais la discussion était incroyablement fructueuse, Daniel revenant toujours aux principes avec des idées et des solutions, parfois radicales. »

Deux ouvrages majeurs sont publiés vers la fin de la décennie et le début de la suivante : en 2009 *La Prospérité du vice, une introduction (inquiète) à l'économie*, chez Albin Michel, livre prémonitoire s'il en est, qui analyse toutes les faiblesses et les risques de la société occidentale, puis en 2012, chez le même éditeur, *Homo economicus, prophète égaré des temps nouveaux*, , livre de portée plus vaste qu'économique dans lequel il expose le risque que la croissance du bien-être de chacun se fasse au détriment des relations interpersonnelles et donc du bonheur.

En 2013, il n'a plus de fonction officielle à PSE et va écrire deux livres qui dépassent largement la sphère économique. *Le Monde est clos et le désir infini* (Albin Michel, 2015) pose l'impossibilité d'une croissance éternelle qui satisfasse des consommateurs toujours plus avides ; dans *Il faut dire que les temps ont changé* (Albin Michel, 2018), il analyse l'effondrement de l'ordre de la société industrielle et l'utopie de l'avènement d'une société post-matérialiste, et y voit une explication de la montée du populisme.

Daniel est passionné par la prédiction de Jean Fourastié selon laquelle, après avoir travaillé la terre puis la matière, l'homme travaillerait l'homme, entrant ainsi dans une économie de services, mesurables par le temps passé : une économie donc peu susceptible de productivité et pratiquement sans croissance. Il reprend ce thème avec brio dans *Homo numericus* (Albin Michel, 2022) en montrant que

la société digitale peut apparaître comme un remède à l'absence de croissance en permettant la croissance de la productivité des services, mais que le remède risque d'être pire que le mal.

En 2018, il devient président de PSE, manière d'aboutissement. Prendre la tête de cette école qui était son grand-œuvre et sur laquelle il n'avait jamais cessé de veiller était pour lui très important.

Daniel avait encore de nombreux livres à écrire. Son dernier ouvrage, *Une brève histoire de l'économie*, est publié chez Albin Michel en 2024 à titre posthume, avec une préface d'Esther Duflou, et résume l'ensemble de son œuvre. Daniel a été saisi brutalement par la maladie. Ceux qui l'ont vu dans ses derniers mois ont été impressionnés par son courage, sa lucidité, sa capacité d'analyse, son appétit de lecture. Un homme humainement important nous a quittés, mais il y avait plusieurs esprits en Daniel.

Le 29 septembre 2023, une journée d'hommage a été organisée en son honneur sur le campus Jourdan, dans le grand amphithéâtre qui porte désormais son nom. Plusieurs économistes, hauts responsables politiques, éditeurs et journalistes, élèves, collègues et amis, ont pris la parole, et cette notice se fait l'écho de certains des témoignages ainsi recueillis. Ces témoignages ont été repris et complétés dans le très bel ouvrage *Daniel Cohen, l'économiste qui voulait changer le monde* (Albin Michel, 2024).

Le prosélyte pédagogue

Trente-deux générations d'étudiants ont suivi les cours de Daniel Cohen. Tous décrivent des scénarios similaires. Arrivés à l'École normale le plus souvent par la voie dite BL, se destinant plutôt à une carrière littéraire, ils rencontrent Daniel et en quelques minutes succombent à son enthousiasme pour l'économie et à cette impression que la discipline peut changer le monde. C'est Julia Cagé (2005 l), lui écrivant un sms timide après avoir assisté à ses *Trois leçons sur la société post-industrielle* au Collège de France et recevant la réponse lapidaire « demain 16 h mon bureau ». C'est Esther Duflou écrivant dans l'*Obs* : « Avant de pénétrer dans son bureau, je n'avais jamais pensé à faire de l'économie. Une demi-heure plus tard, j'étais encartée. C'était tout Daniel. Un vrai charmeur. » Les exemples similaires sont légion. Au-delà de la séduction, tous relatent une conviction communicative du fait que la discipline EST la vie réelle et peut effectivement la changer, en faisant appel aux autres disciplines comme la sociologie, la philosophie, la littérature, et surtout en se confrontant en permanence aux faits. Une économie pragmatique, changement assez radical de la discipline un peu comme dans les années 1920 à Weimar un petit groupe de plasticiens avait changé l'esthétique de l'architecture et des objets courants en fondant le Bauhaus.

L'homme d'influence

Nombre d'hommes politiques reconnaissent avoir échangé régulièrement avec Daniel Cohen. Ils étaient convaincus que sa discipline pouvait les aider à mieux s'orienter et ils ne se privaient pas de le consulter. Bruno Lemaire lui reconnaît une part dans la mise en place des politiques de soutien à l'économie durant la pandémie. Il a conseillé Martine Aubry, Ségolène Royal, François Hollande, et bien d'autres. À la Fondation Jean Jaurès il crée le Club de la cité, occasion de faire venir de nombreux décideurs. Pascal Lamy, Emmanuel Macron, Joseph Stiglitz, Dominique Strauss-Kahn, Jean Pisani-Ferry, Jean-Marc Ayrault, Laurent Fabius (1966 l) comptent parmi les personnalités invitées. La règle de Chatham House s'appliquait : la parole est totalement libre à l'intérieur mais on ne doit pas se prévaloir à l'extérieur de ce qui est dit, sauf à respecter un anonymat absolu.

En 2010 il signe une tribune pour le sauvetage du journal *Le Monde* et entre au conseil de surveillance où il reste jusqu'en 2021.

Le passeur d'idées

Daniel faisait de l'économie une discipline pétillante, joyeuse et humaine, note Thierry Verdier, professeur à PSE, abordant tous les débats intellectuels avec énergie mais dans une ambiance bienveillante et chaleureuse.

Beaucoup s'accordent à assimiler Daniel à un médecin généraliste au chevet des misères du monde. Du généraliste, il avait le savoir étendu à de nombreuses disciplines mais aussi la bienveillance et l'empathie. Ainsi, sa conviction que l'économie pouvait quelque chose à l'état du monde a engendré un grand nombre d'économistes pragmatiques¹.

L'écrivain

Daniel a rédigé une cinquantaine d'articles et une quinzaine d'ouvrages dont plusieurs ont été des succès de librairie. La simplicité et la clarté de son style, la fluidité de son écriture frappe au premier abord. Pourtant Francis Wolff (1971 l), à qui il avait confié la relecture de ses quatre derniers ouvrages, se souvient qu'il n'avait aucune vanité d'écrivain et plutôt presque le syndrome de l'imposteur quant à l'écriture. Lorsqu'on lui faisait une objection ou une critique sur un passage de son ouvrage, il le rayait sans même tenter de l'amender.

L'homme

De nombreux témoignages rappellent l'absolue priorité qu'il accordait à sa famille. Un coup de fil de sa fille Pauline, à tout moment, pouvait retarder d'une demi-heure n'importe quel entretien. Toujours prêt à rendre service, il mettait

facilement son immense réseau à contribution quoiqu'il détestât les interventions. Prêt à faire une théorie de chaque fait, il pouvait changer sa vision du marché de l'emploi si un de ses amis perdait son job, rappelle son éditeur et ami Alexandre Wickham. Souvenir personnel : lors d'une discussion amicale, nous avions dans les 25 ans, Daniel avait fait observer que selon lui le mariage repartait, car beaucoup de gens se mariaient autour de nous. Non sans rire, nous lui avons fait remarquer que cela était peut-être seulement lié à notre âge : il avait réagi avec humeur et promis de regarder en détail. C'est là au fond l'attitude qu'il a gardée sa vie durant : intuition fulgurante, contestable parfois, mais travail pour établir les faits qui confortent ou réfutent son intuition.

Daniel a été jusque dans les derniers moments très entouré par ses proches, Martine sa femme, Pauline et Clara ses filles, ainsi que son frère Michel qui a beaucoup œuvré pour le livre hommage *L'Économiste qui voulait changer le monde*. Sa mère Suzy a dit : « Daniel a eu une vie immense. » Il a immensément aimé sa famille. Immense est le vide qu'il laisse.

Personnage aux multiples talents, à la curiosité infinie, débateur redoutable, lecteur vorace, Daniel aura marqué son temps et ses élèves, et tous ses interlocuteurs par sa bienveillance et son humour. Travailler avec Daniel, c'était parfois se trouver dans un film de Woody Allen tellement était fort son humour, poussé parfois jusqu'à l'autodérision, se rappelle Claudia Senik (1984 L), qui lui a succédé comme directrice du Cepremap. Il est resté toujours très proche de l'École et est intervenu de nombreuses fois au Club des normaliens dans l'entreprise, comme en février 2023, peu avant sa maladie, dans une présentation extrêmement brillante de son *Homo Numericus*. En introduction à la journée de commémoration, Frédéric Worms (1982 I) rappelait que Daniel avait un talent consommé pour détecter ce qui était important : même lors d'une simple conversation avec un collègue, un étudiant, une personnalité, il comprenait immédiatement ses priorités et faisait aussitôt en sorte que chacun se sente important avec lui.

Son livre posthume *Une brève histoire de l'économie*, tout en faisant l'histoire de la discipline depuis les origines avec une rare lucidité sur les dangers qui nous menacent, est un véritable hymne à l'avenir. Daniel, après avoir montré toutes les raisons d'être inquiet, déclare sa foi en un bonheur possible pour la communauté des humains. Tout lui ! Inquiet et optimiste, sérieux sans se prendre au sérieux, à ses amis, à ses proches, à ses élèves, à ses collègues, Daniel Cohen manque infiniment.

Thierry SALMONA (1973 s)

Note

1. Ses immenses qualités de pédagogue, d'influenceur et de passeur se sont aussi exprimées dans la riche collection qu'il avait fondée au Cepremap et qui visait à rendre accessible à

tous les résultats des recherches portant sur la politique économique (63 titres parus aux éditions Rue d'Ulm entre 2006 et 2023). https://presses.ens.psl.eu/collections_1_cepre-map.html

VILLOING (Éric), né le 13 décembre 1954 à Paris, décédé le 15 novembre 2023 à Brest (Finistère). – Promotion de 1974 I.



Né à Paris, bachelier du lycée d'Épinay-sur-Seine, Éric Villoing était originaire des Antilles. Son père avait achevé ses études de médecine dans la capitale et, quelques mois après la naissance du deuxième enfant de la famille (Éric), était reparti à la Guadeloupe pour y soigner le sien, accompagné de son épouse et des deux premiers enfants. Les parents se séparèrent quelques années plus tard et les enfants, désormais trois, suivirent leur mère en région parisienne. Il avait alors 6 ans.

C'est le père d'un de ses camarades qui lui fit connaître notre école. Très bon élève, il obtint une bourse, sur concours, vers l'âge de 18 ans. Dès lors, il s'orienta vers le Quartier latin : d'abord à Louis-le-Grand puis rue d'Ulm, où il acheva sa scolarité. Il fut toujours boursier et donc toujours indépendant financièrement, une fois devenu élève professeur. Il fut externe rue Mouffetard dans une minuscule chambre dont il s'évadait pour son jogging quotidien matinal au jardin du Luxembourg.

Il trouva sa voie dans l'enseignement secondaire dont il gravit tous les échelons : d'abord au collège ZEP de Paimboeuf, dans le sud-Loire, son titre de normalien ne lui rapportant pas particulièrement de points. Puis, en 1986, au lycée du Pays de Retz, nouvellement créé à Pornic. En 1992, il fut nommé au lycée de Grand Air de La Baule, plus près de son domicile de Guérande. Puis, l'année suivante, à l'IUFM de Nantes et Pays de Loire, fonction qui lui fit parcourir plusieurs départements, puisque sa compétence s'exerçait jusqu'à La Rochelle. Enfin, en 1996, il quitta la Loire-Atlantique pour les Côtes-d'Armor, où il fut nommé à l'Institut universitaire de technologie de Lannion, affecté au département pionnier d'informatique. Pour la rentrée 1997, il accéda, au terme de cette longue progression, à une chaire supérieure, au lycée Kérichen de Brest, où il achèvera sa carrière, d'abord chargé des préparations scientifiques et accessoirement commerciales, puis de l'hypokhâgne et de la khâgne, dont il sera un pilier.

De cette petite khâgne, éloignée de Guist'hau à Nantes comme de Chateaubriand à Rennes, mais très proche de la toute jeune université de Bretagne occidentale, il fit

un pôle d'attraction, et, par deux fois, fit réussir le concours à ses Bretons tenaces de nature et efficacement préparés. L'équipe soudée des classes préparatoires attirait les bacheliers en quête d'une formation que l'on qualifie désormais d'excellence et qui, par ses exigences et ses contraintes, attirait (et attire encore) une jeunesse connaissant les vertus de la rigueur et de l'exigence. L'exemple du passionné qu'il ne cessa jamais d'être était communicatif, et on peut le qualifier d'éveilleur d'esprits.

Il défendit bec et ongles l'existence des classes préparatoires, menacées localement suite à la publication, l'hiver 2017, de *L'Impossible Université* (de l'historien Fabrice Bouthillon, 1983 l). Il savait très bien que la fermeture de ces classes préparatoires aboutirait à terme à celle des écoles qualifiées de grandes, mais qui ne vivent que par leur recrutement offert à tous les districts, sans distinction (comme la première École de l'an III). Et si les arguments du polémiste et concurrent avaient été repris dans la grande presse (*Ouest-France* et *Le Télégramme*, quotidiens locaux au tirage supérieur à bien des journaux nationaux, qui en firent leurs choux gras), Éric et ses collègues plaidèrent la cause des « prépas » avec une telle fougue que le nombre d'inscrits à la rentrée de 2017-2018 fut en augmentation. La presse bretonne leur ouvrit largement ses colonnes, et ils purent ainsi prouver que la préparation littéraire, malgré ses faibles effectifs, n'était nullement un luxe ; qu'elle accueillait un tiers de boursiers et n'était absolument pas le résultat d'un écrémage élitiste. Preuves et chiffres assénés dans ces quotidiens eurent raison de la polémique.

Enfin, il eut la joie de voir la réussite de sa fille Daphné, qui, aussi bien attirée par la médecine, comme son grand-père, que par la physique, se spécialisa outre-Atlantique dans la recherche la plus pointue, après un doctorat en radiophysique médicale.

En lecteur impénitent de Louis Aragon – dont il chantait souvent avec sa guitare la *Chanson d'Elsa* (interprétée en particulier par Léo Ferré) –, de Proust et de Prévert, il ne cessa de communiquer sa passion et sa fougue.

« Hôte précaire à la lisière de nos villes », pour reprendre un verset de l'*Anabase*, il savait fort bien que sa parole n'eût point cours et que son or était sans titre au comptoir des Lloyds, mais que sa richesse consistait dans « ces grandes monnaies de fer exhumées par la foudre ». Et elle n'était pas « trouble », pour s'éloigner de Saint-John Perse, mais lumineuse.

Martine VILLOING-NEDELEC,
avec la collaboration de Patrice CAUDERLIER (1965 l).

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

Audibert, Louis, 1966 l	234
Audouin, Josette, épouse Bouges, 1940 S.	107
Barousse, <u>Claude</u> , Henri, Pierre, 1947 l.	146
Boiteux, Marcel, 1942 s.	108
Boiteux, Yvonne, épouse Causse, 1944 S.	125
Cartier, Pierre, 1950 s.	162
Cavalier, Claude, 1947 l.	150
Chauveau, Jean-Pierre, 1952 l	168
Chauvet, Marie-Claire, épouse Bancquart, 1952 L	174
Chemla, Chantal, 1955 L	195
Cohen, Daniel, 1973 s.	239
Coquin, François-Xavier, 1951 l.	164
Cuzin, <u>François</u> , Louis, 1936 l.	102
Ducat, Jean, 1953 l	181
Dumas, Jean-Louis, 1944 l.	129
Ehrard, Jean, 1946 l.	133
Ehrmann, Jean-Pierre, 1970 s.	238
Gaillard, Françoise, épouse Kévorkian, 1953 L	184
Gascoin, Luce, épouse Pietri, 1952 L.	177
Haïssinski, Jacques, 1954 s	194
Le Roy Ladurie, Emmanuel, 1949 l.	156
Morrisson, Christian, 1957 l	207
Netter, Francis, 1945 s.	131
Pelus, Marie-Louise, épouse Kaplan, 1965 L.	227
Perthuisot, Vincent, 1964 s.	223
Picard, Olivier, 1960 l	218
<i>L'Archicube</i> n° 37 bis, numéro spécial, février 2025	249

Pommier, René, 1955 l	197
Raffaelli, Ferdinand Paul, <u>Louis</u> , 1920 s.	98
Richepin, Auguste, Jules, Joseph, dit <u>Jean</u> , 1868 l	79
Roddier, François, 1956 s.	202
Sagnac, Philippe, 1892 l.	87
Schérer, René, 1943 l.	119
Schouler, <u>Bernard</u> , Georges, René, 1953 l	188
Tison, Françoise, épouse Maurer puis Pécaut, 1947 S.	153
Toulouse, Gérard, 1959 s.	214
Vialle, Jean-Louis, 1966 s	236
Villoing, Éric, 1974 l	246

L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis
de l'École normale supérieure

Siège de l'Association :
45, rue d'Ulm
75230 Paris Cedex 05
Téléphone : 01 44 32 32 32
Courriel : a-ulm@ens.psl.eu
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directeur de la publication : Martin Andler
Responsables des notices : Patrice Cauderlier, Michel Rapoport (lettres)
et Jérôme Brun (sciences)
Lectrices : Pascale Mentré (sciences) et Lucie Marignac (lettres)

Mise en pages : JPB-ed

Ce numéro spécial 37 *bis* de
L'Archicube a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Dupliprint
en février 2025.

ISSN : 1959-6391
Dépôt légal : février 2025

N° d'impression : xxxxx

Mise en pages
JPB-ed
75011 Paris